ŒUVRES

DU

R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—

TOME V

PROPRIÉTÉ DE

TOURS. — IMPRIMERIE MAME.

CONFÉRENCES

DE

TOULOUSE

SUIVIES

DE DIVERS OPUSCULES

PAR

LE R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ANNÉE 1854

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

RUE SAINT-SULPICE, 23

1861

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdurphenri05laco

CONFÉRENCES

DE

TOULOUSE

ANNÉE 1854

CONFÉRENCES

DE

TOULOUSE

ANNÉE 1854

PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE LA VIE EN GÉNÉRAL.

MONSEIGNEUR (1),

MESSIEURS,

Il y a vingt ans, Dieu me donna la pensée d'exposer du haut de la chaire l'ensemble de la doctrine chrétienne. La première moitié de cette œuvre est accomplie, je commence aujourd'hui la seconde.

Les lieux sont bien changés, les temps le sont aussi beaucoup. Parvenu à ce point de partage d'une laborieuse carrière, j'éprouve le besoin de regarder tout à la fois le passé et l'avenir. En regardant le passé, je remercie Dieu, qui, dans une aussi longue suite de jours, au milieu de tant de vicissitudes privées et publiques, m'a permis de mener à fin une portion con-

(1) Mgr Mioland, archevêque de Toulouse.

sidérable d'un dessein étendu. En regardant l'avenir, je le remercie de m'avoir ouvert cette enceinte, où je retrouve un auditoire moins vaste sans doute et moins célèbre, mais qui a conservé avec le culte de la religion celui des lettres, avec les traditions de la foi celles du goût et du savoir. Près de vous, Messieurs, je n'oublierai point le passé, mais je ne craindrai pas l'avenir. Vous serez l'asile de ma parole, et de vous, peut-être mes derniers auditeurs, elle rejaillira sur ceux qui eurent en d'autres temps, en d'autres lieux, les prémices de mon ardeur, je n'ose dire de mon apostolat.

Quand on traite de la vérité au point de vue dogmatique, la question est celle-ci : Qu'est-ce que la foi, et comment faut-il croire?

Quand on traite de la vérité au point de vue moral, la question est celle-ci : Qu'est-ce que la vie, et comment faut-il vivre?

Ces deux questions, quoique liées entre elles, sont bien différentes l'une de l'autre.

On peut mépriser la foi, on ne peut pas mépriser la vie. On peut refuser de soumettre son intelligence à la vérité révélée de Dieu, et se faire contre sa parole une arme de la raison que nous tenons de lui-même : mais on ne peut pas se porter comme rebelle à la vie, comme maître de la vie. Qui que vous soyez, vous êtes les sujets de la vie. Elle n'a pas attendu vos ordres pour venir en vous, elle ne les attendra pas pour se retirer. Elle est venue chez vous sans vous; elle se retirera de vous malgré vous. Elle règne par sa propre essence, qui ne

dépend pas de vous, et que cependant vous portez en vous-mêmes comme dans un vase fragile et immortel. Vous vivez, mais en sujets, et votre puissance, si grande contre la foi, est nulle contre la vie.

Je me trompe. Plût à Dieu que nous n'eussions de la vie qu'à la subir! Mais, par un singulier contraste, cette vie qui n'est pas de nous, qui use de nous à son gré, nous l'avons pourtant dans la main de notre conseil. Nous lui parlons, elle écoute; nous lui ordonnons, elle obéit; et tout ensemble esclaves et seigneurs, nous mêlons aux nécessités de la servitude la responsabilité du commandement. Nous ne pouvons ni naître, ni mourir, à notre choix, ni déterminer le lieu et les conditions de notre existence; mais dans le cercle fatal où elle nous retient, libres de nos actes, nous sommes les instruments volontaires de nos destinées, nous répondons de nous à notre propre fortune, et tandis que la nature nous convainc de notre dépendance, la conscience nous convainc de notre souveraineté. Chargés de ce double fardeau depuis le jour de notre naissance, nous allons ainsi, maîtres et serfs de nous-mêmes, à un autre jour qui nous est inconnu, et par delà ce jour, à des siècles et à des choses où notre vie nous apparaît de loin sous ce double et terrible aspect qu'elle a dès ici-bas, d'être une nécessité et une liberté, une durée invincible et un compte inévitable. C'est pourquoi, si j'étais sûr de moi-même quand je parlais de la foi, je le suis bien davantage en vous parlant de la vie; ma force s'accroît ici de votre faiblesse, et au lieu que l'esprit pouvait aisément s'opposer à la vérité, votre

conscience sera désormais mon plus certain auxiliaire.

Qu'est-ce donc que la vie? Qu'est-ce, Messieurs, que cette puissance mystérieuse qui nous a été imposée comme une étrangère, et dont nous répondons comme de nous-mêmes?

Souvent, dans ma jeunesse, j'ai gravi les hautes montagnes. Elles ont sous leurs formes sévères un charme qui nous plaît. Il semble qu'en nous élevant avec elles, nous prenons un essor de l'âme plus haut, un regard plus profond, et ce n'est pas en vain que le poëte a dit :

Jéhovah de la terre a consacré les cimes.

Nous montions donc, ravis de notre jeunesse, émus du spectacle qui grandissait à tout moment sous nos pieds; mais, à mesure que nous montions, légers et joyeux, quelque chose de la nature s'évanouissait devant nous. Le bruit et le vol des oiseaux devenaient rares, l'air s'agitait à travers un feuillage moins épais; peu à peu même les arbres s'enfuyaient au-dessous de nous dans une perspective lointaine, et un gazon sans fleurs nous restait comme un dernier vestige de grâce et de fécondité. Bientôt ce n'était plus qu'une solitude âpre, morne, silencieuse, sans souffle, et, pour ainsi dire, sans respiration : la nôtre s'arrêtait aussi, et regardant, écoutant, nous nous disions sous le poids de la fatigue et de la stupeur : La nature est morte!

Que lui manquait-il donc? Qui nous donnait cette impression funèbre à son égard? Il lui manquait deux

choses : le mouvement et la fécondité. La vie est un mouvement fécond, la mort une immobilité stérile. Et comme la fécondité nous apparaît toujours avec le mouvement, nous croyons que là où il est, là est la vie. Entendre ou voir le mouvement, c'est entendre ou voir la vie, et tout se mouvant dans la nature, nous croyons que toute la nature est vivante, même celle que nous appelons morte par comparaison. Car il y a bien des degrés dans le mouvement, et ainsi bien des degrés dans la vie. A peine oserons-nous dire, si ce n'est par une métaphore poétique, que l'air et la lumière soient vivants, parce que s'ils se meuvent, c'est sous l'impression d'une force qui, loin de leur appartenir, ne leur laisse pas même l'ombre de l'individualité. Ils sont plutôt le foyer de la vie que vivants eux-mêmes. Sous leur influence, la pierre, le minéral, le métal, êtres obscurs et inanimés, reçoivent pourtant leur part de vie dans une subsistance qui leur est propre, et où se cachent des mystères d'affinités, d'accroissement et de relations. Plus haut qu'eux, épanouissant leurs racines et leurs branches, se couvrant de feuilles, de fleurs et de fruits, sur un tronc organisé, les plantes commencent un règne mieux défini, et nous préparent, dans leurs ascensions et leurs rayonnements, une ombre vivante et une nourriture aussi douce que leur ombre. Mais, attachées à la terre qui les nourrit elles-mêmes, elles ne peuvent obéir à notre voix ni suivre nos pas ; leur mouvement captif les retient sur le sol où elles puisent la fécondité. L'animal les y cherche. C'est en lui le premier que s'inaugure la vie proprement

dite, parce qu'en lui le mouvement, qui dans les êtres inférieurs n'était qu'individuel, devient spontané et senti. Doué de vision et d'audition pour connaître la nature, de mémoire pour se rappeler ses impressions, d'instinct pour désirer et pour fuir, l'animal se meut sur la terre sinon comme un roi, du moins comme un hôte, et sa figure est déjà le présage d'une autre figure qui exprimera dans ses plis et ses regards le feu de la pensée.

J'ai nommé l'homme. Animal aussi, je le vois en une chair qui se traîne pesamment; ses bras n'ont ni la vigueur du lion, ni l'agilité de l'aigle, et à les comparer par leur vitesse dans le temps et dans l'espace, on croirait l'homme sujet. C'est lui pourtant qui est le roi. Immobile à son foyer, caduc et impuissant, il est encore la plus haute vie de l'univers visible : car il pense, et penser, c'est se mouvoir dans l'infini. Écartez tout horizon qui se mesure, toute image, fût-ce celle de la terre et du ciel, qui tombe sous une limite, oubliez le nombre, le poids, la figure : l'homme pense! D'un trait de l'esprit qui l'anime et le fait pensant, il traverse tous les mondes créés, tous les mondes possibles, et seul, dans la clarté tranquille de sa raison, il conçoit et nomme l'infini. Non pas l'univers, mais l'universel lui apparaît; non pas le temps, mais l'éternité; non pas l'espace, mais l'immensité. Tout se transforme sous l'acte de sa pensée, et prend une étendue qui explique et contient tout. On pourrait l'accuser de chimères; mais l'accuser de chimères, ce serait anéantir sa raison, et nul être vivant ne peut s'anéantir : on

tue l'individu, on ne tue pas la race, et dans la race subsiste la réalité, qui se rit de la mort, et la vérité, qui se rit de la négation.

L'homme se meut dans l'infini par la pensée: il s'y meut encore par la volonté. Tandis que l'animal obéit à l'instinct qui le pousse, l'homme plus fort que ses penchants terrestres, leur commande et les assujettit. Il habite par le désir les solitudes inénarrables de l'éternel et de l'immense, et son amour se prend à l'idéal invisible de la beauté. Il aime comme il pense, sans mesure dans ses affections comme il est sans mesure dans ses concepts, et son cœur se dilatant à l'égal de son intelligence, il se sent libre encore sous le poids de l'infini. Il pense, il aime, il est libre! Telle est sa vie, tels êtes-vous tous, Messieurs, et votre conscience, en m'écoutant, vous rend témoignage que je ne flatte ni votre nature ni votre destinée. Au-dessus de vous sans doute, la foi me l'apprend, il existe des esprits dépouillés de chair, plus purs que vous, ayant de la vérité une vue plus directe, mais non pas une autre sphère, un autre mouvement, une autre liberté : l'homme, aussi bien que l'ange, n'a rien au-dessus de lui que l'infini réel et vivant, c'est-à-dire Dieu.

Vous rappelez-vous comment Dieu se définissait à Moïse : *Ego sum qui sum.* — *Je suis Celui qui suis?* L'homme, se définissant à son tour, a dit dans un langage plus humble, mais presque aussi merveilleux : *Cogito, ergo sum.* — *Je pense, donc je suis.* C'est-à-dire : Je conçois, je nomme, j'habite l'infini; donc j'ai la vie. Car celui qui ne se meut pas dans cet orbite

immesuré de l'être, celui-là n'a de la vie qu'un reflet obscur, une ombre qui décline et se perd sans laisser de traces. Dieu se définit par la substance de l'être; l'homme par la pensée, qui est son attribut supérieur, et par où il embrasse, sous Dieu, le même horizon que Dieu.

Dieu est le sommet de la vie. Il en est l'acte éternel et absolu, acte immuable, immobile même, si l'on veut se servir de cette expression, mais d'une immobilité qui est le premier mouvement, parce qu'elle est l'activité infinie subsistant en elle-même. Pour l'homme, pour tous les êtres créés, le mouvement, qui est leur vie, n'a pas cette qualité du repos subsistant. La pensée est ce qui en approche le plus; car elle peut atteindre dès ici-bas à la contemplation de la vérité. Mais la contemplation, qui n'est point l'extase, n'exclut pas la recherche, le désir, les nuages et les incertitudes, et ce n'est que rarement, dans des occasions suprêmes, que, chez l'homme voyageur, l'acte vivant de la pensée parvient à la divinité du repos.

J'ai défini la vie. La vie est un mouvement, parce qu'elle est une activité, et que toute activité s'exprime par un mouvement plus ou moins parfait, jusqu'à ce qu'elle arrive en Dieu à l'immutabilité. Mais puisque la vie est un mouvement, puisqu'elle va, où va-t-elle? D'où vient que nous ne sommes pas recueillis en nous et satisfaits d'être? Pourquoi notre repos le plus grand, le sommeil lui-même, ne nous apporte-t-il qu'une incomplète suspension de nos facultés, et que sur la couche où s'affaissent nos membres, l'imagination se

révolte encore et nous suscite avec des songes d'action un songe de la vie?

On dit qu'au temps où s'approchait le Christ, le temple de Jérusalem se remplit de signes d'émotion, et qu'un docteur de la loi, témoin de ces prodiges, ne put s'empêcher de dire : « O temple ! ô temple ! qu'est-ce « que tu as, et pourquoi te troubles-tu? » Et moi, parlant d'un autre temple plus grand que celui de Jérusalem, du temple de la vie humaine, je me dis avec le même accent mélancolique : O vie ! ô vie, qu'est-ce que tu as, et pourquoi te troubles-tu? Est-ce donc que tu ne te reposeras jamais?

Évidemment, Messieurs, tout mouvement suppose une direction, et toute direction suppose un but. Si nous n'avions pas de but, si dans chacun de nos actes et dans leur ensemble nous ne nous proposions un terme où nous tendons, il nous serait impossible de nous mouvoir, ou nos mouvements dénués de sens iraient au hasard, étrangers à toute direction rationnelle et mécanique. Le mouvement implique un point de départ, qui est l'activité libre de l'être vivant, et un point d'arrivée, qui est quelque chose où aspire l'activité, qu'elle n'a pas, et qu'elle veut avoir. Ce quelque chose est le but de la vie. Quel est-il? le savez-vous? Enfants de la vie, héritiers du temps et de l'espace par votre corps, de l'infini par votre âme, savez-vous ce que vous voulez, savez-vous ce que vous faites et où vous allez? Ah ! pour moi, je le sais bien : car, ainsi que vous, j'ai reçu à ma naissance un cœur d'homme, et l'abîme qui est dans le vôtre est aussi dans le mien. Je

sais ce que je veux; je sais ce que je cherche, et en vous faisant ma confession je vous ferai aussi la vôtre. Infortunés que nous sommes, je veux, je cherche, j'espère, j'attends la félicité. « La félicité, pour me servir d'une expression de saint Augustin, est la fin dernière de l'homme. » *Omnes homines conveniunt in appetendo ultimum finem, qui est beatitudo* (1).

A ce mot, Messieurs, quoique protégé du nom de saint Augustin, vous devez m'arrêter, et je m'arrête moi-même devant un grand scrupule. Car dire que la félicité est le but de notre vie, c'est dire qu'elle en est le mobile, puisque le but détermine à la fois le mouvement et la direction du mouvement. Mais dire que la félicité est le mobile de notre vie, n'est-ce pas confesser que l'intérêt personnel est le principe nécessaire de tous nos actes? Quoi donc! Messieurs, serait-il possible que la notion même de la vie fût la notion de l'égoïsme? Serait-il possible qu'en définissant la vie *un mouvement naturel et légitime vers la félicité*, nous inscrivissions au frontispice de l'ordre moral et sous la garde même de l'Évangile un appel à cette passion de soi qui ruine toute vertu? Est-ce que l'homme n'est pas capable de se séparer de lui-même et d'agir sous l'impression d'un autre mobile que son bonheur, sous l'impression du devoir? Est-ce que le sacrifice ne lui est permis que sous peine de renier sa nature et sa raison, et cette image de la félicité, qui ne doit être qu'une arrière-vue de l'esprit, une conséquence ultérieure de la jus-

(1) *De Trinitate*, lib. 13, cap. 4.

tice voulue et pratiquée, la placerons-nous, par notre définition même de la vie, au premier rang de notre conscience, comme la clarté souveraine qui doit avant toute autre éclairer nos actes et les diriger?

J'aime en vous, Messieurs, cette protestation soudaine du bien, et je voudrais la signer de mon sang : mais la force logique des idées me retient encore, et je n'ose vous suivre aussi vite sur le terrain généreux où vous me conviez.

Sans doute le devoir est une notion sacrée de l'homme, une part de sa vie : mais est-elle la première? Le devoir, à considérer son essence, est une règle, il est la règle de nos actions, mais non pas leur but. Il est la voie, non pas le terme; le moyen, non pas la fin. Or le moyen est inférieur à la fin; on veut le moyen pour la fin, et non pas la fin pour le moyen. Interrogez-vous : quand vous accomplissez un devoir, vous pouvez oublier la récompense, je le crois; mais le devoir si généreusement accompli qu'il soit, est-il la fin dernière de votre vie? Est-il en votre puissance de vous y arrêter, comme s'il n'y avait rien au delà ni dans votre espérance, ni dans votre conception? La nature elle-même s'opposerait ici aux élans de votre cœur. Elle ne vous permet pas d'être indifférents à la félicité, et tandis que vous êtes libres d'abdiquer le devoir, vous ne l'êtes pas d'abdiquer le bonheur. L'homme, quoi qu'il fasse, est retenu entre deux nécessités qui dominent sa vie, la nécessité des premiers principes de son entendement, et la nécessité du but final de son existence : il ne peut s'affranchir ni de l'une ni de l'autre, parce que l'une et

l'autre sont le fondement régulier de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral. Sans la nécessité des premiers principes l'homme tuerait en lui la lumière : sans la nécessité du but final de son être il tuerait en lui l'activité. Il faut qu'il voie et qu'il espère pour vivre : fils de la vérité et de la béatitude, il peut s'égarer dans le palais de ses pères, mais non pas s'enfuir.

L'Évangile lui-même, si élevé qu'il soit au-dessus de la nature, vous parle en cet endroit comme la nature elle-même. Il ne vous dit pas : *Bienheureux ceux qui pleurent*, sans ajouter : *parce qu'ils seront consolés.* Il ne vous dit pas : *Bienheureux les pauvres*, sans ajouter : *parce que le royaume des cieux est à eux.* Assurément vous n'aspirez pas à une plus haute perfection que celle de l'Évangile, et, si magnanime que soit en vous le cri du désintéressement, il ne saurait l'être plus que dans le sein de l'Homme-Dieu.

Et cependant, Messieurs, mon âme répond à la vôtre. Je sens comme vous que je ne puis mettre au second rang le devoir, le sacrifice, l'élan des héros et celui des saints, et faire de la perspective du bonheur personnel le principe qui me détermine à aimer le bien. Ou je me trompe, ou j'aime le bien pour lui, et si la félicité vient ensuite, comme elle le doit, je la prends pour une conséquence, et non pour le ressort premier de mon amour. Il me semble que je n'aimerais pas si j'aimais pour être heureux, et encore que le bonheur doive être inséparable de l'amour, je le mets à la gauche, et non pas à la droite. Tel est l'ordre que me signale le cœur, et quoique la métaphysique avec la tradition m'assurent que la

félicité est *ma fin dernière,* j'ose croire qu'il y a là une obscurité qu'il nous faut éclaircir.

Nous le ferons, Messieurs, nous franchirons ces Thermopyles de l'ordre moral en nous demandant : Qu'est-ce que la félicité?

Mais la félicité, qui la connaît? qui l'a vue? qui peut savoir où elle gît? Job disait: *D'où vient donc la sagesse, et quel est le lieu de l'intelligence? Elle est cachée aux yeux de tous les vivants, et les oiseaux mêmes n'ont pas découvert sa trace* (1). Si cela est vrai de la sagesse, combien plus de la félicité ! Toutefois, Messieurs, Job ajoutait : *La perdition et la mort ont dit : Nous avons entendu le bruit de son nom* (2). Et cela est vrai de la félicité comme de la sagesse. Nous la nommons, nous la désirons, nous la cherchons, et par conséquent, n'en ayez aucun doute, elle ne nous est pas totalement étrangère. Oui, dans cette vallée de nos maux, que David appelle éloquemment une *vallée de larmes,* dans ce torrent de Cédron où le Sauveur du monde a passé comme nous, et où nous buvons chaque jour l'eau triste et troublée de notre vie, le bonheur n'est pas un inconnu, ni même un absent. Il a franchi avec l'homme, quand l'homme tomba, le seuil perdu de l'Éden, et depuis soixante siècles, banni comme nous, il erre avec nous dans le monde, compagnon sacré de nos infortunes et concitoyen de notre exil. Il ne lui est pas permis de se montrer constamment ni

(1) Job, chap. 28, vers. 20 et 21.
(2) Ibid., vers. 22.

tout entier à notre vue, mais il ne lui est pas interdit de choisir une heure et de nous la donner. Un jour ou l'autre il frappe à notre porte, il s'assied au foyer désert ou rempli, et d'un de ses regards jeté sur notre cœur, il en tire cette larme unique où nous lisons ce qu'il est. Larme des mères retrouvant leur fils après l'absence et les hasards ! larme du voyageur saluant un matin les côtes de la patrie longtemps perdue ! larme des héros entre la victoire et la mort ! larme du juste sous le tressaillement de la conscience ! larme d'Augustin parlant de Dieu à sa mère au bord des flots qui vont le ramener pur à Carthage ! Combien n'en compterions-nous pas, et combien plus que nous ignorons, parce que le cœur de l'homme, si profond pour la misère, l'est bien autrement encore pour la félicité ! La misère lui vient d'un accident, la félicité de sa nature et de sa prédestination.

Or si nous étudions le mystère qui se passe en nous lorsque le bonheur nous touche un instant, nous reconnaîtrons sans peine qu'il y est causé par la satisfaction plus ou moins entière d'une ou de plusieurs de nos facultés, soit de l'esprit par la poésie et l'éloquence, soit du cœur par une affection récompensée, soit de la conscience par une action qui l'émeut, soit de tout notre être par un ensemble de choses qui le saisissent à la fois et le transportent hors de lui. Mais nous sommes si vastes, nos facultés sont si complexes et nos aspirations si ardentes, qu'il n'arrive jamais dans la réalité que le souffle d'en haut nous soulève jusqu'où il faudrait pour atteindre à la plénitude du ravisse-

ment. Une part de nous reste toujours dans l'ombre ou dans l'inquiétude, et ce qui leur échappe ne leur échappe qu'à peine. Le bonheur entre et sort. C'est l'éclair qui vient de l'orient et disparaît à l'occident. Toute la terre le voit, et tressaille; mais il passe. Il passe comme la jeunesse, comme la beauté, comme le talent, comme tout ce qui est heureux. Cependant, si rapide qu'il soit, il se fait sentir à nos facultés comme une satisfaction qui produit le repos, et à juger de lui par cette courte apparition qui nous le révèle, nous pouvons le définir : le repos de l'être dans l'entière et inépuisable satisfaction de toutes ses facultés.

Qu'en conclure, Messieurs, pour la question que nous nous sommes faite? Rien encore. Nous savons ce qu'est la félicité, mais non pas quelle est sa source et d'où elle nous vient. Or, c'est là le point capital pour connaître où nous aspirons quand nous aspirons à la félicité, et si le mouvement qui nous porte vers elle est égoïste ou généreux, nous fait une vie qui se définisse par l'amour ou par l'intérêt.

Les anciens se demandaient comme nous où est la félicité. Les uns la plaçaient dans les biens du corps, tels que les voluptés sensibles; d'autres, dans les plaisirs de l'âme, tels que la science et la gloire; les plus héroïques, pour ne pas dire les plus profonds, la plaçaient dans la vertu. C'était là toute l'échelle de la vie dans l'antiquité. On ne descendait pas plus bas, et l'on ne montait pas plus haut. Quiconque venait au monde, soit qu'il philosophât, soit qu'il suivît l'instinct, se choisissait l'un de ces trois bonheurs, sauf quelque gé-

nie tempéré qui, se faisant de tous les trois un mélange habile, proclamait avec Horace cette médiocrité du désir et de l'avoir à qui est resté le nom d'*aurea* que le poëte lui avait donné.

Je ne dirai rien des premiers, de ceux qui demandaient leur bien suprême aux choses et aux délices du corps. Le pauvre croit à la richesse, et cette image regardée de loin lui fait un songe qui dore ses mauvais jours, comme ces soleils dont on ne jouit pas parce qu'ils sont perdus dans la sérénité rigoureuse de l'hiver, et qui donnent pourtant quelque idée et quelque espérance d'une suave chaleur. Mais celui qui peut approcher la richesse et la regarder aux mains de la volupté, celui-là n'a pas besoin de philosophie pour connaître ce que valent l'or et les sens dans la question du bonheur, il lui suffit d'un coup d'œil pour avoir vu la désolation humaine sous sa forme la plus dramatique. Le voluptueux pauvre a encore une illusion, le voluptueux riche n'en a plus. Il a perdu dans la satiété le dernier bien des malheureux.

M'arrêterai-je à la science, à la gloire, à tous les dons incorporels, mais terrestres? Hélas ! nous avons la vie des hommes illustres, elle est l'histoire de notre race dans ses représentants les plus magnifiques : nommez-les, si vous voulez, et cherchez dans cette trace lumineuse où ils nous apparaissent les jours heureux que l'humanité peut envier à leur mémoire. Alexandre meurt à trente ans, Scipion dans l'exil, Annibal du poison, Pompée dans une embûche, César au sénat, sous les coups de son fils présumé : Homère est aveugle,

et se plaint avec Milton de ne plus voir la lumière sacrée qu'il peut chanter encore; le Tasse succombe à la mélancolie la veille de monter au Capitole; le Dante, son aïeul dans la même gloire et la même patrie, l'est aussi dans la même infortune; le Camoëns les suit de loin, et du lit d'hôpital où il meurt ne voit pas même poindre le crépuscule de sa renommée. Si haut que l'on regarde au firmament des grands noms, le malheur s'attache à eux comme un satellite prédestiné, et la sagesse qui en cherche la cause n'en découvre pas de plus belle, sinon que Dieu se plaît à mettre le génie et la vertu aux prises avec l'adversité, pour se donner dans ce contraste un spectacle digne de lui. Ce sont là, Messieurs, des déclamations vulgaires, et c'est à peine si la pensée peut les rajeunir sous des images qui trompent la mémoire.

Mais, en supposant que les plaisirs du corps ou de l'âme eussent dans leurs étroites limites le secret de la félicité, la doctrine qui les proposait aux hommes pour but de leur vie n'en eût pas moins contenu deux vices incapables de justification. Elle eût été d'abord le renversement de l'ordre moral, en concentrant les appétits de la liberté humaine sur des choses éphémères, d'une part, et, de plus, gâtées par les deux passions principales de notre cœur, la volupté et l'orgueil. Rien ne pouvait corriger ce défaut, pas même la perspective d'un compte à rendre de nos actions dans un monde supérieur: car sur quoi pouvait porter ce jugement, une fois le plaisir donné pour base à la vie de l'humanité?

Aussi, quand l'Évangile parut, sa première parole fut celle-ci : *Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont le cœur pur, bienheureux ceux qui souffrent persécution :* non pas, nous l'avons déjà dit, que la pauvreté et la douleur fussent en elles-mêmes la béatitude, mais parce qu'il fallait renverser la voie où se précipitait le monde à la recherche des faux biens, et lui montrer ainsi que, loin d'être le but, ils n'étaient pas même le chemin.

Le second vice de ces doctrines, toujours en supposant la réalité du bonheur attachée aux jouissances terrestres, était d'exclure la presque totalité du genre humain d'une participation possible à la félicité, c'est-à-dire de ruiner la vie humaine en lui faisant de sa fin dernière une perspective irréalisable à presque tous. Car où sont ceux d'entre nous qui sont riches, puissants, ingénieux, célèbres, doués enfin de ces priviléges du corps et de l'esprit que l'inflexible avarice des choses accorde à si peu? C'est une lice où beaucoup paraissent, mais où de rares favoris s'élèvent, après le combat, sur les restes obscurs et sanglants de leurs frères. Aussi l'Évangile, en même temps qu'il proclamait la voie étroite de la souffrance, ajoutait-il aussitôt : *Venez à moi, vous tous.— Venite ad me, omnes.* Cri sublime sorti de la bouche du Dieu fait homme, et qui changeait tous les regards avec tous les horizons.

Cependant, j'ai eu soin de vous le dire, l'antiquité ne s'était pas arrêtée, dans la question de la félicité, à la sagesse d'Épicure ou d'Horace ; elle était parvenue plus haut dans un système qui a produit ses derniers grands

hommes, et qui, tout chimérique qu'il était, n'en est pas moins digne de reconnaissance et d'admiration. Car il y a des erreurs qui honorent, quand les temps ne peuvent davantage, et que les erreurs sont un effort des âmes pour soulever les temps. Les stoïciens avaient bien vu que ni les plaisirs sensibles, ni les jouissances de l'esprit ou de l'amour-propre, ne pouvaient être le but de la vie et le siége de la vraie félicité. Ils l'avaient vu par un de ces hasards du cœur qui sont, après la parole divine, la grande lumière du monde, lumière qui produit les héros, ne pouvant produire les saints. Venus au déclin de la Grèce, lorsque sa liberté ne subsistait déjà plus, les stoïciens posèrent la vertu comme la fin dernière de l'homme et l'essence inviolable de son bonheur. Ils voulurent que leur sage fût libre dans toute captivité qui n'était pas celle du vice, et que la douleur elle-même ne fût pas capable de lui arracher cette pensée qu'elle était un mal, entendant établir par là leur souveraine indépendance de tous les accidents de la vie, et protester au nom de la vertu de l'immutabilité qu'elle leur donnait dans la possession du vrai bien. Rome vieillissante, et qui, maîtresse du monde, ne l'était déjà plus d'elle-même, admit dans ses murs, entre les trophées de ses anciennes mœurs, cette mâle doctrine, et y réchauffa les restes de sa propre virilité. On vit, sous des empereurs fatigués de la bassesse qu'ils avaient créée, quelques âmes incorruptibles à la fortune, et la toge romaine reçut de leur sang versé par la tyrannie une pourpre dernière qui couvre encore l'humanité, tant une doctrine généreuse, même lorsqu'elle est

fausse, porte dans ses flancs la secrète bénédiction du Dieu de la force et du désintéressement.

Le stoïcisme avait cet incontestable mérite, qui fut la cause de sa grandeur, de sauver la morale en unissant l'idée de la félicité à celle de la vertu, et en même temps de rendre accessible à tous la fin dernière de l'homme. Car la vertu n'est pas, comme la richesse ou la puissance ou la gloire, une chose de privilége ou d'exception : elle est le règne de l'ordre dans chaque âme qui le veut, le fruit spontané d'un amour qui est le fonds commun de notre nature, et la cabane du plus pauvre lui est un asile aussi ouvert que le palais des rois. Une pensée suivie d'une volonté, une volonté suivie d'un acte, voilà la vertu. Elle naît à l'heure qui nous plaît, elle croît aussi vite que nos désirs, et si elle coûte à l'homme qui l'a perdue, il a toujours en lui la rançon qui la lui rendra. Le stoïcisme était donc une doctrine morale et populaire, et on l'eût peut-être cru divin si l'Évangile n'eût été aux portes du monde et n'y eût jeté ce grand cri que le monde a répété pour ne l'oublier jamais.

Selon le stoïcisme, la vie est un mouvement qui a la liberté pour principe, la vertu pour orbite et pour terme. Or, il y a là une idolâtrie de l'homme sous une illusion magnanime. L'homme, quoi qu'il fasse, n'est ni le principe, ni l'orbite, ni le terme de sa vie. Il vient de hors de lui, et il cherche plus haut que lui la fin suprême de son être, comme un fleuve issu des profondeurs de la terre se dirige par son cours aux abîmes de l'Océan. En vain le stoïcisme voulait-il confondre la

vertu et la félicité; en vain, pour sauver leur doctrine, ses sectateurs insultaient-ils à la souffrance et à la mort: la souffrance et la mort les rendaient grands, mais non pas heureux. Ils souffraient en héros, ils mouraient en martyrs, victimes sacrées que la philosophie couronnait de fleurs et la conscience de gloire, mais que la raison condamnait en unissant malgré eux à l'idée de la béatitude celle de l'impassibilité et de l'immortalité. A quoi sert de se mentir? Si le mensonge peut devenir sublime, il ne peut pas devenir vrai. Je ne dirai pas que l'orgueil corrompait toutes les vertus des stoïciens : l'amour sincère du bien peut s'allier à une sagesse fausse, et une sagesse fausse peut tromper jusqu'à l'exaltation des cœurs éminents. Mais si Thraséas, Helvidius, Épictète, Marc-Aurèle furent des sages, ils furent comme ces arbres qui d'une terre corrompue poussent vers le ciel une tige et des rameaux vénérables.

Où sommes-nous, Messieurs, et quel est donc enfin le lieu de la félicité? Quel est, hors de nous et avec nous, le foyer inépuisable où nous trouvons le repos vivant de toutes nos facultés? Ah ! ne le voyez-vous pas ! Vous pensez l'infini, vous disais-je tout à l'heure, vous aimez dans l'infini : comment pourriez-vous hors de l'infini rencontrer le repos de votre pensée et de toutes vos facultés? C'est là qu'est votre principe, c'est là qu'est aussi votre centre et votre terme. Aucun objet borné, si beau soit-il, ne saurait apaiser la faim intérieure qui vous dévore, parce qu'au moment où vous le possédez vous l'avez épuisé. Une invincible énergie vous porte au delà du temps et de l'espace, et le bonheur

s'enfuit devant vous dans les régions immesurées que vous ouvre votre intelligence, et où la suit nécessairement votre volonté. Mais l'infini n'est pas une abstraction sans réalité vivante : il vit, il pense, il aime, il est libre, il a un nom célèbre inscrit au front de toute vie comme le nom propre de la vie elle-même : il s'appelle Dieu. C'est en Dieu qu'est la félicité, parce que c'est en lui qu'est la plénitude.

Chose digne d'un éternel étonnement ! quand les anciens, par l'organe de leurs poëtes, se représentaient au delà du monde le séjour des bienheureux, ils se le peignaient comme une ombre tranquille de l'univers, une sorte d'image sans substance des choses passées, et Virgile, animant de son souffle cette étrange demeure de la félicité, lui infligeait le nom de *royaume du vide*. — *Inania regna*. Il y montrait à ses contemporains les mânes fortunés regrettant la lumière du jour et s'essayant dans des jeux sans bruit à feindre leurs combats d'autrefois. C'est, Messieurs, que nos pères d'avant le Christ n'avaient pas cette idée si simple pour nous, que le bonheur est en Dieu. Ils croyaient à la justice divine, aux récompenses et aux peines d'une autre vie ; ils croyaient aussi peut-être à la disparition de la matière sensible dans cette autre vie qu'ils se figuraient par delà le tombeau : mais que Dieu fût cette vie, mais que l'âme, être vivant et substantiel, fût en rapport direct avec sa source, et puisât dans une contemplation de l'éternelle beauté la rémunération de sa beauté personnellement acquise par la vertu, cela n'était pas de leur temps. L'ombre de la vérité les couvrait, et ils

faisaient de la vérité même connue une ombre mélancolique et silencieuse. Mahomet venu plus tard, Mahomet initié à l'Évangile, n'a pas même eu ce mérite : il a revêtu de chair la félicité souveraine, et ce fantôme de son paradis persécute encore la honteuse imagination de ses croyants, seul peuple qui n'ait pas connu la pudeur.

La félicité est en Dieu, la raison nous le prouve, l'Évangile nous le dit, et par là tombe le scandale où nous avait jetés cette définition de la vie : *La vie est un mouvement naturel et légitime vers la félicité*, car elle doit désormais se traduire ainsi : *La vie est un mouvement qui a Dieu pour principe, pour centre et pour terme.*

Sans doute, il reste toujours que la félicité est notre fin dernière, puisque Dieu est la félicité même; mais il reste aussi que notre fin dernière est dans la perfection, puisque Dieu, qui est la souveraine béatitude, est en même temps la perfection infinie. Semblables à lui dans notre nature, nous ne pouvons séparer dans nos tendances ce qui est en lui au même titre et au même degré. L'amour de la félicité n'est pas la cause première qui nous fait aimer le bien, et l'amour du bien n'est pas la cause première qui nous fait aimer et rechercher la félicité. Ce sont deux mouvements nés en nous d'une source unique, contemporains dans leur expansion, égaux dans leur puissance, et qui, s'aidant l'un l'autre sur la terre, ont l'un et l'autre en Dieu, après un temps d'épreuve, leur immuable satisfaction. Durant cette épreuve, éloignés du bien par corruption

ou par faiblesse, nous pouvons y être ramenés par la crainte de perdre notre béatitude finale; mais cette crainte, si énergique qu'elle soit, n'est pas dans notre cœur la racine de la justice et de la bonté, et si nous nous arrêtions à elle sans ressusciter au fond de notre être l'amour véritable et désintéressé de l'ordre, nous ne parviendrions pas à nous sauver de la condamnation. *La crainte est le commencement de la sagesse*, dit l'Écriture; elle n'est pas la sagesse elle-même, elle ne rend pas à l'âme sa pureté et sa beauté, son goût de l'honnête, sa joie dans la ressemblance intime avec Dieu, son aspiration légitime enfin vers la destinée totale de l'homme, qui est la perfection autant que la félicité, ou plutôt la félicité par la perfection.

Durant l'épreuve encore, ces deux éléments essentiels et coordonnés de notre vie ont entre eux une différence qu'il importe d'autant plus de remarquer, qu'elle achèvera d'éclaircir la difficulté fondamentale que nous nous étions proposé de résoudre. L'amour du bonheur n'est pas libre en nous, il est fatal : au contraire, l'amour du bien, tout naturel qu'il est à notre cœur, lui laisse la plénitude de sa liberté; il est obligatoire sans être nécessitant. Et l'on conçoit qu'il en doive être ainsi, puisque sans la liberté le bien n'étant notre ouvrage à aucun titre, nous demeurerait impersonnel. C'est le choix libre entre le bien et le mal qui nous rend propre l'usage de nos facultés, et nous élève, quoique ayant tout reçu, à la dignité d'êtres responsables et souverains. Nous sommes justes parce que nous le voulons, et cette volonté s'appliquant à tous

nos actes, notre vie tout entière échappe à la fatalité, sauf par ces deux points extrêmes, les premiers principes de notre entendement et l'affection invincible à la félicité. Mais cette liberté du bien est modérée par l'obligation morale de l'accomplir, et de là vient que l'amour du vrai, du juste et de l'honnête, qui nous est inné, nous apparaît sous la forme du devoir. Le devoir n'est pas son essence, il n'est que sa forme passagère, et c'est pourquoi cet amour divin n'est pas seulement notre règle, il est aussi notre nature et notre but, il l'est autant que la félicité, et il a comme elle en Dieu son principe, son centre et son repos.

C'est donc mal raisonner que de dire : Le devoir est la règle de notre vie, il n'en est pas le but. Oui, cela est vrai du devoir en tant que devoir, mais cela n'est pas vrai du bien en tant que bien ; cela n'est pas vrai de la justice et de la bonté que Dieu a mises, en nous créant, au plus profond de nos entrailles, et qui doivent un jour être rassasiées dans la justice et la bonté d'où elles émanent, selon cette prophétie de l'Évangile : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés!* L'Évangile, dans ces fameuses béatitudes, fondement de la morale et de la vie chrétiennes, ne nous dit pas seulement : *Bienheureux êtes-vous parce que le royaume du ciel vous appartient;* il nous dit en même temps : *Bienheureux êtes-vous parce que vous serez rassasiés de justice.* La justice est donc le but aussi bien que la félicité, ou plutôt elles s'embrassent l'une l'autre dans la parfaite et substantielle unité de Dieu, océan d'où nous venons et où

nous retournons, d'où nous venons avec l'amour du bien et l'amour du bonheur, où nous retournons par le poids de l'un comme par le poids de l'autre, sans que le bonheur voulu détruise en nous le désintéressement inné du bien, sans que le désintéressement inné du bien nous ôte l'espérance du bonheur voulu.

Telle est la vie. Le stoïcisme n'en avait vu que la moitié. Il avait vu, et ce sera sa gloire dans tous les siècles, que la vertu, qui est l'amour du bien dominant toutes choses dans notre âme, est une part nécessaire de l'homme, sa part la plus haute et la plus sacrée; mais il n'avait pas vu, parce que Dieu lui était caché, ou plutôt parce qu'il se cachait Dieu à lui-même, que la vertu seule, dans son orbite purement humain, n'est pas notre fin véritable et dernière. Il avait voulu faire de l'homme un Dieu par l'efficacité de la vertu, au lieu de faire de Dieu par la vertu la chose de l'homme. Grâce à l'Évangile, tous les voiles sont levés, nous voyons la vie telle qu'elle est, et notre cœur, qui en est le vase, se remplit à la fois du sacrifice qui fait les saints, et de l'espérance qui les console; de l'humilité qui les anéantit, et de la gloire qui les porte jusqu'à Dieu.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DE LA VIE DES PASSIONS.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Nous avons recherché et découvert la véritable notion de la vie. La vie étant une activité exprimée par un mouvement plus ou moins parfait, et tout mouvement, quel qu'il soit, ayant une direction déterminée par un but, nous ne pouvions nous rendre compte de la vie humaine sans connaître le terme où elle tend. Or, éclairés tout ensemble par la lumière de la raison et par celle de l'Évangile, nous avons vu que la fin dernière de notre existence est la félicité, mais la félicité invisible qui est en Dieu seul. Par là nous avons exclu de la vie légitime, c'est-à-dire de la vie morale, tout principe d'égoïsme ; car aspirer à Dieu comme but, c'est aspirer à quelque chose d'universel qui est le bien inaliénable de toute créature humaine, si elle le veut ; c'est aspirer à la perfection, qui renferme toute justice et toute bonté en même temps que toute béatitude, et vers laquelle on ne peut tendre sans que le mouvement qui nous y porte ait un caractère généreux.

Mais, si Dieu est le but de notre vie, comme il est démontré, nous devons non-seulement y tendre, nous devons y atteindre et nous unir à lui; car, sans cette union, l'homme serait le jouet éternel d'un désir trompeur; il irait à l'infini par une route perdue, semblable au voyageur qui voit le désert se couvrir au loin d'ombre et de fraîcheur, mais qui poursuit en vain sur le sable la trace imaginaire de son repos. L'homme et Dieu doivent se rencontrer quelque part et quelque jour; ils doivent se reconnaître, et Dieu ouvrir à l'homme le sein profond où il fut conçu dans l'amour. Cette union, nécessaire à l'accomplissement de notre destinée, entraîne avec elle cette conséquence que l'homme doit prendre en Dieu quelque chose de la nature divine; car deux êtres qui n'ont rien de commun ne sauraient s'unir entre eux, et ils ne peuvent avoir quelque chose de commun sans posséder quelque chose de la même nature. De même donc que Dieu s'est fait homme par l'assomption de l'humanité, l'homme, pour entrer en jouissance de Dieu, qui est sa fin dernière, doit à son tour revêtir en quelque sorte la divinité. Je dis en quelque sorte, pour adoucir une expression qui, tout exacte qu'elle est, porte en elle un caractère apparent de hardiesse usurpatrice. Mais je me rassure en me rappelant ces fortes paroles de l'apôtre saint Pierre : *Dieu nous a fait de très-grandes et précieuses promesses, afin que par elles vous vous rendiez participants de la nature divine* (1). Il ne dit pas, vous l'entendez,

(1) Épître 2, vers. 4.

participants de la félicité divine; il ne dit pas non plus *participants de la vie éternelle,* ce qui est à toutes les pages de l'Évangile; il dit bien davantage, et dans un sens qui n'exclut rien, *participants de la nature divine,* c'est-à-dire de sa perfection, et par conséquent de sa justice et de sa bonté, ce qui confirme expressément la doctrine établie dans notre conférence antérieure, que la fin dernière de l'homme n'est pas seulement la félicité, mais la perfection.

Il faut que nous arrivions à accomplir en Dieu, sous une forme spirituelle, les deux actes que notre poitrine accomplit ici-bas dans l'atmosphère sensible; il faut que, transportés dans l'atmosphère divine, Dieu y soit notre air vivifiant, que nous l'aspirions comme la lumière et la chaleur de notre être transfiguré, et que nous le respirions dans un souffle qui soit le sien et le nôtre, sa vie et notre vie, sa paix et notre paix, son éternité et notre éternité. Tandis que l'antiquité païenne, tout en faisant des dieux de toutes choses, n'avait osé donner qu'à deux hommes le nom sérieux de divin, et qu'elle disait le *divin Homère* et le *divin Platon,* nous tous, sans exception, nous sommes appelés à ce titre. Et, si je rencontre un enfant, le premier venu au milieu de la rue, je puis lui dire en vérité : « Mon garçon, n'es-tu pas un homme? — Oui. — Eh bien, il faut que tu sois un homme divin, car c'est là ton droit et ta destinée. » Que si néanmoins cette appellation vous blesse encore et vous semble un écho lointain du paganisme, je veux vous dire avec le langage propre de l'Écriture quelque chose de plus étonnant peut-être.

Deux fois le spectacle intérieur du ciel s'est ouvert au regard des prophètes : une fois dans l'Ancien Testament, à l'œil d'Isaïe ; une seconde fois, dans le Nouveau, à l'œil de saint Jean, et voici ce que l'un et l'autre ont vu et entendu. Un siége était posé, et sur ce siége quelqu'un, et des voix disaient dans l'immensité du silence : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu tout-puissant* (1). C'était là devant Dieu toute la voix du ciel et de la terre, toute la voix des esprits et des mondes, tout le bruit enfin de la créature parlant à l'Éternel. *Saint, saint, saint!* titre unique donné par le chœur des âmes à leur Père comme la louange parfaite et l'expression où tarit la gloire dans les bouches créées. Eh bien, ce même titre, c'est le nôtre, et saint Paul, écrivant aux premiers chrétiens, leur disait : « A vous, Romains; à vous, Corinthiens; à vous, Galates; à vous, Éphésiens; à vous qui êtes appelés saints : *vocatis sanctis.* » Nous pouvons, il est vrai, trahir ce nom qui nous est attribué comme à Dieu, mais non pas nous en ôter le droit ni l'héritage, et, lorsque nous le chanterons un jour, si nous l'avons mérité, ce seront les saints qui loueront le Saint dans la gloire commune d'une même perfection et d'une même félicité.

Mais vous entendez bien, Messieurs, qu'on ne va pas si loin sans rencontrer d'obstacles. Aucun chemin n'en est exempt, celui-là moins qu'un autre, puisqu'il mène plus haut que tout autre. Il y a donc devant nous, dans le sentier de la vie, des obstacles à soulever. Quels sont-

(1) Isaïe, chap. 4, vers. 3. — Apoc., chap. 4, vers. 8.

ils? C'est ce que j'ai dessein de vous dire aujourd'hui.

A peine l'homme se connaît-il, ou même avant qu'il se connaisse, il sent s'éveiller en lui l'aspiration indéfinie à la félicité, et en même temps s'ouvre aussi devant ses yeux le large et double foyer où il peut en poursuivre le rassasiement. Il voit le monde dans le champ de l'espace, et, par delà le monde visible, un autre plus spacieux encore, qui contient le premier, et dont le premier n'est que l'ombre et le radieux portique. Ces deux mondes sont sacrés : l'un est Dieu, l'autre est son œuvre et son image. Tous deux appartiennent à l'homme : la nature est à lui, et il peut dire aussi de Dieu : Mon Dieu! Ainsi placé dès l'aube de sa raison, un pied sur le sol créé, un autre sur le sol incréé, enfant de l'un par son corps, de l'autre par son âme, l'homme ne fait pas que les voir et que les reconnaître comme ayant droit sur eux, il se sent une prise pour les atteindre, une puissance pour s'en assurer la possession et y puiser sa béatitude. Car ce serait en vain qu'il les verrait et y aspirerait comme au foyer de sa vie, s'il n'était doué d'une force capable de se les approprier. Ainsi en est-il. Armé à l'extérieur de deux bras qui peuvent porter l'épée et le sceptre, il a au dedans de lui une double faculté au service de ses aspirations. L'une, la première et la plus noble, a un bien grand nom : elle s'appelle la liberté. C'est le don de vouloir sans autre cause déterminante que soi-même, le don de choisir sa pensée, son amour, son acte, son sort enfin, et de se commander à soi-même plus qu'à personne. Puissance souveraine, la liberté gît au plus profond de nous, dans

un séjour calme comme la vérité; elle y voit les deux mondes qui nous parlent, elle les confronte, les juge, se tait un moment, et dit à la terre ou à Dieu : Oui.

Si elle était toute seule, l'homme peut-être ne se tromperait jamais dans son choix. Il irait à Dieu d'un trait libre, mais infaillible, comme à son terme naturel, et le monde visible ne lui serait qu'un passage et une épreuve, comme il doit être. Mais il a fallu, dans les décrets de la Providence créatrice, qu'une autre puissance s'assît au vestibule de notre liberté, sentinelle qui n'était point ennemie, mais qui l'est devenue, et qui assiége plutôt qu'elle ne garde le saint des saints de notre âme : c'est la passion. Car il était impossible, sans doute, que devant deux mondes ouverts à nos regards, qu'en face de la beauté divine et de la beauté créée, l'homme demeurât froid comme un esprit sans chair et sans cœur; il fallait bien qu'il aimât pour ressembler à Dieu, et, une fois l'amour introduit dans son sein, toute passion y habitait avec lui. La passion est la faculté d'être ému, et il n'est rien qui ne puisse nous émouvoir, parce qu'il n'est rien qui ne contienne au moins en apparence une goutte de cette félicité qui est le but de notre vie. L'ombre, la lumière, une feuille d'automne emportée par le vent, un regard, un sourire, tout agit sur nous, tout du moins peut y agir et y élever des tempêtes que l'Océan lui-même ne connaît pas.

Liberté, passion : liberté, puissance calme et maîtresse; passion, impuissance émue et sujette : voilà les deux facultés mises par Dieu à notre disposition pour

nous emparer du ciel et de la terre, de la béatitude apparente et de la béatitude réelle.

Peut-être pensez-vous que la liberté seule était notre arme, et la passion notre obstacle : il n'en est pas ainsi. L'une et l'autre étaient pures dans l'origine; l'une et l'autre nous avaient été données comme deux sœurs : la liberté pour choisir, la passion pour aimer. Mais la seconde a séduit la première, et tous les jours encore elle accomplit en nous ce travail qui nous détourne de notre voie et que je dois vous exposer.

Lorsque, soit par la liberté, soit par la passion, nous entrons en jouissance de Dieu ou de la nature, il se produit dans notre être un phénomène que nous appelons la joie, et qui est comme l'aurore de la félicité. La joie est une dilatation et une exaltation de l'âme. Car Dieu, qui est le but de notre vie, étant plus vaste et plus grand que nous, notre âme a été faite pour se dilater et s'exalter dans sa possession, et le mouvement s'accomplit en elle lors même qu'elle se trompe, et qu'au lieu de s'unir à Dieu, sa fin et sa béatitude véritables, elle s'attache à quelque objet qui ne peut la satisfaire, parce qu'il ne peut la remplir. Une joie fausse est le résultat de cette erreur, joie qui s'évanouit bientôt et ne laisse à l'âme un moment enivrée que le sentiment d'un vide plus profond. Cependant il y a eu joie, parce qu'il y a eu dilatation et exaltation de notre être.

Il peut même y avoir plus que la joie ; car il est de la nature de la félicité d'être éternelle, de n'avoir ni jour, ni nuit, ni passé, ni présent, ni avenir; et l'âme qui est prédestinée à cette immutabilité du ravissement, en

a reçu dans sa création le germe prodigieux. Elle peut, à certaines fois, en éprouver des lueurs et recevoir de sa joie trompeuse et rapide comme une illusion de l'éternité : c'est l'extase. L'extase a son nom dans toutes les langues, et par conséquent elle est une réalité ; car il n'y a de nommé par l'homme que ce qui est connu de lui. Qu'est-ce donc que l'extase? L'extase est une joie qui va jusqu'à l'oubli du temps et de soi-même. Il vous est arrivé, sans doute, de dire : « Le temps ne m'a pas duré. » Cela paraît bien simple, Messieurs, et pourtant cela est admirable, car cela veut dire : La sensation du temps a disparu pour moi, j'ai vécu, et je ne l'ai pas senti ; j'ai vécu, et la succession du passé, du présent et du futur s'est arrêtée pour mon âme : j'ai eu dans un quart d'heure l'apparition de l'éternité. Bien mieux encore : il vous est arrivé de dire : « Je me suis oublié. » Quel mot, Messieurs, pour un être égoïste! Et cependant, il est vrai, l'homme s'oublie : il s'oublie quand il est heureux, il s'oublie au moment de la plus grande dilatation de son existence. C'est que Dieu, qui est sa vraie félicité, l'a créé, en effet, pour s'oublier un jour en lui ; pour y perdre, non sa vie propre et sa personnalité, mais tout autre sentiment que celui de la présence et de la beauté divines. Or, dès ici-bas, non-seulement pour les saints, qui éprouvent un avant-coureur de la béatitude invisible dans une possession prématurée de Dieu, mais pour nous autres hommes pécheurs ou médiocres dans le bien, il y a des extases parce qu'il y a des joies saisissantes. Une mère s'oublie en revoyant son fils ; elle le regarde, elle le touche, elle le

possède, c'est bien son fils ; et les heures coulent pour elle avec le charme de ce fleuve qui ôtait la mémoire.

C'est pourquoi, Messieurs, nous tous, instruits par l'expérience ou par l'instinct, nous courons après l'extase, comme au plus haut idéal de la félicité. Les saints la trouvent en Dieu, qui en est, en effet, la source ; retirés dans la prière et la contemplation, il leur arrive d'oublier le temps, le monde, eux-mêmes, et de se sentir soulevés parfois bien au delà de cette sphère étroite qu'ils habitent avec nous. Mais, hélas! ce n'est pas si haut que l'homme tombé cherche naturellement ce bien précieux qui lui était familier dans l'innocence du paradis terrestre. Dès qu'il en fut sorti, l'âme pleine encore des ravissements de sa jeunesse, les lèvres tout humides des souvenirs de l'arbre de vie, il demanda aux ruines de la nature s'il n'y restait pas des traces de leur première efficacité. Il les y rencontra. Les passions grandirent, elles se multiplièrent en se raffinant ; et la civilisation, qui est le progrès de toutes choses, amena une plus vaste science de l'extase en même temps qu'une plus vaste découverte des secrets de la vie.

Mon intention n'est pas de vous décrire tous les modes de jouir en s'oubliant. Ils sont presque innombrables, du moins à les considérer dans leurs nuances. Mais, laissant de côté la plupart, tels que l'ambition et l'avarice : l'ambition, qui cherche l'extase dans le gouvernement des hommes, et qui est la passion des grandes âmes ; l'avarice, qui la cherche dans la possession de l'or, et qui est la passion des cœurs les plus bornés ; je vous entretiendrai surtout des voies communes, de ces

passions vulgaires qui arrachent à Dieu la foule, et la livrent d'âge en âge aux émotions faciles de la chair et du sang. C'est un triste portique de la vie humaine. Mais nous ne pouvons pas l'éviter. Comme ces chiens sauvages qui gardent l'entrée des maisons inhospitalières, les passions sont aux portes de l'homme, et, avant de pénétrer dans les régions lumineuses de son être, il nous faut passer sous les aboiements de ses vices.

Le premier don de Dieu au corps d'Adam, après qu'il l'eut formé de ses mains, fut celui-ci : *Je t'ai donné*, lui dit-il, *toute herbe des champs avec ses semences et tout arbre des bois avec ses fruits pour t'en nourrir* (1). Don merveilleux, qui faisait de la nature entière la table de l'homme, et tirait son sang des veines de l'univers, en établissant entre lui et tous les êtres, par cette transformation de substance, une sublime parenté. Mais, parmi ces semences et ces fruits si divers de formes, de parfum et de saveur, il en était deux destinés à être un jour pour nous les symboles actifs de la vie éternelle, et qui contenaient dans leur préparation privilégiée une puissance plus remarquable sous un goût plus parfait : c'étaient le pain et le vin, l'antique offrande que le premier des pontifes présentait en hommage au premier des patriarches de l'ancienne loi. Le pain, substance généreuse, mais calme; le vin, substance plus généreuse encore, et qui, selon l'expression même de l'Écriture, avait reçu du Créateur la *mission de ré-*

(1) Genèse, chap. I. vers. 29.

jouir le cœur de l'homme (1). L'homme, en effet, quand il eut porté à ses lèvres la coupe bienfaisante, s'aperçut qu'il y avait entre le breuvage et son âme une mystérieuse affinité, et que la mélancolie, ce voile triste qui nous couvre au dedans depuis le péché, tombait peu à peu sous l'influence réparatrice de la grande liqueur. C'était comme une révélation de cette nourriture invisible dont vivent les saints dans le ciel, et qui réjouit dans la jeunesse de Dieu l'immortalité de la leur. Mais plus les dons sont précieux, plus la vertu est nécessaire pour en bien user. Nous usâmes mal de celui-ci. Poussant jusqu'au bout l'expérience de son énergie, nous ne vîmes pas seulement s'élargir notre cœur et se dissiper ses ombres, la raison, cet hôte importun qui nous effraie de la vérité; la conscience, cet autre témoin qui nous suscite l'image douloureuse de nous-mêmes, l'une et l'autre s'évanouirent sous le charme imprévu du poison : nous connûmes l'extase de l'ivresse.

Ce n'est pas seulement le sauvage aux bords des lacs glacés du pôle, qui reçoit avidement, en échange de ses trésors naturels, la substance qu'il appelle l'*eau de feu*. L'homme civilisé lui-même ne dédaigne pas de sacrifier son intelligence à l'oubli dégradant de ses maux. On voit le pauvre, le pauvre des grands peuples, se précipiter non plus après *le pain et les spectacles*, comme au temps de l'empire romain, mais à la porte ignoble où le lucre lui vend, au prix de ses sueurs, un instant de

(1) Psaume 103, vers. 15.

honteuse fascination. Tant l'homme a besoin de s'oublier, tant la raison lui est pesante, quand Dieu n'en soutient pas dans son cœur le tragique fardeau! Aussi n'est-ce pas le pauvre seul qui déshonore les nations civilisées en recherchant l'émotion et la paix dans les abrutissements volontaires de l'ivresse; le riche, tout entouré du faste des arts, succombe à ces goûts abjects, et le remords dévorant de son inanité le pousse, comme le peuple, aux mêmes dédommagements de la vie. Que dis-je? La culture libérale de la pensée par les sciences et les lettres n'est pas toujours un abri qui sauve le cœur d'une aussi profonde dégradation. La lumière, quand elle n'est pas selon Dieu, a des amertumes vengeresses, et l'intelligence en souffre assez pour avoir du plaisir à s'y dérober dans la perte extatique de la raison.

Par delà toute substance créée, dans la région idéale de l'abstrait, gît une puissance froide, impassible, inexorable, qui est pour les choses de l'ordre matériel ce qu'était pour les choses de l'ordre moral le Destin de l'antiquité : c'est la loi mathématique, loi du nombre, de l'étendue, de la force, qui préside à l'arrangement du monde inanimé, et soutient de son immuable sanction ce qui n'a ni sentiment, ni vouloir, ni liberté, ni vie. Qui eût dit que là même, au foyer glacé du calcul, l'homme trouverait pour apaiser sa soif d'être heureux, un autre élément de joie et d'extase? Il l'a fait pourtant. Il a découvert, au milieu de ces règles assurées du nombre et du mouvement, des combinaisons qui engendrent des chances sans engendrer de certitudes, et

le hasard lui est apparu comme le dieu souverain d'une félicité ; car le hasard répondait à l'un de ses besoins les plus forts, au besoin dramatique de sa nature. Ce même homme, qui aime le repos et qui le demande à l'ivresse, veut aussi, parce qu'il est vivant et libre, se créer une action, une action qui le remue par un grand intérêt, le tienne en suspens par un nœud indépendant de sa volonté, et enfin l'élève ou l'écrase dans une soudaine péripétie. Tout autre drame lui est étranger. S'il assiste aux scènes de Sophocle ou de Corneille, ce n'est pas lui qui est la victime ou le héros ; il pleure sur des infortunes lointaines que l'art lui ressuscite pour l'émouvoir : mais ici, c'est lui-même, quand il veut, comme il veut, dans la mesure qui lui plaît. Le hasard et la cupidité mêlés ensemble lui font du jeu un drame personnel, effrayant et joyeux, où l'espérance, la crainte, la joie et la tristesse, se succèdent, ou plutôt se confondent presque au même moment, et le tiennent haletant sous une fièvre qui s'accroît jusqu'à la fureur : car, si nous disons la passion du vin, nous disons la fureur du jeu.

Fureur populaire comme l'autre ! Mais, tandis que le progrès du goût, chez les nations civilisées, amène dans certaines classes une sobriété qui fait partie de l'honneur, le jeu, plus fort que la civilisation, survit au mouvement réformateur des siècles, et semble, dans le riche surtout, un inaliénable apanage de l'humanité. Il passe de la région du plaisir à celle des affaires ; les événements politiques lui donnent ses chances malheureuses ou fortunées, et la victoire ou la défaite, en décidant du sort des empires sur les champs de bataille,

décident ailleurs de l'abaissement d'une famille ou de son élévation.

Est-ce là tout, Messieurs? La nature nous a-t-elle dit son dernier mot dans ce banquet de nos passions qu'elle nous a si ingénieusement préparé? Est-elle contente de sa puissance sur nous, et y a-t-il dans l'abîme de ses secrets une tentation de félicité qu'elle nous réserve encore?

Ici, Messieurs, je suis épouvanté de ce que je dois dire, et ma pensée, toute retenue qu'elle est dans mon sein, s'inquiète d'elle-même et frémit avant de sortir. Je la dirai pourtant. Je la dirai sous l'œil de Dieu, certain que c'est mon devoir, et que le vôtre aussi, qui est de l'écouter avec pudeur et respect, ne manquera pas de m'assister.

Ce n'est pas hors de l'homme, de la terre au ciel, ce n'est pas dans les substances capables de troubler la raison ni dans les tragédies du hasard qu'est la plus grande séduction de l'homme, sa première joie et sa plus poignante extase. Non pas au delà de lui et autour de lui, mais en lui-même, dans le cercle vivant de sa personnalité, il rencontre une chair palpable, une chair animée et sensible, qui tient à son âme, qui en reçoit les ordres, mais qui agit sur elle à son tour et lui offre un théâtre où elle peut appeler la vie du sein même de Dieu. Car Dieu ne nous avait pas donné la vie pour nous seuls, comme un trésor avare, incapable de se communiquer. La vie est, de sa nature, féconde; elle vient d'une source intarissable, et rejaillit par sa pente propre dans des générations sans fin. Celui-là donc qui

nous l'avait donnée, le Dieu qui a dit à tout ce qui est : *Vivez et multipliez-vous,* avait à plus forte raison fait à sa créature d'élite le commandement de vivre au delà de soi en se transmettant à une postérité. Mais ce commandement, divin pour tous, l'était bien autrement pour nous. Car, dans les autres, il ne s'adressait qu'au corps, à une organisation composée de parties qui peuvent se rompre et trouver dans leur division une semence d'elles-mêmes. Ici, dans l'homme, le fond de la vie était l'âme, l'âme une, simple, indivisible, incapable de se partager pour se donner, ayant enfin comme son auteur la nécessité d'être tout entière ou de n'être pas. Il lui fallait donc, à ce degré suprême de l'existence, une paternité semblable à celle de Dieu, et, comme Dieu, dans l'inaccessible lumière de son essence, se dit à lui-même, parlant à un autre que lui-même : *Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui,* il fallait que l'homme, âme premièrement, et corps secondement, évoquât à la fois dans le même acte une âme et un corps vivants à son image, et pût leur dire aussi comme Dieu : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Moment héroïque que l'homme a corrompu avec tout le reste, et où, sous les chastes voiles de l'affection, il a trouvé le secret d'un enivrement sans honneur, sans puissance, sans vie, mais qui va plus loin que la fureur : car si nous disons la fureur du jeu, nous disons le délire de la volupté.

Que n'avait pas fait Dieu pour élever ce mystère à la hauteur de sa nature et de sa fin ! Union sacrée des âmes sous le joug immortel d'un amour librement pro-

nis, plaisirs et devoirs à jamais communs, malheurs supportés ensemble, joies de la paternité tempérées par les soucis de l'avenir, mélange indicible de biens et de maux, la vertu partout pour soutenir les défaillances du cœur contre les retours et les hasards des ans : mais l'homme est plus savant dans sa corruption que la Providence dans sa pudeur. Il a brisé les liens, rejeté les obligations, et des sources mêmes de la vie fait jaillir la mort avec la volupté, coupe immense et sans rivages de la plus facile et de la plus populaire des passions! Car, dans les autres, l'homme ne se suffit pas à lui-même : il a besoin d'or pour se procurer l'extase de l'ivresse, il en a besoin pour s'émouvoir et s'oublier dans le drame du jeu ; et les satisfactions de l'orgueil en réclament bien davantage encore. Mais ici l'homme n'a besoin que de lui-même : il est à la fois le théâtre, l'objet et l'instrument de sa passion, et, comme le dernier mot de la vérité dans la prophétie de saint Jean est celui-ci : *Qui a soif, qu'il vienne, et qui veut boire de l'eau de la vie, qu'il la reçoive pour rien* (1), le dernier mot de la nature déchue, en ouvrant à l'humanité l'abîme de la dépravation, est celui-ci : Venez, et buvez gratuitement. Ah! ma pensée succombe, et je dirais que le vertige me prend à cette hauteur où le vice m'a mené, et d'où je contemple dans son histoire d'hier et dans son règne d'aujourd'hui le naufrage des âmes. Moi, comme vous, fils de la liberté et fils de la passion, un pied sur cet abîme qui a été le

(1) Apocalypse, chap. 22, vers. 17.

mien et qui peut le redevenir tout à l'heure si la grâce divine m'abandonnait, je me sens étourdi et tremblant, mon regard se trouble, et ma main cherche à terre le caillou dont saint Jérôme frappait sa poitrine lorsque ce grand homme, au fond des déserts, mal rassuré par le travail et la solitude contre les souvenirs de sa jeunesse, croyait voir les beautés de la Rome païenne passer et repasser devant ses cheveux blanchis pour les solliciter encore et les déshonorer.

Mais du moins, Messieurs, l'homme a-t-il trouvé dans cette voie la félicité qu'il y cherchait? L'humanité, abreuvée de passions, est-elle contente d'elle-même, et le Dieu qui la regarde du haut d'une croix lui donne-t-il un spectacle de misère qui lui soit inconnu, ou bien est-ce la représentation fidèle de ses maux qu'il a prise sur lui-même pour l'instruire et la rappeler? Il est important que nous le sachions : car, bien que le but dernier de l'homme ne soit pas la félicité seulement, mais la perfection et la félicité, si réellement les passions le rendaient heureux dès ici-bas, ce serait contre la doctrine de la vie telle que l'Évangile nous l'expose, une arme dont je ne dissimulerais pas la portée.

Voyons donc le monde, et pesons son bonheur. Voilà des siècles qu'il y travaille. La nature, à la longue, n'a rien pu lui dérober de ses secrets; il les a pénétrés tous, appliqués tous à son profit, et quant aux passions, il est manifeste que, malgré la différence des temps et des mœurs, aucune ne lui a manqué jamais. Le monde est à l'âge d'homme; on peut lui promettre des siècles plus fortunés que ceux dont il a joui, mais non pas une autre

âme, un autre corps, une autre terre ni un autre ciel ; et par conséquent le sort que lui ont fait tous ces éléments de sa vie entre les mains de ses passions ne saurait différer essentiellement du sort qu'ils lui feront à l'avenir. J'écoute donc le bruit du monde. Comme un pâtre errant dans une forêt profonde et silencieuse entend quelquefois, sous l'effort du vent qui se lève, un gémissement se produire, ainsi le monde a des voix qui sortent de ses générations, et chacun de nous, enfant perdu de la foule, peut écouter dans sa pensée le bruit de ses pères et de ses contemporains. Quel est-il? Est-ce une plainte? est-ce un cantique? Dites-le-moi vous-mêmes, vous, partie de ce monde, dites-moi le son que vous rend la vie dans le secret de votre conscience. Mais peut-être en êtes-vous les heureux, et, si vaste que soit cette assemblée, peut-être, à cause du rang et de la fortune, n'a-t-elle pas le sens des maux de l'humanité, parce qu'elle n'en a pas le poids. Sortons d'ici, non pour voir l'homme, mais pour le voir dans tout le naturel de sa destinée. Le voilà ! ah ! oui, le voilà ! c'est bien celui que le proconsul romain montrait au peuple il y a dix-huit siècles, les épaules couvertes de sang et de pourpre, les mains liées sur un sceptre de roseau, la tête ornée d'épines tressées en couronne : je le reconnais. Les siècles ne t'ont pas changé, mon fils, tu portes le même manteau, le même sceptre, la même couronne, et, si la croix ne t'attend plus, c'est que tu n'as pas cessé d'y être attaché.

Faut-il vous en dire plus? A quoi bon les images devant les réalités? Les plus amoureux de l'homme et

de ses passions ne nous accusent pas de charger le tableau de ses misères, ils nous reprochent seulement de n'en pas prophétiser la fin. Ils disent que le paradis terrestre n'est pas en arrière de l'homme, mais devant lui, et qu'il ne lui faut que marcher pour l'atteindre et y trouver son repos. Toutes les philosophies, comme tous les partis, sont d'accord sur les souffrances humaines, et c'est seulement sur leur cause et sur leur remède que porte l'hostilité des opinions. Aujourd'hui surtout, par un sentiment de fraternité sorti du christianisme, l'attention est plus éveillée qu'elle ne le fut jamais sur la grandeur de nos maux. Les heureux du paganisme s'en préoccupaient peu ; retirés, autant qu'ils le pouvaient, de l'holocauste où se consume l'humanité, leur vue n'atteignait qu'eux-mêmes, et le gémissement du reste ne leur parvenait que comme l'instrument ou l'assaisonnement de leurs plaisirs. Les siècles chrétiens ont amené d'autres sentiments. Le monde qui jouit s'intéresse au monde qui souffre, et les larmes du pauvre, recueillies dans des mains charitables, retombent sur le cœur du riche pour le purifier. Nous croyons au malheur, et nous voulons le détruire autant que la Providence nous le permettra. Mais, pour le détruire ou le tempérer au moins il est nécessaire d'en connaître la cause. L'Évangile en accuse les passions ; d'autres en accusent les vices de l'organisation sociale : c'est l'un des grands débats de cet âge.

Assurément, Messieurs, l'ordonnance de la société n'est pas étrangère aux biens et aux maux de la vie humaine. De même qu'un corps puise dans ses organes,

s'ils sont heureusement disposés, un élément de bien-être et de durée, le corps du genre humain trouve dans des lois justes un moyen de force, de grandeur et de prospérité. Mais y a-t-il des lois qui résistent aux mœurs, et des mœurs qui résistent aux passions? Les lois sont l'expression de la volonté qui règne; les mœurs sont le résultat du cœur de tous, et, si le cœur de tous est corrompu, quelles seront les mœurs? Les mœurs de l'orgueil, c'est l'ambition, la haine, la vengeance, le mépris du pauvre, l'homicide et la guerre; les mœurs de la volupté, c'est la dégradation des sens et de l'intelligence, la flétrissure de la jeunesse, l'oppression de la femme, la dissolution du lien conjugal et de la famille. Que faire d'un peuple où ce sont là les mœurs, et quelle organisation y sèmera la paix et la félicité? Aussi, jusqu'à ce jour, toute législation a eu pour but non pas seulement de régler les intérêts, mais de réprimer les passions; non pas seulement d'établir un ordre matériel, mais de fonder l'honneur et la vertu. Ç'a été l'œuvre de Solon comme celle de Moïse, et la loi des Douze Tables parlait au Capitole comme l'arche sainte au Sinaï. Il n'y avait de différence que dans la mesure et l'élévation. La loi humaine a pu fléchir par ignorance et par faiblesse; mais partout, en proclamant le droit, elle a proclamé le devoir.

Or la proclamation du devoir, cette proclamation sans laquelle aucune société n'a vécu même un jour, que veut-elle dire, sinon qu'il y a dans l'homme des sacrifices à faire? Et pourquoi y a-t-il dans l'homme des sacrifices à faire, sinon parce que ses passions sont opposées au

bien de tous? Car, si elles ne leur étaient pas opposées, dans quel intérêt et de quel droit lui demanderait-on de les sacrifier? Il doit les sacrifier, parce que de l'expérience commune il résulte qu'elles sont contraires au bonheur commun. Sans doute la loi humaine ne va pas aussi loin dans ses rigueurs que la loi divine: elle ne le pourrait pas, quand elle le voudrait. Le cœur est un asile qui lui est étranger, et, impuissante à s'y faire obéir, elle ferme les yeux sur les mystères qui s'y passent comme sur les actes qui n'attaquent pas trop directement l'ordre dont elle est la sanction. Mais sa voix n'en est pas moins d'accord avec la voix de Dieu pour accuser les passions des maux du genre humain. Le monde n'est pas heureux, tous en conviennent, et tous aussi, par l'organe des lois qu'ils subissent, confessent que les passions où ils cherchent leur bonheur sont la source des misères où se débat l'humanité.

Il est vrai que, dans ces derniers temps, une école, si on peut l'appeler ainsi, n'a pas craint de rejeter sur les lois elles-mêmes les maux qu'engendrent les passions. Elle a dit des penchants de la nature, sans en excepter aucun, qu'ils sont légitimes aux yeux de la vérité, même saints, et que le mal vient seulement d'un défaut de régularité et d'harmonie dans leur satisfaction. Pensez un crime issu de l'orgueil ou des sens, il n'est crime que par la loi qui lui fait obstacle et ne lui a pas trouvé sa place et son utilité dans l'organisation des besoins. Ai-je à m'occuper, Messieurs, de cette métaphysique de la dépravation? Elle nie un des éléments de la pensée et de la vie humaine, la notion du devoir:

or toute doctrine qui nie un élément de l'homme, quel qu'il soit, n'est pas une doctrine, mais un jeu d'esprit qui ne serait que ridicule s'il ne pouvait devenir sanglant.

L'humanité vit sous des lois, les lois sont assises sur l'idée du devoir, le devoir suppose un sacrifice, le sacrifice s'adresse aux penchants les plus chers de l'homme, ne lui laissant intacte que sa raison, où lui-même reconnaît et consacre le glaive qui mutile son être pour le sauver.

Telle est la pensée du genre humain sur les passions : il les adore dans son cœur parce que son cœur est corrompu ; il y cherche sa félicité, parce qu'il craint d'aller à Dieu, qui en est le siége invisible ; mais il les combat dans ses codes, parce qu'il lui faut vivre enfin, et qu'aveugle autant qu'il le peut, il ne peut l'être assez pour méconnaître dans les calamités communes le ravage de sa corruption. Ce n'est donc pas l'Évangile seul qui vous parle ici, mais vous-mêmes, vos lois, vos mœurs, l'opinion publique, la raison manifestée dans les œuvres les plus hautes et les plus durables, tout enfin, excepté ce qui ne périt pas non plus en vous, le mal que vous avez reçu avec la vie et que vous transmettez avec la vie à votre postérité.

Mais était-il besoin, Messieurs, pour convaincre les passions d'être les auteurs de nos maux, de s'adresser par un circuit au témoignage des législations qui en répriment les excès ? Ne pouvions-nous les prendre sur le fait, soit dans l'histoire, soit autour de nous, soit en nous-mêmes ? Leurs terribles stigmates ne sont-ils pas

visibles partout, et faut-il des raisonnements là où le regard est assiégé de palpitantes réalités? Vous ne voyez pas seulement vos maux, vous en voyez la cause : ç'a été l'une des volontés de Dieu que la cause se révélât sous le phénomène qu'elle produit. Regardez donc.

Qui est ce jeune homme? D'où vient que son regard est terne, ses joues sans couleur et creusées, ses lèvres tristes, sa tête morne? La jeunesse est le printemps de la beauté; Dieu, qui est toujours jeune parce qu'il est toujours beau, a voulu dans nos premières années nous donner quelque chose de la physionomie de son éternité. Le front du jeune homme est le resplendissement du front de Dieu, et il est impossible de voir une âme vierge sur un visage pur sans être ému d'une sympathie qui contient de la tendresse et du respect. Or ce don si grand, ce don qui précède le mérite, mais non pas l'innocence, Dieu l'ôte à qui en abuse dans de précoces passions que je ne veux plus même nommer. Le vice s'imprime sur cette chair brillante qui touchait le cœur; il y trace des plis honteux, des rides prématurées et accusatrices, je ne sais quoi de caduc qui n'est pas le signe du temps ni des méditations de l'homme voué à d'austères devoirs, mais l'indice certain d'une dépravation qui a passé en dévastant. Le sillon gagne avec l'opprobre; et l'on voit ces ombres apparaître parmi nous, transparentes et vides, comme si déjà le jugement dernier les avait atteintes et les présentait sans voile au mépris de la terre et du ciel.

Ainsi en est-il de toutes nos passions : chacune a son châtiment terrestre et révélateur, destiné à nous ap-

prendre que leur route est fausse, et que la félicité n'est pas au terme des joies qu'elles nous causent. Si la volupté tue la jeunesse et la vie, le jeu renverse au milieu d'atroces angoisses les fortunes les plus assurées, et l'ivresse, à force de donner des secousses à la raison, dégrade l'intelligence, dont elle est le premier flambeau, et l'approche d'un hébétement que dédaignerait l'animalité. L'orgueil, que l'on croirait plus froid, a cependant des orages cachés sous ses glaces, comme ces mers du pôle où les vents peut-être ont moins de prise et d'action, mais qui, à des moments donnés, dissolvent leurs masses inertes et semblent annoncer au monde l'écroulement de ses bases. Les haines et les vengeances couvent sous l'orgueil mécontent, et l'ambition trompée a des saisissements douloureux qui navrent jusqu'à la mort les hommes tombés. Ce sont là, Messieurs, nos spectacles de tous les jours au dedans et au dehors de nous. Notre âme en est le premier théâtre, le monde nous le présente agrandi, et l'histoire, fidèle aux ordres de Dieu, écrit sur les ruines de Tyr et de Babylone les désolations du passé et les menaces de l'avenir.

Mais ce n'était pas assez des malheurs ordinaires de l'homme et de l'humanité pour nous instruire de la fin des passions. Dieu leur a préparé d'autres avertissements. En toutes choses il y a une catastrophe. De même que la vie se dénoue par la mort; de même qu'un drame se clôt par une péripétie qui est le résultat des ressorts compliqués mis en jeu par l'esprit du poëte: de même, dans le drame des passions dévoyées de Dieu,

il doit y avoir un coup suprême, quelque chose d'éclatant, d'inouï, devant quoi pâlisse toute malédiction, même le signe de Caïn, ce premier meurtrier, afin que toute créature raisonnable ne puisse douter que la vie et la félicité ne sont pas là, mais que là, au contraire, est le chemin des ruines qui ne se réparent plus. Jeunes gens qui m'écoutez ce matin, et qui ce soir écouterez vos vices, vous ne serez pas tous atteints de la foudre. Les anciens disaient qu'elle affecte de tomber sur les hautes cimes, comme si le maître du tonnerre était jaloux de leur élévation, ou qu'il voulût, en les frappant, donner une leçon à l'orgueil : ainsi en est-il de tout ce qui est extraordinaire. Il y a dans le malheur, comme dans le génie et la vertu, un point sublime où tout homme n'arrive pas, et il est rare d'être la victime choisie d'une grande expiation. Je ne sais donc pas qui de vous, dans le nombre, doit payer à la justice de Dieu la rançon des autres; mais, quand la nuit de l'Égypte sera venue, quand l'ange exterminateur passera, il en saura plus que je ne sais, et il ne se trompera pas sur ceux qui lui sont déjà prédestinés. Avant cette nuit pourtant, avant ce glaive qui marche et que nul ne voit, vous pouvez encore m'entendre et réfléchir sur vous.

Vous l'avez éprouvé, la joie qui naît des passions n'est pas sans retour. Une fois l'enivrement évanoui, il reste dans l'âme un étonnement douloureux, un vide amèrement senti. On peut le combler de nouveau par de nouvelles secousses; mais il arrive qu'il se reproduit plus vaste qu'auparavant, et cette succession pénible entre

des jouissances extrêmes et des affaissements profonds, entre des éclairs de bonheur et l'impuissance d'être heureux, engendre à la longue un état continu de tristesse. Le mystère de la tristesse est le contre-pied de celui de la joie. La joie résulte d'une dilatation et d'une exaltation de l'âme; la tristesse resserre le cœur et le rapetisse. Ne dites plus à l'homme qui en est atteint: Regardez ce beau jour. Ne lui dites plus: Écoutez cette douce musique. Ne lui dites même pas: Je vous aime. La lumière, l'harmonie, l'amitié, tout ce qui est charmant et bon ne fait qu'irriter sa blessure secrète. Il est dévoué aux mânes, et tout lui apparaît comme dans un sépulcre où l'air lui manque et dont le marbre l'étouffe.

Mais ce n'est là que l'aurore de l'expiation. Comme la joie n'est pas le terme de la félicité sentie, la tristesse n'est pas le terme de l'infélicité goûtée. Au delà de la joie est l'extase, au delà de la tristesse est le désespoir. Il vient un moment où toutes les puissances de l'homme, rassasiées, lui donnent l'invincible certitude du néant de l'univers. Cet univers si vaste, l'ombre de l'infini, en tombant dans un cœur qui n'a plus d'espace, perd lui-même le sien. Autrefois il ne fallait au désespéré qu'un demi-sourire pour lui ouvrir des perspectives sans bornes; aujourd'hui l'adoration de la terre ne le toucherait pas. Il la jugerait ce qu'elle est, rien. Car ce n'est pas la conception qui lui manque, il est dans la pleine lucidité de son entendement. Ce n'est pas même la vérité, car la vérité de l'univers n'est rien. Ce qui lui manque, c'est de croire et d'être ému, c'est de voir Dieu derrière les choses, et de sentir sous le vêtement qui

nous le cache l'onction de sa beauté. Il ne la sent pas. Au contraire de ce vivant qui était attaché à un mort, c'est lui qui est le cadavre. Il transporte sa misère à la vie qui l'étreint, et les palpitations de la réalité ne sont plus pour lui que le son d'une horloge qui lui mesure son agonie. On pourrait croire, tant ce supplice volontaire est affreux, qu'il n'existe pas; mais, hélas! le désespoir, comme l'extase, est nommé dans toutes les langues, et nous en avons tous les jours dans un acte célèbre, qui est à la fois sa preuve et son effet, un témoignage trop authentique, s'il est vrai que le sang répandu soit le dernier sceau de la vérité.

Le désespoir a son martyre. Quand l'homme ne croit plus au monde présent, et que le monde futur ne lui est pas apparu pour le soutenir, la vie lui devient un insupportable fardeau. Qu'est-ce que vivre quand tout est mort? Qu'est-ce que vivre quand la vérité ne touche plus l'intelligence, ni l'amour le cœur, quand les sens eux-mêmes sont dédaigneux de la volupté, ce dernier asile de l'espérance et de la foi? Un regard fixe, mais sans vue, tient immobile le désespéré. Il écoute, et nul bruit ne lui arrive; aucun ami n'ouvre sa porte, aucune main ne touche plus la sienne. Un abandon infini répond à l'abandon qu'il fait de lui-même. C'est alors que l'ange des jugements lève son glaive; mais il ne frappera pas, il a l'ordre de ne pas frapper. Le coupable doit être le bourreau, et se retrancher dans un supplice sans remords une vie sans valeur.

Peut-être, Messieurs, pensez-vous que c'est ici la catastrophe que je vous annonçais comme le châtiment

suprême des passions. Vous vous tromperiez. Il y a dans le désespoir un reste de la grandeur humaine, parce qu'il y entre un mépris de toutes les choses créées, et par conséquent une marque de l'incomparable étendue de notre être. Le suicide aussi, tout lâche qu'il est par l'abdication du devoir de vivre, qui renferme tous les autres, est cependant un acte de liberté et de haute souveraineté sur nous-mêmes; on en a vu des exemples qui n'ont pas séduit la postérité, mais qui lui ont arraché comme un désir de pardon. Il faut à Dieu et à l'homme une autre vengeance que celle-là, une vengeance où l'opprobre soit sans mesure et l'exemple sans rival. La mort, quelle qu'elle soit, n'est que la séparation de l'âme et du corps, le vestibule douloureux de l'immortalité; il y a une autre mort, une mort vivante, qui atteint non pas seulement le lien des deux substances dont se compose notre unité personnelle, mais qui, s'attaquant à l'esprit seul, y démêle encore la possibilité d'une ruine, et sait l'y accomplir. O puissance du mal et du néant! Infortune inénarrable de ce grand ouvrage que Dieu a fait en l'homme! Nous avons vu des rois tomber, des gloires se flétrir, Homère conduit par un enfant, et Bélisaire tendant son casque à l'aumône; mais sur le front du poëte aveugle et des rois découronnés, subsistait le rayon divin. On pouvait plaindre, on admirait encore : c'était le soleil penché sur l'horizon, mais laissant derrière lui le crépuscule du soir, présage de l'aurore du matin. Même dans l'ange réprouvé, la tradition nous dit qu'il survit quelque chose de la majesté perdue, et que sous les cica-

trices de la foudre, l'œil discerne l'antique élévation du premier-né des esprits. Pourquoi Dieu a-t-il fait pour nous une chute où ne subsiste rien du passé? Est-ce que notre orgueil est monté plus haut que celui de toutes les créatures, et devions-nous seuls nous enfoncer comme Babel dans une poudre sans honneur?

Le voici donc, ce roi du monde, le cèdre des hautes montagnes; voici l'homme tel que les passions nous l'ont enfin créé. Il y avait dans son intelligence un flambeau qui lui montrait plus haut que lui la vérité, la justice, la bonté, l'espace illimité de l'être et son éternelle durée : c'était la raison. Image incompréhensible de la raison divine, la nôtre est en nous le principe de toute compréhension, le point par où nous touchons à Dieu, en nous éloignant à l'infini des sphères mesurables. La raison est l'homme en possession de lui-même et de Dieu. Comment peut-elle s'éteindre? Comment l'homme vivant perd-il tout à coup la conscience de sa vie spirituelle et morale, jusqu'à ne plus suivre la trace des pensées qui lui restent, comme un chasseur à qui échappe la proie qu'il veut poursuivre encore? Je ne sais. Dieu seul connaît l'endroit où il frappe, le ressort qu'il brise : pour nous, spectateurs et victimes, nous voyons sans comprendre, et nous pleurons sans nous instruire. Comme le roi superbe qui se disait : *N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai bâtie dans ma force et dans ma gloire pour être la maison de mon règne* (1), et qui, frappé de Dieu tout à coup, fut jeté

(1) Daniel, chap. 4, vers. 27.

de son trône au-dessous même des animaux domestiques, ainsi voyons-nous périr dans l'opprobre de la démence des esprits qui, la veille encore, consultaient du regard les astres du ciel et les écueils de la pensée. Maintenant le fil de la vérité s'est rompu pour eux : la mémoire leur en présente encore les matériaux ; ils écoutent, ils parlent, ils unissent des mots l'un avec l'autre, mais sans que les idées répondent à cette liaison par leur accord logique, semblables à un palais dont une catastrophe subite aurait détruit l'ordonnance, et dont les pierres, douées de mouvement, chercheraient en vain la place qu'elles occupaient autrefois. Spectacle indicible de misère ! ces malheureux n'ont pas l'instinct de la brute, et ils n'ont plus la lumière supérieure de l'homme. Ils grandiraient s'ils pouvaient descendre, mais ils ne le peuvent pas. La figure humaine leur reste avec une effroyable diminution de sa physionomie, et les lueurs d'intelligence qui y errent encore ajoutent à leur déchéance le caractère tragique d'une dérision.

Je n'ai pas besoin de vous prouver que cette lèpre intellectuelle a pour cause les égarements des passions. La médecine l'a dit assez haut pour qu'il soit inutile de le répéter ; et, si quelquefois l'hérédité l'inflige à un innocent, c'est une aggravation d'un châtiment primitif due aux lois générales qui président à la transmission de la vie. Les passions tendent, de leur nature, à affaiblir la raison, parce qu'elles vont contre ses ordres et ses clartés ; elles ont même leur racine la plus vive, quand elles sont tout à fait corrompues, dans un besoin d'é-

teindre cette lumière sacrée *qui éclaire tout homme venant en ce monde*. Faut-il s'étonner qu'à la longue, et dans de certains cas, elles obtiennent leur but dénaturé, et que la raison s'écroule sous leurs efforts parricides? La démence précède immédiatement la damnation éternelle, non pas en ce sens que toute intelligence déchue soit à jamais réprouvée, mais en ce sens qu'elle est l'image la plus effrayante et la plus parfaite de l'âme séparée de Dieu. L'enfer aura de plus grandes douleurs, il n'aura pas peut-être de plus haute dégradation.

C'est par la quantité des démences et des suicides qu'il faut juger de la misère morale d'un peuple. Car, bien que ce châtiment soit une exception, il est cependant proportionné au nombre et à la force des passions qui agitent les multitudes. Des mœurs pures, des ambitions calmes, affermissent chez un peuple les organes de la pensée avec ceux de la vie; l'exaltation paisible de la vertu y remplace les enivrements de l'orgueil et les secousses de la volupté; et, si elle ne peut leur épargner tout malheur, le malheur trouve en eux du moins un tempérament capable de lui résister. Mais quand une nation s'énerve dans les jouissances et s'exalte dans les convoitises, sa constitution décline avec rapidité, et, aux premiers coups de la fortune, on voit ses enfants, inaccoutumés à la lutte et à la douleur, se laisser prendre au dégoût de la vie, ou bien succomber aux assauts de la démence. C'est à vous, Messieurs, en jetant un regard sur vos contemporains, de décider par cette règle de leurs progrès dans la vraie civilisation. Peut-être y

trouverez-vous d'illustres sujets de crainte, peut-être aussi, en présence de ces calamités dont les générations héritent avec tout le reste, vous plaindrez-vous que Dieu nous ait fait dans les passions un don aussi périlleux, pour ne pas dire aussi fatal; vous regretterez que la liberté ne nous ait pas été donnée toute seule, et qu'à côté d'elle, puissance si pure et si élevée, les passions aient assis leur empire tumultueux. Mais ce serait une plainte injuste, un regret d'esclave : si vous étiez libres sans être passionnés, vous accompliriez sans doute le bien, mais vous ne l'aimeriez pas assez. La passion dans l'homme est le glaive de l'amour, et celui qui voudrait le lui ravir à cause des maux dont il est l'instrument, serait semblable à l'infortuné qui voudrait briser la lyre d'Homère parce qu'Homère a chanté les faux dieux. Ah ! ne brisez pas la lyre ! prenez-la des mains du poëte aveugle, et chantez sur elle le nom, les bienfaits et la gloire du Dieu visible. Chantez, la terre vous écoute et le ciel vous répond; car la lyre d'Homère est aussi la lyre de David, et la passion qui tue l'homme a sauvé le monde au Calvaire.

TROISIÈME CONFÉRENCE

DE LA VIE MORALE.

Monseigneur,

Messieurs,

Le but et l'obstacle de la vie nous sont connus. Le but, c'est Dieu; l'obstacle, ce sont les passions. Par conséquent tout le jeu de la vie est désormais entre le but et l'obstacle; car, la vie étant un mouvement vers le but, elle ne peut y atteindre qu'en franchissant l'obstacle par une lutte sérieuse avec lui.

C'est donc, à présent, le spectacle de cette lutte qui est le spectacle de la vie; et, comme la liberté, vous l'avez vu, est la puissance adverse des passions, il s'ensuit que c'est entre celles-ci et celle-là que le combat doit se livrer, et se livre en effet.

Là, Messieurs, dans la rencontre de ces deux forces, dans leur union légitime sous l'empire du devoir ou dans leur guerre plus que civile, puisqu'elle est la guerre de l'âme contre l'âme, est toute l'histoire humaine. C'est la vôtre, c'était celle de vos ancêtres, ce sera celle de votre postérité. Que j'ouvre une âme, et que j'y lise,

je n'y verrai que cela ; que j'ouvre les annales du genre humain, à quelque page que ce soit, je n'y verrai pas autre chose. Quand les Grecs franchissaient leur mer pour descendre aux rivages de Troie, c'était la première lutte fameuse de la liberté contre les passions. Quand les Perses vomissaient sur la terre sacrée de la Grèce les bataillons infinis de la servitude, c'était la liberté qui les attendait aux champs de Marathon et sur les flots de Salamine. Quand Jésus-Christ vint au monde, c'était la liberté, la puissance du bien à sa plus haute expression, qui descendait du ciel pour combattre au Calvaire et y étreindre d'une main vigoureuse et divine les passions invétérées sous lesquelles pliait l'humanité.

Telle fut l'histoire de nos pères, telle est la nôtre. J'ignore qui demeurera le maître un jour, si le règne de la justice s'établira dans le monde, ou si c'est, au contraire, le mal qui triomphera; mais, quel que soit le résultat suprême, que la justice succombe ou qu'elle l'emporte ici-bas, j'en laisse à Dieu le jugement et le secret, content, quoi qu'il arrive, d'avoir pris dans la bataille une part dont je ne me repentirai jamais; d'avoir suivi, ardent et sincère, les enseignes de la liberté et le parti du bien, me souvenant, si nous devons périr une fois, de ces paroles magnanimes arrachées à un écrivain sceptique par la toute-puissance de la vérité : « Il y a des défaites triomphantes à l'envi des victoires, et ces quatre victoires sœurs, Marathon, Salamine, Platée et Mycale, les plus belles que le soleil ait vues de ses yeux, n'osèrent jamais opposer toute

leur gloire ensemble à la gloire de la défaite du roi Léonidas au pas des Thermopyles. »

Que ce soient les Thermopyles qui nous attendent, la victoire ou la défaite, entrons courageusement, Messieurs, dans l'arène où se passe la lutte, non comme des spectateurs oisifs, mais comme des spectateurs dont la fortune se décide sous leurs yeux, et qui ont eux-mêmes une main dans l'action qui va les perdre ou les sauver. Apprenons, à l'heure où nous sommes du combat, la stratégie qui doit nous donner l'empire, l'empire sur nous d'abord, et, si nous ne sommes pas assez heureux pour en faire part aux autres, un empire qui ne sera que le nôtre sur nous, mais qui, même dans cette étroite limite, nous suffira devant Dieu.

Si la liberté était toute seule, elle serait sans doute vaincue; car, bien que la liberté soit la puissance d'agir, le ressort même intérieur de l'activité, et par conséquent la première force, cependant la passion, malgré son caractère subordonné et passif, comme son nom l'indique, renferme une séduction qui va jusqu'à l'entraînement, séduction vive, entraînement énergique, qui a naturellement de l'avantage sur une faculté qui ne s'émeut pas. Mais aussi, grâce à Dieu, la liberté n'est pas toute seule; elle a un ancêtre qui combat toujours avec elle et pour elle; cet ancêtre, c'est la lumière. La liberté, en effet, n'existerait pas si elle n'était conduite et soutenue par un principe lumineux. L'être inférieur, l'animal guidé par l'instinct, ne la connaît pas; en lui, l'instinct et la passion ne sont qu'une même chose, et, quoi qu'il fasse, il obéit à une impulsion fatale qui le

gouverne et le maintient dans la sphère où Dieu l'a placé. Il n'en est pas ainsi de l'homme : doué, il est vrai, d'instinct et de passion, en tant qu'il est uni à un corps, et soumis par là au joug des choses sensibles, il s'élève jusqu'à Dieu par la lumière de la raison, et, dans cette faculté de connaître si haut et si loin, il prend un point d'appui contre les appels de la servitude; sa liberté se nourrit dans la contemplation de l'Être souverain par excellence, et, s'il ne perd pas de vue la terre où ses membres le retiennent attaché, il gravite du moins vers l'orbe intelligible où la toute-puissance elle-même est réglée par une loi de justice. C'est la vue de cette loi qui est le rempart où s'appuie notre liberté pour se défendre contre l'assaut des passions.

Dieu, qui est l'activité première et infinie, Dieu a-t-il dans sa nature quelque chose qui dirige son vouloir et ses actes, ou bien, dominateur arbitraire de ce qu'il veut et de ce qu'il fait, est-il immuablement assis dans l'autocratie d'un caprice éternel? Si Dieu n'a rien en lui qui dirige son vouloir et ses actes, il est manifeste qu'il agit au hasard, sans motifs dont il puisse se rendre compte, et par conséquent sans raison. Or, agir sans raison, c'est être à l'état de démence, ce qu'il est impie et absurde d'affirmer de Dieu. Dieu donc, qui est l'activité première, est aussi la première raison. Il voit ce qu'il fait, et pourquoi il le fait. Sa lumière ne circonscrit pas sa puissance, parce que l'infini ne saurait limiter l'infini : elle la pénètre de toutes parts, et l'immensité de l'une est égale ou plutôt intime à l'immensité de l'autre. Tout acte de la souveraineté divine est

aussi un acte de la raison divine ; et c'est pourquoi Platon, voulant nommer Dieu, l'appelait *Logos ;* Cicéron, *Summa Ratio ;* l'Évangile, *Verbum*. Mais cette raison qui dirige Dieu dans son vouloir et dans ses actes, et qui par conséquent est sa règle, que lui manque-t-il pour que nous lui donnions un nom vénéré parmi nous, et cependant étrange quand il s'agit de Dieu, je veux dire le nom de Loi? Dieu porte-t-il en lui-même sa loi, une loi dont il n'est pas plus l'auteur qu'il n'est l'auteur de son existence, mais qui fait partie de son essence incréée, et qui, dans son reflet sur nous et sur les choses, est la source universelle de la justice et de l'équité? N'en doutez pas, Messieurs, et, pour le comprendre, entendez saint Thomas d'Aquin vous donner, d'après Aristote, la définition de la loi : *La loi,* dit-il, *est la règle et la mesure des actes : or c'est la raison qui est la règle et la mesure des actes, parce que c'est la raison qui est le premier principe de l'activité dans les êtres raisonnables* (1). La loi et la raison sont donc une même chose, et saint Augustin, appliquant à Dieu cette admirable identité, n'hésite pas à conclure que *Dieu est la loi éternelle parce qu'il est la souveraine raison* (2). Nous sommes loin, vous le voyez, de cette définition parricide que Justinien donnait de la loi : *La loi est ce qui plaît au prince* (3). Heureusement, elle n'est même pas ce qui plaît à Dieu, mais ce

(1) Première-Seconde, question 40, art. 1.
(2) *Du libre Arbitre*, liv. 1, chap. 6.
(3) *Digeste*, liv. 1, *des Const. du prince*.

qui lui est éternellement présent comme juste dans l'immutabilité de son entendement.

Voilà la loi qui apparaît à notre liberté en face des passions qui l'abusent. De même que la liberté divine est conduite par la raison divine, la liberté humaine est éclairée par la raison humaine, ou plutôt créée par elle, puisque sans elle, la connaissance, la délibération et le choix lui manquent tout ensemble, il ne resterait à l'homme, avec l'instinct de l'animal, que l'impuissance d'une activité soumise aux seuls penchants. La raison crée notre liberté en nous révélant Dieu ; elle la dirige et la soutient en nous montrant en Dieu la loi sacrée qui lie Dieu lui-même à sa propre raison, et ne lui permet pas d'agir, fût-ce envers un grain de poussière, sans un motif puisé dans la contemplation de son essence, qui est à la fois et toujours vérité, justice et bonté. Je dis, fût-ce envers un grain de poussière, car la poussière a aussi en Dieu sa loi, la loi mathématique, qui préexistait à tous les corps, et déterminait dans la pensée divine leur nature, leur forme et leur action. Dieu pouvait ne pas les appeler à la réalité de l'être ; il ne pouvait pas se soustraire à leur idée, et dans leur idée était contenue leur loi. C'est cette loi qui gouverne dans l'espace les mondes inanimés dont il est rempli, et la volonté créatrice, qui les y sema quand il lui plut et comme il lui plut, obéit pourtant à leur création même, qui fait de chacun d'eux la représentation d'un type éternel, et par conséquent nécessaire. Ainsi, jusque dans le mouvement des astres ou le cours des flots, la loi qui dirige se trouve à côté de la puissance qui veut, et l'harmonie de

l'univers n'est, d'un bout à l'autre, que le retentissement de la raison dans la liberté.

Que si la matière elle-même a en Dieu la loi intelligible, combien plus les intelligences ! Si les rapports des êtres sans spontanéité, sans vie, sans douleurs et sans plaisirs, sont réglés par des notions immuables qui font partie de l'entendement divin, combien plus les rapports des êtres qui pensent, qui veulent, qui aiment, qui souffrent et qui jouissent, appelés enfin par leur nature à la félicité et à la perfection ! Aussi la loi qui les régit, la loi morale, est-elle aussi supérieure à la loi mathématique que l'esprit l'est au corps, les êtres libres aux êtres serfs. La loi mathématique est la loi de la nécessité, la loi morale est la loi de la liberté. Elle n'entraîne pas mécaniquement, elle décide par persuasion; elle ne produit pas un ordre muet et impassible, mais un ordre vivant, dont la beauté touche le cœur parce qu'elle vient du cœur. Dieu, qui est assujetti à la loi mathématique quand il crée ou entretient des corps, y est intérieurement étranger par lui-même, puisque rien en lui n'est matière; mais la loi morale est la sienne propre, sa raison appliquée à lui-même avant de l'être aux intelligences créées, et en descendant de lui sur nous, elle peut changer de nom, mais non pas être pour nous ce qu'elle n'est pas pour lui. Il y avait une loi à Athènes, une autre à Rome; il n'y en a qu'une pour l'humanité et la Divinité. Aussi Dieu, dans ses Écritures, parle-t-il comme un être qui traite avec nous et qui est lié par ses engagements comme nous le sommes par les nôtres. *Les hommes*, dit saint Paul, *jurent par un plus grand*

qu'eux, et la fin de toutes leurs controverses est une affirmation appuyée du serment. C'est pourquoi Dieu, voulant montrer aux héritiers de ses promesses l'immutabilité de sa pensée, y a joint aussi le serment, afin que, par ces deux choses où il est impossible à Dieu de faillir, nous ayons dans sa parole une inébranlable consolation (1).

Mais la loi morale ne lie pas seulement la liberté en lui montrant sa route, et dans sa route son devoir, elle est aussi la mère du droit : c'est-à-dire que, faite pour des êtres libres, elle n'a pas pour but de les asservir, et que, si elle leur interdit des vouloirs et des actes injustes, elle leur manifeste aussi, en les garantissant, les vouloirs et les actes qui sont l'inaliénable patrimoine de la liberté des esprits. Principe et révélation du devoir, elle est en même temps le principe et la révélation du droit, et ces deux termes qui la constituent, sortis de la même source, égaux entre eux, inséparables l'un de l'autre, vont ensemble de Dieu à l'homme et des générations aux générations, répandant sur toute vie intelligente l'équilibre des forces, et produisant au sein de l'univers moral cette harmonie que je saluais tout à l'heure en présence de l'univers physique, et que j'appelle encore une fois, sous un autre point de vue, le retentissement de la raison dans la liberté.

Mais la raison unie à la liberté, si grande et sainte alliance soit-elle, est-ce assez pour nous défendre des passions et nous ouvrir le chemin de notre fin dernière?

(1) Épître aux Hébreux, chap. 6, vers. 16, 17 et 18.

Dieu ne l'a pas cru. En effet, malgré la lumière que nous donne la connaissance de la loi morale il reste toujours entre les passions et la liberté cette différence, que les passions ont leur racine dans notre sensibilité extérieure et intérieure, tandis que la liberté est une simple force assise au centre spirituel de notre être et naturellement inclinée par le souffle véhément qui de nos sens passe à l'imagination, et remue avec les flots de notre sang les abîmes de notre esprit. Il fallait que la liberté fût secourue là où elle est attaquée, et que quelque chose lui vînt du cœur pour lui communiquer aussi le caractère et l'ascendant d'une passion. Cette merveille s'est faite, elle habite en nous. Là où les sens parlent, où l'imagination s'émeut, au point de rencontre de l'intelligence et de la sensibilité, une goutte divine a été versée un jour, au premier jour de nos chutes, et depuis, le bien qui était une lumière et une loi, est devenu aussi un goût, un sentiment, un attrait, une volupté, une ineffable joie quand l'âme y est fidèle, une poignante tristesse quand elle le trahit, le vestibule du ciel, enfin, ou le seuil béant du lieu de malédiction : vous reconnaissez la conscience. La conscience est la raison inspirée par l'amour, sacré mariage, au fond du sanctuaire, des deux plus saintes choses entre celles qui ne sont pas Dieu.

Qui de nous, Messieurs, tout chair et sang qu'il est, n'a pas joui dans sa conscience des chastes enivrements de la justice? Qui de nous, pressé d'une passion, n'a jamais préféré son devoir et goûté dans l'holocauste la présence inénarrable de Celui qui a éternellement joint

ensemble la félicité et la perfection? C'est aux solitudes de la conscience que se passent les plus beaux mystères de l'homme. Là se réfugie l'innocence méconnue, la faiblesse opprimée, le malheur immérité; là tombent les larmes pures et les larmes vengeresses, et nul temple, si saint qu'il soit, nul sanctuaire, si béni qu'il ait été, n'est aussi proche de Dieu que la conscience du juste, et surtout du juste malheureux.

Ah ! je commence à respirer ! je craignais que Dieu n'eût pas assez fait contre nos passions, et qu'amoureux par-dessus tout de notre liberté, il ne lui eût préparé, en l'abandonnant à elle-même, un trop difficile triomphe. Je me trompais de la plus grande des erreurs, de l'erreur d'un ingrat. Si nos passions sont multiples, s'il n'est aucun lieu de notre chair et de notre âme qu'elles n'étreignent de leurs illusions, nous avons aussi contre elles, à tous les points de notre être, une garde vigilante et sublime, la liberté, la raison, la conscience: la liberté au centre comme force, la raison au sommet comme lumière, la conscience entre l'une et l'autre comme sentiment, toutes les trois étroitement unies, et Dieu derrière elles, pour les soutenir encore de la secrète influence de son invisible majesté.

Cependant, Messieurs, l'homme reste vulnérable parce qu'il reste libre. Il peut, s'appuyant de sa liberté contre elle-même, méconnaître sa raison et trahir sa conscience. Il peut abuser de sa force, éteindre sa lumière, étouffer ses remords, ne rien laisser debout en lui que des ruines foudroyées. Ce sera sa faute, j'en conviens; et toutefois je m'afflige de voir une telle puis-

sance de destruction dans une créature aussi faible; je me demande si Dieu n'a pas préparé sur la terre un asile incorruptible à la justice, et s'il n'y a nulle part, en faveur de la conscience, un lieu tutélaire de notre infirmité. Ah! j'y crois, je m'y réfugie d'avance contre moi-même, et, je le sais, je n'aurai pas besoin de sortir de l'humanité pour demeurer un homme. Si je trahis ma conscience, si Bacon de Vérulam, chancelier d'Angleterre, manque à l'honneur de sa magistrature, tout un peuple se lèvera pour le juger. La justice sortira de la foule, et le tribunal de Dieu s'y dressera vengeur en face de Westminster outragé. Que si le peuple, lui-même, façonné par la servitude à la corruption, perd à son tour le sentiment du droit, il pourra bien descendre dans la tombe pour ne plus se relever, mais il n'emportera pas avec lui la conscience du genre humain. D'autres peuples, spectateurs ou instruments de sa chute, assisteront à ses funérailles, ils regarderont passer le cadavre avec mépris, et, légitimes héritiers de sa vie parce qu'ils seront devenus à sa place les représentants de l'honneur, ils chanteront avec foi le symbole du devoir, qui est aussi le symbole de l'immortalité. Si enfin, dans un moment fatal, toute la race humaine avilie cessait de croire à la justice pour ne plus croire qu'à l'intérêt et au plaisir, si jamais nos yeux devaient voir dans le monde l'abjecte unité de la dépravation, ah! croyez-le, et ne désespérez pas, croyez qu'il en serait de ce jour comme du jour qui précèdera la résurrection du Sauveur : la conscience humaine a peut-être aussi des éclipses; mais si elle a des éclipses,

elle a aussi ses pâques, et le siècle du Christ s'est levé sur le siècle de Néron.

Oui, la conscience règne. Elle a précédé l'Évangile, et elle lui survit. Elle l'a précédé comme une aurore, elle lui survit comme une sœur. L'Évangile est le cri de la conscience de Dieu dans la conscience de l'homme, et, tant que Dieu vivra, tant que l'homme ne sera pas éteint, ce cri sera plus fort pour sauver que les passions pour perdre.

Mais les passions subsistent, et il faut les combattre si nous voulons les vaincre; car Dieu, en nous armant contre elles, n'a pas prétendu nous dégager du péril ni de l'effort. Il a fait de nous des causes. Or toute cause doit agir, et, quand elle rencontre un obstacle à son action, elle doit le soulever par cette énergie généreuse qui est le travail. C'est pourquoi le travail est la loi de la vie, la loi de toute création et de tout progrès, et nous le retrouvons ici, à l'entrée du monde moral, comme Dieu lui-même se l'était imposé aux sept jours où il produisit et ordonna l'univers, comme il nous l'avait imposé à nous-mêmes en nous remettant son œuvre et en nous disant : *Dominamini, — gouvernez* (1). Le travail, il est vrai, n'était pas alors ce qu'il est devenu pour nous. De même que notre âme était pure, la terre aussi nous était bonne, et nous régissions l'une et l'autre avec un sceptre qui n'était pas pesant. Le péché, qui a tout flétri, n'a pas laissé non plus au travail son premier caractère, et Dieu, qui nous avait dit

(1) Genèse, chap. 1, vers. 18.

au commencement : *Dominamini, — gouvernez en maîtres,* nous a dit au second âge de nos destinées : *In sudore, — à la sueur de votre front.* Tel est le travail qui féconde aujourd'hui toutes choses. *Le champ c'est le monde,* disait Jésus-Christ en parlant du sien ; *le champ, c'est l'âme,* pouvons-nous dire en parlant du nôtre. Mais que faut-il faire à notre âme? quelle est cette culture qui, malgré les passions, doit nous ouvrir le chemin de Dieu, le chemin de notre perfection et de notre félicité? Nous sommes libres, le bien nous est connu, et même nous en avons le sentiment; voilà le point de départ: mais enfin les passions sont aussi là, elles nous pressent aussi, elles ont l'avantage de nous offrir un objet présent et séducteur. Que faire pour ensemencer le champ et en écarter l'ivraie de l'ennemi?

Je parle, Messieurs, au point de vue de la vie morale, sans entrer encore dans le domaine d'une vie supérieure, et, par conséquent, je me trouve avec les seules ressources de la conscience et de la raison. Or le premier acte de la raison contre le mal, c'est de le prévenir. Tout mal, toute passion, a sa racine dans l'atmosphère de notre vie, dans le siècle, le peuple, la famille, les affections et les choses que nous habitons et qui habitent en nous. Nul homme ne naît seul avec son corps et son esprit, il est concitoyen nécessaire d'une phase du monde, emporté par elle dans un tourbillon qui le domine, et, s'il veut recouvrer sur lui-même l'empire de sa personnalité, il faut qu'il s'élève par un effort de séparation au-dessus et au delà de sa place ici-bas. Il faut qu'il entende comme Abraham ce

premier appel de la Sagesse : *Sors de ton pays et de ta famille et de la maison de ton père* (1). C'est-à-dire : Quitte tout ce qui t'abaisse, t'enchaîne et te corrompt; car le commencement de la souveraineté sur soi, c'est de rompre les liens extérieurs et de se trouver seul avec sa propre infirmité. Mais qui peut ainsi tracer autour de soi une ligne de circonvallation? Qui peut échapper aux idées de son temps, aux mœurs de son pays, aux traditions et aux amitiés de sa jeunesse, à cette phrase enfin du plus profond des historiens : *Corrompre et être corrompu, c'est ce qu'on appelle le siècle* (2)? Nul, Messieurs, nul ne le peut, excepté celui qui a Dieu présent à sa pensée, et qui par lui, le père de tous les âges et la patrie de tous les peuples, embrasse dans son âme un horizon affranchi de toute servitude parce qu'il est affranchi de toute limite. C'est pourquoi Dieu, après avoir dit au patriarche d'abandonner sa terre natale, lui dit cette autre parole : *Marche devant moi* (3). Et, quand la sagesse antique voulut rappeler ses disciples aux voies intérieures, elle grava cette fameuse sentence, *Connais-toi toi-même,* non pas au front profane d'un monument public, mais au seuil d'un temple. C'est Dieu qui est la liberté, la lumière, la justice, la route, et celui qui ne le cherche pas dans sa conscience et ne le découvre pas dans sa raison, ou qui, après l'avoir connu, le néglige comme un ennui ou le rejette comme un fardeau, celui-là est

(1) Genèse, chap. 12, vers. 1.
(2) Tacite.
(3) Genèse, chap. 17, vers. 1.

un homme perdu dans la bassesse infinie des penchants humains : il couvrira d'orgueil sa misère; mais la misère le rongera par le dedans, et la mort le secouera de l'arbre comme un rameau qui n'a jamais vécu.

Quand l'homme a trouvé Dieu et l'a pris pour l'étoile polaire de sa direction morale, il est armé. Il peut passer outre et opposer aux flots des passions un acte de volonté propre, l'acte de résistance. La résistance est passive encore; elle n'est qu'un refus. Mais ce refus est puissant, parce qu'il exerce la volonté, l'assouplit, la fortifie, l'habitue enfin au commandement, qui est l'empire. Les sens, à leur tour, subissent l'action d'une résistance qui se reproduit. De même que les passions y creusent des traces vivantes, dont l'impression sur l'âme la provoque au mal et l'affaiblit, la volonté y grave aussi ses ordres. Elle y met la marque de sa souveraineté, et, quand elle y repasse de nouveau, son chemin est moins dur, parce que l'obstacle est moins fort. Ce progrès senti encourage l'âme. Elle est avertie que le terrain se déblaie, que l'imagination s'épure, que le cerveau, centre de toutes les sensations et de tous les mouvements, gagne en solidité et se prête plus docilement aux fonctions calmes de la pensée. L'œuvre de la transfiguration lui apparaît.

Il faut l'aider pourtant par quelque chose de plus expressif que la résistance, par un acte directement opposé à la passion. Car, en fait de stratégie, celui qui se défend sans attaquer perd la moitié de ses forces. La volonté doit donc, quand la passion lui demande un acte

d'avarice, répondre par un acte de munificence; quand elle lui demande une satisfaction d'orgueil, lui opposer une leçon de modestie. Ainsi vous descendez votre escalier domestique pour aller à vos plaisirs; au seuil de la porte, le remords vous prend, vous vous dites : N'allons pas plus loin, demeurons. C'est la résistance. Mais vous apercevez un pauvre, votre cœur s'émeut, la tentation d'une bonne œuvre succède à celle d'une mauvaise action, votre bourse s'ouvre et vous versez dans le sein fraternel de l'infortune l'argent destiné à une coupable distraction. C'est plus que la résistance, c'est le mouvement à l'opposite de la faute, la révolte de l'âme tout entière contre l'égoïsme du mal. Or il n'y que le bien qui soit assez fort pour détruire le mal. Faites donc le bien que vous pouvez, même quand il est étranger au mal qui vous possède; car le bien appelle le bien comme l'or appelle l'or. Assiégez avec lui vos passions, s'il m'est permis de le dire; resserrez-les dans un cercle de plus en plus étroit; tôt ou tard vous leur porterez le coup suprême avec une dernière bonne action.

Car il y a un terme à la lutte morale dès ici-bas, une récompense visible qui est le présage et le prélude de la récompense finale. Quand le premier des Brutus descendit du tribunal où il venait de condamner ses fils et d'où il les avait vu conduire à la mort, il rentra dans sa maison, précédé des faisceaux consulaires et de l'image naissante du peuple-roi. Il s'assit à son foyer désert, près de ses lares silencieux, et la nature l'emportant sur Rome, il pleura. Les dieux

virent ses larmes, et les lui pardonnèrent, car il avait accompli son œuvre et la leur, il avait fondé la République romaine. Ainsi, quand nous rentrons du combat des passions mutilés et sanglants, mais victorieux, nous pouvons pleurer devant Dieu ce qu'il nous en a coûté; Dieu ne s'offensera pas de nos larmes, car nous avons fondé dans l'âme d'un homme plus que la République romaine; nous y avons fondé la vertu.

La vertu est ici-bas le prix et le terme du combat contre les passions. Elle est le règne de la justice dans l'âme, sa conformité acquise et constante à la nature divine. Par elle l'homme arrive à la possession de son être tout entier. Assis désormais au spectacle des choses humaines comme un vieillard couronné, il les regarde du haut d'une sainte lumière, sans crainte pour lui, sans indifférence pour elles, et, s'il est appelé à y prendre part, il y descend comme les consuls descendaient du temple au Capitole, avec la majesté du droit et la sérénité du pouvoir. Soumis, parce qu'il est homme encore, aux maux de la vie, il les reçoit pieusement de la main qui les distribue, en lui rendant grâces, aux jours mauvais, pour ceux qui furent plus doux. Et, de même que la douleur le retient dans le sentiment de la condition humaine, la vue d'une chute toujours possible le retient devant Dieu dans la modestie d'une créature qui doit mourir et qui peut tomber. C'est la vie sans ombre, la conscience sans trouble, la raison sans égarement, la liberté sans faiblesse, le fruit mûr enfin pour l'éternité qui le sema. Tel apparut Jacob lorsqu'il retrouva son fils perdu; tel Moïse, lors-

qu'il regardait de la montagne la terre promise à son peuple et où il ne devait pas entrer; tel aussi David, lorsqu'il s'avançait avec sa fronde et sa jeunesse contre le provocateur de l'armée de Dieu, ou qu'aux pieds d'un roi réprouvé il jouait de la harpe pour consoler une destinée vaincue par la sienne. Car la vertu n'a pas besoin du secours des ans; elle naît en un jour aussi bien qu'en un siècle, et, soit qu'elle brille au front du jeune homme ou sous les rides du vieillard, elle est aux peuples qui la virent l'expression achevée de la grandeur. Ni la Grèce au faîte de son Parthénon, ni Rome au sommet de ses arcs de triomphe, n'élevèrent jamais de marbre plus éloquent ou plus sublime, et, quelque acclamation qui ait suivi la victoire au retour des champs de bataille, de quelque couronne qu'on ait orné les trophées du génie, ce qui reste au plus haut de l'histoire, pour l'honneur de l'homme et la leçon de l'avenir, c'est l'image toute-puissante et sacrée de la vertu.

La vertu est une dans son essence. Elle a pour principe et pour exemplaire la loi éternelle de justice qui est en Dieu, pour siége l'âme humaine, pour cause seconde de son être la liberté, la raison, la conscience agissant de concert, pour fin la transfiguration volontaire de l'homme par sa ressemblance acquise avec la nature divine. Elle est la médiatrice de la terre et du ciel, la médiatrice aussi de tous les siècles et de toutes les générations. C'est par elle que l'ordre subsiste, par elle que le respect s'établit et que l'affection circule dans les veines arides du genre humain. Toute philosophie

qui la dédaigne périra sous le mépris; tout parti qui la repousse est un parti vaincu; toute amitié où elle est absente manque de racine et n'aura pas de durée; tout bonheur où on ne la sent pas sera comme une fleur ouverte le matin et fanée le soir; toute gloire qui ne se l'attache pas comme une sœur est une gloire flétrie. Elle est la beauté du temps et l'immortalité de ce qui passe. Semblable à la sagesse de Dieu qui pénètre partout, elle habite la chaumière du pauvre comme le palais des rois, et l'onction qu'elle verse dans le sillon du pâtre est aussi pure que celle dont elle remplit le cœur et le calice du prêtre. L'enfant se joue avec elle au sortir de son berceau; l'adolescent y puise la candeur de son visage et la tendresse de son regard; l'homme fait lui demande le courage, la consolation, l'estime publique; le vieillard sa couche dernière, et le monde le secret de sa création.

Quoique une dans son essence, la vertu cependant se multiplie à cause de la diversité des objets et des actes auxquels on doit l'appliquer, semblable à cette semence de l'Évangile, la plus petite de toutes, et qui devient un grand arbre sous lequel s'abritent les oiseaux du ciel.

C'est cet épanouissement de la vertu qui me reste à vous exposer aujourd'hui. Souffrez, Messieurs, que je le fasse avec simplicité et en épargnant mes forces; car j'ai besoin de les réserver pour une chose que je voudrais vous dire en finissant, et vous dire, s'il m'était possible, de manière à ce qu'elle ne s'effaçât jamais de votre esprit.

Les anciens avaient décidé, et nous ne sommes pas revenus de leur décision, qu'il existe quatre vertus fondamentales auxquelles se ramènent toutes les autres comme à leur tronc naturel. Nous les appelons cardinales, et nous les rangeons encore, par respect pour la logique autant que par considération pour l'antiquité, dans le même ordre où elle les avait placées. La première est la prudence. Elle est à l'entrée de toutes les autres, parce qu'elle embrasse les choses humaines sous leur point de vue le plus général. Nous sommes, en effet, dépositaires d'une portion de la vie universelle, et, comme Dieu gouverne toute la vie, nous gouvernons sous lui cette part qui nous en a été confiée. Nous sommes ce que la langue romaine exprime par ce mot *rex*, — *roi*, c'est-à-dire gouverneurs et magistrats de la vie. Non pas de la nôtre seulement, ce serait déjà beaucoup; mais, notre vie se liant à celle de nos contemporains, celle de nos contemporains à la vie de leur postérité, il est réel que nous tenons un sceptre dont l'influence s'étend bien au delà de nous. Nous ne sommes pas princes de la terre, gouvernants des États, ni princes de la pensée, gouvernant l'esprit des hommes, ce rôle n'appartient qu'à un très-petit nombre : mais nous sommes tous, quelle que soit l'obscurité de notre condition, des princes de la vie, parce que nous la gouvernons, ou, pour me servir d'une expression plus vulgaire, mais qui est encore plus haute, nous sommes une providence. Nous avons reçu de Dieu cette admirable faculté de prévoir et de pourvoir, qui constitue, dans un ordre infini, la Providence

divine elle-même. Nous prévoyons l'avenir, et, dans l'avenir, l'effet de nos actes; nous les disposons pour un but, nous écartons les obstacles possibles, nous faisons enfin de la destinée, cette chose terrible dont nous accusons souvent la fatalité, et qui n'est que la conséquence de nos propres décisions. Car s'il nous est accordé de prévoir et pourvoir, il ne nous est pas permis toujours, ou pour mieux dire, il ne nous est presque jamais permis de retirer complétement du drame universel une faute que nous y avons jetée. Sortie de nous une fois, elle va, elle est emportée par le cours des choses, elle prend sa place dans le mouvement général, et, en faisant notre sort, elle fait aussi le sort de beaucoup.

C'est donc en vain qu'on voudrait se rétrécir à soi-même le théâtre de sa vie, et réduire la prudence à une sorte de vertu égoïste, propre tout au plus à nous assurer la paix et la tranquillité. La prudence est une vertu reine. Quand Philippe faisait conseiller aux Athéniens, si ma mémoire classique ne se trompe pas, de moins s'inquiéter de ses vues et de ses projets, les Athéniens répondaient : « Nous nous occupons des affaires d'Athènes et de celles du monde. » Ainsi en est-il de chacun de nous. Sans le savoir, ou le sachant, nous jetons notre dé dans le flot de la vie. Et, si vous en doutez encore, dites-moi : qui fait la destinée du genre humain, sinon celle des peuples? et qui fait la destinée des peuples, sinon celle des familles? et qui fait la destinée des familles, sinon le père et la mère, c'est-à-dire vous? Tout se tient, tout s'enchaîne dans

le monde moral comme dans le monde physique, et la différence entre les deux n'est qu'en ce point, que l'un a pour agents des êtres nécessaires, l'autre des êtres libres. Mais la liberté n'est pas l'incohérence des actes et l'inconséquence des résultats : la liberté, étant un ordre, a ses lois. Elle produit un tissu régulier, où les temps se croisent sous les mains de la prudence, où le passé commande au présent, et le présent appelle l'avenir.

La justice vient après la prudence pour lui interdire tout ce qui est injuste, c'est-à-dire tout ce qui est contre le droit d'un homme. Mais qu'est-ce que le droit d'un homme? L'homme est tout entier dans sa vie, et sa vie est tout entière dans le but légitime où elle tend, qui est Dieu, et, par la possession de Dieu, la perfection et la félicité. La perfection et la félicité en Dieu, voilà le droit premier, le droit absolu de l'homme; car nécessairement tout être a droit au but que Dieu lui a donné pour mobile et pour terme de sa vie. Mais, dès cette terre, l'homme est en voie de sa perfection et de sa félicité; il y aspire, il y travaille, et, s'il n'en jouit pas, il en a au moins dans son cœur et dans les choses visibles créées pour lui les obscurs linéaments. Si Dieu est le but, le monde est le chemin, et, inséparable de son droit de l'éternité, l'homme y puise son droit du temps. Sacré sur l'autre rive, il l'est par là même sur celle-ci. Il lui appartient d'y vivre, par conséquent d'y puiser les éléments de sa vie, c'est-à-dire de sa perfection et de sa félicité, et nul ne peut sans injustice les lui ravir. Mais, si le droit du temps est le même en

soi pour l'homme que le droit de l'éternité, il y a entre eux cette différence, qu'en Dieu, qui est infini, le droit de l'un ne peut jamais être un obstacle au droit de l'autre; tandis qu'ici-bas, à cause des limites étroites de ce monde, il arrive inévitablement que la perfection et la félicité de ceux-ci peuvent contrarier la perfection et la félicité de ceux-là. D'où il suit que le droit secondaire de l'homme, son droit du temps, ne doit plus s'exprimer d'une manière absolue, mais sous une forme restrictive qui, en sauvegardant l'homme, sauvegarde aussi l'humanité. Il faut, en un mot, que le devoir tempère le droit, et que l'homme respecte la perfection et la félicité de tous, s'il veut que tous respectent sa perfection et sa félicité. C'est le droit vrai du temps, droit qui est humain tout en étant personnel, et qui porte dans ses plis la paix ou la guerre du monde, selon qu'il est interprété par l'égoïsme ou par la vertu.

L'homme juste, l'honnête homme est celui qui mesure son droit à son devoir. Il sait que l'homme, être infini par sa destinée, est semé passagèrement sur un sol borné, et, ne pouvant agrandir la patrie commune, il agrandit son cœur pour s'y contenter de peu. Il se serre au foyer de la vie, et, riche ou pauvre, qu'il donne ou qu'il reçoive, il se prépare un tombeau où nul n'accusera son passage d'avoir été un malheur. Ah! Messieurs, je suis chrétien, et pourtant je m'attendris à ce nom d'honnête homme. Je me représente l'image vénérable d'un homme qui n'a pas pesé sur la terre, dont le cœur n'a jamais conçu l'injustice, et

dont la main ne l'a point exécutée ; qui non-seulement a respecté les biens, la vie, l'honneur de ses semblables, mais aussi leur perfection morale ; qui fut observateur de sa parole, fidèle dans ses amitiés, sincère et ferme dans ses convictions, à l'épreuve du temps qui change et qui veut entraîner tout dans ses changements, également éloigné de l'obstination dans l'erreur et de cette insolence particulière à l'apostasie qui accuse la bassesse de la trahison ou la mobilité honteuse de l'inconstance : Aristide enfin dans l'antiquité, l'Hôpital dans les temps modernes. Voilà l'honnête homme. Lorsque vous le rencontrerez, Messieurs, je ne vous dis pas de ployer le genou, car ce n'est pas encore là le héros, mais c'est déjà une noble chose, et peut-être, hélas ! une chose rare, du moins dans sa plénitude. Saluez-le donc en passant, et qui que vous soyez, chrétien et même saint, aimez entendre à votre oreille, et surtout au fond de votre conscience, cette belle parole, que vous êtes un honnête homme.

La tempérance est la troisième vertu cardinale. Elle est la modération dans les désirs et les besoins, particulièrement en ce qui concerne la vie des sens : nourriture, sommeil, mouvement, repos, plaisirs extérieurs. Par elle, l'homme se borne à ce qui convient ; il fait de son corps un être obéissant à la vérité de sa nature, obéissant aussi à la loi de justice. Car tout ce que l'on se retranche d'inutile ou d'excessif tourne à l'avantage de ceux qui ont moins reçu que nous ; et, sans cette mesure délicate dans l'usage des choses, il n'est pas possible de rendre aux autres tout ce qui leur est dû.

Ainsi, prudence du magistrat, justice de l'honnête homme, tempérance du sage, ce sont là les premières vertus et comme les premières lignes qui constituent la rectitude morale. Cela fait, c'est beaucoup; mais, cela fait pourtant, ce n'est pas encore assez : la rectitude morale existe, la grandeur morale est absente, l'homme est digne d'estime, il n'est pas digne d'admiration. Or il faut qu'il mérite l'admiration, parce qu'il est le fils de Dieu, qui est admirable en lui-même et qui a voulu l'être dans ses œuvres, dont l'homme est la principale. Et, la vertu étant la chose la plus élevée de l'homme, il doit y avoir, par delà la prudence, la justice et la tempérance, qui ne suffisent pas à sa grandeur, une autre vertu, une vertu suprême qui lui donne la majesté de ce qui est auguste, la splendeur du caractère, et fasse tomber à genoux l'humanité touchée de produire en elle de si grands représentants d'elle-même.

Avez-vous remarqué, Messieurs, le sentiment que nous inspirent les anciens peuples dont nous avons étudié l'histoire au temps de notre jeunesse? On ne nous mettait pas devant les yeux, comme notre spectacle habituel, les Perses, les Indiens ou les Chinois, toutes ces races de l'Orient, les plus vieilles de toutes peut-être, et qu'à ce titre même de leur antiquité on a voulu quelquefois amener sur le théâtre vivant de notre âge, mais sans y réussir. Les peuples avec qui nous avons vécu dès notre enfance, en laissant à part la nation prédestinée qui avait le dépôt de toutes les vérités et de toutes les promesses de Dieu, ces peuples,

nos vieux maîtres et nos vieux amis, c'étaient, ce sont encore les Grecs et les Romains. Pourquoi, Messieurs? Pourquoi ceux-là, et non pas d'autres? Quel charme tout-puissant en fait encore nos instituteurs, et met leurs livres dans les mains sacrées qui tiennent l'Évangile ouvert devant le monde régénéré? Peut-être avez-vous cru que la cause en est dans les beautés de leur littérature et de leurs arts. Et il est vrai qu'ils ont divinement écrit, parlé, sculpté leur gloire et leurs pensées, admirables ouvriers de l'intelligence, modèles parfaits du goût, qu'on égalera peut-être, que probablement on ne surpassera jamais, et dont il sera toujours juste de dire avec Horace :

> Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
> Musa loqui.

Mais ce n'est là, Messieurs, que la surface ou la première page de notre admiration pour eux. Il en est une cause plus profonde, que je voudrais vous dire comme je la sens, et pour laquelle j'ai retenu jusqu'ici ma voix et mes efforts.

Sachez donc, et pardonnez-moi cette emphase, sachez que non-seulement la justice nous a été commandée, que non-seulement il nous a été dit : Tu respecteras le droit; mais que le droit, la justice, le bien, la vérité, toutes les choses divines nous ont été confiées pour être leur garde et leur vengeur. Sachez que nous sommes ici-bas la garde prétorienne de la justice, l'épée du droit, le sanctuaire qui les contient et l'armée qui les protége; car ils ont des ennemis, n'en doutez

pas, d'immortels ennemis : tous ceux qui haïssent ce qui les gêne, tous les blasphémateurs de l'ordre, parce que l'ordre les condamne, bataillons épais que le génie conduit quelquefois, que la souveraineté elle-même ne dédaigne pas toujours de soudoyer, et qui, depuis six mille ans, tiennent Dieu en échec et l'humanité en péril. La justice n'est qu'une doctrine, et toute doctrine a derrière elle un fossé large et profond prêt à l'ensevelir; ce qui la sauve, c'est le sang qu'elle y peut mettre pour le combler. Or ce sang, c'est le nôtre. Et pour le donner, pour le verser à flots dans les occasions présentes et possibles où la justice en aura besoin, il faut que nous ayons dans la poitrine une bien autre vertu que la prudence, la tempérance et la justice elle-même; il y faut cette vertu dernière qui couronne les autres en les élevant à la dignité du martyre, la vertu que Rome appelait la force, — *fortitudo,* et les Grecs du nom même de Rome : car Rome, dans la langue grecque, signifiait force, nom prophétique donné par la Providence à cette ville qu'elle avait destinée à gouverner le monde par l'empire du droit et l'empire du caractère.

Car pensez-vous que Rome ait régné par le fer de ses légions, et que la Grèce ait vaincu l'Asie avec la lance et le bouclier? Si vous le pensiez, vous n'auriez pas la première idée de l'homme ni la première idée de Dieu. Rome a soumis le monde, la Grèce a vaincu l'Asie par des vertus. Tandis que les autres races humaines, courbées sous une servitude immobile, passaient obscures à travers les temps, le génie de la vie

publique s'éveillait sur la terre grecque et aux bords du Tibre. La parole y créait l'opinion, et, l'opinion donnant naissance à la responsabilité de tous devant la conscience de tous, le pouvoir devenait une magistrature, les lois une expression des rapports naturels des hommes entre eux, l'obéissance un respect de l'ordre, la gloire un ornement de la patrie, la liberté un droit et un sentiment, le droit de se régir, et le sentiment de soi-même. Cette nouvelle vie dont Moïse, au Sinaï, avait jeté les fondements dans l'âme d'un autre peuple, l'aîné d'Athènes et de Rome, cette vie enfanta des vertus inconnues de l'Orient. Elle fit de l'homme un citoyen, c'est-à-dire un homme public, et, la conscience s'agrandissant avec le devoir, on vit la force s'introduire dans les mœurs, les caractères se tremper, l'héroïsme se produire, et un cri d'admiration s'éleva du monde vers la postérité, qui l'écoute encore et ne s'en lassera jamais. Parti des cimes de l'Horeb, en face du premier peuple arraché à la servitude, il s'est répété des champs de l'Attique aux sommets du Latium, enchaînant entre eux dans la même immortalité le nom des Machabées et celui des Scipions, la mémoire de David et le souvenir de Philopœmen. Rapprochement sublime de tout ce qui fut grand, concile sacré de toutes les âmes et de tous les actes forts, où notre enfance a vécu, où le christianisme, sans peur comme sans jalousie, a mené s'instruire les générations qui lui furent commises, et d'où il les a présentées d'âge en âge, sous un bouclier trois fois saint, aux événements et aux sacrifices de

l'humanité rachetée. Là se formèrent les peuples nouveaux que Clovis et Théodoric établissaient sur les ruines du vieux monde, et que Charlemagne unit un jour sous la triple majesté de la religion, de la guerre et des lettres. Là naquit la chevalerie, fleur éclose de sentiments humains purifiés dans une foi divine; et de là elle partit pour reporter la croix au tombeau du Sauveur. Là se sont préparés les siècles où nous vivons, siècles de luttes douloureuses, plus vastes qu'elles ne l'avaient encore été, mais où l'héroïsme, dans les moments solennels, n'a manqué à aucune cause digne de l'inspirer. Ainsi de Moïse à nous, sur une route de trois mille ans, l'histoire a rencontré les mêmes vertus qui la firent naître. Contemporaine des peuples libres et des peuples chrétiens, elle a vécu de leur gloire, et, en la perpétuant, elle a suscité une admiration qui fait sa propre immortalité.

Mais cette force morale, née de la vie publique, où agit-elle? quel est son ressort? Destinée à nous faire supporter courageusement les maux et à nous armer de constance en faveur de la justice, est-il quelque part en nous un point qui soit comme son lieu naturel ou comme le fondement qui la soutient? Messieurs, il y a un vers que je crois célèbre, tant il m'est familier, et qui ne manque jamais, quand il me revient à la mémoire, de faire lever sur mon âme une mélancolie dont je ne suis pas assez le maître. Lorsque Oreste, égaré sur les plages de la Tauride, se retrouve, sans le savoir, en présence d'une sœur qu'il aimait et qu'il a perdue, il laisse tomber de son sein, au moment

d'un bonheur qu'il ne soupçonne pas, ce mot douloureux :

L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

Le mot est grand, et l'accent est profond. Cependant ce n'est pas le mot véritable : il touche, il émeut, mais il abat; c'est le mot d'une faiblesse, et non d'une vertu. Le mot véritable eût été celui-ci :

L'homme apprend tous les jours à mépriser la mort.

Le mépris de la mort, voilà le principe de la force morale. Tant que la conviction de la justice ne va pas jusque-là; tant qu'on craint de mourir, comme si mourir était autre chose que vivre et qu'atteindre Dieu, il n'y a rien à espérer de l'homme dans les grandes occasions. Une menace suffira pour le vaincre; il flottera, sans caractère, à la merci des événements, et, si l'histoire le connaît, elle ne connaîtra que sa honte. C'est le mépris de la mort qui fait le soldat, qui crée le citoyen, qui donne au magistrat sa toge, au prince sa sauvegarde dans les périls et sa majesté dans l'infortune. Charles Ier, roi d'Angleterre, avait connu bien des faiblesses, et une erreur, en séparant son trône des traditions de la patrie, l'avait enfin jeté sans défense à ses ennemis. C'était, aux yeux de la foule, un abaissement sans remède. Mais, quand le monarque, vaincu et prisonnier, entra dans la salle où siégeaient ses accusateurs devenus ses juges, il y parut si calme et avec tant d'autorité, que le respect couvrit sa personne d'un

retour de grandeur, et qu'impuissant à reconquérir son trône et à sauver sa vie, il put mourir du moins avec la certitude qu'il mourait en roi. L'histoire l'a cru comme lui, et sa statue, debout à White-Hall, émeut encore la postérité qui la regarde, et qui admire, en une si grande misère, un si magnifique effet de la force au cœur.

Jeunes gens, je me tourne vers vous. C'est une habitude ancienne qu'il faut que vous me pardonniez. Je vous ai si souvent appelés au chemin des grandes choses, qu'il m'est malaisé d'écarter de ma parole votre souvenir et votre nom. Vous avez devant vous une longue carrière : mais, si vous préférez la vie à la justice, si la pensée de la mort vous trouble, cette carrière, que vous vous peignez si belle, sera tôt ou tard obscurcie par des faiblesses indignes de vous. Citoyens, magistrats, soldats, vous rencontrerez des heures où le mépris de la mort est la seule source du bien dire et du bien faire, où les vertus privées ne servent plus à couvrir l'homme, mais où il faut l'intrépidité d'une âme qui regarde plus haut que ce monde, et qui y a placé sa vie avec sa foi. Si cette foi vous manque, c'est en vain que la patrie comptera sur vous, c'est en vain que la vérité et la justice vous regarderont du haut du ciel, leur éternelle demeure, et que la Providence amènera sous vos pieds des événements capables d'immortaliser votre vie. Vous ne les comprendrez pas. La gloire passera devant vous, elle vous tendra la main, et vous ne pourrez pas même lui dire son nom.

Mais qu'est-ce que la gloire? Les temps sont bien

changés où elle avait des autels. C'est du sort de la vérité sur la terre, de l'expansion universelle de la justice, qu'il est question désormais parmi nous. Le christianisme nous a ouvert des voies que l'antiquité ne connaissait pas; tout s'est agrandi, le droit, le devoir, la responsabilité, l'homme et le monde. Il y faut, par conséquent, de plus hautes vertus encore, de plus grands sacrifices et de plus viriles âmes. Quand les trois cents Spartiates attendaient aux Thermopyles les innombrables hordes de la barbarie efféminée, ils connurent bien qu'ils devaient mourir, et l'un d'eux, voulant laisser une épitaphe sur la tombe de ses frères d'armes, grava de la pointe de son dard, au haut d'un rocher, cette inscription fameuse : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois.* Il y avait là, de quelque point de la terre ou du ciel qu'on y regarde, un spectacle héroïque, et les siècles chrétiens ne lui ont pas refusé leur admiration. Mais pourtant ils avaient plus près d'eux d'autres Thermopyles, des Thermopyles baignées d'un sang plus pur et plus abondant. Comme la Grèce, le christianisme avait eu ses barbares à vaincre, et les obscurs défilés des catacombes étaient les Thermopyles où ses fidèles l'avaient sauvé par leur mort. Assurément ils eussent pu graver aussi sur le roc une inscription digne de leur martyre, et l'inscription n'eût plus été : *Passant, va dire à Sparte;* elle eût été celle-ci : *Passant, va dire au genre humain que nous sommes morts pour obéir aux saintes lois de Dieu.* Mais celui pour qui ils mouraient leur avait appris une modestie dont l'héroïsme

antique n'avait aucune idée. Ils moururent donc sans faste, inconnus de la Grèce et d'eux-mêmes, et, lorsque enfin la gloire les chercha sous terre, elle ne trouva que leur sang.

Ici, Messieurs, vous m'arrêterez peut-être, vous me demanderez où est la félicité dont le nom avait bercé votre oreille au commencement de ce discours, comme le but de votre vie et la fin dernière de l'homme. Nous voici arrivés au sang, au martyre, au sacrifice sous ses formes les plus âpres : n'est-ce pas là une étrange route ? Étrange, si vous le voulez, Messieurs, mais je ne m'en dédis pas. Dans le sillon glorieux où le cours des idées nous a conduits, je sens comme vous les épines qui menacent ou pénètrent ma chair ; elles sont dures, elles forment une route dont vous pouvez tout dire, excepté qu'elle n'est pas la route des héros et des saints, la route de tous ceux qui ont honoré leur nature, immortalisé leur vie, servi leurs frères et respecté Dieu.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE CE QUE PEUT LA VIE MORALE POUR CONDUIRE L'HOMME A SA FIN.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Nous connaissons maintenant trois termes du mystère de la vie : le but, qui est la félicité et la perfection en Dieu ; l'obstacle, qui sont les passions ; la vertu, qui est le moyen de les surmonter, et en même temps la récompense de l'empire que l'on a pris sur elles. C'est de la vertu que je vous entretenais dans notre dernière Conférence. Je vous ai fait voir qu'elle sortait de la liberté, de la raison, de la conscience, et du travail de l'homme, et comment ensuite elle s'épanouissait en quatre rameaux, qui sont : la prudence, la justice, la tempérance et la force.

Cela fait, Messieurs, nous sommes loin encore d'être arrivés au terme où tendent nos facultés, c'est-à-dire à Dieu, notre béatitude et notre perfection. Car, encore qu'il soit vrai que la passion soit surmontée par la vertu, et qu'ainsi l'obstacle qui nous arrête sur la route est levé, cependant il n'en résulte pas que nous touchions

au seuil et à la possession de notre destinée. Il faut que nous fassions un pas de plus, que nous cherchions si réellement la vertu conduit l'homme à sa fin, en d'autres termes, si elle est un principe efficace de béatification et de déification.

C'est là, vous le voyez, une question suprême. Car, étant certains qu'il n'y a en nous que deux sources d'activité, la passion et la vertu; étant certains, d'une autre part, que la passion nous éloigne du vrai chemin de la vie, et par conséquent de son but, comme nous l'avons démontré et comme il est trop évident: si la vertu elle-même était impuissante à nous y conduire, il est manifeste que nous n'aurions plus d'avenir devant nous, mais un mystère sans issue et une fatalité sans dénoûment.

En est-il ainsi? est-ce là ce qu'il faut conclure de nous? et l'humanité se partagera-t-elle en un troupeau méprisable qui cherche dans l'abjection du vice une illusion qui ne lui sera pas même donnée, et en quelques hommes trompés aussi sur la route contraire, et n'obtenant de la vertu qu'une grandeur apparente dans une réelle inanité? Vous ne le pensez pas, Messieurs; le même instinct qui vous fait aimer la vertu vous fait croire qu'elle n'est pas stérile, mais qu'elle contient le germe d'une transfiguration qui commence en nous dès ici-bas, et nous présage, par des signes avant-coureurs, son couronnement au delà de cette vie.

Dès ici-bas, l'ai-je bien dit? n'est-ce pas moi qui, au commencement même de ces discours, tout en rendant justice aux généreuses pensées des stoïciens, les

ai blâmés d'avoir fait de la vertu sa propre récompense, et de s'être dits heureux parce qu'ils se croyaient vertueux? Il est vrai, Messieurs; aussi n'ai-je point l'intention d'établir que la vertu donne dès ici-bas la félicité et se confonde avec elle, mais qu'elle la prépare et même la dispense en une certaine mesure reconnaissable, comme aussi elle ébauche en nous la nature divine qui nous sera plus tard communiquée dans la plénitude d'une incompréhensible effusion. La vertu, en effet, ne peut être le chemin de Dieu sans nous approcher de lui, et elle ne peut nous approcher de lui sans que nous recevions de cette présence qui s'accroît une vie et des pressentiments d'un ordre supérieur. Il doit y avoir dans l'âme vertueuse quelque chose qui ne se trouve pas dans l'âme corrompue, quelque chose qui n'est pas seulement la vertu, mais son contre-coup sur toutes les facultés de notre être, et qui, en les purifiant, en les élevant, doit y produire une satisfaction et une beauté : une satisfaction qui est le germe du bonheur, une beauté qui est le reflet de Dieu.

J'avais vingt ans quand pour la première fois, du haut des collines de l'arrière-Jura, j'aperçus à mes pieds les flots tranquilles du lac de Genève. C'était vers le soir. Le sommet des Alpes resplendissait des derniers rayons de la lumière, et les rejetait dans une ombre douce sur le lac. Le silence était pur comme l'air et comme l'eau, et on eût dit que la nature, avant de nous donner le repos de la nuit, se recueillait elle-même dans une religieuse sérénité. Je regardai longtemps cette belle vision, image imparfaite pourtant de

l'âme humaine lorsque la vertu y a mis la paix. *La paix,* dit saint Augustin, *est la tranquillité de l'ordre.* Tant que les passions nous gouvernent, elles produisent en nous un ébranlement confus, qui fait de notre vie une succession de mouvements opposés et douloureux. La joie que nous y cherchons se change en une fièvre qui nous abat et nous exalte tour à tour sans jamais nous donner le repos dans le contentement. Mais, dès que la vertu se lève sur l'âme, il s'y fait un premier apaisement de nos facultés. L'imagination, qui nous représente et nous grandit les choses du corps, se retire devant l'intelligence, dont le regard purifié contemple mieux les sommets inébranlables du monde invisible; la mémoire, au lieu de nous susciter des ombres malfaisantes, commence à respecter la pudeur de nos désirs; les sens eux-mêmes, touchés de crainte, sont moins prompts à soulever contre nous leur insatiable appétit, et tout l'être, incliné devant la raison, prend l'attitude soumise d'une créature qui connaît ses devoirs, et obéit, en les acceptant, à sa propre royauté. Quand cet état dure, il devient la paix. La paix n'est pas toute la joie; c'est une joie calme. Il se peut même qu'un peu de tristesse ose encore aborder au rivage tranquille de notre vie; mais cette tristesse, parce qu'elle est une passion, rencontre dans la vertu une force qui la contient, et le voile dont elle couvre nos sentiments et nos actes n'est jamais un linceul, encore moins le trouble effréné du désespoir. L'homme vertueux sait souffrir; il sait que la souffrance est dans le monde, et que lui, enfant de ce monde, il doit en porter sa part, sans la

rejeter ni la maudire. Il ne dit pas à la douleur, comme le stoïcien : Vous n'êtes qu'un nom ; mais il lui dit : Je vous connais, vous êtes mon épreuve, mon mérite, sans doute aussi mon expiation, et vous serez un jour ma couronne. Si c'est la fortune qui frappe à sa porte, il ne s'en émeut pas non plus. Content de peu, il reçoit ce qui est au delà comme un don qui n'était pas nécessaire; et, plus grand que toute élévation qui lui est donnée, plus fort que toute puissance qui vient du dehors, il conserve jusque sur le trône la paix de la modestie dans la gloire de la simplicité.

La paix ! j'ai dit qu'elle n'était pas la joie ; bien moins encore est-elle la félicité. Mais, si quelque chose pourtant précède la félicité parmi nous, si ce bien souverain a, comme les temples, un portique, une ombre mystérieuse qui lui sert de garde et de précurseur, ah ! la paix, sans doute, sera cette ombre, ce portique, ce quelque chose d'inexprimable et de sacré qui n'est pas encore le Dieu ni son sanctuaire, mais qui en donne à l'âme le religieux pressentiment. On peut ôter au sage son bonheur, parce qu'on peut lui ravir des choses qu'il aime et qu'il a le droit d'aimer ; mais sa paix n'est au pouvoir de personne. Elle est en lui comme lui-même, l'effet, la récompense de sa vertu, effet d'une cause libre, et qu'un acte libre pourrait seul lui retirer. Comme la vertu dont elle émane, la paix est marquée du sceau de la liberté, et ce sceau, qui est au dedans, ne peut être rompu par aucune main étrangère, si puissante qu'elle soit. De même qu'aucune tyrannie n'est capable d'enlever à l'homme sa vertu, de même aucune n'est en

état de lui arracher sa paix. C'est pourquoi Jésus-Christ, ressuscité du tombeau et léguant à tous les siens sa passion et sa mort, leur disait néanmoins dans une promesse infaillible : *Je vous laisse la paix.* Il ne leur disait pas : Je vous laisse la félicité. C'eût été trop et trop tôt ; mais il leur disait, sans craindre leur martyre : *Je vous laisse la paix.* Mot sublime qui a créé la tranquillité de tous les saints, et qui, sur les ruines de tant de choses et de tant de siècles, a laissé debout les âmes.

Les stoïciens avaient bien compris que la vertu doit produire dans l'homme quelque chose de merveilleux, mais ils ne savaient pas quelle chose, et, confondant ce qui appartient invinciblement à la liberté de l'homme avec ce qui lui est étranger, ils affirmaient que le sage est heureux, au lieu d'affirmer seulement qu'il est en paix quoi qu'il arrive. Leur regard était grand, mais il franchissait la limite de la vérité, limite que le Sauveur du monde a définie par cette parole ineffaçable : *Je vous laisse la paix.*

On pourrait croire que la paix est une indifférence héroïque, et qu'à force d'être maîtresse d'elle-même l'âme a perdu le ressort de la sensibilité. Cela n'est pas vrai. Le sage souffre dans son âme comme dans son corps. Il compatit, il regrette, il espère, il pleure. Mais il n'abdique pas sa souveraineté sur lui-même, et les flots de la vie, tout en l'atteignant, se brisent en un certain endroit où rien ne fléchit. Bien loin que la vertu éteigne où émousse la sensibilité, son second privilége est de frapper au cœur et d'y ouvrir la source des af-

fections. On croit communément que c'est la passion qui aime, parce que l'amour commence volontiers par une sympathie où la liberté n'a point de part. Mais ce premier mouvement de l'amour n'est pas l'amour. Au fond, toute passion n'est qu'un égoïsme. Elle se précipite, il est vrai, vers l'objet sympathique, mais pour le dévorer. Volupté des sens ou volupté de l'orgueil, voilà son but. Or, l'une et l'autre volupté, qu'est-elle en soi qu'une jouissance personnelle où l'on s'immole autrui? L'orgueil veut se soumettre l'univers pour en faire le marchepied d'une élévation qui n'ait point de rivale; les sens convoitent tout objet qu'ils rencontrent pour en faire leur instrument et leur victime. Il n'y a là que du sang caché sous des noms fameux. L'affection véritable naît de la vertu. C'est la vertu seule qui nous penche vers un être, non pour y assouvir nos appétits, mais pour lui communiquer nos biens. La sympathie demeure, je n'en disconviens pas, elle est comme le soubassement de l'amour, son occasion et son germe, germe trompeur toutefois, et qui n'aboutit qu'à la débauche, à la lassitude et à l'infidélité, tant que la vertu n'est pas intervenue pour inspirer le sacrifice, et donner à l'amour, par le sacrifice, sa forme généreuse et immortelle.

L'amour a donc cela de particulier, qu'il est une passion dans sa racine, et le chef-d'œuvre de la vertu dans son essence et son sommet. Il corrompt tout quand il demeure une simple passion; il sauve, il régénère, il élève tout, quand il devient une vertu. Le monde ancien comme le monde nouveau connaissait l'amour; mais,

dans le monde ancien, ce n'était trop souvent qu'une passion; dans le monde nouveau, c'est une vertu. Piété filiale et piété maternelle, tendresse conjugale, amitié, patriotisme, tous ces sentiments qui sont l'honneur de l'homme, ont pris dans le christianisme une force et une pureté qu'ils n'avaient pas avant lui, parce que, la vertu s'élevant, l'amour s'est élevé du même vol.

Or l'amour est avec la paix un élément manifeste de la félicité. Aimer, c'est vivre par le cœur, par l'endroit le plus vif et le plus consolant de notre être, là où la personnalité quitte sa solitude et s'émeut d'une présence qui n'est pas la sienne; là où l'on peut être deux sans cesser d'être un, où les larmes sont recueillies, les souffrances devinées, les fautes remises, et où la peine elle-même, parce qu'ell est supportée par un autre qui nous est cher, prend une douceur qui n'est pas sans plaisir. Et, lorsque la paix vient se joindre à l'amour, lorsque dans une même âme habitent ensemble ce qui touche et ce qui calme, il se fait de cette chaste alliance une onction qui n'est pas la félicité, tant il faut de choses pour être heureux, mais qui en est comme le demi-sourire et le premier parfum.

Toutefois ces deux grands biens, la paix et l'affection, ne sont pas le terme où s'arrête l'efficacité de la vertu agissant sur l'âme et y créant son règne. Elle apporte à l'homme, sous un nom plus grand encore, un bien qui ne lui est pas moins nécessaire que les deux premiers: ce bien, c'est la gloire. Ne croyez pas que la gloire soit un mouvement d'orgueil par lequel nous nous plaisons en nous-mêmes et considérons avec joie au-dessous de

nous ceux qui n'ont pas atteint la même élévation. Ne le croyez pas; car l'Évangile, qui nous ordonne d'être *humbles de cœur,* nous ordonne aussi d'être certains que la gloire, et une gloire éternelle, est la récompense de la vertu. Et saint Paul, parlant aux premiers chrétiens déjà persécutés, haïs, moqués, leur disait cependant : *Gloria nostra*, — *Notre gloire.* Les chrétiens avaient une gloire dans les catacombes et sur les échafauds, la gloire véritable, celle que la faveur populaire ne donne ni ne retire à son gré, et dont aucune puissance ne peut dépouiller l'âme humaine qui l'a conquise en la méritant. *Notre gloire,* poursuivait saint Paul, *c'est le témoignage de notre conscience* (1). La conscience dit à l'homme de bien qu'il est grand devant Dieu, parce qu'il est pur devant lui, et cette grandeur le soutient sans l'enorgueillir, parce qu'étant fondée sur la vérité elle retourne à Dieu bien plus qu'elle ne descend à l'homme. L'âme sent sa dignité, et en jouit. Elle la sent inaltérable, et pourtant dépendante de la vertu, qui en est le principe, et qui elle-même dépend de la liberté venue de Dieu et assistée de lui. Ce regard jeté à la fois sur notre excellence et sur sa cause nous maintient dans une grandeur sérieuse, qui nous remplit sans nous éblouir, à la différence de cette fausse gloire qui ne vient pas de la justice, mais de la faveur du peuple ou des événements, et qui, nous revêtant d'une pourpre mensongère, nous exalte d'autant plus qu'elle est moins méritée.

(1) IIe Epître aux Corinthiens, chap. I, vers. 12.

La gloire de la vertu, Messieurs, n'est pas seulement intérieure, elle sort de l'âme et se répand autour de l'homme. Si petit et obscur que l'on soit, on a des parents, des amis, une cité, et, tôt ou tard, les actes faisant juger de nous, on retrouve autour de soi l'estime que Dieu nous accorde et dont notre conscience nous est le sûr garant. C'est en vain que l'hypocrisie se couvre d'un voile ou que la fortune nous entoure d'un prestige; il y a dans l'humanité un sentiment du bien et de l'honneur qui ne la trompe pas. Le trône lui-même ne met pas les princes à l'abri de ce jugement. Domitien règne, mais Tacite écrit. Et c'est une des plus admirables choses de ce monde que jamais nul empire et nul succès n'ont pu assujettir l'histoire, et en imposer par elle à la postérité. Des générations de rois issus du même sang se sont succédé pendant dix siècles au gouvernement du même peuple, et, malgré cette perpétuité d'intérêt et de commandement, ils n'ont pu couvrir aux yeux du monde les fautes de leurs pères, et maintenir sur leur tombe le faux éclat de leur vie. L'histoire, un jour ou l'autre, sous la plume ignorée d'un contemporain, ou sous la plume tardive d'un homme de génie, a dévoilé leur cœur et châtié leur mémoire. Les triomphes d'Alexandre ne le défendent pas du meurtre de Clitus, et la mort tranquille de Sylla n'insulte plus au sang de ses victimes. La vertu seule continue son règne au travers des âges, et ni tyrans ni mensonges n'arrêtent le fleuve qui la porte à l'admiration de la terre.

Il y a, Messieurs, dans cette gloire de la conscience

un côté qui pourrait ne pas vous apparaître, et que je dois tirer de l'ombre, ou plutôt de la lumière, pour vous le faire remarquer. Le sentiment que nous donne le bien accompli sous l'œil de Dieu renferme une certitude qui nous élève et nous console par-dessus tout, la certitude que notre vie est utile et qu'elle ne passe pas en vain dans le monde. Perdus que nous sommes dans l'immensité visible et invisible des choses, accablés du spectacle de la terre et du ciel, des perspectives de l'histoire et des horizons sans fin de l'avenir, nous ne pouvons arriver à la persuasion de notre petitesse; notre âme proteste contre nos yeux; et, de l'abîme où elle semble assise et anéantie, elle nous suscite la pensée que nous servons, et le désir invincible de servir en effet. Je ne parle pas de cette utilité vulgaire, quoique déjà bien noble, de fonder ou de perpétuer une famille, de créer un patrimoine à sa postérité, de maintenir et d'honorer sa patrie, de laisser enfin à sa famille un nom honoré. C'est déjà beaucoup; mais notre âme ne s'apaise point à ce prix. Le temps est une limite qui l'effraie pour ses œuvres, et les ruines accumulées le long des âges lui disent trop la vanité d'un service aussi précaire. Quand les consuls regardaient le Capitole, le temple de Jupiter se montrait à eux au-dessus des destinées de la République, et, si chère que Rome leur fût, telle place qu'elle occupât dans leurs cœurs, ils entendaient une voix obscure qui leur demandait davantage et leur prophétisait au delà. Ce qu'il nous faut, pour nous sentir utiles et nous attacher à notre vie, c'est la certitude de travailler à quelque chose d'éternel; et nous l'avons. Nous l'a-

vons par la vertu. Ouvriers d'une œuvre commencée par Dieu, nous y apportons une pierre que les siècles n'ébranleront jamais, et, si faible que soit notre part dans l'édifice commun, elle y sera éternellement. Ainsi, aux jours du moyen âge, on voyait des chrétiens quitter leur patrie pour se donner à quelque cathédrale qui se bâtissait sur les bords d'un fleuve étranger; contents de leur journée, parce qu'elle avait servi, ils regardaient, le soir, de combien l'œuvre s'était avancée vers Dieu, et, lorsque après vingt ou trente ans d'un obscur travail la croix brillait au sommet du sanctuaire élevé de leurs mains, ils y jetaient un dernier regard, et, prenant leurs enfants et leurs souvenirs, ils s'en allaient, sans laisser leur nom, mourir en paix dans la bienheureuse pensée d'avoir fait quelque chose pour Dieu.

L'Évangile a dit du Christ: *Pertransiit benefaciendo. — Il a passé en faisant le bien.* C'est une courte expression de toute une vie, mais elle suffit à qui la comprend, et le cœur n'a pas de plus douces larmes que lorsqu'il peut se l'appliquer.

Cependant, Messieurs, en vous énumérant les fruits que la vertu porte dans l'âme, une crainte me saisit. L'homme n'est pas toute âme; il a un corps, organe et compagnon de sa vie, enfant de Dieu comme l'âme elle-même, et ce corps, tout appelé qu'il est à l'immortalité, a, durant sa demeure ici-bas, des besoins que ne peuvent satisfaire ni la paix, ni l'amour, ni la gloire. Est-ce que la vertu fera quelque chose pour lui? Le nourrira-t-elle, et le soutiendra-t-elle? O vertu, tige sacrée de tous les biens qui ne meurent pas, tu m'as

donné la paix, tu m'as donné d'aimer, tu m'as donné de vivre utile et avec honneur dans ma conscience; mais j'ai un corps inséparable de moi, un corps pauvre, nu, corruptible; qui me demande son pain de chaque jour; le lui donneras-tu? Est-ce que tu as pitié des misères terrestres? ou bien, insensible à ce genre de maux comme indignes de toi, dédaignes-tu d'y pourvoir?

Messieurs, toutes les lois du monde sont en harmonie entre elles, et si la vertu est utile à l'âme, elle l'est indubitablement au corps. *J'ai vieilli,* disait David, *car j'ai été jeune, et je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa race demandant son pain* (1). L'homme honnête, sobre et laborieux, gagne son pain. C'est l'ordre général, et il suffit d'un peu d'expérience de la vie pour en acquérir la démonstration. Toute impuissance de subsister remonte à quelque vertu outragée, soit la justice ou la tempérance, soit la prudence ou la force, et, si des accidents imprévus peuvent en être accusés justement, ils ne sont que l'exception d'une règle trop évidente pour être méconnue. La vertu nourrit l'âme, et l'âme nourrit son corps. Vous penserez peut-être qu'elle ne le fait pas splendidement? J'en conviens; car plus l'âme s'élève et jouit en Dieu d'elle-même, moins le corps a de besoins. C'est même un des signes les plus infaillibles de la vertu que la diminution progressive des besoins du corps; et les sages du paganisme, en dédaignant les richesses, parlaient d'a-

(1) Psaume 36, vers. 23.

vance le langage de l'Évangile, et prophétisaient à leur façon cette parole qui ouvre la loi nouvelle : *Bienheureux les pauvres!* Aussi Dieu, qui a été prodigue envers nous des dons spirituels, et qui n'a mis aucune borne à la paix, à l'amour, à la gloire, trésor infini où chacun de nous peut puiser à son aise, Dieu s'est montré avare des biens corporels. Il nous a mesuré le pain et l'eau avec une parcimonie qui serait effrayante si elle n'avait pour raison ce que je viens de dire, et s'il n'y avait dans l'abondance un principe vivace de corruption. Eût-il été juste de récompenser la vertu en lui donnant des occasions de chute? Le genre humain est donc pauvre, et il le sera toujours, parce que la vraie richesse est dans la vertu.

Je viens de nommer le genre humain, et ce nom m'avertit qu'en considérant l'efficacité de la vertu dans l'âme, je n'ai pas ouvert à ma pensée un théâtre assez vaste. L'âme, en effet, n'est jamais seule, et, pour la connaître tout entière, il faut la voir à l'état de peuple. Un peuple est un ensemble d'hommes unis par la force des mêmes idées et des mêmes sentiments, c'est-à-dire par leur âme. Sans doute, la communauté du territoire, des intérêts et des lois joue un rôle dans leur association; mais ce rôle n'est pas le premier, parce que le corps et la terre n'ont en rien la première place quand il s'agit de l'homme. Un peuple où les âmes ne sont plus unies peut conserver les apparences extérieures d'un peuple, mais en réalité il a cessé de l'être, et un accident le rejettera tôt ou tard au nombre des nations qui ne sont plus. C'est donc là que paraissent

l'âme et ses œuvres dans leur pleine révélation; et, s'il est vrai que la vertu engendre la paix, l'affection, la gloire, l'immortelle utilité du bien accompli, il y aura de toutes ces choses au front d'un peuple vertueux, avec la majesté qu'ajoutent aux plus grandes le nombre et la durée. Or qui peut le nier, et qu'avez-vous vu dans l'histoire? Quels ont été sur la terre les peuples qui ont laissé d'eux une trace honorable, ceux où le dévouement a fait des citoyens, où le péril a créé des soldats, où de longs desseins, fermement conduits, ont dirigé les événements du monde et marqué leur place aux tables de la Providence! Quels peuples furent grands dans leur vie, quels le sont demeurés après leur mort? Et, s'il y a dans l'histoire des alternatives d'élévation et d'abaissement, si les revers succèdent à la prospérité, la mort à la vie, quel est le signe qui annonce aux générations ces retours de fortune, ces événements ou ces disparitions? Vous le savez, Messieurs, et je n'ai pas besoin de vous le dire : quand Scipion était chaste, Rome détruisait Carthage; quand Rome fut corrompue, César y régna. Car, de même qu'il a été interdit à l'histoire de trahir la vertu en nous cachant la vérité, il a été interdit aux peuples d'être libres, du jour où ils ont cessé d'être honnêtes.

Voilà donc, prise dans le secret de l'âme ou à la lumière des siècles, l'action de la vertu sur nos destinées. Tandis que le vice, je vous le montrais naguère, produit en nous, comme son effet naturel, la tristesse, le désespoir, le suicide et la démence, la vertu y engendre

une paix qui affermit et console, un épanchement de pures et sincères affections, une gloire qui ne cherche ni ne craint l'œil des hommes: et, si je n'ose appeler tous ces biens du nom parfait de félicité, du moins ils en sont l'aurore et comme le premier contour. Ils nous présagent ce qu'ils ne nous donnent pas encore, et ce qui leur reste d'infirmité nous est une preuve que Dieu seul est capable d'achever en nous l'œuvre qui commence la vertu.

Mais Dieu ne peut être notre félicité qu'autant que nous le possédons, et nous ne pouvons le posséder qu'autant que nous participons de sa nature; car il est impossible à deux êtres qui n'ont rien de commun dans leur nature de se pénétrer jusqu'à la possession de l'un par l'autre. Il faut donc, si nous sommes dans le vrai, si la vertu est réellement la voie qui nous mène à Dieu, qu'elle ait en elle-même un principe efficace de déification, c'est-à-dire un principe qui transfigure notre être, de telle sorte qu'il devienne capable de voir Dieu et de s'unir à lui.

Or la vertu, telle que nous vous l'avons montrée, n'est pas une perfection d'un ordre négatif, qui retranche seulement les excès ou qui façonne l'âme dans des lignes circonscrites par le temps et l'espace. Non, Messieurs, la vertu nous communique, elle nous rend intimes et personnelles des choses qui ont l'infini pour orbe, et l'éternité pour siége. Elle donne la vérité à notre intelligence, la justice à notre volonté, la bonté à notre cœur, et par conséquent le même mode de penser, de vouloir et de sentir que Dieu lui-même, qui est

par son essence vérité, justice et bonté. Si notre être est fini dans sa substance, s'il est encore fini dans ses facultés et ses fonctions, il a du moins cette prérogative de connaître le vrai, de vouloir le juste et d'aimer le bien, trois choses qui ne sont pas lui-même, qui ne sont pas renfermées dans l'étroite borne de son existence, dont il peut se séparer par un acte de sa liberté, mais qu'il peut aussi, par un autre acte du même empire, appeler et conserver en lui. Là est le point par où sa nature est susceptible d'agrandissement et de transformation que la théologie ne craint pas d'appeler déifique, puisque enfin ce vrai qu'il est capable de voir, ce juste qu'il est capable d'accomplir, ce bien qu'il est susceptible d'aimer, qu'est-ce autre chose que Dieu? Aussi, à cause de cette racine par où notre être plonge dans l'abîme divin, l'Écriture déclare-t-elle à sa première page que l'homme *a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu*.

Peut-être n'aurais-je pas osé le dire si la parole qui ne trompe pas n'était venue au secours de la raison, et me serai-je arrêté à cette pensée qu'aucune similitude ne saurait se concevoir entre deux êtres dont l'un est infini et l'autre fini; mais c'est là une illusion de l'optique terrestre. Quand nous regardons deux lignes matérielles dont l'une est supposée sans bornes, et l'autre limitée, elles nous paraissent étrangères à toute proportion de l'une avec l'autre, parce que l'une n'agit pas sur l'autre et ne lui emprunte rien. Entre Dieu et l'homme, au contraire, il y a commerce à l'endroit du vrai, du juste et du bien. L'homme ne voit pas une

vérité qui ne soit en Dieu comme sa pensée, par conséquent comme son essence, rien n'étant en Dieu à l'état d'accident. Dès lors, par ce seul fait, qu'on ne peut nier sans athéisme, l'homme, tout faible et borné qu'il est, est en rapport avec l'infini. Il ne le contient pas, il ne le mesure pas, mais il en subit la lumière avec liberté, comme son œil reçoit dans son orbite l'effusion de l'astre qui éclaire tout le ciel. Il faut convenir de cela, sinon se résigner à l'une de ces deux négations: ou que la vérité n'est rien, ou que Dieu n'est pas la vérité.

Mais, direz-vous, si Dieu et l'homme voient la même vérité, accomplissent la même justice et donnent leur cœur au même bien, toujours est-il que Dieu le fait infiniment, et l'homme d'une manière finie, ce qui détruit toute similitude entre eux. Toute similitude de grandeur, oui; toute similitude de nature, non. Encore, dites-moi, qui vous empêche, par un acte de votre libre arbitre, de vouloir toute la justice que Dieu veut, et d'aimer tout le bien qu'il aime? Ne lui disons-nous pas chaque jour, dans la prière la plus simple de toutes, quoique la plus divine : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel?* La terre, c'est-à-dire l'homme, est donc capable de faire ici-bas la volonté de Dieu comme elle se fait au ciel; il est capable de dire à son père : Tout ce que vous voulez, je le veux; tout ce que vous aimez, je l'aime. Et si ce n'est par l'intelligence, du moins, par la volonté, il s'établit ainsi entre Dieu et l'homme une sorte d'équation. C'est le privilége de la volonté libre d'étendre ses ho-

rizons comme elle le veut, et de vouloir au delà même de ce que l'entendement conçoit clairement.

Quoi que fasse l'homme, il lui reste toujours, par l'institution de sa nature, le germe de la ressemblance divine. Mais ce germe s'altère et se corrompt par le vice, c'est-à-dire par la domination du corps sur l'âme, de l'animal sur l'esprit. L'animal n'est pas capable du divin; il ne sent et ne goûte que ce qui est corps ou ce qui a une relation avec le corps; sa vue, son tact, son instinct, toutes ses facultés, quelques noms qu'on leur donne, ne vont pas au delà. Et, quand l'homme, descendant des hauteurs de l'âme, se condamne par un adultère envers lui-même à subir le joug de l'animalité, il perd bientôt de vue les régions qui lui sont naturelles; l'infini ne lui apparaît plus que comme une abstraction de l'intelligence, comme le vide sans réalité où se meuvent les choses tangibles à l'œil et à la main; sa science gît tout entière dans la connaissance des phénomènes extérieurs; et, si les mathématiques lui sont encore chères, elles le doivent au côté par où elles touchent aux corps, et non au côté par où elles touchent à l'infini réel, qui est Dieu. La justice s'abaisse pour lui dans la même proportion : elle n'est plus dans sa conscience une loi qui y crée le devoir, une lumière qui lui révèle l'ordre éternel des êtres doués de vie et de liberté; il n'y voit qu'un calcul par où se sauvegardent les intérêts. La bonté elle-même, ce dernier trésor de l'âme, n'y survit qu'au degré où elle se remarque dans l'animal, sous la forme de l'instinct et l'empire de la sensation. Triste naufrage où l'homme ne périt point

parce qu'il est immortel, mais où sa nature s'affaisse d'autant plus qu'elle subsiste et se reproche à elle-même son indignité.

C'est là que le souffle de la vertu prend l'homme et le soulève, ou, s'il n'est pas tombé, c'est là qu'elle l'empêche de descendre et de se perdre. L'homme lui doit donc, intact ou ressuscité, le salut de sa nature, il lui doit de penser, de vouloir et d'aimer à la manière divine, d'être enfin, selon l'expression de saint Paul, *de la race de Dieu* (1).

Or la ressemblance de nature entraîne avec elle une ressemblance de beauté ; car la beauté n'est que la physionomie des êtres dans tout leur éclat, et là où les êtres se ressemblent par le fond de la nature, ils se ressemblent nécessairement par leur physionomie. L'homme a donc avec Dieu une ressemblance de physionomie, et, par suite, une ressemblance de beauté. Nous ne la voyons pas tout entière, il est vrai, à cause des voiles que le corps répand sur notre âme ; cependant, malgré cet obstacle, quelque chose en transpire sur notre visage extérieur, dans notre front, nos yeux, nos lèvres, notre sourire, et toute cette expression qui rejette au dehors la flamme cachée de nos facultés et le parfum obscur de nos vertus. Il est impossible à une âme de retenir au dedans toute la lumière de sa pensée ; un éclair en jaillit malgré elle jusque dans les sillons que creusent dans notre chair les habitudes méditatives de l'esprit. Elle ne peut pas davantage empêcher la justice, ou la

(1) Actes des Apôtres, chap. 17, vers. 25.

tempérance, ou la force de nous donner quelque part un signe de leur présence. La figure grandit sous les coups répétés des grands actes, et la noblesse des secrètes inspirations se trahit par des vestiges qui attirent un inévitable respect. Plus impuissante encore est l'âme contre les effusions sensibles de la bonté. La bonté étant le don premier par excellence, parce qu'elle est en Dieu l'arome de l'infini, a reçu, en venant en nous, une grâce particulière de manifestation ; tout indique à la vue le cœur bienveillant; son silence même a une éloquence qui attire; il touche sans parler, il plaît sans le savoir, il règne par un empire qui ne lui coûte rien, et qu'aucun autre ne saurait égaler. Toute l'âme sort ainsi d'elle-même à la surface du corps ; elle en vivifie les traits et leur donne un caractère à qui rien ne ressemble dans le reste de la nature, parce que rien, dans le reste de la nature, si magnifique qu'il soit, n'a un rapport direct avec le visage de Dieu. Celui de l'homme seul en est l'ombre. Encore je ne me sers pas d'une expression qui soit assez forte, et j'ai besoin d'emprunter la langue inspirée de David pour dire comment la beauté humaine est une image de la beauté divine. David donc, la regardant avec la certitude et le ravissement d'un prophète, s'écrie tout à coup, au milieu d'un de ses psaumes : *Seigneur, la lumière de votre visage est descendue sur le nôtre, et s'y est gravée comme un sceau : — Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* (1) ! C'est la lumière divine, et non pas son ombre, qui est empreinte sur le visage de l'homme,

(1) Psaume 4, vers. 7.

parce que ce visage exprime la vérité, la justice, la bonté, trois choses qui sont le fond de l'essence de Dieu, et dont le rayonnement constitue l'éternelle splendeur de sa physionomie. Il n'y a qu'une vérité, et elle brille dans nos regards ; il n'y a qu'une justice, et elle paraît sur notre front; il n'y a qu'une bonté, et elle inspire nos lèvres; il n'y a qu'une beauté, et elle resplendit de l'orient à l'occident de notre être comme une aurore qui se lève de loin et dore, en s'éveillant, le sommet tranquille des monts qu'elle regarde. La vertu de l'homme sur le visage de l'homme, ce n'est pas Dieu tel que nous le verrons un jour, mais c'est l'obscure et vivante prophétie de sa beauté, quelque chose de plus que ce que vit Moïse lorsque Dieu lui disait sur le Sinaï : *Regarde, et tu me verras par derrière.*

La similitude de beauté engendre la sympathie. Tous les êtres s'attirent par leur beauté ; et, celle de l'homme étant analogue à celle de Dieu, il s'ensuit que Dieu attire l'homme et que l'homme attire Dieu. C'est par ce point que toute la création monte vers son auteur, et que lui-même emporte son œuvre avec lui dans l'éternelle sollicitude de sa paternité. Mais, la vertu seule donnant à l'homme sa beauté de naissance et de prédestination, c'est elle seule qui entretient entre Dieu et lui cette attraction qui naît d'une commune nature, exprimée par une commune beauté.

Par où vous voyez, Messieurs, qu'il y a dans la vertu trois éléments de déification, ou, si vous l'aimez mieux, d'union positive et efficace avec Dieu : la similitude de nature, la similitude de beauté, et la

sympathie, qui s'engendre de l'une et de l'autre.

Mais est-ce là tout le progrès de l'âme vers Dieu par la vertu? N'y a-t-il rien entre eux au delà des aspirations de la sympathie, et, en s'appelant des extrémités opposées de l'univers, ne se répondent-ils que comme un écho du temps dans l'éternité et de l'éternité dans le temps? Faudra-t-il que la mort intervienne pour aller plus loin, ou bien, dès ici-bas, pèlerins récompensés, franchirons-nous le sanctuaire et toucherons-nous de nos mains tremblantes le cœur même où gît la bonté qui nous a faits? Ah! je m'assure que l'espérance n'en est pas vaine; j'y crois avant d'y avoir pensé, ou plutôt, comme un homme revenu d'un pays lointain et merveilleux, je vous apporte le récit de ce que j'ai vu, le souvenir tout-puissant de ce que je vois encore.

Quand je vous parlais de la vertu et que je vous en énumérais les divisions fameuses, la prudence, la justice, la tempérance, la force, n'avez-vous pas remarqué que les unes et les autres se rapportaient à l'homme, et que, tout en ayant leur origine en Dieu, elles ne passaient pas, dans leur application, les frontières de l'humanité? Quoi donc! est-ce qu'il n'y aurait aucune vertu qui eût Dieu pour objet? Est-ce que, toutes ayant en lui leur principe et leur terme, aucune ne tendrait à lui par un essor direct? Cela n'est pas possible. Tous les êtres ont une loi de leurs rapports, et toute loi entraînant une obligation morale pour l'intelligence qui la connaît et la liberté qui la subit, il faut dire, ou qu'il n'y a point de rapports de Dieu à l'homme, ou que ces rapports, déterminés par une loi, donnent à Dieu des

droits sur l'homme, à l'homme des devoirs envers Dieu, et par suite nous imposent une vertu qui regarde Dieu directement. Que l'athéisme le nie, je le conçois, il n'admet pas la notion de l'infini réel et vivant; mais, pour l'homme qui respecte Dieu dans sa conscience après l'avoir reconnu dans son esprit, il lui est impossible de se croire sans rapports avec Dieu, par conséquent sans une loi de ces rapports, loi qui entraîne avec elle des devoirs à remplir, et une vertu qui est le résultat de leur accomplissement.

Mais quelle est-elle, cette vertu que nous n'avons pas encore nommée? Qu'y a-t-il de plus vaste que la prudence, de plus saint que la justice, de plus noble que la tempérance, de plus magnifique que la force morale? Quand ces choses sont dans le cœur de l'homme, n'est-il pas semblable à Dieu? n'a-t-il pas sur son front le reflet de sa beauté? Et où puisera-t-il une onction meilleure ou un souffle plus capable de le ravir à lui-même? Ah ! Messieurs, je m'émeus comme vous à cet endroit de notre âme, et je la scrute en tremblant de ce que j'y cherche, et que peut-être je n'y trouverai point.

Dites-moi cependant, ne pensez-vous pas que Dieu étant le plus parfait de tous les êtres, nous lui devons aussi ce qu'il y a de plus parfait en nous; qu'étant l'extrémité infinie de toutes choses, nous lui devons le résultat extrême de nos facultés, et ce que j'appellerai le chef-d'œuvre de l'homme? Oui, je ne me trompe pas: si quelque chose en nous est digne de Dieu, ce sera l'acte suprême de notre vie, ce quelque chose qui, en tout être, tient le sommet de sa nature et de son activité.

Oh! quel est donc en nous ce sommet bienheureux? Quel est donc le chef-d'œuvre de l'homme? Homère a fait l'*Iliade*. Est-ce l'*Iliade* qui est le chef-d'œuvre de l'homme? Le Dante a fait la *Divine Comédie*. Est-ce la *Divine Comédie* qui est le chef-d'œuvre de l'homme? Les Romains ont fait le peuple-roi? Est-ce le peuple-roi qui est le chef-d'œuvre de l'homme? Vous souriez, Messieurs, et vous avez raison : l'*Iliade*, la *Divine Comédie*, le peuple-roi, ce furent de grandes choses, et leur ombre illumine encore les plus hautes cimes de l'humanité. Cependant le chef-d'œuvre de l'homme est ailleurs, j'en suis certain. Où donc est-il?

Si je dis à un homme : Je vous estime; ne puis-je pas lui dire autre chose encore? Oui, car je puis lui dire sans peine : Je vous admire. Si je dis à un homme : Je vous admire, ne puis-je pas lui dire autre chose encore? Oui, car je puis lui dire : Je vous vénère. Si je dis à un homme : Je vous vénère, ne puis-je pas lui dire autre chose encore? Ai-je épuisé dans ce mot la parole humaine tout entière? Non, j'ai encore une chose à lui dire, une seule, la dernière de toutes; je puis lui dire : Je vous aime. Dix mille mots précèdent celui-là, mais aucun autre ne vient après dans aucune langue, et, quand on l'a dit une fois à un homme, il n'y a plus qu'une ressource, c'est de le lui répéter à jamais. La bouche de l'homme ne va pas plus loin, parce que son cœur ne va pas au delà. L'amour est l'acte suprême de l'âme et le chef-d'œuvre de l'homme. Son intelligence y est, puisqu'il faut connaître pour aimer; sa volonté, puisqu'il faut consentir; sa liberté, puisqu'il faut faire

un choix ; ses passions, puisqu'il faut désirer, espérer, craindre, avoir de la tristesse et de la joie ; sa vertu, puisqu'il faut persévérer, quelquefois mourir, et se dévouer toujours.

Aussi est-il écrit qu'en Dieu dans le mystère de sa triple personnalité, c'est l'amour qui vient le dernier et qui clôt l'infini. L'amour termine Dieu, s'il est permis de se servir d'une semblable expression, et c'est aussi l'amour qui termine l'homme. Je ne m'excuse pas d'en prononcer le nom dans ce sanctuaire, aux portes mêmes du tabernacle où repose la Majesté divine ; car, si l'amour a des profanateurs qui abusent de son nom, il a des saints qui lui servent de garde, et empêchent le moindre souffle d'atteindre, pour la ternir, son immortelle chasteté.

L'amour étant donc l'acte suprême de l'âme et le chef-d'œuvre de l'homme, ce que nous devons à Dieu, c'est de l'aimer. L'amour de Dieu est la vertu que nous n'avions pas nommée encore, qui couronne toutes les autres vertus et nous ouvre dans la voie de la transfiguration l'issue la plus proche du but. Car le propre de l'amour est d'unir ceux qui s'aiment, de confondre leurs pensées, leurs désirs, leurs sentiments, toutes les expressions et tous les biens de leur vie, et de pénétrer jusqu'à la substance de l'être aimé, pour y adhérer d'une force aussi invincible qu'ardente. Même quand l'amour se prend à des êtres bornés, il y puise une énergie qui grandit l'homme au delà de ce qu'il est : que sera-ce lorsqu'il se prend à Dieu ? Là il trouve et il nous donne tout ce qui manque à notre faible nature. Il

trouve Dieu, et il nous donne Dieu. Déjà semblables à lui d'une similitude de nature et d'une similitude de beauté, déjà portés vers lui par la sympathie qui naît de la similitude, notre amour le saisit et l'étreint dans une extase qui s'achèvera plus tard au sein de la vision, mais qui, dès ici-bas, nous est un prélude de l'embrassement éternel où se consommera notre vie.

Arrivé là au comble du mystère, je suis comme un homme qui a gravi longtemps une montagne haute et escarpée, et qui, enfin, debout sur un roc solitaire, regarde à ses pieds le chemin qu'il a parcouru, et l'abîme qui le ceint de toutes parts. La tête me tourne. Je me demande si ce que je vous ai dit n'est pas un rêve de ma pensée, si la vertu existe sur la terre, si réellement le cœur de l'homme est capable d'une prudence qui embrasse les intérêts de l'humanité, d'une justice qui rende à chacun ce qui lui est dû dans l'ordre des biens sensibles et des biens de l'âme, d'une tempérance qui assujettisse le corps à la loi de l'esprit, d'une force qui aille jusqu'à donner sa vie pour le droit et la vérité. Je me demande s'il y a des hommes qui cherchent Dieu comme le terme de leur existence passagère, comme le principe certain de leur félicité et de leur perfection. Je me demande, par-dessus tout, s'il y a des hommes qui aiment Dieu, je ne dis pas comme nous aimons des hommes, mais comme nous aimons les plus viles créatures, un cheval, un chien, l'air, l'eau, la lumière et la chaleur. Je me demande ces choses, à moi d'abord, à vous ensuite, et j'attends ma réponse et la vôtre avec une terreur qui doit décider de ma vie. J'entends des

bouches hardies me dire que la vertu n'est qu'un nom. J'entends d'un bout à l'autre de l'histoire la protestation des sceptiques, le sarcasme des égoïstes, le rire des débauchés, la joie des fortunes acquises par la sueur et le sang des autres, le cri plaintif des cœurs qui n'espèrent plus, et, seul, du haut de ces raisonnements qui m'ont conduit à l'idée du vrai, du bien, du juste, du saint, le regard sur ce que j'ai appelé mon âme et sur ce que j'appelle encore Dieu, j'attends une parole qui me précipite ou m'affermisse à jamais. Qui est-ce qui me la dira?

C'est moi qui vous la dirai. Vous cherchez l'homme juste, l'homme fort, l'homme saint, l'homme qui aime Dieu : je le connais, et je vais vous dire son nom.

Il y a dix-huit siècles, Néron régnait sur le monde. Héritier des crimes qui l'avaient précédé sur le trône, il avait eu à cœur de les surpasser, et de se faire par eux, dans la mémoire de Rome, un nom qu'aucun de ses successeurs ne pourrait plus égaler. Il y avait réussi. Un jour on lui amena dans son palais un homme qui portait des chaînes et qu'il avait désiré voir. Cet homme était étranger; Rome ne l'avait pas nourri, et la Grèce ignorait son berceau. Cependant, interrogé par l'empereur, il répondit comme un Romain, mais comme un Romain d'une autre race que celle des Fabius et des Scipion, avec une liberté plus grave, une simplicité plus haute, je ne sais quoi d'ouvert et de profond qui étonna César. En l'entendant, les courtisans se parlèrent à voix basse, et les débris de la tribune aux harangues s'émurent dans le silence du Forum. Depuis,

les chaînes de cet homme se sont brisées; il a parcouru le monde. Athènes l'a reçu, et convoqué pour l'entretenir les restes du Portique et de l'Académie; l'Égypte l'a vu passer au pied des temples, où il dédaignait de consulter la sagesse; l'Orient l'a connu, et toutes les mers l'ont porté. Il est venu s'asseoir sur les grèves de l'Armorique, après avoir erré dans les forêts de la Gaule, et les rivages de la Grande-Bretagne l'ont accueilli comme un hôte qu'ils attendaient. Quand les vaisseaux de l'Occident, las des barrières de l'Atlantique, s'ouvrirent de nouvelles routes vers des mondes nouveaux, il s'y élança aussi vite qu'eux, comme si nulle terre, nul fleuve, nulle montagne, nul désert, n'eût dû échapper à l'ardeur de sa course et à l'empire de sa parole : car il parlait, et la même liberté qu'il avait déployée en face du Capitole asservi, il la déployait en face de l'univers.

Voyageur à mon tour au mystère de la vie, j'ai rencontré cet homme. Il portait à son front les cicatrices du martyre; mais ni le sang versé ni le cours des siècles ne lui avaient ôté la jeunesse du corps et la virginité de l'âme. Je l'ai vu, je l'ai aimé. Il m'a parlé de la vertu, et j'ai cru à la sienne. Il m'a parlé de Dieu, et j'ai cru à sa parole. Son souffle versait en moi la lumière, la paix, l'affection, l'honneur, je ne sais quelles prémices d'immortalité qui me détachaient de moi-même; et enfin je connus, en aimant cet homme, qu'on pouvait aimer Dieu, et qu'il était aimé en effet. Je tendis la main à mon bienfaiteur, et je lui demandai son nom. Il me répondit comme il l'avait fait à César : « Je suis chrétien. »

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE LA VIE SURNATURELLE.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

En suivant l'homme sur la route de Dieu et de sa destinée, nous avons rencontré le chrétien. J'ai affirmé que le chrétien seul possédait la plénitude des vertus morales, que lui seul surtout avait le privilége d'aimer Dieu, et d'être avec lui, par conséquent, dans des rapports dignes de Dieu et dignes de l'homme. Cela est-il vrai? Et, si cela est vrai, comment le chrétien est-il ici-bas la seule créature intelligente qui soit à l'état où elle doit être? Le chrétien est-il plus qu'un homme? S'il est plus qu'un homme, comment est-il arrivé à cette élévation surhumaine? S'il n'est qu'un homme, comment se fait-il que lui seul possède et pratique des vertus inaccessibles au reste de l'humanité? Ce sont là, Messieurs, de graves questions, et qu'il nous faut aborder immédiatement.

Est-il vrai que le chrétien seul possède la plénitude des vertus morales? que lui seul ait connu et réalisé

ici-bas l'amour de Dieu? Pour le savoir, il ne faut pas considérer l'homme tombé au-dessous de lui-même, mais le prendre avec sincérité au faîte de sa grandeur connue; car, de même qu'il serait injuste, pour apprécier le christianisme, de regarder le chrétien qui n'en aurait que le nom, il le serait aussi d'opposer au chrétien véritable un homme indigne de paraître comme le représentant de l'humanité. Allons donc à l'homme vrai, à l'homme total, s'il est permis d'user de cette expression, et, négligeant dans son histoire ce qui est la moindre part de lui, saisissons-le, dans le cours authentique de ses annales, au sommet le plus haut où l'ait placé la vertu.

Nous n'hésiterons pas longtemps. Il y a des peuples dans le monde qui, par un soin particulier de la Providence, se sont élevés, pendant une période de l'âge humain, à une gloire qui les tient debout encore devant la postérité, et nous arrache, à leur louange, comme s'ils étaient nos seuls aïeux, le titre vénérable et singulier d'*anciens*. Nations élues jusque dans leur territoire, elles habitaient ces deux fameuses presqu'îles si admirablement dessinées par le doigt de Dieu, la Grèce et l'Italie. Un ciel pur, en versant sur elles des flots de lumière, leur épargnait cependant une chaleur qui les eût énervées; et, tenant le milieu du monde entre le pôle et l'équateur, au bord d'une mer assez grande pour leur ouvrir des chemins, trop étroite pour les séparer du reste de la terre, elles devaient à cette situation prédestinée un tempérament où dominait l'harmonie. L'art, le goût, l'éloquence, le sentiment du beau sous

toutes ses formes, faisaient partie de la nature grecque, et, si Rome, moins heureuse, imitait plus qu'elle ne créait, elle eut cependant, comme son aînée, la parole qui subjugue et le style qui ne meurt pas. Mais ce qui les porta l'une et l'autre aux cimes de l'histoire, ce fut que, dans la servitude où se taisait le genre humain, l'une et l'autre eurent l'instinct du droit, et fondèrent, après Moïse, sans être inspirées comme lui, la seconde et la troisième cité. Comme Jérusalem avait été assise sur les tables de Sinaï, Athènes et Rome le furent sur d'autres tables, moins sacrées sans doute, puisque la main de Dieu ne les avait pas écrites, mais qui formèrent des peuples capables de se vaincre et dignes de se gouverner.

Assurément, Messieurs, en m'adressant là, comme au type le plus élevé de la nature humaine, j'obéis à l'histoire, et je respecte la vérité.

Or quelles furent les vertus de ces peuples? On ne peut nier qu'ils eurent la prudence et la force : la prudence, qui en fit, dans leur gouvernement, les fondateurs de la liberté civile; la force, qui leur permit de défendre leurs institutions contre la jalousie de tous leurs voisins, et finit par leur donner l'empire de l'univers. Mais furent-ils justes? furent-ils chastes, aimèrent-ils Dieu? Je ne surprendrai personne en leur refusant toutes ces vertus. Car, s'ils eurent l'instinct et même la science du droit, ce furent dans les étroites limites de la cité, en faveur d'un petit nombre d'hommes décorés du titre de citoyens, et servis par une multitude qui n'avait plus de rang dans l'estime ni de nom

dans la loi. L'humanité n'existait pas pour eux, et la justice les accuse d'autant plus qu'ils la connurent et la pratiquèrent davantage dans l'horizon égoïste où s'enfermait leur conscience. On dira toujours qu'ils produisirent de grands citoyens, jamais qu'ils respectèrent dans l'homme ses droits et sa dignité. D'où venait cette ignorance ou ce mépris de l'homme? Comment des peuples à qui leur liberté était si chère la sacrifiaient-ils si volontiers dans le fils de l'esclave et dans le vaincu? Ce n'est pas l'heure de le dire; il suffit de le constater.

La même contradiction se remarque en eux dans l'ordre de la tempérance et des mœurs. Par une exception prodigieuse, ils connurent avant l'Évangile l'unité du mariage, et eurent ainsi l'honneur d'asseoir la famille sur son vrai fondement. Mais ne leur demandez pas une chair soumise à l'esprit, une continence qui respecte l'âge, le foyer domestique, ni même la majesté de leurs dieux; ils savent que la pudeur est le voile de toutes les vertus, mais ce voile est arraché de leurs cœurs, et l'histoire les voit tels qu'ils furent, dissolus dans leurs fêtes et jusque dans leurs temples, corrompant la vie privée par les institutions de la vie publique, et nous léguant des souvenirs qui contraignent notre admiration même à baisser les yeux.

Quant à la vertu qui affermit et conserve toutes les autres, ils eurent sans doute, dans leurs beaux jours, une religion vivante, et Rome put se vanter, par la bouche du plus grand de ses orateurs, d'avoir eu des égaux dans la guerre, mais non pas dans la piété. Ils rapportaient aux dieux, quel qu'en fût le nom, la sain-

teté de leurs lois comme le succès de leurs armes, et le culte de la patrie leur était inséparable du culte de ses divinités fondatrices. Jamais ils n'eurent l'orgueil de croire que la raison toute seule fonde et soutient une cité, et, mieux encore que ne l'a dit un écrivain moderne, ils estimaient que *tout peuple est un vaisseau qui a ses ancres au ciel* (1). Mais, si telle était leur foi, et s'ils trouvèrent pour l'exprimer des cérémonies où respiraient la crainte et la vénération, ils n'allèrent pas cependant jusqu'à pressentir le dernier mot de l'homme pour Dieu et de Dieu pour l'homme, qui est l'amour. Ils crurent, ils prièrent, ils tremblèrent, ils adorèrent, c'était beaucoup : on peut même soutenir, après saint Paul, qu'ils eurent connaissance du Dieu véritable, du Dieu unique et saint que contemple aujourd'hui l'œil régénéré de l'homme; mais ils ne l'aimèrent pas. Aucune trace de ce mouvement intime et doux qui rapproche la créature de sa source ne se découvre dans leurs livres et leurs monuments. En cela, comme pour les mœurs, comme pour le droit, ils surent plus qu'ils ne firent, plus grands par l'intelligence que par le cœur, et nous donnant le spectacle d'une infirmité incompréhensible dans une admirable perfection.

Et, chose digne d'étude, toutes les fois qu'un homme, même aujourd'hui, cesse d'être chrétien ou refuse de l'être, il retombe à l'état de ces peuples fameux qui ont précédé l'ère chrétienne. Il peut être Spartiate, Athénien ou Romain, mais il ne sera ni juste, ni chaste,

(1) Rivarol.

ni aimant Dieu. Je dis qu'il ne sera pas même juste, et, pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à le regarder dans ses rapports avec le pauvre. Ce qu'était l'esclave autrefois, le pauvre l'est aujourd'hui. Le pauvre est l'esclave affranchi et protégé par la loi de Dieu; et ce que l'homme moderne est par rapport à l'un, vous indique ce qu'il eût été à l'égard de l'autre. Or, l'homme qui n'est pas chrétien a-t-il des entrailles pour le pauvre? le traite-t-il comme un frère? a-t-il quelque idée de sa dignité, et un souci sérieux de son âme et de son corps? Je n'oserais pas dire que la philanthropie soit sans action sur tout cœur qui est fermé à l'Évangile; mais, s'il y a des exemples d'une bienfaisance inspirée par la seule raison, je les admire comme une exception généreuse, et leur rareté me prouve qu'ils ne sont pas l'effet d'une cause capable de les produire ordinairement. Peut-être direz-vous que la charité ne doit pas se confondre avec la justice, et que l'absence de la première ne convainc pas d'être étranger à la seconde. Il est vrai que la charité a un autre nom que la justice dans la langue humaine, et même un autre sens. Mais, dans la langue divine, l'une ne va pas sans l'autre, et celui-là seul est juste qui aime l'homme pour Dieu et avec Dieu. C'est cet amour que le christianisme a introduit dans le monde, et qui est à la fois son œuvre, son titre et son privilége. Le chrétien est un homme qui aime Dieu; l'homme est un esprit qui n'aime pas Dieu.

Comment cela se fait-il? Comment les anciens, éclairés d'une si vive lumière et capables de si hautes vertus,

s'arrêtèrent-ils à la limite où nous les montre leur histoire? comment les modernes, plus éclairés encore, et sortis, quoi qu'ils fassent, d'un sang plus généreux que celui des héros, le sang des saints, perdent-ils tout le fruit de leur race dès qu'ils se séparent du christianisme par l'apostasie de l'intelligence ou par celle du cœur? Manifestement, les anciens n'avaient pas idée de l'humanité : et c'est ce qui a rendu leur justice si imparfaite; mais ils avaient l'idée de la patrie, et c'est ce qui en a fait de grands citoyens, c'est-à-dire des hommes capables d'une double force, la force de vivre sous une liberté réglée, et la force de mourir pour la défendre. Le chrétien, tout en conservant la tradition de la patrie, parce qu'elle est honorable et juste, a entendu une parole plus large que celle du Forum, et il a cru à cette parole qui lui disait : *Il n'y a plus de Juif ni de Grec, il n'y a plus d'esclave ni d'homme libre, il n'y a plus d'homme ni de femme, car vous êtes tous un* (1). Les anciens n'ignoraient pas qu'ils eussent une âme, et même ils la croyaient immortelle. Mais son prix véritable leur était mal connu. Le chrétien l'a connu tout entier dans cette seconde parole : *Que sert de gagner l'univers si l'on perd son âme* (2)? Les anciens entrevoyaient Dieu à la clarté de leur raison et sous les ombres de divinités mensongères; mais ce Dieu, trop caché, ne touchait leur cœur que de crainte et d'espérance, et leur sang ne montait pas avec celui du sacrifice vers l'invisible majesté qui les tenait en suspens. Le chrétien a su le

(1) Epître aux Galates, chap. 3, vers. 27.
(2) Saint Matthieu, chap. 16, vers. 26.

dernier mot de Dieu dans cette troisième parole : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit* (1). Ainsi succédèrent aux vertus de l'homme antique les vertus de l'homme nouveau; à la cité étroite et oppressive de la Grèce ou de Rome, la société du genre humain ; à la vie purement civile et politique, la vie spirituelle ; au règne des grands desseins, le règne de Dieu et des âmes; aux temps de la gloire, ceux de la charité.

Mais, encore une fois, comment cela s'est-il fait? comment l'homme antique n'a-t-il pu atteindre à la vie de l'homme nouveau? Est-ce au progrès lent et naturel des siècles qu'a été due cette transformation? Le chrétien n'est-il qu'un Grec ou un Romain vieilli de quelques années? une intelligence mûrie par le travail de l'âge?

Si nous consultons l'histoire, elle nous montre le christianisme débordant tout à coup, comme un flot imprévu, sur une civilisation dégénérée, et ne naissant ni de la culture antérieure des grands peuples, ni de leurs lois, ni de leurs mœurs, ni de leur raison, ni de leur religion, mais tombant sur eux avec une lumière subite et un empire violent, quoique faible et persécuté. Loin d'avoir préparé et conçu ce genre de vie, l'ancien monde, tout en l'acceptant, succomba sous le fardeau, et ce furent des générations étrangères à toute tradition intellectuelle, à toute police réglée, qui en firent le point de départ et le fondement d'un autre univers moral. Si la vie chrétienne était un simple progrès de

(1) 1re Épître aux Corinthiens, chap. 13, vers. 10.

l'humanité, il est évident qu'elle se perpétuerait d'elle-même au sein des nations civilisées par le christianisme. Or il n'en est rien, nous l'avons dit. Dès que l'homme moderne abdique sa foi de chrétien, il retombe à l'instant sous l'imperfection du passé; il demeure plus instruit qu'Athènes, mais non pas plus chaste; aussi fort que Rome, mais non pas plus juste; aussi sage que le Lycée ou l'Académie, mais, comme eux, ne connaissant plus assez Dieu pour l'aimer. Encore c'est trop accorder peut-être à l'orgueil de l'apostasie, et il serait plus vrai de soutenir que le chrétien incroyant n'est pas même comparable à l'homme antique, parce que l'homme antique avait une foi, et que lui n'en a plus.

Messieurs, tout phénomène a une cause, et toute cause est proportionnée au phénomène qu'elle produit. Puis donc que la vie chrétienne est une vie manifestement supérieure à toute autre, elle a nécessairement un principe d'où elle tire son être, sa puissance et sa perpétuité. Quel est ce principe? Pour l'entendre, il faut savoir ce que c'est, en général, qu'un principe de vie.

Dieu, qui est la vie subsistante en elle-même, sans origine et sans fin, est le premier principe de toute vie. Mais, par un dessein digne de sa grandeur et de sa bonté, il a voulu communiquer à ses créatures, pour leur donner plus de ressemblance avec lui-même, quelque chose d'intime et de fécond qui fût le germe transmissible de leur propre vie. Toute vie donc, à tout degré, préexiste dans un germe, et le germe diffère selon la perfection de la vie qu'il contient. Autre est le germe

de la plante, autre de l'animal, autre de l'homme ; et ce germe, quel qu'il soit, détermine et limite la vie qui en sortira. Dans les êtres matériels, il n'est qu'une forme capable de se développer par un mouvement de croissance, un principe élémentaire de simple végétation. Là n'est pas encore la vie véritable, parce qu'elle manque de spontanéité, c'est-à-dire du sentiment et de la possession de soi-même. Mais dès que la vie s'ébauche par la spontanéité, le germe change lui-même de nature ; il s'élève, il franchit la matière, il devient, sous le nom d'instinct, un principe de vision et d'impulsion : de vision, car l'être ne peut se mouvoir spontanément vers son but ou son objet qu'en ayant de lui une connaissance au moins initiale ; d'impulsion, car il ne suffit pas de voir pour agir, il faut encore être attiré vers le terme de l'action. C'est ainsi que l'animal voit la nature extérieure par ses sens, et se sent poussé vers elle par ses besoins. Le germe ou le principe de sa vie n'est plus une simple forme destinée à se développer sous l'empire fatal de l'air, de la lumière et de la chaleur, mais quelque chose d'actif par soi-même, une substance supérieure à la matière, et qui est le premier degré de l'esprit. Sans doute, ce n'est pas l'esprit qui fait le corps de l'animal, mais c'est lui qui l'éclaire et qui le meut.

Dans l'homme, où ne se manifeste plus seulement la spontanéité, mais la liberté, qui n'a plus seulement la nature, mais Dieu pour but, le principe de vie grandit proportionnellement : il devient une âme, c'est-à-dire un esprit capable de connaître dans les mathématiques

la loi des corps; dans la logique, la loi des pensées; dans la morale, la loi des volontés; et, par delà ces lois, Celui qui en est la source immuable et le siége éternel, Dieu. C'est jusque-là que nous avons suivi l'homme dans nos discours précédents, c'est là que nous le retrouvons; c'est là pourtant qu'il ne faut pas nous arrêter, puisqu'une vie supérieure à la vie humaine nous a été révélée dans le chrétien, et que cette vie, comme toutes les autres, doit avoir un principe capable de la produire et de l'expliquer. Quel est-il donc? Qu'y aura-t-il au delà d'un esprit qui connaît Dieu, et que peut-il venir dans notre âme de plus haut que la raison, et de plus efficace que la liberté?

Ce qui peut y venir, Messieurs, ce qui doit même y venir, c'est, en effet, un principe de voir supérieur à la raison, un principe d'agir supérieur à la liberté, une lumière qui, sans détruire la raison, la perfectionne, une puissance qui, sans attenter à la liberté, la fortifie. Les chrétiens ne s'y trompent pas. Ils reconnaissent en eux, comme source primordiale de leur vie, un élément surnaturel ou divin qu'ils appellent la grâce, c'est-à-dire le don par excellence, et ils disent tous avec saint Paul : *Gratia Dei sum id quod sum : — C'est l'effusion de la grâce qui m'a fait ce que je suis* (1). Et tout principe de vie, quel qu'il soit, étant un principe de vision et d'impulsion, il s'ensuit que la grâce communique à qui la reçoit une vue que la nature ignore, un mouvement dont elle n'a pas le secret.

(1) Ire Épître, chap. 1, vers. 1, 2, 3.

Mais quelle est cette vue, quel est ce mouvement? Avant la grâce et sans elle l'homme connaît Dieu : que peut-il voir au delà? Avant la grâce et sans elle il tend à Dieu : que peut-il chercher plus loin? C'est Dieu qui est la vie de l'âme, qui l'éclaire venant au monde, qui la reçoit sortant du monde, qui est, nous l'avons dit, son principe et sa fin ; c'est par la notion de Dieu dans l'entendement, par l'action de Dieu sur la conscience, que l'homme est un être intelligent, libre, moral, fait à l'image de son auteur, et ayant en lui sa béatitude et sa perfection. Que reste-t-il après cela pour l'élever plus haut? et la grâce, si divine qu'elle soit, si surnaturelle qu'on veuille l'appeler, peut-elle nous montrer plus que Dieu et nous donner plus que lui?

Oui, Messieurs, elle peut nous montrer plus que Dieu tel que la raison nous le fait voir, et elle peut nous donner plus que lui tel que la vertu morale nous le fait aimer et mériter.

Comment voyons-nous Dieu dans les clartés de notre raison? Nous le voyons par nos idées. En se regardant elle-même, l'intelligence ne s'aperçoit pas comme une lumière vague dans un horizon mal défini, mais sous la forme de notions précises, semblables à ces astres qui peuplent le firmament, et dont l'éclat nous apporte, avec la révélation de leurs sphères, celle de l'immensité qui les contient. Notre âme nous apparaît illuminée de flambeaux qui vivent, et à la lueur immortelle qu'ils y projettent, derrière les idées de cause, de vérité, de justice, de bonté, d'unité, d'éternité, d'infinité, sous un voile impénétrable et splendide, nous discer-

nous l'être premier d'où dépend le nôtre, le soleil intérieur qui n'a pas d'ombre et qui ne compte point de jours. Mais cette connaissance, quelque sublime qu'elle soit, n'est qu'une connaissance idéale ; Dieu ne s'y manifeste pas directement à nous ; sa personne et sa substance nous demeurent inaccessibles ; et, en étant certains de lui, certains de sa présence et de son action dans l'univers, il nous reste l'incomparable inquiétude de ne l'avoir jamais vu. Or le but de la grâce, son effet propre, est de nous préparer à voir Dieu un jour, et même à le voir dès ici-bas.

Quoi ! voir Dieu, le voir dès ici-bas ! Oui, et je ne rétracte pas cette parole, je la confirme, je vous confesse ingénument et sans figure que je vois Dieu absolument comme je vous vois ; et, si vous ne m'en croyez pas sur une simple affirmation, je vais vous le prouver.

Assurément, Messieurs, c'est votre âme qui vous fait homme, et assurément encore je ne vois pas votre âme. Cependant malgré cette impuissance où je suis de la voir, et de pénétrer ainsi jusqu'au fond de votre être, là où l'humanité surgit et vous sépare de la brute, vous ne me contesterez pas que je vous vois. Je vous vois tel que vous êtes, animal et esprit : animal par un corps qui tombe sous mes sens ; esprit par une substance cachée à mes regards, mais qui se révèle pourtant et qui me manifeste votre vraie personnalité. C'est par la personnalité que vous m'apparaissez dans votre nature totale, que je vous saisis et vous possède efficacement, et, voulussiez-vous vous dérober à moi dans l'obscurité reculée de votre âme, il ne vous serait pas permis

de m'échapper. Je vous tiens comme personne, et cela me suffit; car la personne est le reflet réel et vivant de l'être tout entier, ce qui le caractérise en le distinguant de tout autre, et, là où la personne est visible, l'invisible même est dévoilé.

Mais comment la personne apparaît-elle? comment l'homme, qui est âme et corps, visible par l'un, invisible par l'autre, et dont le caractère distinctif gît précisément dans cette étroite union de deux substances aussi diverses, peut-il faire saillir à nos yeux le mystère de sa personnalité? voilà la question. Si je ne voyais que le corps, je ne verrais pas l'homme; si je voyais l'âme, un esprit tomberait sous mes sens, ce qui est impossible. Il faut donc qu'à travers les ombres du corps l'âme se fasse jour et se produise aux regards les plus simples par d'irréfragables signes. Or c'est ce qui a lieu, et ce qui a lieu en vertu même de l'alliance établie par le Créateur entre les deux éléments dont se compose notre personnalité. L'âme qui est le principe de notre vie, pénètre le corps, l'habite, l'éclaire, l'émeut, et, sans pouvoir se montrer dans son essence, se montre dans des effets dont le premier est la parole. Vous voici devant moi; vous êtes libres de vous taire et de me dérober ainsi ce que vous êtes : mais prenez garde, si vos lèvres s'ouvrent une seule fois, c'en est fait de vous. Il y aura dans ce que vous me direz, quoi que vous me disiez, un accent qui ne me trompera pas. Je lirai dans votre parole, en traits qui ne s'effaceront plus, votre intelligence d'abord, puis son degré, la faiblesse ou l'énergie de votre conception, le ressort de

votre volonté, votre caractère et votre cœur. Tout m'apparaîtra. La parole est l'expression vivante de l'âme; elle sort d'elle comme l'eau sort de sa source, et il vous est aussi impossible de la déguiser que de changer votre personne en une autre. Instrument terrible et doux de la communication des esprits, la parole, qui est leur révélation, est aussi leur gloire et leur châtiment. Elle produit l'homme et le juge; elle trahit sans aveu la conscience elle-même.

Que sera-ce si la conscience s'ouvre et nous déclare ce qu'elle est? Alors la parole n'est plus seulement une expression, une lumière qui brille du dedans au dehors; elle prend l'étranger et l'introduit jusque dans l'intérieur du foyer domestique, là où l'âme se tient solitaire et inviolable dans son entretien avec elle-même; nous y devenons plus que des spectateurs, plus que des témoins; nous y devenons des hôtes, et la confidence, ce cher secret de l'amitié, nous livre sans pudeur l'invisible beauté des esprits.

C'est pourquoi il ne fallait pas que la parole une fois dite pût jamais mourir. Venue du ciel pour être l'organe et la représentation des choses qui ne se voient pas, elle devait tenir de l'éternité, et se fondre, toute passagère qu'elle est de sa nature, en un indestructible airain. L'écriture a opéré cette merveille. La parole écrite est l'image de la parole parlée, comme la parole parlée est l'image de la parole pensée, comme la parole pensée est l'image de l'âme qui la pense et qui l'écrit. Ce son fugitif, sorti de votre poitrine, ne périt plus; il est saisi à son entrée dans le monde par un art aussi divin

que lui-même, et qui transmettra aux générations la figure vivante de votre cœur. Car, Messieurs, tout est écrit, toute parole a son livre, et ce qui ne s'écrit pas sur la terre par la main des hommes l'est au ciel par la main des anges. Chaque jour, à chaque instant l'inexorable burin de la justice divine recueille le souffle de vos lèvres, et le grave pour votre gloire ou votre honte sur les tables de l'immortalité.

Mais la parole, si expressive et si révélatrice qu'elle soit de nous-mêmes, n'est pas cependant le dernier terme de notre apparition au dehors. L'homme ne parle pas seulement, il agit. Dieu l'a jeté dans un siècle, au milieu d'événements qui se lient à tout le passé et à tout l'avenir du monde, et, si peu qu'il soit, il a cependant là sa place, sa puissance et sa responsabilité. Il faut qu'il se décide pour le bien ou pour le mal, car c'est là la question de tous les temps, et son choix, manifesté dans ses actes, dira pour jamais au ciel et à la terre tout ce qu'il fut intérieurement. Les actes mettent à nu les mobiles et les ressorts de l'âme, ses instincts, ses passions, ses idées, ses facultés, toute grandeur et toute bassesse à la fois; ils sont à la vue ce que la parole est à l'ouïe, et, comme la parole, ils ont une écriture qui les perpétue, et qui est l'histoire. Toute âme fait son histoire en même temps qu'elle fait son livre; et de l'un et de l'autre, de l'histoire et du livre, des actes et de la parole, résulte une troisième et dernière révélation de nous-mêmes, qui est la physionomie.

L'homme ne peut parler et agir sans que tous ses traits ne suivent le mouvement de sa vie et n'en soient

profondément atteints. La lumière de son intelligence passe dans ses yeux; son front se dilate sous l'empire de la pensée; le cœur pousse le sang vers les joues, et jette aux contours de la bouche les plis du sourire. La pudeur, la joie, la crainte, la colère, la tristesse, toutes les vertus et tous les vices, ont chacun quelque part leur lieu de préférence, et, en retournant sans cesse aux mêmes sillons par les mêmes coups, ils y laissent la trace de leur passage dans cette expression stable et mouvante que nous appelons la physionomie. La physionomie est la peinture de l'âme, son reflet permanent dans la chair qu'elle habite et qu'elle vivifie. Par elle nous nous trahissons sans le vouloir, et notre vie la plus obscure nous suit partout comme un opprobre ou un honneur.

C'est ainsi, Messieurs, que l'Artisan sagace qui nous a faits a su lier entre elles les deux substances dont il a tissu notre être, et manifester celle qui ne se voit pas par celle qui se voit. L'âme demeure cachée dans son essence, mais elle se montre à tout moment par la parole qu'elle inspire, par les actes qu'elle conduit, par la physionomie qu'elle anime ou qu'elle éteint, et notre personnalité, quoique caractérisée par quelque chose d'incompréhensible en soi, est cependant le plus palpable et le plus vulgaire des phénomènes de notre vie. Que fallait-il donc pour que Dieu, profitant de cette économie fondée par sa sagesse, sortît de l'abîme inaccessible qui le dérobe à nos regards, et nous apparût comme l'un de nous? Que fallait-il pour qu'il fût vu comme je vous vois, aussi clairement et aussi indubi-

tablement? Il suffisait d'une chose, Messieurs, et pour laquelle vous me prévenez, il suffisait que, revêtant notre nature, il se révélât dans sa parole, dans ses actes et dans sa physionomie : or c'est ce que Dieu a fait. Dieu s'est fait homme pour se faire voir, non pas dans son essence, mais dans sa personnalité; et cette personnalité souveraine, infinie, parfaite, est l'objet constant et lucide de la vision du chrétien. Ce que l'univers est pour l'œil de l'homme, Jésus-Christ l'est pour l'œil du chrétien : et, de même que l'homme reconnaît dans l'univers l'action et la providence de Dieu, le chrétien reconnaît en Jésus-Christ la parole, les actes, la physionomie, et par conséquent la personne de Dieu. *Ce que nous avons entendu,* disait saint Jean, *ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons regardé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, c'est là ce que nous vous annonçons; car la vie s'est manifestée, et nous l'avons vue, et nous en rendons témoignage, et nous vous annonçons la vie éternelle qui était dans le Père, et qui nous est apparue* (1).

Le chrétien se trompe, me direz-vous : il prend une parole humaine pour une parole divine, des actes et une physionomie bornés pour les actes et la physionomie de l'infini : sa vision n'est qu'un songe, et sa vie qu'une erreur. Vous le dites, Messieurs, si toutefois il m'est permis de vous imputer ce langage, vous le dites; mais le chrétien dit le contraire, et, sa vie étant supé-

(1) Ire Épître, chap. 1, vers. 1, 2, 3.

rieure à la vôtre, je le crois de préférence à vous. Car c'est la vie qui atteste le degré de vérité qui est dans un être, parce que c'est le degré de vérité qui fait dans un être le degré de la vie; et ainsi je crois à l'animal plutôt qu'à la plante; à l'homme plutôt qu'à l'animal; et, entre les hommes, je crois à celui qui surmonte ses passions plutôt qu'à celui qui leur obéit; au héros plutôt qu'au lâche; au chrétien qui affirme sa foi plutôt qu'à l'incroyant qui la nie. J'avoue d'ailleurs, et je vous en ai prévenus, qu'en entendant dans l'Évangile la parole de Jésus-Christ, qu'en voyant sous le relief de l'Écriture ses actes et sa physionomie, il n'est pas possible à la raison toute seule d'y reconnaître Dieu. La raison ne va pas plus loin que les idées, et, bien que les idées la mènent jusqu'à Dieu, elles ne lui révèlent que son existence et ses attributs, sans lui faire voir sa personne. Il faut qu'une autre clarté se surajoute à la raison, pour que toutes les deux ensemble, inséparables et convergentes, élèvent l'homme à la vision de la personnalité divine, et le préparent à la voir un jour dans l'impénétrable lumière de l'essence incréée. La grâce, nous l'avons dit, est cette clarté supérieure qui perfectionne la raison en s'unissant à elle, et Jésus-Christ, Dieu et homme, est l'objet de la grâce, en tant que la grâce est un élément de vision.

Mais la vision n'est que la moitié de la vie, l'impulsion en est la seconde part, et, pour entendre dans sa plénitude la vie surnaturelle, il nous faut connaître l'impulsion qu'en reçoit l'homme, et qui achève le chrétien.

La vérité est le fond de tout être, et ainsi, en voyant un être, on voit nécessairement quelque vérité, c'est-à-dire des phénomènes, des lois, une substance cachée sous les lois et les phénomènes, un enchaînement de causes et d'effets, tout un ensemble enfin qui se lie à l'univers, et, par l'univers, à Dieu. Mais la vérité, si vaste et profonde qu'elle soit dans l'être où on la contemple, n'est pas cependant ce qui y frappe d'abord, ni ce qui y ramène le plus impérieusement le regard de l'esprit. La vérité a un revêtement, une auréole, quelque chose qui nous saisit au plus vif de nous-mêmes, et contre quoi nous ne pouvons nous défendre que par un effort suprême de la vertu : c'est la beauté. Tandis que la vérité toute seule nous laisse maîtres de nous, la beauté nous émeut; elle nous attire et nous ravit : elle nous subjugue jusqu'à ne laisser à notre liberté que ce que Dieu, par sa toute-puissance, y maintient contre tout entraînement. La vérité s'arrête à l'intelligence; la beauté pénètre jusqu'au cœur; elle est, dans tous les êtres doués de connaissance et de sentiment, le premier mobile qui leur donne l'impulsion. Tandis que la vérité nous arrête au dedans de nous à la considérer, la beauté nous emporte hors de nous-mêmes vers l'être où elle resplendit. Elle est, en un mot, et quel mot! le principe de l'amour. Qu'un homme fasse pour vous tout ce que la bonté la plus ingénieuse peut inspirer à une créature dévouée, qu'il paie vos dettes, qu'il vous sauve l'honneur, qu'il exalte ou crée votre gloire, vous serez sans aucun doute porté de reconnaissance vers lui; mais vous ne lui accorderez pas, pour cela seul, ce qu'un

regard peut vous arracher à l'improviste de tendresse, de confiance et d'indicible abandon.

La beauté est la créatrice de l'amour. Et qu'est-elle donc? qu'est-ce que ce charme qui ne respecte rien dans notre âme, qui dompte notre orgueil, qui nous fait un plaisir de donner notre vie pour rien, et ne s'arrête que devant Dieu, à la limite extrême de notre liberté? Qu'est-elle? Ne pouvons-nous le savoir et connaître du moins à qui nous cédons le règne et le sort de notre être?

Ne vous arrêtez pas au ciel et à la terre, ne regardez pas le soleil se lever dans l'ombre de l'aurore, ni la mer étendant ses flots silencieux dans l'immensité, ni les monts, ni les palais bâtis par les rois, ni les ruines faites par le temps. Regardez le visage de l'homme, c'est là qu'est la beauté, parce que c'est là qu'est l'âme. Regardez-le; ce qui vous saisira tout d'abord, c'est sa lumière. Le visage de l'homme est une flamme douce et vivante qui sort des yeux et du sang, qui s'anime, s'apaise, et, jusque dans le repos le plus profond, colore notre immobilité. De même que la lumière tombant des astres est la première beauté de la nature, celle qui tombe du front de l'homme est aussi sa beauté première, et, si elle vient à s'éteindre, si l'œil n'a plus qu'une lueur morne, le sang qu'une trace décolorée, nous disons que la vie se retire et fait place à la mort. Mais le visage le plus admirablement éclairé a besoin aussi d'harmonie. Il faut que la lumière, pour ne pas perdre son éclat sur un indigne objet, rencontre des lignes heureuses, des proportions qui rassemblent tous

les traits dans l'unité, et leur donnent avec l'ordre le second charme qui fait le beau. Vient ensuite et en même temps la grandeur. Quand nous jetons les yeux sur l'univers, nous n'y découvrons pas seulement la lumière et l'harmonie, mais l'immensité. Un horizon sans bornes contient l'œuvre du Créateur, et nous entraîne malgré nous dans le songe de l'infini. Tel et plus vaste encore est le visage de l'homme. Car la grandeur qui s'y déploie, quoique empreinte dans la matière, est hors de la matière; elle n'a ni longueur, ni largeur, ni hauteur, rien qui se mesure et se prête au calcul mathématique : c'est la grandeur de l'âme. Un je ne sais quoi la dit, et toute la terre, en la reconnaissant, se tait devant Alexandre.

Enfin, en dedans de la lumière de l'homme et de sa grandeur, comme une action qui adoucit tout, apparaît la bonté. Rien ne plaît, rien n'attire que ce qui est bienfaisant, et il n'y a pas dans la nature une feuille d'arbre, une goutte de rosée, un murmure du vent, une ombre, un rayon, un silence, quoi que ce soit, qui ne porte avec lui ce caractère de vouloir du bien. Comment l'homme ne l'aurait-il pas? Chef-d'œuvre de la bonté divine, expression suprême de son impénétrable beauté, il rend à nos regards la lumière de Dieu par la sienne, l'harmonie de l'éternité par l'harmonie de ses traits, la grandeur de l'infini par la grandeur sensible de son âme; n'y aurait-il que la bonté dont le rejaillissement lui manquerait? Ah! regardez-le de nouveau, et, à moins que, par le plus infortuné des hasards, vous ne rencontriez un homme indigne de sa propre

nature, vous découvrirez sans peine dans son sourire et dans ses larmes le dernier attribut qui en fait un enfant de Dieu. Les anciens représentaient la Gorgone avec des serpents pour cheveux : ils avaient tort ; il leur eût suffi, pour atteindre leur pensée, de représenter la plus magnifique forme humaine sans aucune expression de bienveillance.

Donc, Messieurs, la beauté est l'épanouissement de l'être dans la lumière, l'harmonie, la grandeur et la bonté, images elles-mêmes de la lumière, de l'harmonie, de la grandeur et de la bonté de Dieu. C'est là le tissu magique qui, porté par l'univers ou par l'homme, par un ange ou par une goutte d'eau, nous arrache à nous-mêmes en nous inspirant l'ineffable démence de l'amour. Là gît à la fois le terme de toute vision et de toute impulsion, par conséquent la vie tout entière. Nos yeux ne cherchent que la beauté, et notre cœur ne se rend qu'à elle seule. Aussi est-ce à voir Dieu que la théologie chrétienne réduit la béatitude et la perfection finale de l'homme : *Videbimus eum sicuti est, — nous le verrons comme il est :* voilà la béatitude. *Similes ei erimus quia videbimus eum, — nous serons semblables à lui parce que nous le verrons* (1) : voilà la perfection. La vue de la beauté divine nous saisira d'extase éternellement, et cette beauté, se réfléchissant sur nous-mêmes, rendra la nôtre aussi parfaite que le fini peut l'être quand il est pénétré par l'infini.

(1) Saint Jean, Ire Épître, chap. 3, vers. 2.

Mais, dès ici-bas, par cela seul que nous sommes une vie, c'est-à-dire une vision et une impulsion, Dieu a semé la beauté autour de nous, avec une profusion qui étonne et ravit la pensée. De l'étoile au grain de sable, de l'insecte jusqu'à l'homme, tout est lumière, harmonie, grandeur, bonté, et l'infinie petitesse elle-même cache tous ces caractères dans les plis imperceptibles des créatures qu'elle recèle. L'œil du ciron est aussi merveilleux que le nôtre, et Salomon s'arrêtait devant l'hysope après avoir étudié le cèdre. Cependant, comme il y a une hiérarchie des êtres, il y a aussi une hiérarchie de la beauté; et parallèlement, comme il y a une hiérarchie de la beauté, il y a aussi une hiérarchie dans les effets qu'elle produit.

Au-dessous de toutes les autres est la beauté matérielle, celle qu'aucune âme n'émeut intérieurement, et qui n'offre à notre admiration que la lumière des couleurs, l'harmonie des lignes et des tons, une grandeur appréciable par le calcul, et une bonté renfermée tout entière dans le plaisir de nos sens. C'est pourquoi, si magnifique et si vrai qu'en soit le spectacle, notre imagination seule s'en éprend. Notre âme ne peut aimer ce qui n'a point d'âme pour nous répondre, et l'attrait qui nous pousse vers les scènes de la nature, au fond des bois et au bord des eaux, dans le mystère des solitudes et dans le bruit des tempêtes, n'est qu'une aspiration qui s'épuise aisément. La fleur nous voit passer sans nous rien dire que son parfum; l'arbre nous tient sous son feuillage sans nous rien donner que son ombre, et, si quelque chose de plus

que la sensation s'éveille en nous devant les merveilles inanimées de l'univers, c'est que notre esprit, plus vaste que l'univers lui-même, lui prête sa poésie et l'anime de ses sentiments.

« Tôt ou tard, dit Vauvenargues, nous ne jouissons que des âmes, » et, pour les retrouver, il faut revenir à l'homme. Mais à cause de notre structure à la fois spirituelle et corporelle, la première recherche que nous faisons des âmes est au frontispice de notre être, dans la beauté sensible. Là sont encore les lignes, les couleurs, les ombres, et, malgré la perfection de leur jeu, ce ne serait que l'univers en un merveilleux abrégé, si, sous ces traits extérieurs, ne brillait la pensée et ne palpitait la passion. En présence de ce spectacle du visage humain, où commence la révélation du monde invisible, l'homme se trouble ; le beau matériel le laissait maître de lui ; le beau sensible lui commande ; il n'eût pas versé une goutte de son sang pour l'univers, il est prêt à le donner pour une créature qui n'a qu'un jour de vie et qu'une heure d'éclat. Un regard l'y décide, et, si tout à coup la parole s'ajoute au regard, si cette puissance, qui n'est dans le reste de la nature qu'un son, un air, un murmure, une mélodie, devient une voix vivante qui dit la pensée d'une âme, alors l'amour, qui n'était qu'un instinct, se transfigure lui-même avec la beauté qui en est la cause, et la mort se tait devant un sentiment qui ne peut plus avoir de maître que la vertu. Hélas ! je me trompe. Le temps est aussi son maître. Né des sens bien plus que de l'esprit, cet amour dépend du souffle qui passe sur le visage aimé.

Un trait qui s'altère, une ride qui se creuse, quoi que ce soit, suffit pour l'affaiblir et l'éteindre. Souvent même, la cause demeurant tout entière, l'effet s'évanouit. On voit des amours effrénés tomber comme un vent qui s'apaise, et celui-là même qui adorait tout à l'heure ne sait pas d'où vient l'indifférence qui a glacé son transport. C'est que la beauté sensible n'a pas de fond suffisant par elle-même, semblable à ces lacs brillants qui manquent de profondeur et ne peuvent retenir à l'ancre les barques jetées sur leurs eaux.

Il faut à l'amour, comme à tout ce qui est durable, l'océan de l'éternité. Là seulement est le principe de ce qui ne change ni ne meurt jamais. Or il n'y a d'éternel en l'homme que ses idées d'où procèdent ses vertus; et, toute chose ayant une beauté, les idées ont aussi la leur : beauté suprême qui se cache derrière tous les phénomènes et toutes les lois de la nature, mais qui a son siége principal, après Dieu, dans les esprits créés dont l'homme fait partie. L'homme voit donc au dedans de lui, sous une forme qui n'a rien de matériel, les éléments primitifs de toute beauté, la lumière qui est le vrai, l'harmonie qui est l'ordre, la grandeur qui est l'infini, la bonté qui est le cœur même de Dieu. Il les voit face à face, il est emporté par eux hors du temps et du changement, dans la région de l'immuable, et, quoique libre toujours, il s'y sent pris d'un amour qui participe de la tranquille immortalité du lieu. C'est ce bel amour de la beauté intelligible qui, reversé sur l'homme, se décompose dans la trinité de l'amour conjugal, de l'amour maternel et de l'amour filial, source

sacrée de la famille, et, par la famille, de l'honneur et de la paix du genre humain. Là, par un mystère aimable et pur, la vertu se glisse dans l'amour, la vertu, fille des idées, l'amour, fils de la beauté ; et, tous les deux ensemble opérant à la fois dans notre cœur, il s'y fait une transfiguration qui n'est pas la dernière, mais qui porte déjà les signes avant-coureurs d'une révélation plus auguste et d'un siècle plus parfait. Car ne croyez pas que nous ayons épuisé la hiérarchie du beau, ni celle des affections qui ont en lui leur point de départ. Même à la hauteur où nous sommes parvenus, jusque dans le firmament des idées, une infirmité subsiste et nous avertit trop des limites de notre vie.

Considérons-nous les idées en elles-mêmes, sans rapport à Dieu, qui en est la résidence première, et sans rapport à l'homme, qui en possède le reflet ; elles ne sont plus qu'une abstraction qui nous convainc sans nous émouvoir, qui nous éclaire sans nous toucher. Que si nous en reportons sur l'homme l'admirable lumière, elle fait naître en nous des sentiments que je nommais tout à l'heure, des passions purifiées par la vertu, un amour qui est saint et fort par son principe idéal, mais qui est incomplet et fragile par le terme où repose son action. La vertu vient à son aide, et lui communique à un certain degré son souffle immortel; mais la misère de l'homme corrompt ou affaiblit ce souffle généreux, et les plus sacrées affections de notre cœur se changent trop souvent en amertumes et en déceptions. Les ombres de la beauté sensible traversent les splendeurs de la beauté intelligible, et ce mé-

lange inévitable donne à tous nos amours, même les plus graves, quelque chose d'impuissant et de caduc.

Que si, las de nos faiblesses, nous nous rejetons vers Dieu, père de nos idées et de nos vertus, sans doute nous ne rencontrons plus d'élément corruptible; mais la majesté divine elle-même nous accable et nous refroidit. Nous voyons Dieu de trop loin et nous le voyons trop grand. L'univers nous le cache en même temps qu'il nous le découvre, et notre âme, toute faite qu'elle est à son image, ne nous le révèle que par des idées, c'est-à-dire par des concepts généraux qui nous dévoilent son existence et ses attributs, sans nous montrer ni sa substance ni sa personne. Nous concluons de l'univers interprété par notre esprit, qu'il est une cause première, et, cette cause première une fois reconnue, nous lui appliquons invinciblement, par une autre conclusion nécessaire, les notions d'éternité, d'infinité, d'intelligence, de justice, de sagesse et de bonté. Ce sont là de sublimes perspectives de notre âme, une clarté vraie, un point d'appui qui porte et rehausse notre vie au delà de tout ce qui apparaît ici-bas. Mais pourrons-nous, avec cela seul, aimer Dieu de tout notre cœur? pourrons-nous lui donner notre sang comme nous le donnons pour une mère, pour une épouse, pour un fils, pour un ami, pour le sol et les traditions de la patrie? pourrons-nous l'aimer de personne à personne comme un être vivant que nous tenons dans nos bras, qui nous parle, qui nous répond, qui nous dit : Je vous aime? Ah! sans doute, ce mot est trompeur dans la bouche de l'homme; il est souvent

trahi, plus souvent oublié ; mais pourtant il est dit : il est dit sincèrement, il est dit avec la pensée qu'on ne le retirera jamais. Il remplit de son immensité un jour de notre existence, et, lorsqu'il tombe à terre comme une fleur qui s'est fanée, nous lui donnons quelque part encore dans notre souvenir un tombeau doux et sacré. Est-ce ainsi que nous aimons Dieu ? est-ce ainsi que la beauté intelligible, considérée dans l'être où elle vit substantiellement, ravira nos facultés et nous arrachera ces serments qui subsistent encore après qu'ils ne sont plus ? Non, s'il faut s'en tenir à notre histoire, non, nous n'aimerons pas ainsi Dieu, ou nous ne l'aimerons qu'autant qu'on l'aime en aimant la justice, qu'autant qu'on l'aime en mourant pour le droit, c'est-à-dire que nous l'aimerons comme une idée, d'une affection idéale, mais non d'une affection personnelle. Quand un ancien se dévouait pour une cause juste, Dieu sans doute n'était pas étranger à son action, puisque c'est lui qui est le père de la justice. Mais peut-on dire qu'il en fût le but? peut-on dire qu'il était aimé parce que la justice l'était? Je le crois, Messieurs, je ne désavoue pas cet amour initial de la beauté divine; mais, assurément, vous ne le confondrez pas avec cet amour qui regarde en face, qui étreint, qui se promet et qui se donne, qui fait de l'objet aimé et de l'âme aimante comme une seule personnalité. Ne refusons rien à l'amour idéal, laissons-le venir aussi proche de Dieu que possible, mais ne lui accordons pas ce qu'il ne fut jamais et ce qu'il ne fit jamais, qui est d'aimer Dieu comme on aime une créature, en y ajoutant de plus

que l'amour d'une créature, d'être le premier et le dernier.

Or écoutons saint Paul : *Qui nous séparera de la charité du Christ? Sera-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, la nudité? sera-ce le péril et la persécution? sera-ce le glaive? Mais nous sommes plus forts que toutes ces craintes, à cause de Celui qui nous a aimés. Oui, j'en suis certain, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni le présent, ni l'avenir, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur* (1). Entendez-vous ces accents nouveaux? reconnaissez-vous votre cœur à ces élans inconnus? D'où viennent-ils, et qu'était-il donc arrivé au monde? Ah! ce qui lui était arrivé? une seule chose : le monde avait vu Dieu. Il l'avait vu, non plus derrière ses œuvres et à travers les idées, mais vivant avec lui, dans sa parole, ses actes, sa physionomie; non plus caché dans l'infini, mais caché dans notre propre chair, et y jetant la lumière et la gloire de sa personnalité : non plus sous le voile d'une beauté créée, mais dans le simple éclat de la beauté divine. Et, nulle beauté n'apparaissant au monde sans y faire naître un amour nouveau, le Christ, Homme-Dieu, avait eu, pour premier effet de son épiphanie parmi nous, la récompense d'un amour que l'homme ne connaissait pas, ou, du moins, dont il avait perdu la trace, en perdant, avec

(1) Épître aux Romains, chap. 8, vers. 35 et suiv

son innocence, la vision de ses premiers jours. Et quand le Christ, après avoir vécu, vint à mourir pour nous, sa beauté, tombant de la croix, reprit, dans les abîmes de la charité, le caractère de l'infini qu'elle semblait avoir perdu; sa mort illumina sa vie, et cette image, invincible désormais, traverse tous les temps sous les regards de ceux qui l'adorent et sous les regards de ceux qui la répudient, maîtresse de ceux-là par un amour qui surpasse tous les autres, maîtresse de ceux-ci par l'impuissance où ils sont d'aimer comme le Christ aima.

Ainsi se consomme, par la vision de la beauté divine, et sous l'impulsion de l'amour divin, la vie surnaturelle commencée en nous par la lumière et le mouvement invisible de la grâce. La grâce agit au dedans pour nous éclairer, le Christ se montre au dehors comme l'objet de la lumière qui nous pénètre à l'intérieur; la grâce meut au dedans les ressorts obscurs de notre liberté, le Christ nous appelle au dehors comme l'objet de cette intime émotion. Et nul, si éloigné qu'il soit, n'est à l'abri de le voir et de l'entendre. On rencontre ici-bas Jésus-Christ comme on rencontre un autre homme. Un jour, au détour d'une rue, dans un sentier solitaire, on s'arrête; on écoute, et une voix nous dit dans la conscience : Voilà Jésus-Christ. Moment céleste, où, après tant de beautés qu'elle a goûtées et qui l'ont déçue, l'âme découvre d'un regard fixe la beauté qui ne trompe pas! On peut l'accuser d'être un songe quand on ne l'a pas vue, mais ceux qui l'ont vue ne peuvent plus l'oublier. Au lieu qu'en toute autre

contemplation la lumière, si pure qu'elle soit, tombe sur des êtres changeants et corruptibles, ici la lumière est éternelle, l'objet inaltérable, et la rencontre de l'un avec l'autre, de l'idéal sans tache avec le réel parfait, produit en l'âme la plus grande passion dans la plus grande vertu, une passion qui échauffe la vertu, une vertu qui embaume et immortalise la passion. Tandis que l'âge et les moindres accidents troublent nos plus chères amitiés, l'amour de Dieu par Jésus-Christ s'alimente de tous nos malheurs et de toutes nos faiblesses. On peut le perdre au sortir de l'enfance, parce qu'on ne l'a conçu que par autrui, sur les genoux de sa mère; mais, lorsqu'une fois il nous est devenu propre, le fruit de notre expérience et de notre virilité, rien n'en ébranle plus en nous les chaudes certitudes. Il remplace ce qui s'y amoindrit et s'y décolore chaque jour. Il habite dans nos ruines pour les soutenir, dans nos abandons pour les consoler, et, lorsque enfin nous touchons aux sommets blanchis de la vie, dans la région des glaces qui ne se fondent plus, il est notre dernière chaleur et notre suprême aspiration. Nos yeux ne peuvent plus voir, mais ils peuvent encore pleurer, et ces larmes sont pour le Dieu qui en versa lui-même sur nous.

C'est ainsi que l'amour de Dieu s'est créé sur la terre, et c'est l'amour de Dieu qui fait toute la force du christianisme, avec toute sa gloire. Mais vous n'en auriez qu'une connaissance imparfaite et même fausse, si vous n'y remarquiez une circonstance qui achève de lui donner son caractère et d'asseoir son efficacité.

On pouvait craindre que l'homme, ayant une fois vu la bonté divine, ne fût incapable d'en aimer désormais une autre, et ne s'abîmât dans la contemplation solitaire et stérile de cet incomparable objet. Car que voir après Dieu, et qu'aimer après lui ? L'homme était demeuré grand devant l'univers : pouvait-il l'être en présence de Dieu ? et si, dans l'Inde, la prétention de le voir et de s'unir à lui avait mis au monde tant d'immobiles contemplateurs d'une chimère, ne devait-on pas attendre de la réalité un mysticisme plus ardent encore et plus incapable d'action ? Oh ! Messieurs, vous dites vrai, et c'est ici que je comprends toute la profondeur de la civilisation chrétienne et de la vie qu'elle nous a faite. Oui, nous avions à craindre de ne plus voir et de ne plus aimer que Dieu, et de nous partager ici-bas en deux irréconciliables factions, celle de la terre et celle du ciel, l'une vouée à l'extase de l'esprit, l'autre à la volupté des sens ; l'une absorbée dans l'égoïsme d'une méditation plus haute que la nature, l'autre dans l'effusion implacable de soi-même au dehors. Voilà ce qu'eût fait l'erreur ; mais la vérité a des secrets que l'erreur ne possède pas. Jésus-Christ, venant au monde pour y montrer la beauté divine et y fonder l'amour divin, fut homme et Dieu. Il nous força de nous voir nous-mêmes en le voyant, et il ne put conquérir notre tendresse sans la donner à l'humanité. On nous avait dit dès l'origine : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu plus que toutes choses, et ton prochain comme toi-même.* Mais cette parole s'était perdue dans les ténèbres de la chute, et les éclairs du Sinaï ne l'a-

vaient gravée que sur la pierre ; le cœur de l'homme s'était endurci pour l'homme ; il avait fait du pauvre un esclave, et du faible un étranger. Jésus-Christ, fils de Dieu et fils de l'homme, ne nous a plus permis cet aveuglement dénaturé ; il nous a rendu dans sa personne le lien qui nous manquait, et l'humanité s'est retrouvée dans la contemplation même de Dieu. Quiconque le voit désormais, voit l'homme avec lui, et quiconque l'aime, aime aussi les frères qu'il s'est donnés, non pas seulement par sa chair, qui est la nôtre, mais par sa personne, qui, étant toute divine, achève dans notre nature le mystère de sa ressemblance avec Dieu. Et comme il était arrivé que les plus petits d'entre nous avaient le plus souffert de la dégradation commune, il plut à l'Homme-Dieu de les relever particulièrement par tous les actes de son passage, en naissant, en vivant et en mourant comme eux. Jésus-Christ a créé sur la terre la beauté du pauvre et du malheur ; il a fait tomber sur eux, dans une double effusion, la gloire du Calvaire et celle du Thabor ; et, retiré pour un temps du milieu de nous, il nous les a laissés comme sa plus vive image et sa plus chère portion. Le pauvre, protégé par la force même du Christ, passe respecté des générations, et le malheur passe avec lui, appelant l'un et l'autre tous les siècles à s'occuper de leurs peines par un travail qui est devenu la plus haute fonction de l'amour et sa plus magnifique expression.

Par là, Messieurs, le christianisme est entré jusqu'au fond dans les destinées de ce monde, et la vie surnaturelle, qui ne semblait propre qu'à le peupler de con-

templatifs, l'a peuplé d'âmes laborieuses, dévouées au sort de tous. La beauté divine a illuminé la beauté mortelle, et le genre humain transfiguré ne peut plus méconnaître Dieu sans se méconnaître lui-même. L'amour de l'homme y augmente dans la mesure où s'y augmente l'amour de Dieu, et il y diminue par la même cause et dans la même proportion. O vous donc, Auteur de ce miracle, nœud sacré du visible et de l'invisible, source inépuisable de notre bonheur présent et de notre béatitude à venir, de notre perfection commencée et de notre perfection attendue! ô Christ-Seigneur! régnez à jamais sur nous; et, s'il est permis à une créature de vous inspirer du courage, régnez sans crainte : car, si on peut haïr l'amour, on ne peut pas le détrôner!

SIXIÈME ET DERNIÈRE CONFÉRENCE

DE L'INFLUENCE DE LA VIE SURNATURELLE
SUR LA VIE PRIVÉE ET LA VIE PUBLIQUE.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Nous avons conduit la vie humaine au point le plus élevé qu'elle puisse atteindre ici-bas. Après l'avoir prise dans les régions inférieures de l'instinct, là où elle n'est en rapport qu'avec la nature et où elle ne produit que des passions, nous l'avons introduite dans les sphères de l'intelligence, en face des idées d'ordre, de justice et de bonté, qui ont Dieu pour siége éternel, et nous l'avons vue s'y épanouir en vertus, c'est-à-dire en habitudes fortes, filles à la fois de la raison et de la liberté. A ce sommet déjà si haut, une troisième vie s'est montrée. Les lueurs et les émotions de l'instinct étaient les éléments de la première; les clartés et les directions de l'intelligence étaient les sources de la seconde : ici nous rencontrons une lumière plus pure et plus vive encore, un élan plus hardi; et, tandis que la nature était l'objet de la vie instinctive, et les idées l'objet de la vie raisonnable, ici c'est la personnalité

divine qui est le terme de la vision et de l'impulsion de l'âme, en attendant qu'au seuil ouvert de l'éternité elle contemple et possède l'essence même de Dieu. Voilà l'homme tout entier, un et triple dans les ascensions progressives de sa vie, s'arrêtant au point qu'il choisit, au plus bas même, s'il le veut, mais ne trouvant sa félicité et sa perfection qu'en s'approchant de Dieu, qui est son seul principe et sa seule fin.

Or, Messieurs, il ne nous est pas accordé que la vie surnaturelle, que nous appelons aussi chrétienne et divine, soit ici-bas la plus haute de toutes et la plus parfaite. On le nie, et on doit nécessairement le nier si l'on n'est pas chrétien. Car la vie étant l'expression et la mesure de toutes les facultés de l'homme, là où est la vie par excellence, là aussi sont les facultés les plus élevées, et par conséquent la vérité, à moins que la vérité n'appartienne aux courtes vues et aux froides inspirations. C'est de cette manière, accessible à tous, parce qu'elle est intime, que le christianisme démontre chaque jour au monde sa divinité. Invincible sur le terrain de la métaphysique et de l'histoire, il l'est bien davantage encore sur le terrain de la vie, et ses adversaires ne peuvent l'y suivre que pour en abaisser la hauteur par d'implacables dénigrements. Tel fut, dès l'origine, l'art des païens contre nous. Avertis de la puissance cachée dans cette nouvelle vie qui se révélait à eux, ils ne négligèrent rien pour la déshonorer. Aucune insulte, aucune calomnie ne leur coûta. Ils inventèrent des monstres contre les chrétiens, et Tacite lui-même, cet historien si grave, qui a plus fait par sa

plume contre la tyrannie que ne fera jamais l'épée, Tacite ne dédaigna pas une fois de méconnaître les victimes et de les outrager, parce qu'elles étaient chrétiennes. Au dernier siècle, l'incrédulité ressaisit cette arme, que le temps avait émoussée. Gibbon, peignant la *décadence de l'empire romain,* ne manqua pas d'en imputer la honte au christianisme; et Voltaire écrivit son *Essai sur les mœurs des nations* pour étouffer dans le mépris la gloire historique des peuples chrétiens. Ces injures ont vieilli, mais elles renaissent de leurs cendres comme toutes les passions de l'homme, et il n'est aucun d'entre nous qui n'en ait entendu l'écho. On reproche au christianisme d'avoir retiré ses fidèles de la vie publique pour les préoccuper uniquement de l'œuvre solitaire de leur perfection; on lui reproche d'avoir substitué aux agitations du forum humain la paix égoïste de la conscience et le charme tranquille du commerce avec Dieu. De là, dit-on, l'infériorité politique des nations chrétiennes, comparées aux peuples de l'antiquité; un abaissement des caractères et des institutions, je ne sais quoi de faible qui appelle la servitude sous le nom d'obéissance, et la justifie par l'idée de l'honneur.

Heureusement, Messieurs, nous ne sommes plus aux premiers jours de l'ère chrétienne; nous avons derrière nous dix-huit siècles d'histoire; et les catacombes, qui livraient nos ancêtres à la calomnie en les dérobant à la persécution, sont sorties de dessous terre avec un éclat qui permet au monde de nous voir. C'est à cette lumière que j'en appelle pour juger le christianisme

dans la vie qu'il a faite et dans l'humanité qui est issue de cette vie.

Je le reconnais tout d'abord et sans peine, le christianisme a exalté l'homme intérieur. Tandis que les anciens passaient leurs jours sur la place publique, l'Évangile a ramené l'homme à lui-même, et sinon créé, du moins étendu la vie privée. La vie privée est cette conversation que nous avons avec nous dans notre âme. Aucun homme ne peut lui échapper entièrement; quoi qu'il fasse pour se répandre au dehors, il se retrouve chez lui malgré lui, il se parle, il s'entend; et, si muette ou dévastée que soit la solitude intime de son être, il en est pourtant l'hôte et le gardien, mais le gardien plus ou moins fidèle, l'hôte plus ou moins exact. Comme on revient avec peine dans une maison pauvre et mal tenue, ainsi on revient difficilement à soi-même lorsque le foyer est vide et la flamme éteinte. Mais, quand l'âme est remplie, elle est à elle-même son lieu préféré. Les entretiens y sont vifs, parce que la pensée y abonde; ils y sont doux, parce que l'amour y est avec la pensée. Or, quand Dieu se fut fait voir à l'homme et que l'Évangile lui eut parlé, il est manifeste que la pensée dut s'élever, l'amour s'accroître, et que l'âme remplie jusqu'au bord ne put échapper à la conséquence de cette plénitude, qui était un accroissement de son intimité avec elle-même. L'homme antique n'avait que la nature pour horizon, et c'est en regardant le ciel qu'il allumait la lampe obscure de ses idées. Le chrétien, au lieu du ciel, eut Dieu lui-même pour spectacle; tout devint profond en lui, jusqu'à son re-

gard extérieur. Une vie cachée se forma dans son âme; des aspirations inconnues y naquirent; le monde, déjà si petit, s'abaissa d'un degré, et les saints purent dire avec une vérité dénuée d'orgueil : *Toutes les fois que je suis revenu du milieu des hommes, j'en suis revenu moins homme* (1).

Cependant la vie privée n'est pas tout entière dans l'âme; elle en franchit le cercle et déborde dans la famille. Là, près de Dieu et de notre âme, nous apparaissent trois personnes : la femme, l'enfant et le serviteur, trois faiblesses devant une force unique qui est l'homme. L'homme en abusait avant le christianisme, parce qu'il aimait mal et peu; et il ne connaissait qu'imparfaitement les joies de la famille, parce qu'il n'en remplissait qu'imparfaitement les devoirs. L'Évangile, en dilatant son cœur, lui a donné aussi des épanouissements plus purs et des attachements plus vrais. Le sanctuaire domestique s'est transformé. La femme, qui n'était qu'un bien d'un ordre inférieur, mal protégée par une jeunesse trop courte, est devenue, après Dieu, le bien premier de son époux; des serments inflexibles ont consacré sa destinée; et, la vertu couronnant sa beauté, elle a pu braver l'âge et conquérir un respect qu'elle emporte au tombeau. Ses fils croissent autour d'elle comme des rejetons inséparables; et, à mesure que décline sa vie, la leur, en s'embellissant et en se fortifiant, lui fait à la fois un trône et un rempart. La majesté maternelle succède lentement à la royauté de

(1) *Imitation de Jésus-Christ.*

ses jeunes années ; et ce passage insensible d'une puissance à une autre, toujours soutenue par l'image inviolable du Christ, lui donne une immortalité que l'injure peut atteindre, mais non pas détruire. La mère renouvelle l'épouse ; et, en présentant un jour les fruits de ses entrailles aux autels où elle les a conçus, elle reprend dans leurs fêtes nuptiales ses propres habits de noces ; et, déjà veuve ou compagne encore, elle rentre à son foyer demi-séculaire avec une seconde postérité pour avant-garde de sa mort. L'enfant, à son tour, hérite des droits et des sentiments que le christianisme a fait germer dans le sein de sa mère. Introduit, dès sa naissance, aux portes de l'éternité, il puise dans l'eau sainte répandue sur son front un caractère invisible, mais tout-puissant ; la main de son père ne le touchera qu'avec épargne ; il grandira sous le toit qui l'a reçu comme un ancêtre qui doit y régner, et le pressentiment de son règne le couvrira du bouclier qui fait les forts, en même temps que la grâce de son âge lui donnera la tendresse qui fait les heureux. Le serviteur aussi, revêtu de la même onction sortie des plaies du Christ, n'a point été oublié dans le changement des destinées. Esclave autrefois, il est devenu libre ; étranger à tout le moins, il est devenu frère. Au lieu des stigmates de la servitude ou des signes de l'indifférence, il porte à son visage l'honneur du service utile, et dans ses mains l'étreinte généreuse de la fidélité. Ses ans ne l'effraient pas ; il sait que la reconnaissance lui donnera le temps de mourir, et que la charité ne lui refusera pas la prière qui obtient et la mémoire qui glorifie.

Ainsi, Messieurs, s'est accrue la vie privée par le christianisme. Ainsi l'homme, retrempé dans les bénédictions antiques, a-t-il retrouvé dans son âme et dans sa maison quelques traces des fortunes de son premier berceau. Était-ce un crime de ne pas les rejeter? était-ce un abaissement que d'aimer davantage?

Cependant, je ne veux pas vous le dissimuler, l'attaque est sérieuse; il s'agit de savoir si la vie privée n'a pas, chez les chrétiens, étouffé ou du moins affaibli la vie publique; et, pour comprendre l'importance de ce doute, il faut nous rendre compte de ce qu'est cette autre vie que nous appelons publique.

Dans la vie privée, l'homme est en face de lui-même; dans la vie publique, il est en face d'un peuple. Là, ce sont ses devoirs et ses droits personnels, son perfectionnement et sa félicité propres, qui commandent sa sollicitude; ici, ce sont les devoirs et les droits, le perfectionnement et la félicité d'un peuple qui préoccupent sa pensée. Et, comme évidemment un peuple est plus qu'un homme, évidemment aussi la vie publique est supérieure à la vie privée. La vie privée, toute seule, touche à l'égoïsme; ses vertus mêmes, si elles ne prennent leur vol dans une région plus vaste, se corrompent aisément sous l'empire d'une étroite fascination. En voulez-vous la preuve? ouvrez l'histoire. Elle ne nous montre jusqu'ici que deux sortes de peuples : les uns façonnés à la vie publique; les autres frustrés de toute part à la direction de leurs affaires et tenus en tutelle sous un maître qui ne leur accorde que de vivre sans se plaindre à l'abri des lois qu'il leur fait. Or voici pour

ces peuples-là les conséquences de leur condamnation à la vie privée.

Toute activité publique leur étant impossible, il ne leur reste comme moyen d'élévation que la richesse, et pour occupation sérieuse que de l'acquérir. L'esprit de lucre s'empare des cœurs. La patrie, qui est le lieu des grandes choses, se change en une place de commerce. Elle a des facteurs pour citoyens, des comptoirs pour tribune, et la Banque ou la Bourse pour Capitole. Les générations y dédaignent les lettres, parce qu'elles ne conduisent pas à la fortune; et, si la nature, toujours féconde malgré les hommes, y produit encore de vifs esprits, on les voit, déserteurs de leurs dons et renégats du génie, transformer leur muse en courtisane et trahir, par soif de l'or, la pudeur et la vérité. Les poëtes aspirent à la dignité d'hommes de finances, et le bruit de la gloire leur paraît un songe devant le bruit de l'écu. Toute charge se mesure à son traitement, tout honneur à son profit. Les plus grands noms, s'il y a de grands noms dans une telle société, apparaissent derrière des œuvres d'industrie; et ces œuvres, utiles à la troisième ou quatrième place, prennent avec ingénuité le premier rang, qu'on ne leur conteste pas. Ceux-là même qui administrent les intérêts généraux ne dédaignent pas de s'enrichir comme de simples particuliers. Nul ne sait être pauvre, pas même les riches. Le luxe croît avec la cupidité, et ce débordement des goûts partage le peuple en deux fractions qui n'ont plus rien de commun : ceux qui jouissent de tout, et ceux qui ne jouissent de rien. Au lieu que dans les pays de vie publique,

l'honneur de prendre part aux affaires excite une généreuse ambition, et place au sommet de la cité un glorieux contre-poids des basses tendances de la nature humaine; ici, chez les peuples de vie privée, rien n'arrête le cours du sang et de l'abjection. La cupidité commence, le luxe suit, la corruption des mœurs achève.

Car une conséquence de la richesse dans les nations tenues en tutelle, pour ne pas dire en servitude, c'est l'oisiveté; et l'oisiveté est la mère inévitable de la dépravation. Que faire de soi quand on n'a plus à gagner son pain ni sa fortune, et qu'au milieu d'une abondance qui épargne toute peine, on n'aperçoit rien sur sa tête qui appelle le travail par la responsabilité? Là où la vie publique est établie, tout homme riche est patricien ou peut le devenir. A l'instant où cesse l'occupation de ses propres intérêts, les intérêts de la chose commune lui apparaissent et sollicitent son génie et son cœur. Il lit dans l'histoire de ses pères l'exemple de ceux qui ont honoré un grand patrimoine par un grand dévouement, et pour peu que l'élévation de sa nature réponde à l'indépendance qu'il s'est acquise ou qu'il a reçue, la pensée de servir l'État lui ouvre une perspective de sacrifices et de labeurs. Il lui faudra parler, écrire, commander par son talent, et soutenir ce talent, quelque noble qu'il soit en lui-même, par cette autre puissance qui ne souffre jamais impunément d'éclipse, la vertu. Dès ses jeunes années, le fils du patricien, c'est-à-dire de l'homme public, envisage avec passion l'avenir qui l'attend en face de ses concitoyens. Il ne dédaigne

pas les lettres, car les lettres, il le sait, c'est la suprématie de l'esprit, c'est, avec l'éloquence et le goût, l'histoire du monde, la science des tyrannies et des libertés, la lumière reçue des temps, l'ombre de tous les grands hommes descendant de leur gloire dans l'âme qui veut leur ressembler, et lui apportant, avec la majesté de leur souvenir, le courage de faire comme eux. Les lettres sont le palladium des peuples véritables; et, quand Athènes naquit, elle eut Pallas pour divinité. Il n'y a que les peuples en voie de finir qui n'en connaissent plus le prix, parce que, plaçant la matière au-dessus des idées, ils ne voient plus ce qui éclaire et ne sentent plus ce qui émeut. Mais, chez les peuples vivants, la culture des lettres est, après la religion, le premier trésor public, l'arome de la jeunesse et l'épée de l'âge viril. Le jeune patricien s'y plaît et s'y donne; il s'y plaît comme Démosthène, il s'y donne comme Cicéron; et toutes ces images du beau, en le préparant aux devoirs de la cité, lui font déjà une arme présente contre les erreurs trop précoces de ses sens. Des lettres il passe au droit. Le droit est la seconde initiation à la vie publique. Si chez les peuples serfs il ne conduit qu'à la défense des intérêts vulgaires, chez les peuples libres il est la porte des institutions qui fondent ou qui sauvegardent. Ainsi se forme, en de hautes méditations et de magnanimes habitudes, l'élite nationale d'un pays. Si la richesse y produit encore des voluptueux, elle y produit aussi des citoyens. Si elle énerve des âmes, elle en fortifie d'autres. Mais là où la patrie est un temple vide, qui n'attend rien de nous que le silence et le passage,

il se crée tout autour, dans une oisiveté formidable, une énergique débauche. La force des âmes, s'il leur en reste, se dépense à se flétrir. Des têtes vides portent le poids des grands héritages, et des cœurs usés se traînent après des dignités qui leur ressemblent. Un échange se fait entre la corruption des sujets et la corruption de leurs maîtres. Ceux-ci, n'ayant rien à faire non plus, parce que tout leur est permis, donnent le branle à la dévastation des mœurs; et tout s'en va, d'un pas unanime, au lieu où la Providence attend les peuples indignes de vivre.

Ajoutons, pour finir, un dernier trait.

Dans les pays de vie publique, le citoyen est inviolable : c'est-à-dire que ses biens, son honneur, sa liberté et sa personne sont à l'abri de toute atteinte arbitraire, et que, protégé à la fois par une législation souveraine et une invincible opinion, la loi seule dispose de lui; non pas la loi morte, mais une loi vivante dans une magistrature qui elle-même est indépendante de tout, excepté de ses devoirs. Cette sécurité profonde, que le crime seul peut troubler, élève les caractères. Chacun se sent chez soi serviteur du juste par une obéissance honorable, mais tout-puissant contre les erreurs du pouvoir, quel qu'il soit. Un noble respect de la chose publique, un dévouement sincère pour une autorité qui ne peut pas le mal, naissent de cette confiance en soi-même. La patrie tout entière respire à l'aise sur le sol que Dieu lui a donné; les injustices ou tels maux qui la traversent encore ne sont plus que des accidents attachés aux choses humaines, semblables à ces nuages

qui passent sur le ciel dans les climats les plus fortunés. Combien il en est autrement dans les pays de vie privée ! La loi elle-même s'y abaisse devant le caprice d'une volonté qui ne peut pas être prévue ; la magistrature, mobile et dépendante, y obéit à d'autres ordres que ceux de la justice ; et chacun, averti que son sort est entre les mains d'un seul homme, se retire dans une crainte qui domine ses actes, ses paroles et jusqu'à sa pensée. Le plus bas des sentiments, la peur, devient l'âme de ce peuple. L'hypocrisie se glisse derrière la peur, pour la diminuer ; l'adulation pour la dissimuler. Entre ces trois vices, qui s'invitent et se justifient l'un par l'autre, les cœurs s'avilissent, les caractères tombent, il ne reste debout que la servitude, et de certain que le mépris.

Voilà, Messieurs, en peu de mots, où la vie privée, quand elle est toute seule, conduit les nations. L'homme est un être complexe : il a reçu de Dieu un corps qui lui donne la vie naturelle, une intelligence qui lui commande la vie intellectuelle, une âme qui l'élève à la vie religieuse, une famille qui lui permet la vie domestique : mais il a reçu aussi de la même main une patrie, le droit et la nécessité de vivre en commun avec ses semblables ; et il ne peut abdiquer cette vie, pas plus qu'aucune autre, sans déchoir de lui-même et se vouer à une infaillible dégradation, qui est l'instrument et le précurseur de la mort. Quand donc on accuse le christianisme d'avoir étouffé la vie publique sous la vie privée, on lui porte incontestablement un coup profond, puisque c'est l'accuser d'être dans le genre humain le propagateur de

la cupidité, de la corruption des mœurs et de l'avilissement des caractères.

J'affirme d'avance qu'il n'en peut être ainsi; je suis certain, avant tout regard jeté au dehors, qu'un principe de vie fondé sur l'Évangile ne peut amener de tels résultats, et que la vie des chrétiens, honorable et utile dans l'ordre privé, l'a été aussi dans l'ordre public.

Recourons à l'histoire, c'est elle qui doit nous juger. Depuis Jésus-Christ, l'histoire n'a que deux pages : l'Orient et l'Occident. La page de l'Orient est courte. Jamais l'Orient n'a pu arriver à la vie publique. Mélange impur des traditions asiatiques et de la décadence grecque, il a langui mille ans, de Constantin à Mahomet II, entre des sophistes, des eunuques et des baladins ; et, après avoir enfanté un schisme inepte, lui qui avait vu naître la vérité, il est tombé de tout le poids de sa bassesse entre les mains de l'étranger. Le Coran, son vainqueur, le tient à ses pieds; et, incapable lui-même d'en régénérer la poussière, il continue sous une autre forme la lamentable destinée de cette partie du monde, la première en beauté, et depuis trop longtemps la première en malheurs. Dieu a voulu nous montrer, par ce solennel exemple, que la vie chrétienne elle-même, là où la vie publique n'existe pas, ne peut éviter tôt ou tard les désolations du schisme et la captivité de sa doctrine.

Laissons là l'Orient. Terre de la servitude et de l'abjection, le christianisme n'a pu y vivre sous sa forme vraie, qui est la forme catholique. Laissons-le jusqu'au jour où la Providence, satisfaite de nous avoir donné

dans ses misères de si grandes leçons, lui rendra d'un même coup la gloire des peuples libres et la plénitude de la vérité. C'est l'Occident qui est le centre vivant du christianisme, c'est là qu'il nous faut étudier son influence sur la vie publique des nations.

Comme l'Orient, et plus tôt que lui, l'Occident avait été la proie des barbares; et si, maîtres de son sol, ils le fussent aussi devenus de sa foi, c'en était fait du christianisme dans l'humanité. Dieu ne le permit pas. Ces fortes générations qui ne connaissaient que le charme de la guerre et l'ordre des camps, s'émurent d'une civilisation plus douce que la leur; et le flot de l'Évangile, qui couvrait déjà tout l'empire romain, monta jusqu'à leur âme pour la subjuguer. Le Sicambre courba sa tête devant celle du Christ; sa framée s'abaissa devant la croix; et ceux que ni le Rhin, ni les Alpes, ni les Pyrénées, ni les légions romaines, n'avaient arrêtés, se suspendirent à la voix des évêques leur annonçant un Dieu faible et humilié par amour. Au moment même où le vieux monde grec, s'acheminant à sa ruine morale, torturait l'Évangile dans les hérésies persécutrices et avilissait dans de faux conciles présidés par la puissance impériale la majesté de la hiérarchie apostolique, les barbares acceptaient avec simplicité la parole de Dieu; et, non contents de lui ouvrir leurs cœurs, ils élevaient ses évêques à la dignité d'hommes d'État, en leur donnant une part aux affaires et aux délibérations de la patrie.

Toutefois ces magnifiques rudiments pouvaient échouer dans la théocratie. En élevant l'épiscopat, et,

par une conséquence nécessaire, le souverain pontificat, à la vie publique, les nations modernes avaient à craindre de se placer temporellement sous une tutelle qui leur ôterait la direction des choses propres de la cité. La Providence et leurs traditions les délivrèrent de ce péril. Accoutumés, soit comme tribus, soit comme soldats, à se choisir des chefs, nos ancêtres conservèrent dans la soumission de leur foi le souvenir de leur liberté patrimoniale, et greffèrent sur le christianisme les institutions qu'ils avaient apportées de leurs forêts. Une monarchie humaine se fonda par eux à côté de la monarchie divine; une aristocratie civile et guerrière à côté de l'aristocratie de l'épiscopat. Tacite, racontant à son siècle les mœurs des Germains, avait dit cette parole célèbre : *Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt :* — « Ils demandent leurs rois à la naissance, leurs chefs militaires au courage. » Cette parole fut comme la loi du monde nouveau. Tandis que l'Orient courbait sous le césarisme un front déshonoré et s'enveloppait fastueusement dans la toge d'une noblesse fictive, l'Occident s'asseyait sur une hérédité tempérée d'élection, et se créait un patriciat par l'épée et par la terre : par l'épée, qui fait le dévouement; par la terre, qui fait l'indépendance. Les affaires générales, au lieu de se traiter dans un conseil de fonctionnaires révocables ou dans un sénat aussi nul par l'empire que grand par le nom, durent se traiter dans des assemblées qui avaient tout à la fois le prestige et la réalité de la grandeur. Les évêques y parurent à la droite des barons; et la parole humaine, silencieuse depuis César,

se retrouva sous une forme qu'elle n'avait pas connue, tout ensemble religieuse et civique, empruntant à l'Évangile son onction, aux camps leur virilité, à la nation sa majesté souveraine. Par là, tout d'un coup l'Occident se trouva placé, à l'origine même de ses destinées, sous l'inspiration de la vie publique. Les vieilles libertés germaniques s'alliant aux jeunes libertés de l'Évangile, on vit la cité des temps nouveaux s'élever sur les débris de l'antiquité; et Rome, déjà morte, Athènes, qui n'était plus, Jérusalem, ensevelie sous sa malédiction, toutes les trois éteintes, mais immortelles, se réveillèrent vivantes dans une république plus vaste et plus sacrée que la leur, qui avait le Christ pour chef, l'Évangile pour charte, la fraternité des hommes et des nations pour ciment, l'Europe pour frontière, et l'éternité pour avenir. Ce qui avait manqué au christianisme jusque-là, un peuple, lui était donné. Au lieu de ce cadavre sanglant qu'on appelait l'empire romain, et de cette société ridicule qui s'appelait l'empire grec, le christianisme avait un peuple, barbare, il est vrai, mais jeune de corps et sain d'esprit, capable de racheter de grandes fautes par de grandes vertus, et assuré de se polir par le seul cours du temps et de la vérité.

Tous ces éléments, mêlés ensemble sous des formes nouvelles, la religion et la guerre, la naissance et l'élection, l'indépendance et la fidélité, préparèrent les âmes à quelque chose qui n'avait pas de nom dans l'histoire, et qui est demeuré célèbre et cher après avoir disparu. Les anciens avaient connu le courage, mais un courage mis au service de la patrie pour la défendre et l'agran-

dir, et qui, ne se rattachant à aucune autre vertu que lui-même, à aucun autre sentiment plus doux et plus vaste, ne laissait au héros qu'un nom, celui de soldat, à la gloire qu'un titre, le mépris de la mort. Noble métier sans doute, et digne de respect ! Le barbare aussi était soldat; comme le Grec ou le Romain, il méprisait la mort, et, comme eux, il aimait sa patrie. Cependant, baptisé dans la lumière et la douceur du Christ, il avait eu de son épée une autre révélation, une parole qu'elle n'avait pas dite à Thémistocle, et que les Scipions n'entendirent jamais. L'épée disait à Thémistocle : Sois fort pour ton pays et grand pour toi-même. Elle disait au chrétien : Sois fort pour ton Dieu, clément pour les faibles, esclave de ta parole, et jusque dans la fureur du sang n'oublie pas l'amour promis, et songe à tes couleurs. C'était la chevalerie. Le chevalier était l'homme de guerre attendri par l'amour de Dieu et par un autre amour délicat né de l'élévation que la femme avait reçue du christianisme. Dès son enfance, le fils du baron chrétien apprenait à manier les armes, mais il apprenait aussi à aimer Dieu pour le servir; et, quand une glorieuse puberté avait passé de son cœur à ses sens, il avisait dans une affection respectée de lui-même le secours tout-puissant de sa vertu. Entouré de ses proches vivants, en face de ses ancêtres morts, il venait à l'autel ; il y prononçait des serments où Dieu, la patrie, le pauvre et l'amour se rencontraient sans s'étonner, et, ce grand jour dans sa mémoire, il partait pour les champs inconnus de l'avenir, incertain de ce qu'il trouverait sur sa route, mais sûr de ne trahir

jamais la foi jurée et de mourir en preux, s'il lui fallait mourir. Quelquefois il cachait son nom, ses chiffres, sa gloire, mais il en restait assez pour reconnaître le chevalier; et, dans ces occasions même où la prudence conduisait le courage, il disait avec Tancrède :

> Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur;
> Les mots en sont sacrés : c'est l'amour et l'honneur.

L'honneur, j'allais l'oublier. L'honneur fut dans tout l'Occident l'âme et l'auréole de la vie publique. Ce n'était pas la gloire trop chère à l'orgueil, ce n'était pas la vertu toute seule, avec ses sobres inspirations; c'était plus que la gloire et plus que la vertu : un sentiment chaste de soi-même, une crainte infinie de toute honte méritée, la plus haute délicatesse dans la plus sainte pudeur. C'était saint Louis captif et disant à son vainqueur, sous la menace de la mort : *Fais-toi chrétien, et je te ferai chevalier.* C'était Duguesclin, Bayard, Godefroy de Bouillon, caractères nouveaux qu'ignorait l'antiquité, qui eussent ravi Plutarque, tout accoutumé qu'il était aux âmes illustres, et dont le resplendissement, conservé d'âge en âge, illuminait encore les temps dégénérés de Louis XIV. L'honneur est la ligne équinoxiale de l'humanité; l'humanité s'échauffe et se purifie à mesure qu'elle en approche, elle se glace et se ternit à mesure qu'elle s'en éloigne.

Retournons maintenant par la pensée aux murs de Constantinople; entrons dans ces arènes où d'ignobles factions se disputent devant l'empereur les applaudissements de la multitude. Pénétrons dans ces palais

qu'habite la manie théologique, que la persécution ensanglante et que la mollesse diffame; regardons ces eunuques qui gouvernent, ces sénateurs qui se courbent, ces soldats qui achètent la paix, ne pouvant plus la conquérir, cette ruse qui trahit ceux-là mêmes qu'elle implore pour sauver l'empire : voilà l'Orient, c'est-à-dire une chrétienté où la vie publique avait péri.

Cependant, Messieurs, l'Occident ne vous est pas connu tout entier. Sous le sceptre des rois chrétiens, au-dessous des évêques et des barons, il y avait le peuple. Le peuple est le fond de la société humaine. Il se compose de tous ceux qui travaillent pour vivre, parce que le travail de leurs ancêtres ou le leur propre ne les a pas encore élevés à l'indépendance d'un patrimoine suffisant. Le peuple est le sol vivant de la patrie. C'est de lui que part tout ce qui monte, c'est en lui que rentre tout ce qui descend. Incapable de gouverner, parce que le temps et la science lui font défaut, il a besoin cependant aussi de la vie publique, soit pour n'être pas opprimé, soit pour ne pas se flétrir au contact uniforme des intérêts et des besoins. On vit donc en Occident, par le progrès naturel des choses, les communes se fonder. L'Église avait été la première citadelle de la liberté, le château la seconde; la commune fut la troisième. République obscure, mais respectée, elle eut la charte de ses droits, elle eut son conseil, ses chefs, sa milice et son drapeau. Sous cette protection sérieuse, qui liait l'honneur des classes plus faibles à celui des classes plus fortes, se forma dans la société chrétienne, non pas seulement par les arts libéraux, mais encore

par le commerce et l'industrie, si méprisés des anciens, une arrière-garde de savoir et de probité qui prit rang dans les destinées de l'Europe, et se prépara pour elle-même un avénement plus complet à la vie publique. Ce qui restait de l'esclavage légué par le monde ancien au monde nouveau tendit chaque jour à s'adoucir, puis à disparaître. L'ouvrier fut libre, et, averti par l'exemple de l'Église, de la noblesse et de la bourgeoisie, que tout homme isolé est un homme perdu, il s'associa pour être respecté. S'il eut encore des maîtres, il eut aussi des droits; il ne fut plus seul en présence de la richesse, ni seul non plus en présence du malheur.

Ainsi, Messieurs, du prince au pauvre, du souverain pontife à l'artisan, s'établit dans la chrétienté politique une hiérarchie où chacun avait sa place, son pouvoir et son honneur, et où, nul n'étant seul, tout le monde était quelque chose; vaste assemblée d'hommes divisés par nations, et où se réalisait, malgré les vestiges subsistants des mœurs barbares, cette forme de gouvernement, composé de monarchie, d'aristocratie et de démocratie, qu'Aristote estimait la meilleure, et dont saint Thomas d'Aquin donnait après lui cette description : « Le gouvernement est parfait dans une ville ou dans un peuple lorsqu'un seul y préside à tout selon la vertu, qu'il a sous lui des grands qui partagent son autorité selon la vertu, et qu'enfin l'un et l'autre principat est la chose de tous, soit parce que tous peuvent élire, soit parce que tous peuvent être élus (1). »

(1) *Somme théologique*, première-seconde, quest. 105, art. 1.

Mais, Messieurs, ce sont les actes qui décident de la valeur des hommes et des institutions : sachons donc quels furent les actes de l'Occident chrétien.

Depuis que l'histoire existe, et que Moïse d'une part, Homère et Hérodote de l'autre, en ont tracé les premiers linéaments, nous n'apercevons dans le monde qu'une grande lutte, celle de la plus formidable masse de terre qui existe contre la moindre de toutes, la lutte de l'Orient contre l'Occident. Berceau de l'homme et de ses races, terre religieuse mais servile, l'Orient n'a cessé d'aspirer à la domination de toute sa postérité. La Bible nous le montre fondant les premiers empires et menaçant du fond de ses capitales le reste de la terre. Dieu, qui avait d'autres vues, lui opposa l'Europe, et Homère, historien de sa providence, nous a raconté dans la chute de Troie le prélude des deux prédestinations. Marathon et Salamine succédèrent; le grand roi tourna le dos à ces petites républiques, dont la parole allait jusqu'à Persépolis importuner son sommeil. Alexandre porta le troisième coup, et du Granique à l'Indus, l'Asie s'étonna d'obéir à la pensée d'un Macédonien. Il lui fallut mille ans pour obtenir un vengeur. L'Arabie le donna, et Mahomet, pontife, législateur et conquérant, se présenta, des colonnes d'Hercule au Pont-Euxin, sur une ligne de douze cents lieues, au christianisme campé sur l'autre rive des destinées. L'Europe et le Christ retrouvaient le vieil ennemi, mais bien autrement formidable qu'il l'eût jamais été. Ce n'était plus l'Asie retenue à ses extrémités dans les langes de Confucius et de Bouddha, contenue à son

centre par les doctrines pacifiques de Zoroastre; c'était l'Asie armée d'une religion toute jeune, et conduite par un esprit qui faisait de l'épée une croyance et un apostolat. Il fallut voir tomber sous le joug les conquêtes d'Alexandre et des Romains, les églises primitives, et jusqu'aux lieux sacrés où reposaient la mémoire des patriarches, les os des prophètes et les traces encore chaudes du Sauveur des hommes. Un déisme facile servant de support à des mœurs dépravées, une adoration de Dieu dans la guerre et le succès, une obéissance aveugle aux lieutenants de l'islam, c'était l'Asie telle que Mahomet l'avait faite, telle qu'elle régnait sur une moitié du monde, en convoitant l'autre et en y poussant d'heure en heure ses fanatiques escadrons.

Constantinople n'y pouvait rien, qu'y périr un siècle plus tôt ou un siècle plus tard. Ce fut l'Occident qui se chargea de sauver le monde encore une fois. La chevalerie, reprenant les routes d'Alexandre, y arrêta pendant trois siècles le flot de l'erreur. Jérusalem revit la croix, tandis qu'à l'autre extrémité du champ de bataille l'Espagne chrétienne regagnait pied à pied le terrain perdu de la civilisation, et renfermait dans Grenade les restes d'une fortune qui devait s'achever sous le regard d'Isabelle et de Ferdinand. Je sais, Messieurs, que le dix-huitième siècle vous a tenu sur ces guerres héroïques un autre langage que le mien; mais le dix-huitième siècle était trop jeune pour l'histoire : il la lisait en enfant, et, grâce aux révolutions qui ont mûri notre âge, nous la lisons en hommes. Deux fois dans cinquante ans nos armées ont retrouvé les vestiges des croisés,

et l'Orient a vu le christianisme décider de son sort sous des drapeaux dont les couleurs étaient changées, mais dont l'ascendant n'avait plus de rival. Le croissant, vaincu sous les murs de Poitiers par les Francs de Charles-Martel, aux champs de Grenade par Ferdinand, dans les eaux de Lépante par un autre Espagnol, devant Vienne par Sobieski, le croissant a reçu de nous, tout à l'heure, l'injure dernière que la fortune fait à ceux qu'elle a condamnés : nous l'avons défendu, et l'épée de Godefroy de Bouillon a signé le sursis accordé par le Christ à son adversaire expirant.

Maîtres de l'Orient par la route des croisades, nous l'avons pris à revers par un chemin que l'antiquité ne connaissait pas. L'Atlantique, ouvert à nos vaisseaux, nous a révélé le monde, et nulle terre, si protégée qu'elle fût par ses glaces ou par son soleil, n'a pu échapper à la curiosité de notre science ni à l'ardeur de notre foi. Jésus-Christ a promené son pavillon sur toutes les mers, en y portant avec lui la suprématie de ceux qui l'adorent, et désormais nos lois, nos mœurs, nos armes, notre commerce, notre industrie, tous nos arts et tous nos desseins planent sur l'univers, étonné d'avoir pour dominateur le plus étroit et le plus faible des continents sortis de la main de Dieu. En trois siècles, d'Auguste à Constantin, le christianisme a conquis Rome; en cinq siècles, de Clovis à Charlemagne, il s'est assujetti les barbares, dont il a fait des peuples nouveaux; en six siècles, de Godefroy de Bouillon à Sobieski, il a surmonté l'islamisme, et l'a réduit à cette impuissance qui est le prélude de la mort; en trois

siècles, de Vasco de Gama aux jours encore sans nom de notre vie présente, il a pris possession de tous les rivages baignés par des flots, en attendant le jour inévitable où il règnera sur les portions de l'humanité que l'éloignement ou la profondeur des terres a jusqu'ici soustraites à son action. On peut se persuader, il est vrai, que lui-même périra dans son triomphe, en laissant sur son tombeau la raison humaine dégagée tout ensemble des obscurités de l'ignorance et des mystères de la foi. C'est là une illusion permise à notre liberté, et dont il est inutile de discuter ici le mérite, puisque toujours est-il que l'Occident chrétien a fait son œuvre, l'œuvre la plus vaste et la plus forte dont l'histoire, en six mille ans, ait immortalisé le bienfait.

Soit donc que l'on considère au dedans et au dehors, dans leur organisation politique ou dans leur épanchement, les nations modernes formées par le christianisme, il reste que la vie publique, loin d'y avoir été étouffée sous la pression de la vie surnaturelle, y a puisé une incomparable vigueur, une sève originale qui a exalté toute chose, l'honneur, la liberté, les lettres, les sciences, les arts, et a porté enfin la puissance militaire et civile de l'humanité régénérée à un point de grandeur qui n'avait pas d'exemple. Si le sénat romain pouvait ressusciter, si la Grèce pouvait s'assembler encore une fois aux champs d'Élis ou d'Olympie, et consacrer un jour à entendre Bossuet après Hérodote, ah! sans doute, malgré leur patriotisme revivant avec eux, les mânes généreux de ces grands peuples ressentiraient une émotion digne d'eux et digne de nous,

et leur acclamation saluerait un avenir accompli qu'ils n'avaient pas même prévu.

Cependant, Messieurs, en est-il du siècle où nous vivons comme des siècles qui nous ont précédés? Si la vie publique a eu, en Europe, depuis Clovis, un admirable développement, ne s'y est-elle pas à la longue épuisée, et les nations chrétiennes sont-elles autre chose aujourd'hui qu'une ruine tourmentée par le feu, une poussière soulevée par le vent? Que reste-t-il en eux de l'unité? et qu'y reste-t-il de la liberté? Une horrible division y produit à la fois la servitude et l'anarchie. On ne sait plus où marche ce grand corps de la chrétienté, qui tantôt se heurte à une démocratie sans limites, tantôt à une autocratie sans contre-poids, incertain de sa route et de son but, et plutôt semblable à un homme ivre qu'à une société. Que si le pouvoir et le droit y survivent quelque part, ce n'est point dans la portion soumise à l'autorité de l'Église, mais au sein des peuples qui se sont séparés d'elle par le schisme et l'hérésie. L'Angleterre, en Europe, les États-Unis, en Amérique, sont les derniers représentants d'un ordre à la fois libéral et assis. Partout ailleurs les nations chancellent, et leur repos, si elles en ont, n'est qu'une halte sous la main qui comprime leur respiration. D'où vient cet état de choses, et n'accuse-t-il pas l'impuissance d'une religion qui ne sait plus diriger ni contenir ses croyants?

Messieurs, c'est d'abord une erreur, quand il s'agit de l'influence du christianisme, de le découper en tronçons, et d'arguer contre lui de la faiblesse de telle ou

telle de ses parties, au lieu de le prendre dans son action totale sur l'humanité. Sans doute l'Église catholique seule renferme le christianisme tel que Dieu l'a fait, avec sa hiérarchie, ses dogmes, son culte, et la pleine efficacité sur les âmes de son intercession et de sa juridiction. Mais l'Église catholique n'a pas les bornes que vous lui croyez en la mesurant aux contours extérieurs de son existence visible. Partout, même dans les branches ostensiblement séparées de leur tige primordiale, l'Église entretient une séve régénératrice et produit des effets dont l'honneur lui appartient. C'est elle qui est encore le lien du schisme, le ciment tel quel de l'hérésie; ce qui y reste de substance et de cohésion vient du sang qu'elle y a répandu et qui n'est pas encore desséché, comme on voit des rameaux tombés à terre sous le tronc qui les porta conserver encore une végétation sensible à la lumière et à la rosée. La mort ne se fait pas en un jour au sein des esprits que la vérité illumina. Ils en gardent longtemps des reflets qui les éclairent, des impulsions qui les animent; et les opposer à la source d'où ils sont sortis et qui agit encore sur eux, c'est attribuer à un fils ingrat les mérites qu'il tient de sa race, et dont la trahison ne l'a pas tout à fait dépouillé. Ainsi l'Angleterre, dont vous venez de parler comme d'une exception à la décadence sociale des pays chrétiens, l'Angleterre, qui l'a faite ce qu'elle est? Est-ce depuis son schisme qu'elle a fondé les institutions à qui elle doit la paix dans la liberté, l'honneur dans l'obéissance, et la sécurité jusque dans l'agitation? Il n'en est rien, vous le savez. Les institu-

tions britanniques sont le monument d'un âge où l'Angleterre payait au Siége apostolique le tribut qu'elle appelait elle-même *le denier de saint Pierre,* et la main d'un archevêque catholique de Cantorbéry, la main fidèle et magnanime d'Étienne Langton, est à jamais empreinte sur les pages où remontent, de notre siècle à saint Louis, les traditions politiques de la Grande-Bretagne. Son esprit et ses lois se sont formées sous l'influence de l'Église, au même sanctuaire et dans la même foi qui lui avaient donné pour souverain saint Édouard le Confesseur. Les États-Unis, à leur tour, fils de la vieille Angleterre, en ont emporté les mœurs aux champs vierges de l'Amérique, et, n'y trouvant aucune trace d'antiquité qui leur permît de s'y asseoir à l'ombre d'une monarchie héréditaire et d'une aristocratie de naissance, ils ont fait de ce nouveau monde une république animée d'un souffle chrétien, quoique imparfait, montrant par cet exemple que la vie publique n'est pas attachée à une seule forme de gouvernement, mais qu'elle dépend surtout de l'esprit qui anime les peuples et de la sincérité qui coordonne leurs institutions. L'Angleterre règne chez elle et hors d'elle, parce qu'elle a conservé son droit public, en l'appropriant avec lenteur et sagacité au développement des âges, des idées et des besoins; les États-Unis règnent chez eux et sur eux, parce que, possesseurs d'une terre nouvelle, mais héritiers d'un esprit ancien, ils ont transporté les mœurs de leur illustre métropole aux rivages de leur jeune civilisation. C'est le christianisme qui est le père de ces deux peuples et le gardien

de leurs chartes. Aussi le comte de Maistre, parlant de l'avenir du monde, ne souhaitait pas à l'Angleterre de devenir chrétienne, mais seulement catholique, entendant par là, dans son langage à la fois orthodoxe et pénétrant, que ce qui manque à l'Angleterre, ce n'est pas la foi qui inspire, mais l'autorité qui conduit. Il n'en est pas, en effet, d'un peuple voué traditionnellement à l'hérésie comme d'un hérétique qui l'est devenu par un égarement de cœur personnel. Celui-ci s'est révolté, le peuple a reçu son erreur; il ignore la vérité plus qu'il ne la contredit, et, encore que tous ne soient pas innocents de leur ignorance, parce qu'ils pourraient la vaincre, beaucoup n'ont ni le temps ni la lumière qui rendraient leur état criminel devant Dieu. Ils appartiennent, selon l'admirable expression de la doctrine catholique, *à l'âme de l'Église*, enfants inconnus de leur mère, quoique portés dans ses entrailles, et qui vivent encore dans sa substance comme ils sont issus de sa fécondité.

Cette remarque faite, Messieurs, et elle est de la plus haute importance pour apprécier l'action du christianisme sur les destinées humaines, je confesse que la plupart des peuples catholiques sont aujourd'hui dans une crise violente qui ne permet ni à la liberté de s'établir, ni au pouvoir de compter sur le lendemain. Cela est vrai, il serait puéril de le nier, comme il est puéril de n'en pas voir la cause et d'en accuser le christianisme. A la différence de l'Angleterre, qui a conservé son droit public, les peuples du continent européen ont perdu le leur, et ne l'ont pas encore recouvré ou remplacé. Ils

l'ont perdu peu à peu, sous l'influence progressive d'une souveraineté gênée par le droit chrétien, et qui, usant avec une habileté persévérante des fautes et des maux de chaque siècle, a su, à la longue, dépouiller l'Eglise, la noblesse et les communes de leurs garanties acquises, et les réduire à une impuissance politique absolue, pour ne laisser debout et d'actif que le sommet de la société. Si, cette œuvre une fois close, les peuples modernes l'eussent acceptée, c'eût été l'Orient devenu le maître du monde, le Bas-Empire passé à l'état universel, toute vie publique éteinte, et l'Église elle-même menacée tôt ou tard de ce legs terrible que Constantinople a fait à Saint-Pétersbourg. Cela ne pouvait pas être. La race de Japhet, de Charlemagne et de saint Louis, c'est-à-dire la France, secoua en un seul jour l'œuvre de vingt générations, et l'on vit par terre, après tout le reste, ce qui avait espéré et tenté d'être seul quelque chose. Mais, par un malheur qui dure encore, la ruine du droit public avait entraîné dans la foi des peuples une ruine parallèle; le christianisme avait souffert en Europe une effrayante diminution de son règne, et, lorsque éclata l'effort de la France pour ressaisir son ancienne vie sous un aspect nouveau, l'irréligion conduisit ou plutôt égara ses coups. Tandis que la révolution d'Angleterre s'était accomplie sous l'empire du christianisme, la nôtre s'inspira du doute et de la négation; elle détruisit le sanctuaire sous prétexte de relever la France, ne se souvenant pas que les Romains avaient placé dans la même enceinte la tribune d'où parlaient leurs orateurs, et les temples d'où parlaient leurs dieux.

Cette méprise a, depuis soixante ans, bouleversé le monde et condamné à l'impuissance les plus généreux desseins. Toute cause dont la religion est absente, et à plus forte raison toute cause qui répudie la religion, est une cause où manque le premier fondement de l'humanité. Si la France eût accepté le concours de sa foi séculaire, concours qui vint au-devant d'elle avec un désintéressement dont la postérité n'oubliera pas le mérite, elle eût sans doute beaucoup souffert encore, parce que le rétablissement d'un droit public perdu est l'œuvre la plus laborieuse d'un peuple et d'un âge, mais du moins elle eût gardé dans ses tourmentes l'élément de la tradition et de la stabilité, la présence efficace de Dieu ; et l'Europe, au lieu d'être à peine au seuil de son avenir, porterait déjà le noble fardeau d'un édifice sérieusement commencé.

Mais, si malheureuse que soit une telle situation, si féconde en épreuves qu'elle puisse être encore, le christianisme n'en porte point la responsabilité, ou, plutôt, il y puise une nouvelle démonstration de sa généreuse influence sur la vie publique des sociétés humaines. D'une part, les peuples qu'il avait élevés n'ont pu s'accoutumer à la destinée de l'Orient ; après un court sommeil, ils ont réclamé leur droit public, incapables de vivre hors d'une cité régulière et de ployer mollement sous un repos acheté au prix de toutes les libertés qu'ils tenaient de leurs aïeux. Ils en ont appelé de Louis XIV à saint Louis, de Charles-Quint à Charlemagne, comme l'Angleterre en avait appelé de Henri VIII et d'Élisabeth à son antique parlement.

D'une autre part, le christianisme ayant été repoussé par une révolution mal conduite, ce mouvement, si juste dans ses causes, n'a pu s'asseoir après plus de soixante ans d'efforts, attestant ainsi par ses chutes qu'il avait trop présumé de lui, et que les peuples chrétiens, quoi qu'ils veulent tenter, ne l'accompliront jamais sans le secours de la foi qui les a faits ce qu'ils sont.

Voici maintenant l'avenir, et le voici, Messieurs, sous une infaillible alternative. Jamais encore une nation n'a recouvré ou remplacé son droit public perdu, si ce n'est une nation chrétienne. Les peuples païens avaient pu mettre au monde d'illustres cités; mais, une fois le premier souffle de leur vie publique évanoui, ils n'ont pu en ressusciter l'inspiration. Ni Athènes, ni Sparte, ni Rome, n'ont ravivé leurs institutions détruites et leur patriotisme éteint; elles ont peut-être encore produit de grands hommes, elles n'ont plus produit de citoyens. La liberté ne renaît pas de ses cendres par sa propre vertu, et, quand l'Angleterre, après les règnes que je citais tout à l'heure, eut reconquis son droit national, ce fut un miracle qui n'avait pas d'exemple, et qui, à lui seul, est une preuve saisissante de la divinité du christianisme. De même que naître est une chose naturelle, et que ressusciter est une chose miraculeuse, de même aussi, naître à la vie publique est, dans un peuple, l'effet des lois générales qui gouvernent la société; mais ressaisir la vie publique après l'avoir perdue, c'est l'effet d'une régénération qui vient de plus haut. L'Angleterre l'a pu parce qu'elle était chré-

tienne, et que, tout en gardant l'hérésie que lui avait infligée le pouvoir absolu, elle a rejeté avec horreur le scepticisme et l'incrédulité. C'est là ce qui a fait sa force contre les traditions politiques de Henri VIII et d'Élisabeth, et c'est ce qui la fait encore contre les agitations trop souvent impuissantes où le continent se débat sous ses yeux.

Il arrivera donc l'une de ces deux choses : ou l'Europe rentrera d'elle-même sous la lumière de l'Évangile, et par l'Évangile qui lui avait donné ses institutions, elle en recouvrera le glorieux patrimoine ; ou, persévérant dans l'orgueil d'une raison trompée, elle continuera de repousser Jésus-Christ, et, victime d'une corruption qui ne cessera de s'accroître, elle s'en ira de chimère en chimère et de chute en chute, au repos des générations qui n'ont plus d'autre liberté que celle du déshonneur. Alors aussi le christianisme deviendra le dernier asile des grandes âmes. Dégoûtées du spectacle de la servitude, elles se retireront plus à fond dans la vraie cité du chrétien, qui est l'éternité, et de là elles répandront sur le monde cette gloire des saints qui fleurit sur toutes les ruines, pour être aux temps les plus malheureux un témoignage et une espérance.

Messieurs, j'ai achevé ce que j'avais à vous dire de général sur la vie et ses différentes formes. Après vous avoir conduits de degrés en degrés jusqu'à la vie surnaturelle, la plus haute de toutes, je devrais vous entretenir des vertus qui en jaillissent comme son fruit et son expression. Mais déjà bien auparavant, dans une autre assemblée que celle-ci, j'ai traité de toutes les

vertus surnaturelles, telles que la foi, l'humilité, la chasteté, la charité, la religion et la sainteté, ne négligeant pas non plus de faire ressortir l'influence de ces vertus sur la société humaine quant au droit, à la propriété, à l'autorité, à la famille et à l'économie politique. C'est donc une œuvre accomplie, et il ne me resterait ici qu'à vous parler des moyens établis de Dieu pour nous communiquer la vie surnaturelle, je veux dire les sacrements, que je n'ai envisagés qu'une fois, à propos du commerce de l'homme avec Dieu et sous leur aspect le plus général. Me sera-t-il permis, Messieurs, de vous en exposer la doctrine, et de terminer ainsi, après plus de vingt ans, l'apologie totale de la foi chrétienne? Je l'ignore. Mais, que je doive vous retrouver ici ou ne vous y revoir jamais, que Dieu ferme ma bouche ou daigne l'ouvrir une dernière fois, je ne vous quitterai pas sans m'estimer heureux d'avoir fait une part dans mon ministère à cette ville qui fut le berceau de mon ordre, où saint Dominique eut la première vue et les premiers amis de sa pensée, et où j'ai rencontré, dans un digne archevêque, le successeur de cet illustre Foulques, bienfaiteur de mes pères et bouclier de la foi.

DISCOURS

POUR LA TRANSLATION DU CHEF

DE

SAINT THOMAS D'AQUIN

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-SERNIN DE TOULOUSE

LE 18 JUILLET 1852

DISCOURS

POUR LA TRANSLATION DU CHEF

DE

SAINT THOMAS D'AQUIN

Euntes docete omnes gentes (1).
Allez et enseignez toutes les nations.

Mes Frères,

C'est une parole bien simple que celle-là : *Allez et enseignez toutes les nations :* et cependant c'était une parole bien extraordinaire, puisqu'elle était dite à des gens qui ne savaient rien ; et eussent-ils su quelque chose, eussent-ils possédé toute la science dont le genre humain était alors le maître, c'eût été encore une étonnante et miraculeuse hardiesse que de dire à des hommes : *Allez et enseignez toutes les nations.* Car, pour enseigner toutes les nations, il faut que la doctrine ainsi commise à des lèvres mortelles se suscite à jamais des apôtres, c'est-à-dire des âmes qui se dévouent à la porter jusqu'aux extrémités du monde, abandonnant pour elle leur patrie, leur famille, leurs amitiés, leur langue native, tout ce qui fait l'espérance, le cours et l'illusion de la vie. Sans quoi le monde ne verra point

(1) Saint Matthieu, chap. 28, vers. 19.

l'effet de cette parole : *Allez et enseignez toutes les nations;* parce que le monde ne va point de lui-même au-devant de la vérité, heureux lorsqu'il la reçoit des mains qui la lui portent, et ne répond point au plus généreux des sacrifices par le mépris et la persécution.

Aussi faut-il à la doctrine, si elle veut parvenir à toute la terre et justifier le Maître qui lui en a donné l'ordre, lui faut-il plus encore que des apôtres : il lui faut des hommes capables de la défendre contre cette haine mystérieuse que le monde a vouée à la vérité, et qui le pousse à la combattre, tantôt par le raisonnement, tantôt par la ruse, tantôt par la violence et la proscription. Et comme la vérité est descendue du ciel sans armes, que Dieu l'a envoyée au milieu de nous ainsi qu'un agneau, selon sa propre expression, il est nécessaire de la défendre, non pas en répandant le sang, mais en donnant le sang; non pas en soldat, mais en martyr. Et plus ou moins, toute chose qui doit vivre ici-bas a besoin de ses martyrs, parce que toute chose, étant sujette à la discussion et à l'inimitié, a besoin d'hommes prêts à donner leur vie pour elle; et quand parmi nous une chose ne trouve plus de gens qui veulent mourir à son profit, cette chose n'existe plus, elle est morte : mais bien plus la vérité, parce que la vérité, nue et désarmée de sa nature, n'a de ressource pour se soutenir qu'une foi qui aille jusqu'au sang : et ainsi le sang, qui est la vie de l'homme, est aussi la vie de la vérité.

Encore les apôtres, aidés des martyrs, ne suffiront-ils pas à cette parole : *Allez et enseignez toutes les nations.*

Il y faudra joindre d'autres hommes simples et modestes, contents de peu, vivant au milieu des peuples sans richesse ni puissance, et cependant avec une autorité constante, respectée, remarquable par sa simplicité même. Ce seront les pasteurs, hommes de chaque jour, nourrissant leur troupeau de la vérité qu'auront prêchée les apôtres, et que les martyrs auront scellée de leur sang.

Mais sera-ce tout? et quand Dieu, le père de la vérité, l'auteur de cette parole : *Allez et enseignez toutes les nations*, aura trouvé parmi nous assez de héros pour faire des apôtres, des martyrs et des pasteurs, aura-t-il assuré l'œuvre de l'enseignement universel? Ne le croyez pas ; il lui manque encore une race particulière d'hommes, sans laquelle l'expansion de la vérité ne serait pas possible, et le règne de la lumière sur tous ne serait que le songe d'une impuissante bonté : il lui manque les docteurs. Et ce nom, mes Frères, vous avertit que nous touchons à l'objet imposant de la solennité qui nous rassemble, puisque ce titre de docteur est celui-là même qui orne le front et la mémoire de l'homme vénéré dont les reliques sont sous vos yeux.

Mais qu'est-ce donc que le docteur? Que fait-il? Quelle est sa part dans l'accomplissement de cette parole souveraine : *Allez et enseignez toutes les nations?* Étranger aux éloquentes pérégrinations de l'apôtre, au témoignage sanglant du martyr, aux paisibles cultures du pasteur, ou ne les connaissant que par un hasard qui les lui surajoute, quelle est sa mission dans l'œuvre propagatrice de la vérité? Est-ce lui qui la crée? Non,

car Dieu lui-même ne crée pas la vérité, il la voit en lui, et il la donne, et encore qu'il en fût le créateur, il n'appartiendrait pas à des hommes de la créer après lui ou avec lui : mais ni Dieu, ni l'homme, ni personne au monde ne crée la vérité, elle est éternelle, elle est de soi par soi.

Que fait donc le docteur, puisqu'il ne crée pas la vérité, qu'il ne la propage point par la parole, qu'il ne donne pas son sang pour elle, et ne la cultive point dans l'âme d'un troupeau confié à ses soins de chaque jour? Ce qu'il fait, mes Frères, je vais vous le dire : il fait ou développe la théologie, et par conséquent, ayant à célébrer devant vous l'un des plus grands docteurs de l'Église, si ce n'est le plus grand, je ne puis vous donner une idée de lui qu'en posant ces deux questions :

Quelle est la place que la théologie occupe dans le monde?

Quelle est la place que saint Thomas d'Aquin occupe dans la théologie?

Ces deux questions, à en entendre le simple énoncé, semblent ne vous promettre que des aperçus difficiles, austères, peu accessibles à la plupart de mes auditeurs. Mais qu'ils se rassurent. La vérité est comme l'univers : si l'univers contient des lois profondes que les mathématiques n'expriment qu'à l'aide de calculs incompris de la multitude, il sait les revêtir sous les yeux de tous de magnificence et de clarté; la lumière s'échappe de ces ombres abstruses, et les plus petits, en regardant le ciel, le comprennent et l'admirent aussi

bien que Newton. Il en est de même de la vérité : plus haute encore et plus profonde que l'univers, qui n'en est qu'une pâle manifestation, elle sait, soit qu'elle apparaisse dans l'Évangile et sur le visage du Christ, soit qu'elle se montre sur les lèvres de ses envoyés, mettre en eux la splendeur qui éclaire et la bonté qui touche. Ainsi la verrez-vous dans ce discours malgré l'indignité de son interprète, et, quoi que je lui ôte, il lui restera toujours assez pour vous instruire et vous pénétrer.

Je me demande quelle est la place que la théologie occupe dans le monde : par conséquent, c'est une question de lieu que je pose, car on ne peût savoir la place ou le rang d'un objet qu'en déterminant son lieu. Or il n'y a dans les choses que trois lieux existants : Dieu, l'intelligence, l'univers ; Dieu, qui est le lieu des esprits, l'intelligence, qui est le lieu de la pensée, l'univers, qui est le lieu des mondes. Dieu contient les esprits, l'intelligence contient la pensée, l'univers contient les mondes.

En laquelle de ces trois régions habite la théologie ? Ce n'est pas en Dieu, car la théologie raisonne, elle a des ombres, et en Dieu ne se trouvent ni déduction ni obscurité, mais une pleine et parfaite lumière. Ce n'est pas non plus l'univers qui est le lieu de la théologie : car l'univers n'est que l'ensemble des êtres matériels ; et la théologie n'est point un corps. C'est donc moins haut que Dieu et plus haut que l'univers qu'il nous faut la chercher, dans cette région moyenne à laquelle nous appartenons nous-mêmes par la partie la plus élevée de notre être : c'est l'intelligence qui est le lieu de la théologie. La théologie est une habitante de notre esprit,

une forme de notre pensée, et à ce titre elle est déjà quelque chose de grand. Mais ce n'est pas la connaître et avoir suffisamment déterminé sa place dans le monde que de s'arrêter là : il nous faut savoir la fonction qu'elle exerce dans notre esprit, le rang qu'elle y tient, ses rapports avec l'ensemble de nos facultés, et conclure de là ce qu'elle est entre Dieu, l'homme et l'univers.

Or le premier acte de l'esprit, son acte le plus simple, est ce que nous appelons la science. La science est la connaissance des réalités de la nature et de l'histoire : elle nous emporte de nous, qui ne sommes qu'un point et qui n'avons qu'une heure, aux immensités où se meuvent les mondes, et aux siècles peuplés des générations qui ne sont plus; elle nous dit des uns leurs phénomènes et leurs lois, des autres leur liberté, leurs passions, leurs vertus, leurs monuments. Oui, l'homme armé de sa seule intelligence a sondé les deux abîmes où il est suspendu, l'abîme de l'espace et l'abîme du temps. Il a porté sa main de l'équateur qui partage la terre, aux pôles qui régissent sa course, mesuré leur distance, déterminé l'orbite qui soutient sa demeure autour du soleil, et en fait une nef stable dans un mouvement qui ne se repose jamais. Il a de son regard embrassé le ciel, compté les astres, assujetti à ses calculs leurs influences et leurs relations, visité les profondeurs où ils se perdent, et là même où ses yeux ni ses influences ne pouvaient plus atteindre, ses sublimes pressentiments l'ont encore servi. Et pendant qu'il explorait cet océan privé de rivages, sans quitter le sol étroit qui le retient captif, il arrachait au passé

ses plus impénétrables secrets; il saisissait dans les mystères du langage la trace des séparations et des transmigrations des peuples, tirait de la fable des certitudes, évoquait la vie des nécropoles, et, scrutateur des ruines, en faisait jaillir l'humanité disparue, tenant ainsi d'une main le sceptre de la nature, de l'autre celui de l'histoire, et mêlant la science des actes de l'homme à la science des actes de Dieu.

Et pourtant, mes Frères, hommes mortels qui m'écoutez et dont je raconte les dons et la puissance, pourtant tout ce que je viens de dire, ces explorations, ces découvertes, ce magnifique enchaînement de faits et de lois soumis à votre génie, tout cela, si grand qu'il soit, n'est encore que le portique du temple et comme le vestibule de votre esprit. Vous vous étonnez peut-être, vous me demandez ce qui viendra donc après. Ah! ce qui viendra!... Nous étions tout à l'heure à l'extrémité des mondes, aux limites où les instruments mêmes que nous avons créés perdant leur force, l'homme peut à peine pressentir ce qu'il ne peut plus calculer: eh bien! là, aux confins des choses finies, et qui, parce qu'elles sont finies, demeurent petites dans leur immensité et font de la science qui les mesure un élément inférieur et initial de notre esprit, là, un horizon nouveau s'est dévoilé devant nous, l'horizon de l'infini. Prophètes sans effort, nous avons regardé par delà le ciel, et deux noms tombés sur nos lèvres nous ont révélé la lumière et la loi des êtres intelligents; nous avons nommé la vérité et la justice, nommé Dieu, qui est leur père; et notre âme, inclinée devant cette

première et inépuisable source de tout vrai, de tout bien, de tout beau, s'est relevée connaissant dans le Créateur ce qui ne se crée pas, et ayant dans la raison un reflet des choses que Dieu voit en lui éternellement.

Ainsi à la science s'est ajoutée la raison, à la connaissance des faits celle des causes, à l'obscure clarté du fini la clarté plus vaste et plus pure de l'infini. Je ne veux pas dire que, selon l'ordre des temps, la science ait précédé la raison; mais laissant là le mystère de leur génération successive ou simultanée, je mets l'une au-dessus de l'autre selon que l'une voit plus que l'autre. La science fait le savant, la raison fait l'homme; la science est de quelques-uns, la raison est de tous. C'est elle qui, se propageant et survivant à tout au milieu des peuples, engendre ce bon sens populaire qui, pour me servir d'une expression célèbre, *est le maître de la vie*. En vain une science parricide s'efforcera d'abolir dans l'esprit humain la notion de la justice, le nom même de la vérité, ou de les séparer de Dieu, qui est leur principe et leur siége, pour en faire je ne sais quelles filles des intérêts de l'homme : la raison toute simple, abandonnée à son seul cours, résistera dans l'âme des peuples aux blasphèmes du génie, et même avec des erreurs, maintiendra le nom, l'idée, le règne de la justice et de la vérité. Mais encore, pour se manifester et se défendre, la raison n'est pas réduite à cette seule forme, toute sublime qu'elle est, du bon sens populaire; elle en a une autre que Dieu lui a donnée, et par où, devenue méditative et profonde, habitante illustre de quelques âmes prévues et préparées, elle im-

pose sa gloire à toute la terre, et se fait un rempart des plus grands noms que l'homme ait portés. Je veux dire la philosophie : je veux dire ces hommes, Confucius, Zoroastre, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Épictète, admirables et bons génies, dispersés par la Providence le long des siècles, et qui même avant le plein midi de l'Évangile, luttant contre des ténèbres, dont ils n'étaient pas la cause, ont servi de leur éloquence la justice et la vérité, et obtenu des Pères mêmes de l'Église d'avoir un nom et un honneur dans leurs écrits, comme si nos docteurs eussent voulu les convertir à la foi malgré leur mort, ou plutôt transformer leurs travaux en un patrimoine naturel du christianisme. C'est qu'en effet quiconque voue son âme à la lumière supérieure *qui éclaire tout homme venant en ce monde*, et la défend dans son siècle par l'admiration qu'il inspire, celui-là, malgré les ténèbres involontaires qui lui restent, est un précurseur s'il n'est un héraut des doctrines plus hautes qu'il n'a pas connues.

C'est vous dire, mes Frères, que la raison, si élevée qu'elle soit, ne termine pas pourtant cette belle hiérarchie de notre esprit. La raison conçoit l'infini, l'éternel, l'absolu, le nécessaire ; elle tire de cette notion métaphysique la notion morale de la vérité et de la justice, et de toutes les deux le nom et la preuve de Dieu. Mais là, à ce faîte des choses, elle commence à se troubler ; elle cherche, elle hésite, elle se demande quelle est l'essence divine, quelle sa vie, ses conseils, ses volontés. Qui les lui dira? Comment une intelligence finie, abordée par un miracle de sa nature

aux rivages qui n'ont point de bornes, en mesurerait-elle la largeur, la hauteur et la profondeur? Un homme ne connaît pas la pensée d'un autre homme sous le voile de chair qui la lui cache : comment connaîtrait-il la pensée de Dieu! Il ne le peut sans doute que si Dieu la lui dit dans une conversation de son âme avec la nôtre. Et pourquoi cette conversation n'aurait-elle pas lieu? Pourquoi Celui qui s'est manifesté à nous par l'univers et la raison, ne poursuivrait-il pas cette œuvre de bonté sous une forme plus simple encore, sous la forme d'un esprit conversant avec un esprit? Ah! je le crois, Dieu, nous ayant fait comme des fils, nous a parlé comme à des fils; et autant il est impossible de concevoir un père qui n'aurait jamais parlé à ses enfants, autant il est impossible de concevoir un Dieu qui n'aurait jamais entretenu sa créature intelligente pour lui laisser dans le cœur des secrets de famille. Ces secrets, nous les avons; ces secrets sont notre plus précieux héritage, et ils ont un nom, le dernier que je dois vous dire : on les appelle la Foi. La raison fait l'homme, la foi fait le chrétien; la raison nous mène au bord de l'infini, la foi nous donne Dieu tout entier.

Mais il y a une chose que j'admire, c'est que la théologie n'a point encore paru. Où donc est-elle? D'où vient qu'elle ne se montre point? Scrutant avec vous le temple de notre âme, ce lieu que nous avons dit être le lieu de la théologie, nous y avons rencontré et défini la science, la raison, la foi, choses grandes, qui s'entr'aident les unes les autres et portent ensemble notre esprit jusque dans l'esprit de Dieu : quelle place reste

à la théologie? Qu'a-t-elle à faire maintenant? Y aurait-il quelque chose au delà de Dieu, et la théologie serait-elle la porte d'un monde où Dieu lui-même n'aurait plus le premier rang? Non, mes Frères, il n'y a rien au delà de Dieu connu par la science, la raison et la foi, si ce n'est Dieu vu face à face, dans la splendeur divine de son essence, et la théologie n'a point mission de nous le faire voir ainsi sur la terre. Quelle est donc sa mission? Il est temps de vous le dire, parce qu'à cette heure vous êtes en état de l'entendre.

Chose étonnante, mes Frères, et plus douloureuse encore qu'étonnante, ces trois éléments qui forment notre intelligence et ne devraient jamais se séparer, la science, la raison et la foi, ces trois éléments non-seulement peuvent s'isoler l'un de l'autre, mais ils peuvent devenir ennemis. La science peut dédaigner la raison, ne voir en elle qu'un songe décoré du nom de métaphysique, un effort stérile de l'imagination trompée, qui, des certitudes de la nature, veut s'élever par un élan conjectural à des régions inaccessibles pour nous; elle peut, allant plus loin encore, mépriser les notions de vérité et de justice, blasphémer le nom de Dieu, et réduire tout l'homme à des sens se débattant sur un peu de boue dans les voluptés d'une nuit. Cela s'est vu, tantôt dans le mystère d'obscures initiations, tantôt au plein jour de la discussion publique, et bien qu'il semble que le bruit de ces lamentables négations diminue à notre oreille, cependant il est encore assez terrible pour qu'en vous parlant des hostilités de la science contre la raison, je n'aie pas besoin de vous en donner

la preuve. De son côté, la raison peut s'élever contre la foi : engendrée, et nourrie des mystères les plus profonds de l'infini, accoutumée à des lumières qui s'élèvent des abîmes, elle s'irritera pourtant des obscurités contenues dans la parole de Dieu. Elle rejettera, sous prétexte de ne pas les entendre, des affirmations qui ne sont que l'éclaircissement de ses propres mystères, et, fille plus inconséquente encore que dénaturée, elle préfèrera la science qui l'insulte à la foi qui l'honore ; elle demandera des armes à la matière contre le Dieu de l'esprit, et l'on verra les sages unis aux savants, ennemis en tout le reste, conspirer dans une joie commune pour détruire l'Évangile du Christ et séparer l'homme de Dieu. Ce sont là, chrétiens, *ces guerres plus que civiles* dont parlait Tacite, les guerres que nous ont léguées nos aïeux et que nous lèguerons peut-être à nos descendants, parce que, s'il est difficile de ramener la paix parmi les nations qui ont une fois tiré l'épée, il l'est bien davantage encore de la rétablir entre les facultés mêmes de notre entendement.

Or cette paix de nos trois puissances, cette paix de la science, de la raison et de la foi, sans laquelle le monde est voué à un trouble éternel, cette paix première d'où naissent toutes les autres, vous le pressentez déjà, c'est la théologie qui la prépare, qui la signe et la fait. La théologie n'est ni la science, ni la raison, ni la foi, elle est toutes les trois dans un accord sublime; elle est le sommet conciliateur de notre esprit, le repos de l'âme se possédant tout entière et n'ayant plus qu'une ombre à franchir pour voir Dieu. Comme l'univers,

l'intelligence et la parole de Dieu, ne sont que les degrés d'une même connaissance, un triple portique d'une seule vérité, il est aisé d'entendre comment, passant de l'un à l'autre, puis les tenant embrassés d'un seul regard, la théologie les ramène à la lumière et à la béatitude de l'unité. Ainsi, du haut des montagnes, le voyageur contemple en un indivisible instant les collines, les vallées, les lacs, les forêts, les maisons habitées par l'homme, les chemins publics et les sentiers perdus, et de cette multitude d'objets épars et divers, il se fait sans peine un seul et ravissant spectacle. Mais autant le ciel l'emporte en grandeur sur la terre, autant l'infini surpasse l'immensité, autant et plus l'harmonie de la science, de la raison et de la foi dans la théologie, surpasse les spectacles que nous nous faisons dans l'ordre étroit et pourtant magnifique de l'univers. La théologie emprunte à la science tout ce qu'elle a découvert des lois de la nature et de celles de l'humanité, non pour les dire comme elle, mais pour en déduire la connaissance de Dieu et de l'homme; elle emprunte à la raison, sous sa forme populaire et sous sa forme philosophique, des vérités qui sont déjà la religion, quoiqu'elles ne la soient pas tout entière, et elle les élève en un fondement et un préambule de plus hautes vérités; enfin elle emprunte à la foi, fille du Verbe de Dieu, une vision et une certitude des choses divines qu'elle reporte ensuite sur les choses de la nature et de l'humanité, donnant à la science une plus grande élévation, à la raison une plus grande étendue, à la foi une plus grande clarté, à toutes l'unité qui fait

leur force, leur joie, et leur efficacité pour le bonheur du genre humain.

Que dirais-je de plus, mes Frères, sinon que cette science reine et maîtresse existe réellement, qu'elle existe sous des noms fameux, dans des ouvrages innombrables, et que, depuis dix-huit siècles accomplis, elle soutient, avec une éloquence et une énergie que personne ne peut méconnaître, la lutte du bien contre le mal. Mais remarquez-le, elle n'existe qu'en une seule religion, dans le christianisme. Partout ailleurs, même au sein des nations les plus ingénieuses, elle n'a pu se former. C'est en vain que vous en chercherez la trace, soit dans l'idolâtrie, soit dans l'islamisme, soit dans ces doctrines de l'Asie que nous réunissons sous le nom commun de bouddhisme, et en nommant ces trois grandes formes religieuses, j'ai nommé toutes celles qui se sont produites avec éclat et durée en dehors du système chrétien.

Et certes, ce n'est pas chez des peuples sans culture que régnait l'idolâtrie. La nommer, c'est nommer la Grèce et Rome, c'est-à-dire deux pays demeurés incomparables dans les arts de l'esprit, et même dans les spéculations de la sagesse. Nuls philosophes n'ont surpassé les leurs, et les écoles chrétiennes, sans craindre de s'abaisser, ont salué dans Platon et Aristote les princes immortels de la raison. Mais où était leur théologie? Si vous laissez les fêtes de leur culte et les vers de leurs poëtes, vous ne trouvez plus rien; les *Métamorphoses d'Ovide* sont le traité le plus sérieux de leur religion, et lorsque nous avons voulu en parler

sous un nom qui fût vrai, nous n'avons pu lui en donner d'autre que celui de *Mythologie*.

Plus heureux, l'islamisme a un code écrit, code à la fois brillant, étrange, raisonnable et insensé, mais cependant un code : l'homme qui l'a dicté, jaloux et plagiaire de la Bible, y a jeté de bonnes choses, dont l'unité de Dieu est la principale, élevant par là, ce semble, un édifice religieux supérieur à celui des peuples polythéistes. Et cependant, singulière destinée, nous voyons dans la Grèce et dans Rome une haute, quoique imparfaite civilisation, tandis que l'islamisme n'a produit que la guerre pour moyen et la barbarie pour terme. Les faux dieux de l'antiquité païenne ont présidé des siècles qui furent le crépuscule des nôtres ; le Dieu unique de Mahomet, inauguré chez des peuples qui avaient vu la lumière du christianisme, n'a guidé que des bandes guerrières campées sur des sols célèbres, où elles n'ont pu créer ni les lois, ni les sciences, ni le commerce, ni l'industrie, ni la liberté civile, et bien moins encore la théologie, qui est le couronnement de tous les dons et de toutes les grandeurs de l'esprit. C'est que Mahomet, en fondant sa doctrine, ne l'avait pas confiée à la foi et à la vertu, mais à la force toute nue du cimeterre ; il avait dit aux siens : Conquérez le monde, et faites des croyants du monde conquis par vous ; il ne leur avait point dit : *Allez et enseignez toutes les nations*. Fils de l'imposture et de la guerre, l'imposture et la guerre lui ont donné la victoire, mais non pas la conscience.

Que si, après cela, vous jetez les yeux à l'extrémité

de l'Asie, sur ces vastes empires qui ont tant d'hommes et si peu de puissance, vous y trouverez des doctrines religieuses fondées sur des livres sacrés, et qui ont donné lieu à de considérables spéculations, mais spéculations semblables à des rêves, où la connaissance de la nature est aussi étrangère que la connaissance de l'humanité. Le méditatif de l'Inde ou du Thibet ne réfléchit pas, il songe; sa tête est un monde où l'infini s'enfle et déborde, mais sans grandeur, sans harmonie, sans réalité. Et cette vieille civilisation, dépourvue de vrais sages et de vrais savants, n'est qu'un enfant qui tourne sur lui-même et qui attend depuis quarante siècles l'âge viril.

Le christianisme seul possède une théologie, et il est aisé d'en entendre la raison : c'est que le christianisme seul possède la vérité, et avec elle une force d'analyse, de polémique et de synthèse qui lui permet de ne rien craindre et de tout s'assimiler. Que vous touchiez à quoi que ce soit, au ciel ou à la terre, à la métaphysique, à l'ordre moral, à l'économie des peuples, aux questions d'autorité et de liberté, à ce qui est ancien ou à ce qui est nouveau, le christianisme est prêt : toute vérité l'appuiera, toute erreur le grandira. Et c'est pourquoi ce progrès magnifique des siècles, en ajoutant chaque jour aux connaissances du genre humain, ajoute aussi chaque jour à la solidité du christianisme. Tout travaille pour lui. Le physicien qui arrache à la nature le secret de la lumière, croit ne détrôner que le soleil : il confirme la parole de Dieu, disant au ciel avant tous les astres : *Que la lumière soit.* Le géolo-

gue, en découvrant l'ordre séculaire des couches du globe, croit faire mentir la nouveauté de la création : il confirme la lenteur de Dieu dans son œuvre créatrice et cette succession des époques décrite par Moïse. Le voyageur, en fouillant les sables de l'Égypte ou les ruines de Ninive, croit y rencontrer dans le granit survivant des preuves de l'infidélité de la Bible : il en rapporte en lettres et en images une édition authentique de l'histoire qu'elle a consacrée. La vapeur, en s'attelant à nos chars et en rapprochant les hommes, croit les éloigner de Dieu : elle prépare le grand règne de la fin, le règne où la conscience prévaudra sur la force, et où ces faux cultes dont nous parlions tout à l'heure, abrités encore contre la vérité par le fer et le feu, verront s'évanouir au contact de l'Évangile les remparts sanglants qu'ils lui ont opposés jusqu'ici. Car c'est là l'inévitable résultat où marchent ensemble la théologie et la civilisation, ces deux choses sœurs, nées toutes deux du progrès de la science, de la raison et de la foi, toutes deux invincibles par la victoire de cette parole : *Allez et enseignez toutes les nations.*

Et cette parole divine, si je ne me trompe, vous la comprenez maintenant tout entière; vous comprenez pourquoi elle ne pouvait s'accomplir qu'en ajoutant aux apôtres, aux martyrs et aux pasteurs, la lignée non moins nécessaire et généreuse des docteurs. Vous comprenez la place que la théologie occupe dans le monde, et peut-être aussi, par des développements où je suis entré sur sa nature, avez-vous vu tomber de votre esprit ce préjugé, que le christianisme est l'ennemi de la

science et de la raison. Comment, chrétiens, serions-nous ennemis de la science, lorsque Dieu, qui s'est appelé dans l'Écriture *le Dieu des armées,* pour montrer que le sort des batailles et des empires dépend de sa volonté, s'est appelé aussi, par la bouche de ses prophètes, *le Dieu des sciences* : — *Deus scientiarum Dominus est* (1)? Comment serions-nous ennemis de la raison, lorsque l'apôtre saint Jean en fait la lumière même du Verbe de Dieu *qui éclaire tout homme venant en ce monde* : — *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (2)? La science, la raison, la foi, nous l'avons toujours cru et professé, sont toutes trois des dons de Dieu, les éléments de cette puissance souveraine que nous appelons la théologie, et qui n'appartient qu'à nous. Nous ne pourrions mépriser l'une ou l'autre qu'en brisant dans nos mains le sceptre de la lumière, qu'en nous rejetant nous-mêmes parmi ces cultes dégradés qui, incapables de convaincre l'esprit et de toucher la conscience, n'apportent à leurs sectateurs, au lieu du règne de Dieu, que les débauches de la force, les délires de la volupté, ou l'abrutissement d'une enfance éternelle.

Chrétiens, levez la tête, il n'en est pas ainsi : levez la tête, et sur le front des races dont vous faites partie, lisez l'intelligence, l'honneur, la liberté, l'empire, la douceur, la beauté de l'âme dans la beauté de la chair. Donnez-vous à vous-mêmes ce spectacle, le plus grand qui soit sous le ciel; et si vous en cherchez la cause,

(1) Ier livre des Rois, chap. 2, vers. 3.
(2) Saint Jean, chap. 1, vers. 9.

sachez qu'il n'y en a qu'une, l'accord stable et progressif au milieu de vous de la science, de la raison et de la foi.

J'ai clos ma première pensée, j'entre dans la seconde.

J'y entre par cette remarque, que la théologie est à la fois une œuvre humaine et une œuvre divine : une œuvre humaine, parce que la science et la raison y occupent une place considérable; divine, parce que la foi est son principal élément. D'où il suit que la théologie a ce caractère d'être une création dans les mains de l'homme, mais une création d'un ordre tout à fait supérieur, et qui exige en celui qui en est l'instrument un rare assemblage des dons de la nature et de la grâce, de l'humain et du divin. Supposez un homme qui ait une science éminente dans une raison peu élevée, ce sera un savant. Imaginez-en un autre qui ait une science médiocre dans une raison exquise et profonde, ce sera un philosophe. Concevez une foi vive et un cœur doué de peu de savoir et d'une intelligence vulgaire, ce sera un simple chrétien. Allez plus loin, mêlez ensemble deux facultés, une vaste science et une puissante raison, vous aurez plus qu'un savant et plus qu'un philosophe, vous aurez Descartes ou Leibnitz, mais vous n'aurez point encore un grand théologien, parce que la foi, ou du moins une foi ardente, aura manqué à cette mixtion. Oui, qu'un homme voie reluire en son esprit comme en un miroir étincelant tout l'ordre des choses créées, que les solitudes mystérieuses de l'infini lui apparaissent dans des profondeurs et des clartés qui le ravissent : si sa foi est faible, s'il hésite devant la parole

de Dieu, ne comptez pas que cet homme inscrive jamais son nom parmi ceux des docteurs que nous trouverons à la droite du Verbe, et qui, dès cette terre, ont dispensé aux générations le flot sacré de la doctrine qui fait les bienheureux. Je ne sais ce qu'il faut pour mettre au monde une étoile qui éclaire le firmament ; mais ce qu'il faut pour mettre au monde un grand théologien, je ne l'ignore pas, vous ne l'ignorez plus vous-mêmes : il faut dans un même esprit une science étendue, une raison sublime, une foi tranquille et ferme, pour qui la parole de Dieu n'ait point de secrets, et point de douleurs. A ce prix, vous aurez saint Augustin et l'homme incomparable qui est l'objet de ce discours.

Qu'ils sont rares, mes Frères, les hommes à qui le Ciel a dispensé l'éminence ! Qu'ils sont rares les conquérants devant qui la terre s'est tue comme Alexandre, les législateurs qui ont tiré des peuples du néant comme Moïse, les orateurs qui ont ému la multitude comme Démosthène, les poëtes dont la postérité a retenu les chants comme Orphée ! mais combien plus rares ces hommes, mortels comme nous, qui ont entendu la voix de la vérité dans toutes ses sphères, depuis le murmure qu'elle produit dans l'atome jusqu'à l'harmonie qu'elle fait tomber des lèvres de Dieu, et qui, paisibles possesseurs de ce concert, l'ont redit à notre oreille avec une puissance digne de notre âme, de l'univers et de Dieu lui-même !

Tel fut saint Thomas d'Aquin.

Il y avait douze siècles écoulés que le Verbe divin, que l'auteur de la parole : *Allez et enseignez toutes les*

nations, se suscitait dans son Église des docteurs. Mais, fils du temps non moins que de l'éternité, ces grands esprits ne pouvaient aller plus vite que la vérité elle-même; ils répondaient aux connaissances, aux besoins de leur âge, et si leur foi n'avait point de bornes, leur théologie se ressentait d'un édifice qui commence, et dont le plan, conçu par Dieu, devait s'exécuter lentement, comme tout ce qui sort de la main de l'homme et de sa liberté. Les plus illustres, sans songer à la gloire d'une construction totale, s'attachaient aux erreurs que le vent de leur siècle leur apportait à combattre; ils laissaient à l'Église des fragments impérissables, mais des fragments, et saint Augustin lui-même, le plus ingénieux et le plus profond des Pères, ne traçait qu'à demi dans sa *Cité de Dieu* le monument doctrinal qu'attendait la chrétienté.

Enfin, après douze siècles de préparation, vint l'heure naturelle où l'homme, de concert avec Dieu, pouvait construire et achever. L'Orient avait éclairci la doctrine par ses hérésies; l'Occident, délivré des restes du vieux monde, jeune, fort, libre, avait grandi dans les robustes initiatives de la guerre et de la foi, et son intelligence hardie se trouvait en possession du double héritage des siècles antiques et des siècles nouveaux. Beaucoup eurent en même temps la pensée d'élever l'édifice sacré, car une fois que les choses sont à leur terme, elles enfantent d'elles-mêmes les hommes qui doivent les servir. Mais entre ces concurrents d'une gloire et d'un service incomparables, un homme seul en avait reçu tous les dons : vous savez qui je veux dire, et cette

tête vénérée qui nous écoute du fond de sa poudre vous le dit encore mieux que moi.

Sans doute la science de la nature et de l'humanité n'avait point atteint, au XIIIe siècle, le développement inouï qu'elle a de nos jours. Mais les travaux d'Aristote, ressuscités alors et fécondés par la subtilité pénétrante du moyen âge, ne laissaient pas le génie dépourvu de tous les secrets de l'univers. Saint Thomas d'Aquin avait puisé à cette double source, et ce qui lui manquait encore du côté de la science, il le retrouvait au dedans de lui par la souveraineté de la plus sublime raison qui fut jamais. Aucune expression ne saurait peindre ce coup d'œil dans l'infini, cette domination de la pensée, qui s'empare des lois et de leurs causes, et les réduit à un tissu palpable que l'œil le plus vulgaire saisit et entend. Simple comme l'aigle, vaste comme lui, on ne le perd jamais de vue dans son vol, si élevé qu'il soit, et ses serres puissantes écartant tous les nuages, il demeure immobile dans la lumière et comme se transformant en sa substance.

Mais le génie, si grand soit-il, n'est entier que par la foi. C'est la foi qui l'emporte au delà de lui-même, et lui donne dans le Dieu fait homme la plénitude de la douceur avec la consécration de la majesté. Saint Thomas d'Aquin avait reçu dans l'âme, à son berceau même, ce dernier trait de la main qui l'avait prédestiné. Il croyait ardemment toute la foi, et elle n'avait pour lui, si je dois me servir d'une expression de Bossuet, aucun épouvantement. Il avait démêlé les nœuds qui font de ses mystères des mystères d'amour, et la cha-

rité, en le jetant dans l'abîme, l'avait mis à l'aise pour tout. Je peux croire, si j'aime, à un Dieu qui s'est fait homme, parce que c'est un acte d'amour; je peux croire, si j'aime, à un Dieu qui est mort pour nous, parce que c'est un acte d'amour; je peux croire, si j'aime, à un Dieu qui a conversé avec mes pères, qui a mangé et bu avec eux, qui a dormi dans leur sein, parce que ce sont des actes d'amour. Et si un peu d'amour me donne un peu de foi, je comprends cette foi qui dévorait saint Thomas d'Aquin, et qui, tombée comme une flamme dans l'immensité de son génie naturel, faisait de son cœur une extase et de son intelligence une révélation.

Mais qu'est-ce que je dis? Serait-il vrai que je chercherais à vous peindre ce que fut cet homme et ce que furent ses œuvres? Autant vaudrait que j'eusse la pensée de vous montrer les pyramides en vous disant ce qu'elles ont de hauteur et de largeur. Laissons là ces vains efforts. Si vous voulez voir les pyramides, n'écoutez personne : passez la mer, abordez ce sol où tant de conquérants ont laissé la trace de leurs pas, avancez dans les sables de la solitude; voici ! voici quelque chose de solennel, de grand, de calme, d'immuable, de profondément simple : ce sont les pyramides !

Je n'aurais plus rien à vous dire, mes Frères, s'il ne me restait à vous proposer d'étudier avec moi la genèse de ce grand homme. Tout homme a une genèse, c'est-à-dire en sa vie une certaine succession de faits originels et mystérieux qui ont servi à le former, et qui sont la clef de la Providence à son égard. Pouvons-nous, sur la tombe de saint Thomas d'Aquin, nous livrer à une

étude plus instructive, plus pieuse, et qui achève mieux dans notre âme le souvenir que nous lui devons?

Le premier acte par où la préparation divine se montre à son égard, est sa naissance même. Il était, par ses ancêtres paternels, neveu de l'empereur Frédéric Barberousse, cousin de l'empereur Henri VI et de l'empereur Frédéric II; par ses ancêtres maternels, il appartenait à ces chefs normands qui avaient produit les Robert Guiscard, les Tancrède, les Bohémond, noms célèbres, dont les derniers se rattachent, dans la mémoire de la postérité, à l'épopée des Croisades. C'était donc un descendant des deux maisons les plus guerrières du moyen âge, la maison de Souabe et la maison normande de Sicile, et ainsi, dans toute la force du terme, un grand seigneur, et même un prince.

Or, je vous l'avoue, parmi bien des choses que j'ai rencontrées dans l'histoire des hommes fameux, aucune peut-être ne m'a plus étonné que celle-là, que Dieu, ayant voulu donner à son Église le plus splendide et comme le dernier architecte de la vérité, ait choisi pour cette œuvre un homme de sang royal. Non pas, mes Frères, vous me rendez justice, que je veuille flétrir cette illustration qui commence avec la vie et la déclarer incapable des grandes choses; ce serait une insinuation peu digne de la gravité de cette chaire, et que l'histoire démentirait à chaque pas. Mais s'il est vrai que les races privilégiées aient produit en grand nombre des capitaines, des magistrats, des ministres, il semble évident qu'elles ne peuvent s'attribuer la même gloire dans les lettres et la philosophie, comme si Dieu, dispensateur

équitable de ses dons, n'avait pas voulu qu'une seule sorte d'hommes eût en partage toutes les prérogatives de l'humanité. Il a mis dans la main des uns le sceptre de la guerre et du gouvernement, il a confié aux autres le sceptre plus éclatant peut-être des œuvres de l'esprit. C'est pourquoi, rencontrant une si mémorable naissance dans le suprême artisan de la théologie, j'y ai vu une exception aux lois ordinaires de la Providence, et j'en ai cherché la cause au dedans de moi.

Si je ne me trompe, cette cause est dans la fin même de la théologie, qui, étant l'accord de toutes nos connaissances et de toutes nos facultés, tend par sa nature à la paix du genre humain, et prépare ce siècle à venir qu'ont vu les prophètes lorsqu'ils disaient : *Ils changeront leurs épées en socs de charrue et leurs lances en faux; un peuple ne tirera plus le glaive contre un peuple, et l'on cessera de s'exercer aux combats* (1). La paix, mes Frères, la paix universelle, il vous est permis d'en douter, puisque notre histoire est une histoire de six mille années de guerre; mais quoi que disent les siècles passés, j'en crois aux prophéties bien plus qu'à l'histoire, j'en crois à Dieu bien plus qu'aux misères de l'humanité, et quand l'Évangile m'assure qu'*il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur* (2), et qu'*un petit enfant nous mènera tous* (3), c'est en vain que vous mettrez la main sur le pommeau de votre épée et que vous étalerez devant moi tous ces

(1) Isaïe, chap. 2, vers. 4.
(2) Saint Jean, chap. 10, vers. 16.
(3) Isaïe, chap. 11, vers. 6.

champs de bataille où dorment nos ancêtres : je crois à la paix parce que je crois à l'Évangile.

Cela étant de la sorte, je me figure qu'en transférant des hasards de la guerre aux travaux pacificateurs de la théologie le sang des Tancrède et des Hohenstaufen, qu'en tirant des fumées de la gloire impériale et militaire le plus grand docteur de son Église, Dieu a voulu prophétiser dans sa personne le règne futur de la paix, et apprendre aux héritiers des hautes familles chrétiennes quelle doit être un jour, quand la terre ne boira plus le sang, la noble occupation qui les maintiendra au rang de leurs aïeux. Il a voulu nous faire entendre qu'une fois l'illustration passera du goût et du maniement des armes aux travaux de la pensée, et déjà, mes Frères, notre génération, si mal assise pourtant, voit poindre l'aurore des longs sommeils de l'épée. Nés que nous sommes au milieu des batailles, nous n'en respirons plus le feu, et je ne sais quel sentiment profond d'humanité, quelle douceur croissante dans nos âmes, et même dans notre sang, nous porte à ne plus appeler de loin les causes de la guerre. Tandis que le poëte romain déplorait la rareté de la jeunesse moissonnée par les discordes civiles, la nôtre croît sans mesure, et celle qui porte le nom des vieux héros de notre histoire, inquiète de ne pas trouver dans le présent les voies du passé, s'afflige, en des loisirs qui lui pèsent, du sort inutile qui la menace. Ah ! si elle voulait m'entendre, je lui dirais, au nom de Dieu, des secrets de la gloire ; je lui dirais que la gloire ici-bas ne s'éteint pas plus que la lumière du ciel, mais qu'elle passe d'un lieu à l'autre,

tantôt à l'orient, tantôt à l'occident, et que l'art est de la suivre où elle est. Je lui dirais que l'empire de la force diminue chaque jour dans le monde, mais que l'autorité de l'intelligence s'y développe en proportion, et que ceux qui, au contraire de la multitude des hommes, ont trouvé dans leur berceau des loisirs tout faits, sont bien coupables de ne pas comprendre ce grand don accordé à si peu, le don du temps. Le pauvre n'en est pas comptable à Dieu et à l'humanité; il vit courbé sous le poids du travail qui lui mérite son pain de chaque jour : mais l'homme qui, dans le seul acte de sa naissance, a reçu un demi-siècle prêt à le servir, celui-là méconnaît la Providence s'il se plaint de son sort, et ne sait pas le cultiver. Oui, vous n'avez plus la guerre, mais vous avez la paix; vous n'avez plus les arts du sang, mais vous avez ceux de l'esprit; vous n'avez plus des hommes à tuer, mais vous avez des erreurs à vaincre et le monde à gouverner par l'ascendant de l'intelligence et du dévouement. Qui le fera mieux que vous, si vous le voulez? Les grandes races de l'Angleterre vous en donnent l'exemple; elles ont survécu par l'illustration de la pensée aux ruines des révolutions politiques, et leur main glorieuse, qui tient à la fois le sceptre des mers et des libertés, vous apprend que l'aristocratie ne meurt que quand elle le veut bien. Mais que parlé-je de l'Angleterre pour vous donner des leçons? Vous avez là devant vous le petit-fils de Barberousse, le neveu de Guiscard, le cousin de Tancrède et de Bohémond; c'est lui qui vous dit si, quand l'épée est muette, le service cesse et la gloire se tait.

Il était donc né prince. De là, tout d'un coup et par un seul bond, il s'élança jeune encore à l'autre extrémité des choses humaines, il revêtit l'habit du moine mendiant.

Je ne m'en étonne point. Les âmes généreuses franchissent sans peine tous les intervalles, elles *aspirent à descendre,* comme l'a dit le poëte, non par lassitude, mais par un goût de la véritable élévation qui ne se trouve que dans le sacrifice; et d'ailleurs, ici, la solitude et la pauvreté du moine avaient un rapport manifeste avec la prédestination doctrinale du jeune comte d'Aquin. La solitude est la demeure naturelle de toutes les pensées; c'est elle qui inspire les poëtes, qui crée les artistes, qui anime le génie sous toutes ses formes et sous tous ses noms. La muse antique habitait les sommets déserts du Pinde, elle conduisait Homère aveugle le long des rivages nus de l'Ionie; et celle qui chantait en Juda les mystères lointains du Christ se plaisait aux grottes sacrées du Carmel. Comment l'aigle souverain de la science divine n'aurait-il pas entendu leur voix, la voix qui l'appelait hors du monde, dans ces cloîtres silencieux où saint Jérôme l'avait précédé, où saint Augustin avait emporté sa jeunesse toute frémissante encore des délices de Carthage et de Rome? Mais la solitude, quand c'est Dieu qui la fait, a une compagne qui ne se sépare point d'elle : c'est la pauvreté. Être solitaire et pauvre, voilà le secret des héros de l'esprit. Vivre de peu et avec peu de monde, défendre l'intégrité de sa conscience par des besoins bornés dans le corps et des satisfactions sans bornes dans l'âme, c'est ainsi que

se sont formées toutes les mâles vertus, et que ce qui était dans l'antiquité païenne une rare et noble exception, est devenu sous la loi du Christ un exemple donné par des multitudes.

Toutefois, l'éclat du sang uni aux inspirations de la solitude et de la pauvreté ne suffisait point encore pour préparer saint Thomas d'Aquin aux destinées que Dieu lui avait faites dans le secret de ses conseils. C'est une loi, que l'intelligence humaine, et même toute intelligence créée, doit se former par un enseignement reçu avec respect d'une intelligence supérieure. Nul n'est à lui-même son principe et son initiation : il faut que le feu de la vérité, vivant dans un ancêtre spirituel, touche l'âme qui s'ignore et y allume l'incendie qui ne s'apaisera que dans la dernière leçon de l'éternité. Jusque-là l'intelligence sera comme endormie, ou si elle s'éveille par l'action sourde de sa nature, elle n'aura que des lueurs, des pressentiments, tout au plus de lentes et imparfaites coordinations. Dieu a été le premier maître du genre humain ; formé sous lui, l'homme a transmis à sa postérité le dépôt de la parole et de la science, et ce dépôt mystérieux, sans cesse accru par le travail des générations, arrive à chacun de nous dans un enseignement qui le résume et élève en quelques jours notre esprit à la hauteur où l'esprit humain est lui-même parvenu. Là commence en nous le règne de notre personnalité : enfants de la lumière, héritiers des âges, il nous est permis d'ajouter à la tradition, sans la détruire, le sable d'or que nos pieds découvriront en foulant les rivages inexplorés du vrai. Et quand Dieu

prépare au monde un de ces hommes qui doivent à jamais l'éclairer, il lui donne par privilége un maître digne de lui, afin qu'il ne soit pas dit que le génie sera né de lui-même, mais qu'il aura été disciple avant d'être créateur.

Ainsi fut donné pour maître à saint Thomas d'Aquin un homme inférieur à lui, mais à qui pourtant la postérité a laissé le nom de Grand que ses contemporains lui avaient décerné. Albert le Grand admit au pied de sa chaire celui qui devait un jour surpasser sa gloire, et le pressentiment qu'il en eut n'excita que son admiration et sa reconnaissance pour Dieu.

L'œuvre était achevée. Prince, moine, disciple, saint Thomas d'Aquin pouvait monter sur le trône de la science divine; il y monta en effet, et depuis six siècles qu'il y est assis, la Providence ne lui a point encore envoyé de successeur ni de rival. Il est demeuré prince comme il était né, solitaire comme il s'était fait, et la qualité seule de disciple a disparu en lui, parce qu'il est devenu le maître de tous.

Il n'eut pas même besoin de la mort pour s'assurer ce titre, et quand vint à s'éteindre sa courte vie, toutes les universités du monde chrétien se disputèrent ses os. On envoya, cent années durant, des prières et des ambassades au Père commun de la chrétienté pour qu'il prononçât entre ces sublimes jalousies qui s'enviaient le corps d'un homme. Dieu, ce semble, s'était résolu d'y pourvoir avec lenteur, comme pour exprimer l'importance qui attachait à ce tombeau. Il n'y a personne, mes Frères, pauvre ou riche, qui ne songe à son tom-

beau, et ne désire reposer dans une terre aimée, sous la garde de pieux souvenirs. Les anciens eux-mêmes, moins avertis que nous de la grandeur de nos restes, estimaient un malheur d'être privés d'une sépulture de leur choix; et quand Scipion voulut se venger de son pays par un reproche éternel, il légua ses cendres à l'exil, et fit graver sur sa tombe cette amère et éloquente parole : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os!* Le sang de Jésus-Christ tombé sur nous, et la grâce de l'Esprit-Saint descendue en notre chair pour la ressusciter un jour, ont donné à nos reliques un prix nouveau que l'antiquité ne connaissait pas. La religion de la mort s'est accrue sur la terre; elle est devenue une plus grande part de l'espérance et de la piété, et ç'a été pour tous une sainte question que celle du tombeau. Il parut d'abord que Dieu n'avait point songé à celui de son grand docteur saint Thomas d'Aquin; il l'avait laissé mourir sur sa terre natale, il est vrai, proche du château de ses aïeux et de ce doux asile du mont Cassin où il avait passé les premiers jours de sa jeunesse : mais c'était loin des siens, à l'ombre d'un cloître étranger, qu'il avait achevé sa carrière et donné sa dernière leçon. Trahi par une hospitalité trop admiratrice, son corps n'avait point été rendu aux supplications de son ordre; il attendait là depuis un siècle les décisions de l'Église et la gloire paisible d'un tombeau selon son cœur.

Ici, mes Frères, mes entrailles s'émeuvent : car ce tombeau si longtemps attendu, ce tombeau envié de tout un siècle, ces restes que se sont disputés des villes fameuses et les nations elles-mêmes, les voici présents!

Je les vois, je les touche, j'y applique mes lèvres enivrées du parfum qui s'en échappe, et qui ne s'est point épuisé au feu de tant de vénération ! O reliques sacrées dont j'avais tant désiré l'approche, c'est bien vous, je vous reconnais à ces voûtes qui tressaillent de m'entendre vous louer, à ces solennités dont vous êtes l'objet, aux joies et aux certitudes intérieures que vous donnez de vous! Mais comment est-ce toi, Toulouse, qui possèdes ce trésor? Qui t'a choisie? Qu'avais-tu fait? Je sais ton nom célèbre par l'antiquité et par les lettres: mais d'autres pouvaient t'égaler, sinon te surpasser, à ces deux titres. Thomas n'était point ton fils; il n'était pas né dans tes murs, au pied de ces belles collines, d'où ton regard embrasse à la fois la cime des Pyrénées et ces vastes plaines que ton fleuve remplit de ses flots. C'était l'Italie, la mère des hommes et des saints, qui lui avait donné le jour; c'était l'Allemagne, en la vieille cité d'Agrippine, qui avait nourri son intelligence des premières leçons de l'école; c'était Paris, qui avait avant tout autre écouté sa voix et l'avait nommé docteur. Bologne aussi, Rome, Naples l'avaient appelé et admiré. Mais toi, Toulouse, qu'avais-tu fait? Qu'est-ce que te devait l'aigle et l'ange de la doctrine, pour que sa tombe devînt ton héritage et que ton nom fût éternellement uni au sien dans la mémoire et la bénédiction des siècles? Ah ! il faut que je te le dise, non pour flatter ton orgueil national, mais pour répondre à ton cœur, non pour m'attirer ta reconnaissance, mais pour te témoigner celle que tout fils de saint Dominique et tout frère de saint Thomas te doit à jamais.

Sachez donc, chrétiens, que quand Dieu, toujours occupé du salut des hommes, voit en péril cette grande œuvre qui est à la fois celle du temps et de l'éternité, il fait deux choses inséparablement unies, il prédestine un homme et un lieu, un homme qui doit agir, un lieu qui sera le théâtre de son action. Ainsi furent prédestinés Adam et l'Éden, Abraham et la Palestine, Moïse et le Sinaï, David et Sion, saint Pierre et Rome, saint Antoine et la Thébaïde, saint Benoît et le Mont-Cassin, saint François d'Assise et les montagnes de l'Ombrie; hommes et lieux qui se répondent dans les échos de l'histoire, et se prêtent par leur corrélation de la renommée une mutuelle poésie. Or tels furent saint Dominique et Toulouse au XIIIe siècle, lorsque la foi, compromise dans l'Occident par les détestables filtrations des hérésies orientales, vit Dieu venir à son secours dans une éclatante résurrection de la parole apostolique et de son dévouement. L'homme fut saint Dominique, le lieu fut Toulouse. Et il semblait par conséquent que l'homme et le lieu dussent se confondre dans la mort comme dans la vie, et que plutôt que de trouver ici les reliques de saint Thomas d'Aquin, qui n'était que le fils, j'eusse dû y rencontrer les restes de saint Dominique, qui était le patriarche. Mais il y eut une raison qui détourna de vous sa tombe. Il vous aimait; il disait au milieu des persécutions dont il était victime ailleurs, qu'il s'éloignait de vous parce que vous ne le poursuiviez que de marques d'estime et d'affection : toutefois le souvenir de vos belles contrées n'était pas sans amertume pour lui; la guerre, une guerre juste dans son

principe, qui était la défense de l'Église contre l'intolérance, le meurtre et la dévastation, mais enfin une guerre terrible avait ensanglanté les jours qu'il avait passés parmi vous, et il aima mieux que ses os reposassent dans une terre où son apostolat n'avait pas eu le regret des batailles. Bologne fut choisie par la Providence pour être son tombeau. Et je pense que, touché cependant de souvenir pour vous, il obtint que vous eussiez à sa place le corps de son enfant le plus illustre, afin que ne périt jamais l'alliance qui s'était formé entre vous et lui, entre son ordre et votre heureuse cité.

De plus, mes Frères, vous aviez alors, vous eûtes longtemps un autre titre à cette préférence. Une des remarquables créations du génie chrétien au moyen âge fut celle de l'enseignement dans ces écoles où se donnaient rendez-vous toutes les cultures de l'esprit, et qui furent magnifiquement appelées du nom d'Universités. Dieu avait créé l'université des choses; l'Europe, formée par le christianisme, créa l'université des sciences, et entre les villes qui eurent l'honneur de donner asile à ces vastes corps, réunissant autour de Dieu et de ses ouvrages, pour les expliquer, le monde et l'Église, le savoir et la vertu, Toulouse n'eut pas le dernier nom. Elle brillait au midi de la France, comme la lampe allumée des saintes doctrines du vrai, du bien et du beau, et ce fut littéralement à son université que le pape Urbain V envoya et recommanda les reliques du docteur des docteurs. Peut-être quelques-uns de vous s'en étonneront, et l'enthousiasme de ma

parole à ce sujet leur paraîtra singulier, tant est loin déjà et perdu dans les ruines ce vieil édifice des lettres et des sciences chrétiennes ; mais quoi que vous en pensiez, je ne m'en repentirai pas. Si le souvenir de votre université vous laissait insensibles, parce qu'elle n'est plus, j'interpellerais les cendres de vos aïeux pour répondre à mes accents, et la tempête les eût-elle aussi dispersées, je ne croirais point encore à leur absence d'au milieu de nous. Les cendres de l'homme ne s'en vont point avec le vent ; elles reviennent par la puissance de l'âme au sol qu'elles ont aimé. Et ainsi renaissent-elles sous ces dalles en m'entendant rappeler l'heure qu'elles ont connue, l'heure de l'alliance entre toutes les vérités du ciel et de la terre, quand il n'y avait en Europe qu'une science, qu'une littérature, qu'une âme, et que saint Thomas d'Aquin, le plus haut représentant de cette unité magnifique, venait dans son corps mort présider pour toujours aux leçons et à la gloire de votre université.

Je ne dirai plus qu'un mot qui achèvera de vous dessiller les yeux et de vous faire entendre votre destin.

Elle devait un jour se briser l'unité du christianisme et de l'Europe. Un souffle sorti du fond du cloître et passant sur une génération corrompue, devait rompre en fragments l'œuvre de Rome, de Clovis, de Charlemagne, de la Providence et des saints. Mais il était écrit qu'au centre de la chrétienté, entre les glaces du nord et les sables brûlants des tropiques, trois nations prédestinées, la France, l'Espagne, l'Italie, demeu-

reraient fidèles à Dieu, et comme les ancres où le vaisseau de son Église se soutiendrait dans sa masse et sa solidité en attendant le siècle du retour. Une seconde chose était écrite, c'est qu'au centre de ces trois nations, entre les Pyrénées et les Alpes, presqu'à égale distance de Madrid, de Rome et de Paris, une ville s'élèverait servant de nœud à cette zone sanctifiée du monde, et gardant en dépôt, comme le plus pur et le plus éclatant symbole de la foi, le corps de saint Thomas d'Aquin. La coupole de Saint-Pierre couronne le prince de l'unité; le dôme de Saint-Sernin couronne le prince de l'orthodoxie.

Et maintenant, chrétiens, que nous reste-t-il à faire, à vous et à moi, sinon de nous tourner vers cette tête sublime dont vous avez là l'enveloppe extérieure, cette tête qui en a illuminé tant d'autres, et qui, quoique séparée de l'intelligence qui l'animait, cependant ne cesse pas d'en avoir été l'organe et même le redeviendra un jour, et nous présente ainsi tout ensemble l'immortalité de sa poussière avec l'immortalité de sa pensée? Ce front qui est là, je n'ose pas dire nu et vide, la main de saint Thomas, s'y est posée à l'heure des graves méditations, lorsqu'il entendait la voix intérieure de Dieu, et la rendait sous des signes fragiles à l'Église étonnée et ravie.

O Thomas, quand pour la première fois vous apparûtes au monde dans votre berceau, ce fut le siècle de saint Louis qui vint à votre rencontre et qui vous reçut. Aujourd'hui le siècle qui se presse autour de vous ne pourrait pas vous dire son nom, car il n'en a point

encore. Mélange étonnant d'infortune et de gloire, de décadence et de jeunesse, d'ignorance et de lumière, d'égoïsme et de dévouement, il ne sait quel est le terme où il marche, ni le dessein qui le conduit. Va-t-il, tout chargé de ruines et incapable de reconstruire, aux gémonies de l'histoire? Ou bien, poussé par une main généreuse qui tantôt l'abandonne, tantôt le retient, va-t-il d'expérience en expérience au repos d'une longue virilité? Il ne le sait pas. Mais ce qui me rassure, c'est que je le vois près de vous, et que votre nom, un moment obscurci, lui apparaît de nouveau avec l'auréole du génie dans la sainteté. Ah! ne méprisez pas ses instincts et ses efforts. Ouvrez-lui les mystères de cette doctrine où, lors même que vous n'avez pas prévu, vous avez encore tout dit, et que, fortifié par elle, ce siècle plein d'espérance et de douleurs puisse, avant de clore sa course, redire au siècle qui le suivra la parole où s'exprime tout le but du christianisme dont vous êtes le premier maître : Gloire au ciel, paix à la terre! Gloire à Dieu, paix aux hommes!

PANÉGYRIQUE

DU

B. FOURIER

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DE MATTAINCOURT

LE 7 JUILLET 1853

PANÉGYRIQUE

DU

B. FOURIER

Lumen ad revelationem gentium.
Une grande lumière pour la révélation des peuples (1).

Éminence (2),
Messeigneurs (3),
Mes Frères,

Lorsqu'on ouvre pour la première fois l'histoire du bienheureux Fourier, l'esprit éprouve une sorte d'incertitude et de travail. Il ne discerne pas tout d'abord le véritable caractère de cette belle figure; il se demande ce que fut l'homme dont les traits passent devant lui. Car Fourier a touché à tout dans les choses de Dieu. Pasteur d'âmes, fondateur d'un ordre, réformateur d'un autre, mêlé aux conseils de son prince et de son pays, il a rassemblé dans sa personne des souvenirs qui suffiraient à plusieurs vies illustres, et

(1) Saint Luc, chap. 2, vers. 32.
(2) S. E. le Cardinal Archevêque de Besançon.
(3) Messeigneurs les Évêques de Saint-Dié, de Langres, de Nancy, de Metz, de Strasbourg et de Verdun.

l'on ne sait entre tant d'œuvres et tant de vertus comment distinguer le dessein principal de la Providence sur lui. Toutefois, à mesure que l'on avance dans la contemplation de cette physionomie féconde, on reconnaît où gît le mystère de son unité. Fourier n'appartient pas à la rare lignée des grands fondateurs d'ordre; demeuré au-dessous de saint Benoît, de saint Dominique, de saint François d'Assise, il n'égale pas non plus saint Bernard dans la renaissance d'un institut tombé : sa prédestination plus vaste ne lui permit pas de fonder ni de réformer comme eux, et sa gloire plus disséminée apparaît moins splendide dans le point où se concentre la leur. Que fut-il donc? De quel nom propre l'appeler? Quelle couronne déposer sur ce front qui en porta plusieurs?

Si je ne me trompe, mes Frères, Fourier fut un saint prêtre : c'est là le mot qui résume sa vie, qui en explique la variété et en forme l'unité. Il fut un saint prêtre, et lorsque la Providence marqua ici son tombeau, près des âmes dont il avait été quarante ans le pasteur, plutôt qu'en des lieux magnifiques, où il eût reposé sous la garde d'autres prières et d'une autre admiration, elle nous révéla, ce semble, le vrai caractère de son serviteur. Pourtant ce prêtre modeste, caché tant d'années au presbytère d'un pauvre village, fut initié aux plus hauts secrets de son temps; il connut le cœur des princes, et décida par ses conseils des destinées de son pays. On le vit même souffrir des maux qui ne sont réservés qu'aux grands de la terre, et mourant dans l'exil après avoir vécu sous le chaume,

on put le prendre pour un de ces vieux Romains qui passaient de la charrue au consulat, et du commandement à l'adversité. Nous ne saurions, mes Frères, négliger ce point singulier de sa vie : Fourier fut à la fois un saint prêtre et un grand citoyen. C'est sous ce double aspect qu'il nous faut le considérer, voir d'abord en lui le don de Dieu par excellence, le sacerdoce, puis de là redescendre peut-être, mais sans que l'homme ni sa vertu s'abaissent avec les choses, toutes deux, le sacerdoce et la patrie, le prêtre et le citoyen, se prêtant au sein de Dieu le secours réciproque, quoique divers, de leur majesté.

Il est difficile d'être un saint, mais il est difficile aussi de les louer. Je prie Dieu, qui nous a réunis sur cette tombe, de bénir mes paroles, de les rendre dignes de l'homme dont nous célébrons la mémoire, dignes de cette assemblée et des princes de l'Église qui sont venus la présider.

I.

Si nous voulons savoir ce que c'est que le sacerdoce dont nous allons étudier un si remarquable exemplaire, il importe que nous en recherchions la source ; car on ne connaît bien une chose qu'en pénétrant jusqu'au principe d'où elle tire son être et son cours. Or Dieu seul, qui est le principe de tout, l'est aussi du sacerdoce : mais en quelle manière, à quelle heure, dans quel but ? Le sacerdoce est-il un mystère des temps ou de l'éternité ? Est-il né de ce premier acte par lequel

Dieu s'est donné dans son propre sein un Fils inséparable de lui? Non : car en se donnant un Fils, Dieu est devenu père et le principe de toute paternité, mais non pas prêtre. Est-ce dans cet autre acte par lequel, possédant déjà son Fils, il évoqua au fond de sa substance l'expression vivante et distincte de l'amour qui les unit l'un à l'autre? Non : car en produisant au dedans de lui-même le Saint-Esprit, Dieu devint inspirateur et le père de toute inspiration, mais non pas prêtre. Est-ce enfin dans ce troisième acte, lorsque, satisfait de son intime et éternelle fécondité, il lui plut de la répandre au dehors, dans l'espace et le temps? Non : car par la création Dieu devint Seigneur et le principe de toute seigneurie ou domination, mais non pas prêtre. Je vois donc se révéler dans les trois premiers actes divins le père et le principe de toute paternité, l'inspirateur et le principe de toute inspiration, le Seigneur et le principe de toute domination : mais c'est en vain que j'y cherche l'origine de cette autre chose mystérieuse et sacrée que nous appelons le sacerdoce.

Or David ouvre ainsi l'un de ses psaumes : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur* (1). — O prophète! qu'est-ce que le Seigneur a dit à ton Seigneur? — *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds... Le Seigneur l'a juré, et il ne s'en repentira jamais* (2). — O prophète! qu'est-ce que le Seigneur a juré, et à qui a-t-il juré? Pourquoi cette solen-

(1) Psaume 109, vers. 1.
(2) Ibid., vers. 1 et 4.

nelle allocution, et d'où vient ce serment, le premier de tous, ce serment tombé de la bouche de Dieu lui-même? Le prophète nous l'apprend : c'est à son propre Fils que Dieu parle, à son Fils *engendré de son sein avant l'aurore* (1); c'est à lui qu'il jure, et ce qu'il lui jure, écoutez-le : *Tu es Sacerdos in æternum : — Tu es Prêtre éternellement* (2). Voilà le commencement du sacerdoce, la première goutte de ce fleuve d'où devait sortir le bienheureux Fourier, et si vous me demandez comment s'ouvrit ce mystère entre Dieu et son Fils, quelle en fut la cause, David nous le dira encore; il nous dira la parole qui précéda dans le Fils la parole et le serment du Père. Écoutez celle-ci après avoir écouté celle-là : *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt; tunc dixi : Ecce venio :—Les holocaustes offerts par l'homme pour expier son crime ne vous ont pas plu; alors j'ai dit : Me voici, je viens* (3). Le sacerdoce est né de cette parole du Fils acceptée par le Père; il est né d'un sacrifice commencé dans le ciel, achevé dans le monde, perpétué en tous ceux qui veulent devenir une portion de la victime pour obtenir une part dans la puissance de l'holocauste.

Oui, le sacerdoce est une immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu, et celui-là y est appelé qui sent dans son cœur le prix et la beauté des âmes. Quiconque ici-bas, sous l'enveloppe douloureuse qui nous presse

(1) Psaume 109, vers. 3.
(2) Ibid., vers. 4.
(3) Saint Paul aux Hébreux, chap. 10, vers. 6 et 7.

et nous obscurcit, reconnaît l'image immortelle de Dieu ; quiconque y discerne, malgré le péché, la ruine et la désolation, un tel et si cher objet d'amour qu'il en voudrait mourir, celui-là porte dans un vase fragile un grand trésor. Il est du sang qui se verse pour le salut ; il entend quelque part, plus haut que toute chose, cette douce et pénétrante parole : *Tu es sacerdos in æternum : — Tu es prêtre éternellement.*

Il n'y a pas d'âge exclu de cet appel des forts ; venant de l'éternité, l'éternité supplée ce qui manque à l'enfant pour l'entendre, au vieillard pour y répondre : mais si aucun âge n'est exclu, il en est un qui est préféré. La jeunesse, plus qu'aucun autre est sensible à la voix de Dieu ; comme sur une frontière où tout se rencontre, les passions y touchent aux vertus, et l'abîme du sacrifice y naît souvent, comme en Augustin, de l'abîme des voluptés. Il arrive même que la jeunesse s'épanouit dans l'innocence, et qu'une chair sans tache s'y unit à la virginité d'une foi qui n'a pas connu d'ombre et d'épreuve. L'œil seul de Dieu sait ce qu'il aime le mieux, du jeune homme qui n'a jamais failli, ou du jeune homme qui a retrouvé l'honneur et l'amour dans l'expérience du mal.

Né en Lorraine, vers le milieu du XVI^e^ siècle, en un temps de discordes civiles et religieuses, Fourier fut de ceux dont la jeunesse est un holocauste prématuré. Il ne connut de l'enfance que le bonheur d'ignorer ce qu'il est douloureux de savoir, et dès que l'âge, sans ôter à son front la beauté de l'adolescent, lui eut apporté la certitude de ne point agir avec pré-

cipitation, il annonça son dessein de consacrer sa vie à Dieu dans le sacerdoce.

Mais il ne suffit pas d'être appelé, ni même de répondre : il faut se rendre digne. Toute grandeur suppose une préparation initiatrice, et, bien que chaque année de Fourier, soit dans les langes de la famille, soit dans la liberté des écoles, eût été marquée d'un progrès qui le conduisait sûrement au seuil de sa prédestination, cependant, parvenu à ce vestibule redouté, il s'arrêta pour entrer dans le sanctuaire avec plus de crainte de lui-même et plus de respect pour Dieu. La première épreuve fut de son choix. Il pouvait s'ouvrir le chemin du sacerdoce par la voie ordinaire, c'est-à-dire en s'attachant au clergé de son diocèse naturel ; il ne le voulut pas. La vie commune lui apparut dans l'Église comme la grande route des vertus sacerdotales, de même qu'elle est dans la société humaine, par la famille, la grande route des vertus de l'homme et du citoyen. L'isolement nous livre à la merci de nos idées, de nos goûts, de nos faiblesses ; il nous ôte l'occasion de nous modifier par les autres et de souffrir pour eux ; il concentre enfin sur nous seul l'exercice de nos facultés et y attaque d'une manière sourde et persévérante le plus beau don de l'âme, qui est l'expansion. Aussi, dès l'origine, le premier des prêtres, Jésus-Christ, sut unir dans sa vie la famille et la virginité, appelant autour de lui des disciples qui mangeaient à sa table, couchaient sous son toit, voyageaient à sa suite, le servaient et en étaient servis. Le collége apostolique, héritier de ce grand exemple, n'oublia point de l'imiter. Les évêques

primitifs s'entourèrent aussi d'une communauté qu'on appela leur *Presbyterium*, et saint Augustin, l'un d'entre eux, donna au sien cette fameuse règle qui porte son nom. Enfin, lorsque l'Église, mutilée par le protestantisme, voulut relever sa discipline et sa majesté, elle recourut au remède primordial de la communauté de vie, et institua sous le nom de *séminaires* ces belles écoles qui, depuis trois siècles, ont soutenu la chrétienté contre l'effort et l'espérance de ses ennemis.

Fourier, qui avait eu de bonne heure le génie de la vertu autant qu'il en avait le courage, aspira donc à la vie commune dès qu'il eut aspiré au sacerdoce. Mais où chercher, où prendre cette vie? Des ordres nouveaux illustraient alors l'Église, et il semblait naturel qu'un jeune homme ardent se précipitât de ce côté : il ne le fit point. Il choisit, à l'étonnement général, une congrégation ancienne déshonorée par son relâchement. Fut-ce simplicité d'une âme qui ne soupçonne pas le mal, ou bien l'erreur d'un dévouement qui se sacrifiait à une institution perdue? Nous croyons que Fourier obéit à un mouvement qui n'était ni celui de l'ignorance, ni celui d'un projet anticipé de réformation : il entra chez les Chanoines réguliers de Saint-Augustin parce que c'était un corps voué de sa nature au ministère des âmes, et qui lui représentait le mieux, sous le nom et la règle d'un grand évêque, la vie du clergé primitif. Il y avait hardiesse peut-être à confier une vertu de vingt ans entre des mains qui ne lui promettaient qu'un joug sans énergie; mais l'homme de bonne volonté, sous une règle sainte par elle-même, trouve toujours

plus d'appui que dans la solitude et la liberté de son propre cœur.

Après que le noviciat eut révélé aux supérieurs du jeune Fourier le trésor qui s'était donné à eux, il fut envoyé à l'université de Pont-à-Mousson pour s'y livrer à l'étude de la science divine, seconde préparation nécessaire au prêtre, qui est le dépositaire et l'organe des oracles de Dieu. Fourier retrouvait à Pont-à-Mousson les souvenirs de sa jeunesse, ce temps écoulé où les lettres l'avaient initié aux beautés de la pensée, où il avait appris de l'histoire à connaître les hommes et la Providence, et où sa raison, mûrie dans les spéculations de la haute sagesse, se délassait ensuite en interrogeant la nature pour lui dérober ses lois. Il retrouvait encore à Pont-à-Mousson des maîtres et des amis, restes précieux des beaux jours de la vie, d'autant plus chers à l'âme qu'on les a mieux mérités. Mais le passé, si pur qu'il fût, descendait en présence de l'avenir. Fourier s'était séparé du monde : les lettres, l'histoire, la philosophie, l'amitié même, quoique toujours divine, n'étaient plus que les degrés de cette ascension mystérieuse qui l'avait porté jusqu'au sommet de la croix, pour y être, avec le Sauveur des hommes, victime et rédempteur. Tout devenait grand et grave : la science de Dieu connu par sa parole remplaçait toute autre science, et demandait au disciple de plus hautes méditations dans de plus austères années. Fourier ne s'y méprit pas. Il n'estima point que son éducation fût accomplie et que la foi suffisante au salut du chrétien fût suffisante au prêtre, qui doit enseigner

le salut. Il connut que le prêtre n'est jamais trop puissant théologien, et il s'attacha, pour le devenir, à deux livres, la Bible, qui contient la parole de Dieu, et la Somme de saint Thomas d'Aquin, qui est la plus profonde expression du génie théologique dans l'Église. Il puisait dans la Bible l'onction intérieure de la vérité qu'aucun autre livre ne peut communiquer aussi ardemment, et la Somme, qui le trouvait embrasé des feux du Saint-Esprit, lui ouvrait ensuite ces vastes perspectives où la raison et la foi conjurées lui expliquaient tout l'ordre des choses divines. C'était là qu'il revenait toujours; car le temps manque à l'homme, et il a besoin de rencontrer quelque part une flamme qui l'éclaire et ne s'éteigne plus, une moisson qui le nourrisse et ne se sèche jamais.

Fourier rentra dans le cloître au sortir de Pont-à-Mousson, venant au-devant de la troisième épreuve qui devait achever en lui l'initiation sacerdotale et mettre à sa vertu le dernier sceau. Jusque-là, on l'avait aimé. Dans sa famille, au banc de l'école, il avait obtenu l'affection qu'une jeunesse aimable appelle naturellement. Mais parvenu à la virilité de l'âge et du bien, son exemple effraya ceux qu'il avait choisis pour collègues de sa vie; ils ne purent supporter la splendeur d'une régularité qui accusait leur dissolution. Fourier devint un ennemi. Il connut l'envie, la haine, la fureur, d'autant plus puissantes qu'elles sont davantage contre nature et qu'elles sortent de cœurs où la charité doit le plus impérieusement régner. La persécution est presque toujours le signe d'une grandeur à venir, ou le cou-

ronnement d'une grandeur passée. Elle prépare ou consomme; elle est à la vie morale ce que la poésie est au style. La poésie, en resserrant l'expression de la pensée dans un champ exact et mesuré, la fait jaillir jusqu'aux extrêmes limites du beau; la persécution, en tombant sur une âme forte, la détache du monde sans la briser, et la porte vers Dieu.

Fourier avait trente-deux ans, dont près de douze s'étaient écoulés depuis son entrée aux chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il avait reçu, chemin faisant, l'onction sacerdotale : il était prêt. C'est une grande heure que celle où un homme est prêt. Des âmes inconnues de Fourier attendaient la sienne : la sienne était prête pour la leur.

Je dis des âmes : car, à la différence du Fils de Dieu, qui vint pour toutes les âmes, nul après lui ne vient que pour un certain nombre, marquées aux pages secrètes d'une réciproque prédestination.

On offrit le choix à Fourier entre trois bénéfices : c'était le langage du temps. Le monde croyait peut-être que par ces bénéfices on entendait l'avantage extérieur attaché à la possession d'une église, et j'ignore s'il en était ainsi; mais devant Dieu, le bénéfice ce sont les âmes. Tant qu'il y aura des âmes données à une autre âme pour les bénir et les gouverner dans la vie de Dieu, il y aura des bénéfices, et on ne saurait en imaginer de plus grands. Les rois de la terre reçoivent des empires, ils ne reçoivent pas des âmes; leur bénéfice n'est rien devant celui du plus pauvre curé de village.

On offrit donc à Fourier trois bénéfices, deux riches

de domaines et d'honneurs, le troisième pauvre, obscur, au fond d'une campagne dont les habitants étaient infectés d'hérésies ou plongés dans cette indifférence qui emprunte des conditions inférieures de l'esprit un caractère aussi obstiné que douloureux. Ce troisième bénéfice, vous le devinez, mes Frères, c'était l'église même où je vous parle, c'était Mattaincourt, lieu voisin de celui où Fourier avait reçu la vie, et dont il connaissait à fond la misère spirituelle. Il l'accepta de préférence aux deux autres, parce que c'était un séjour modeste en même temps qu'une paroisse désolée; il ne crut pas que trente-deux ans de préparation dans la science et la vertu fussent de trop pour cette petite part des âmes que Dieu lui donnait, et il en prit possession avec une joie que tempérait l'humilité. Dans ce vaste empire dont Jésus-Christ est le chef, il avait un royaume, petit, il est vrai, mais plus grand encore qu'il ne convient à un homme; et lorsque du haut des collines de sa chère paroisse, il en regardait les toits et les champs, son cœur s'exhalait en tendresse et en reconnaissance d'avoir été jugé digne de parler de Dieu à des âmes. Il les épousait au fond de la sienne, leur promettant à voix basse la fidélité, et de ne plus rien chercher en ce monde qu'elles seules, elles seules suffisant aux biens et aux maux de sa vie. O beau jour des fiançailles sacerdotales! Heureux le prêtre qui vous a sincèrement connu! Heureux le prêtre qui comme Saül quand il était petit à ses propres yeux, comme David paissant les troupeaux de son père, comme Ruth ramassant les épis sous les pieds de Booz, s'est dit avec

joie, en considérant son troupeau : *Hæc sors tua pars-que mensuræ tuæ* : — *Ceci est ton sort et ton partage en Israël pour jamais* (1).

Mais une fois passé ce premier moment de ravissement, commence pour le prêtre la douloureuse tâche de purifier les âmes, de les éclairer, de les élever, de les tirer de la foi au monde pour leur donner celle de Dieu par Jésus-Christ. Tâche pleine d'angoisses et de retours, qui tantôt faisait dire à saint Paul, qu'*il se sentait pris du dégoût de vivre* (2), tantôt le contraignait d'avouer que *la consolation abondait en lui* (3), tantôt enfin que *la joie et la tribulation se surpassaient l'une l'autre dans son cœur* (4). C'est que de tous les travaux de l'homme, si même c'est un travail de l'homme, le plus accablant pour ses forces est de convertir les âmes : les âmes ! ce double abîme où les élévations de l'orgueil appellent les abaissements de la volupté, où l'esprit se console de la révolte des sens en se révoltant lui-même contre Dieu. Vous jugez bien, mes Frères, qu'un pauvre prêtre ne peut entrer en lutte contre une telle puissance sans être armé lui-même d'une puissance supérieure. Mais quelle sera-t-elle? Il n'y a ici-bas que deux puissances, la vie et la mort : la vie, parce qu'elle est le principe de toute activité ; la mort, parce qu'elle brave la vie, et qu'acceptée volontairement, elle est dans l'ordre moral l'ex-

(1) Jérémie, chap. 13, vers. 25.
(2) II^e^ Epître aux Corinthiens, ch. 1, vers. 8.
(3) Ibid., vers. 5.
(4) Ibid., chap. 7, vers. 4.

trême point de la grandeur. Aussi est-ce une loi du monde, que ceux qui veulent mourir sont les maîtres de ceux qui veulent vivre. Pourtant il se rencontre aussi dans la mort une infirmité, c'est qu'au moment où elle devient maîtresse de la vie par l'héroïsme, elle demeure, pour me servir d'une expression fameuse, comme *ensevelie dans son triomphe*. Si donc il était possible d'unir ensemble la vie et la mort, la puissance de l'une à la puissance de l'autre, l'activité qui fait à la mort qui défait, on arriverait par là sans doute à une incomparable puissance, devant laquelle tout autre fléchirait.

Or ce miracle s'est accompli. Jésus-Christ, Dieu et homme, le maître de la vie et de la mort, qui *déposait son âme parce qu'il le voulait, et non par nécessité* (1), Jésus-Christ a laissé à son Église une chose fameuse sous un nom nouveau : il lui a laissé le glaive sanglant et pacifique de la *mortification*. Il a dit à nous tous par saint Paul, mais surtout à ses prêtres, les héritiers les plus directs de sa croix : *Mortificate membra vestra quæ sunt super terram : — Mortifiez vos membres qui sont sur la terre* (2). Et mieux encore : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris : — Portons, ne cessons de porter dans notre corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste dans notre corps* (3). La mortification est donc

(1) Saint Jean, chap. 10, vers. 18.
(2) Épître aux Colossiens, chap. 3, vers. 5.
(3) IIe Épître aux Corinthiens, chap. 4, vers. 10.

une mort qui ne tue pas la vie, mais qui la manifeste; elle est la réduction de la chair sous la loi de l'esprit, le sacrifice des sens à la raison, l'esclavage du corps pour que l'âme soit libre, enfin le signe éclatant d'un homme immolé aux hommes et à Dieu.

Il y en eut même quelque ombre dans l'antiquité. On ne fut pas sans y connaître le secret de puissance que la mortification contient; l'athlète s'exerçait aux abstinences pour fortifier son corps, le philosophe, pour fortifier son esprit. On vit même dans le destin général des peuples se révéler cette loi, et Rome, en ses beaux jours, ne devint la maîtresse du monde que pour avoir plus qu'une autre assujetti ses citoyens et ses soldats au dur régime d'une rigoureuse pauvreté. Aussi était-ce avec justice, quoique avec orgueil, que son poëte lui disait:

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Fourier n'avait pas attendu l'heure du combat pour soumettre sa chair à l'esprit; il avait eu tout jeune un instinct de la mortification, et y avait puisé le courage d'une chasteté inébranlable avec l'ardeur d'un amour surhumain. Mais quand il eut un peuple, quand son âme eut des âmes, et qu'il ne fallut plus seulement lutter contre les illusions de sa propre jeunesse, mais convaincre des hérétiques ou des indifférents de la vérité de Dieu et de Jésus-Christ, alors il s'arma contre ses sens d'un tel empire, qu'il ne leur laissa pas même la consolation des vaincus, qui est d'exister. Il les détruisit plutôt qu'il ne les assujettit.

Fourier habitait au presbytère de Mattaincourt une chambre sans ornement, qui renfermait une table, deux ou trois chaises de paille, un banc, une façon de lit dont il ne se servait jamais, et qui était là pour faire croire qu'il y couchait. En quelque saison que ce fût, on n'y allumait du feu. Il n'avait qu'un vêtement, celui-là même qui couvrait son corps, et qu'il ne quittait ni jour ni nuit, à moins que quelque maladie ne l'y forçât; c'était l'occasion que l'on attendait pour lui en donner un autre, lorsque l'ancien n'était plus guère qu'un débris. Il ne mangeait qu'une fois par jour, vers le soir, ne voulant pas accorder de nourriture à son corps avant qu'il l'eût gagnée par ses sueurs, ni surcharger son esprit avant qu'il eût accompli en pleine liberté sa tâche de la journée. Du pain, de l'eau, des légumes composaient son unique repas. Il ne but un peu de vin que dans une grande vieillesse. Son sommeil était court, de trois heures à peu près chaque nuit; il le prenait assis dans une chaise d'osier sans bras, et lorsque sa fatigue était extrême, il se permettait de s'étendre sur un banc, regrettant cette posture qu'il estimait plus convenable à un animal qu'à un homme, l'homme seul sur la terre ayant reçu de Dieu la gloire de se tenir debout devant lui. Tous ses voyages, et ils devinrent fréquents lorsqu'il eut établi la Congrégation de Notre-Dame, se faisaient à pied; vieux et nommé général des chanoines réguliers de Saint-Augustin, il se servit d'une voiture couverte en osier, ne voulant pas qu'un pauvre paysan pût lui reprocher d'avoir un équipage plus magnifique que le sien, et, en toute chose, que le plus

misérable de sa paroisse pût se dire en lui-même : Mon curé vit mieux que moi.

A ces mortifications de chaque jour et de chaque instant, il en joignait d'autres plus mystérieuses, traitant son corps à la manière des esclaves, afin d'imiter autant qu'il était en lui la passion du Sauveur des hommes, et de revêtir quelque peu ces sacrés stigmates dont saint Paul disait : *Que personne ne songe à me molester, car je porte en moi les stigmates du Seigneur Jésus* (1).

Cette vie austère, ou plutôt cette mort vivante, Fourier la mena quarante ans. Pendant quarante ans, il offrit à sa paroisse le spectacle d'un homme détaché de tout, supérieur à tout, ne gardant du corps humain que la faculté de souffrir, et puisant dans la souffrance des délices que la paix de son visage révélait à tous les regards : victime véritable de l'amour, holocauste fumant devant Dieu, relique de la première croix, qu'on ne pouvait voir sans que la réalité et la divinité de Jésus-Christ apparût aux yeux involontairement. En vain l'hérésie ou l'incrédulité détournait le visage de ce spectacle; il leur venait au-devant malgré elles, et une larme de Fourier, versée tout à coup, leur apprenait qu'il n'avait qu'une douleur ici-bas, celle de rencontrer quelque âme insensible au bonheur d'aimer Dieu.

Mais Jésus-Christ n'est pas venu seulement en puissance, il n'est pas venu seulement avec le miracle, le martyre et la mortification ; s'il a dit : *Toute puissance*

(1) Épître aux Galates, chap. 6. vers. 17.

m'a été donnée au ciel et sur la terre (1), il a dit aussi : *Je suis la lumière du monde* (2). La puissance toute seule étonne et abat; il faut qu'entre elle et l'homme intervienne un élément plus doux, plus persuasif, qui dise ce qu'est la puissance elle-même, d'où elle vient et ce qu'elle veut. Cet élément c'est la lumière, et la lumière à son plus haut point de splendeur, ici-bas du moins, c'est la parole de Dieu. Mais la parole de Dieu est ensevelie dans ce magnifique sépulcre que nous appelons les saintes Écritures; Jésus-Christ, en sortant du tombeau, l'y a laissée sous la garde de son Église, authentique et muette, scellée et attendant que, comme au jour de la résurrection, un ange brise les sceaux et enlève la pierre qui la retient en silence et en captivité. Cet ange, ô mes Frères, cet ange de la parole divine ressuscitant glorieuse, c'est l'éloquence du prêtre : le prêtre est un homme éloquent. Car il doit rendre la vie sur ses lèvres à la parole de Dieu, et l'éloquence n'est pas autre chose que la parole qui vit. Deux tombeaux sont entre les mains du prêtre, le livre des Écritures et le tabernacle de l'autel, tous les deux renfermant sous des signes inanimés l'éternelle vie, tous les deux attendant qu'on les ouvre et qu'on les jette palpitants à la multitude affamée du pain de la parole et du pain de la grâce. Ah ! comment le prêtre possesseur de ce double trésor et y croyant du fond du cœur, pourrait-il ne pas être éloquent? Tous les saints

(1) Saint Matthieu, chap. 28, vers. 18.
(2) Saint Jean, chap. 8, vers. 12.

l'ont été, ils l'ont été sans génie, parce que si le génie est nécessaire à l'éloquence humaine, il ne l'est pas à l'éloquence divine. La foi et l'amour n'ont pas besoin de génie : ils parlent, et toute la terre les reconnaît. Heureux l'homme qui a entendu la voix des saints ! Heureux le peuple qui a entendu l'éloquence rachetée par le sang de Jésus-Christ !

Fourier la fit entendre à son peuple. C'était un pauvre peuple dans un bien obscur village ; mais il n'y a pas de petite assemblée parmi les âmes : une âme est à elle seule un grand peuple. Aussi Fourier attachait-il au ministère de la parole un intérêt souverain. Rien ne lui coûtait pour ravir ses ouailles. Il ne se disait pas : A quoi bon y penser d'avance ? ce sont des paysans. Semblable à ces Pères de l'Église qui songeaient toute la semaine à ce qu'ils diraient le dimanche, et qu'on trouvait dans leur chambre immobiles sous le poids de cette méditation, Fourier traitait la parole divine comme un sacrement, mais comme un sacrement où le prêtre a plus d'efficacité personnelle que dans les autres, et qui exige de sa part un plus grand travail dans un aussi grand respect. Il savait que si l'homme sans lettres n'est pas capable de discerner dans les œuvres d'art le point où gît la beauté, il la sent d'une manière générale, et que surtout il a reçu de Dieu le don d'être ému par un verbe éloquent. Au pied de l'agora d'Athènes comme au pied de la tribune de Rome, le peuple écoutait la voix de ses orateurs, et ses applaudissements avec son silence témoignaient du goût qui rattache toute âme humaine au plus simple comme au

plus profond des arts. Combien davantage, en des vérités qui le touchent de si près, le peuple doit-il être sensible à une parole qu'inspire la foi et qu'anime la charité! Aussi venait-il entendre Fourier, et après quarante ans qu'il se fut accoutumé à sa voix, il la trouvait encore nouvelle et la préférait à toute autre. C'est qu'il n'y a rien de plus inépuisable et de plus charmant que l'âme d'un père, et l'on peut dire du père selon la grâce ce que le poëte a dit du père selon la nature :

> On remplace un enfant, une sœur, une épouse ;
> Mais un père qu'on aime est un bien précieux
> Qu'on n'obtient qu'une fois de la bonté des cieux.

Néanmoins Fourier ne se fiait pas à sa seule parole du soin d'évangéliser son peuple; il eût craint de donner trop peu à ce besoin sans cesse renaissant d'être éclairé et attendri, et avec une modestie digne d'un si grand cœur, il appelait souvent à son secours des voix qu'il estimait plus puissantes que la sienne. Il chercha même dans les enfants une éloquence qui pût séduire leurs pères, et élevant dans son église une sorte de théâtre pieux et ingénu, il y amenait devant toute sa paroisse des prédicateurs de dix à douze ans qui charmaient la foule par la grâce de l'enfance unie à la grâce de la vérité.

Enfin il poursuivait jusque dans leurs maisons les plus rebelles ou ceux qui avaient besoin d'instructions particulières. Il entrait avec eux dans des conférences réglées, répondant à leurs difficultés et élevant la con-

versation trop souvent frivole à la dignité d'un grand ministère, telle qu'on la lui voit dans l'Évangile, lorsque Notre-Seigneur s'entretenait avec les siens ou avec une âme familièrement.

Il restait cependant toujours des cœurs endurcis; car il n'a été accordé à personne sur la terre d'exercer une puissance sans limites ni dans le bien ni dans le mal. Fourier les appelait *sa bande perdue*. Quelque chagrin qu'elle lui causât, il la traitait avec beaucoup de douceur, se souvenant de cette parole de l'apôtre saint Paul : *Reprenez avec modestie ceux qui résistent à la vérité, de peur que Dieu ne les y ramène un jour* (1) : parole divine qui écarte l'injure par l'espérance. Il arrivait toutefois que Fourier ne pouvait surmonter sa douleur de sentir à côté de lui une âme *perdue*. On le vit, dans ces occasions, se précipiter comme hors de lui-même dans son église, monter à l'autel, ouvrir le tabernacle d'une main haletante, puis se prosternant à terre, y crier vers Dieu avec une impétuosité et des sanglots qui accusaient une sainte démence, lui dire de prendre sa vie ou de lui donner cette âme, et mille choses d'une tendresse et d'une amertume où la foi le disputait à la charité.

En recherchant les causes de cet endurcissement des cœurs, Fourier remonta tout le chemin de l'homme et vint heurter au seuil même de la vie, lorsque l'enfant se connaît à peine et cependant puise déjà sur le sein de sa mère des germes de salut ou d'égarement. Il vit de bonne heure l'enfant abandonné au hasard, l'oisiveté,

(1) IIe Épître à Timothée, chap. 2, vers. 25.

le jeu, les rencontres, agir sur ces frêles natures et y graver de funestes leçons; il comprit que Dieu parvenait trop tard à l'homme, et que de même que le temple a un vestibule, le prêtre devait avoir un précurseur. L'Église sans doute n'avait pas avant lui méconnu l'importance des écoles; mais si dans ses cathédrales et ses cloîtres, dans les universités, plus tard, elle avait magnifiquement pourvu à l'enseignement des générations, ce bienfait ne s'était pas étendu au peuple des campagnes avec la même providence et la même précocité. Les filles surtout semblaient délaissées à la merci de leur jeune âge, comme si la mère toute seule, la mère pauvre et ignorante, eût suffi à ce grand devoir de préparer des chrétiennes pour la vie du monde et la vie de Dieu. Fourier résolut d'obvier dans sa paroisse à ce défaut des institutions publiques telles qu'elles étaient alors, et comme l'âme des saints est féconde en saints, il rencontra de bonne heure quelques filles pieuses de sa paroisse qui saisirent sa pensée et se dévouèrent à lui pour l'exécuter. Ainsi commença la Congrégation de Notre-Dame, destinée d'abord aux enfants d'un village, et qui depuis, par la bénédiction de Dieu et sous l'œil de Fourier, se répandit en Lorraine, en France, en Allemagne, et dans presque toute la chrétienté, où elle possède encore aujourd'hui de florissantes maisons.

Je me hâte, mes Frères, et j'arrive au dernier trait qui vous montrera dans Fourier le prêtre par excellence, je veux dire la bonté. De même que la lumière couronne la puissance, la bonté est l'auréole qui termine la lumière et déifie son éclat.

La bonté est le don gratuit de soi-même : et je pourrais m'arrêter à ce seul mot ; car tout ce que vous avez entendu vous a fait voir Fourier se donnant chaque jour de sa vie, donnant son corps, son temps, son repos, son esprit, son âme, et ne se réservant rien que de souffrir. Mais il y a, dans la bonté, outre le don de soi-même, une manière de se donner, un charme qui déguise le bienfait, une transparence qui permet de voir le cœur et de l'aimer, je ne sais quoi de simple, de doux et de prévenant qui attire tout l'homme et lui fait préférer au spectacle même du génie celui de la bonté. Or Fourier mêlait à l'austérité surhumaine de sa vie une incomparable grâce ; et l'on n'eût jamais deviné à son sourire le supplice continu qu'il s'infligeait ; son corps vaincu et souillé par la pénitence laissait l'âme maîtresse, et celle-ci, arrivant à ses lèvres et à ses yeux sans rencontrer d'obstacle, y brillait comme un astre pur dans un ciel serein. Le pauvre venait à lui naturellement ; il ne le refusait jamais. Car, n'y eût-il rien, il y avait encore Fourier. Dans les grandes fêtes de l'année, et tandis que les riches s'environnaient de leurs amis, lui songeait à ses pauvres, et leur préparait un petit festin qui leur rappelât avec joie le mystère du jour. Si quelque noce avait lieu dans sa paroisse, il allait y chercher la part de ceux qui n'ont plus de noces ici-bas, et il les faisait entrer par leurs bénédictions dans la famille nouvelle que lui-même avait bénie le matin. Il avait coutume de se tenir chaque jour au devant de sa porte pendant quelques heures, si grand froid qu'il fît, afin qu'on l'abordât sans peine et que

les plus timides ne vinssent pas à craindre de le déranger. Quoi qu'on voulût de lui, sauf le mal, il était prêt et riant.

Cette bonté l'avait tellement uni à sa paroisse, que ses besoins et sa maison étaient les besoins et la maison de tous. Quoique vide, parce qu'il n'y laissait rien, elle se remplissait par enchantement dès que l'occasion survenait. Savait-on, par exemple, que des étrangers venaient d'entrer chez le *bon Père*, c'était le nom qu'on lui donnait, à l'instant chacun apportait de quoi faire honneur aux hôtes, du linge, du vin, des viandes, des fruits, et l'on ne dînait jamais mieux que chez ce pauvre de Jésus-Christ qui avait tout donné.

Un homme seul est bien faible contre les maux de l'humanité. Fourier s'en était aperçu souvent. Il avait compris que la charité, quelque puissante qu'elle soit, répare plus qu'elle ne prévient, et encore ne répare que des brèches dans un mur qui tombe toujours. Il avait été conduit à la pensée d'institutions durables qui arrêteraient dans leur source deux des fléaux qui dévorent les campagnes, l'usure et les procès. Contre l'usure, il imagina une sorte d'assurance mutuelle qu'il appela *Bourse de saint Èvre*, et qui, composée de dons volontaires, d'amendes et de legs pieux, devait prêter sans intérêt, à la seule condition pour l'emprunteur de restituer le capital dès qu'il le pourrait. Cette bourse dura longtemps, et rendit de grands services à d'honnêtes laboureurs ruinés par une mauvaise année et à de petits marchands gênés dans leurs affaires par les accidents inévitables du commerce. Quant aux procès, il avait

dressé les plans d'une association dont les membres devaient terminer à l'amiable tous leurs différends ; que si l'une des parties refusait l'arbitrage, un fonds commun devait fournir à l'autre les moyens de suivre l'affaire devant les tribunaux. Les malheurs qui fondirent sur la Lorraine ne laissèrent à Fourier que le mérite d'avoir conçu et préparé une belle institution.

La renommée de Fourier, vous le sentez bien, mes Frères, ne s'arrêta pas entre les collines qui bornent Mattaincourt ; elle déborda de ce vase modeste, et se répandit à son insu dans la cour des princes et dans le cœur des peuples de Lorraine. Le curé de village vit grandir le bruit de ses vertus et l'influence de son nom ; Rome approuva la Congrégation de Notre-Dame qu'il avait fondée ; elle sanctionna la réforme des Chanoines réguliers de Saint-Augustin dont il avait été l'instrument, et qui le choisit pour général. Les ducs de Lorraine vinrent le chercher sous le chaume de son presbytère et lui demander conseil. L'âge et la gloire s'unirent de concert sur ce front qui ne les avait point appelés, et nul homme en son siècle ne jeta d'un lieu plus étroit une plus éclatante ni plus durable lumière. Il semblait alors que, plein d'œuvres et d'années, il n'avait plus qu'à mourir en paix au milieu de son peuple, entre les bras de ses frères de Saint-Augustin, proche de ses filles de Notre-Dame, au sein de sa patrie du temps et de l'éternité, patriarche comblé de Dieu et s'éteignant comme Jacob après avoir vu Joseph. Qui pouvait troubler dans ses derniers jours ce vieillard modeste? Quelle main lui présenterait, au moment suprême, un calice

douloureux? Il vint pourtant, il lui fut présenté : Dieu, dans ses impénétrables conseils, avait décidé que son serviteur mourrait dans l'exil et la misère, séparé des siens, poursuivi, objet de tristesse et de compassion. Vous l'allez voir sur ce nouveau théâtre, et après le saint prêtre, admirer en lui le grand citoyen.

II.

En 1631, dans le temps que Fourier marchait vers sa soixante et dixième année, l'Europe s'apprêtait à décider la plus haute question politique et religieuse qui, depuis Charlemagne, eût été soumise à ses armes et à ses délibérations. Charlemagne avait fondé en Europe la république chrétienne, c'est-à-dire un corps de nations unanimement dévouées à la foi catholique, acceptant la loi de l'Église comme loi de l'État, punissant l'hérésie, reconnaissant enfin à la papauté constituée comme pouvoir féodal un certain droit sur la transmission de la couronne dans le saint-empire romain. Cet ordre d'idées régna jusqu'au XVI^e^ siècle, de Charlemagne à Charles-Quint, du premier au dernier empereur couronné par le successeur de saint Pierre. Au XVI^e^ siècle, Luther, successeur d'Arius et de Photius, et formant avec eux dans l'Église le grand triumvirat de l'erreur, Luther brisa l'unité de la république chrétienne; sous son inspiration, une partie de l'Allemagne, la Suède, le Danemark, l'Angleterre et la Hollande, se séparèrent du siége apostolique, et perdirent volontairement la pierre qui est ici-bas le fondement de

la cité de Dieu. La scission était un fait politique et religieux ; elle entraîna des guerres où l'Europe se divisa en deux partis, le parti catholique et le parti protestant. Les nations que j'ai nommées tout à l'heure formaient le parti protestant ; la maison d'Autriche, réunissant sous son sceptre la Bohême, la Hongrie, les Pays-Bas, l'Espagne, la Sicile, Naples et Milan, était à la tête du parti catholique : la France, incertaine de sa foi, et plus encore de ses résolutions, combattait le protestantisme dans son sein, et néanmoins s'opposait à la maison d'Autriche, dont elle redoutait l'aspiration constante à la domination du monde. Cette circonstance sauva les protestants, et leur permit de conquérir en Europe un droit national.

Cependant, à l'ouverture du XVII^e^ siècle, la fortune sembla prendre un autre cours, et le protestantisme se vit à la veille de sa ruine. La France avait décidément rejeté l'hérésie et triomphé d'elle par l'abjuration de Henri IV ; l'avénement des Stuarts en Angleterre l'y menaçait d'un pareil sort ; en même temps la maison d'Autriche, dont la France s'était rapprochée sous la minorité de Louis XIII, reprenait l'ascendant en Allemagne, et douze années de victoires permettaient à l'empereur Ferdinand II d'y écraser les restes du parti que ses pères avaient si longtemps combattu. Les catholiques se tenaient assurés de la restauration religieuse de l'Occident.

A ce moment même, un homme changea les destinées du monde. Il s'appelait Richelieu, et je ne vous dirai de lui que son nom. Appelé à gouverner la France

sous un roi faible, Richelieu regarda l'Europe et se consulta. Chrétien sincère, prêtre régulier, cardinal de la sainte Église romaine, ennemi par tempérament comme par principe de toute liberté, on eût cru qu'il allait tendre la main à l'Empire et aux Stuarts, et consommer le retour de l'unité en Europe : il fit le contraire. Comme une jeune fille avait été choisie de Dieu, deux siècles auparavant, pour chasser les Anglais du trône et de la terre de France, ce fut un cardinal que la Providence laissa venir au secours du protestantisme aux abois, et dont l'implacable génie prépara la signature du premier traité d'où devait sortir l'Europe moderne. Quelle en fut la cause dans un esprit aussi dominateur, et dans une âme aussi dévouée qu'était la sienne à la vraie foi?

Si la maison d'Autriche eût été fidèle à sa mission; si, depuis un siècle qu'elle disposait du plus magnifique empire que le soleil eût encore éclairé, elle eût apporté dans les affaires de l'Église et de l'Europe un désintéressement égal à sa grandeur; si les trésors du nouveau monde que Christophe Colomb lui avait amenés dans ses ports eussent servi, en augmentant sa puissance, à augmenter sa droiture; si elle n'eût pas en Amérique exterminé les Indiens, arraché à l'Espagne les franchises que cet héroïque peuple avait gagnées par huit cents ans de courage et de patience, livré Rome à la brutalité d'une soldatesque impie et fait payer au Pape prisonnier sa rançon; si elle n'eût pas profité des maux de la France pour y accroître l'anarchie au nom de la religion; si enfin la maison d'Autriche eût été juste,

honnête, généreuse, produisant des saints comme toutes les maisons souveraines de l'Europe, au lieu de produire Charles-Quint et Philippe II, Richelieu n'eût pas écrit en arrivant au ministère : « Le roi a changé de ministre, et le gouvernement de maxime ; » le traité de Westphalie n'eût pas été signé, et l'Europe peut-être serait un seul troupeau sous un seul pasteur.

Richelieu ne voulut pas être dupe, ni la France avec lui. Par le même mouvement qui nous fait préférer aujourd'hui la cause des Turcs à celle des Russes, la cause des infidèles à la cause des chrétiens, Richelieu préféra la cause protestante à celle qui avait pour chef la maison d'Autriche, la maison qui avait pris pour devise ces fameuses initiales, A. E. I. O. U., qui signifiaient : *Austriæ est imperare orbi universo*. Il a plu à Dieu, dans sa souveraine bonté, de diviser le pouvoir nécessaire à la paix et au progrès du genre humain entre plusieurs nations qui se font équilibre, et qui, par la disposition diverse de leur esprit et de leurs mœurs, assurent au monde, assurent à l'Église, que leur liberté aura toujours quelque part un asile sûr et puissant. Voilà le suprême intérêt des peuples chrétiens. Intérêt si grand aux yeux de Dieu, que Daniel et saint Jean ont associé aux prophéties du triomphe de l'Église la prophétie de la chute de Rome et de la division du monde romain entre un certain nombre de principautés. Ç'a été là le salut de l'Occident, comme la ruine morale et religieuse de l'Orient est venue d'un seul malheur, du malheur irréparable de n'avoir pu, à côté de Constantinople, élever d'autres métropoles et

d'autres nations. C'est pourquoi tout prince ou peuple, toute maison ou dynastie, qui aspire à un pouvoir prépondérant et absolu, est par ce seul fait le plus grand ennemi du monde et de l'Église, quel que soit d'ailleurs le prétexte qui colore son inhumaine ambition. Et Dieu, sauf peut-être à la fin des temps, ne permettra jamais le triomphe de cette convoitise babylonienne; il suscitera toujours à l'encontre, et quelquefois du point le plus inattendu, un obstacle qui arrêtera et brisera l'effort du géant. Nous en avons eu des exemples sous les yeux; l'avenir en apportera d'autres à notre postérité.

En 1631, le cardinal de Richelieu fut l'homme qui devait rétablir l'équilibre chrétien compromis depuis un siècle par l'agrandissement demesuré de la maison de Habsbourg. Il avisa sur le trône de Suède un jeune homme que méprisait l'Autriche; pressentant en lui l'âme et la fortune d'un héros, il l'appela sur les champs de bataille de l'Allemagne, et bientôt, tout mort qu'il fût dans sa victoire de Lutzen, Gustave-Adolphe laissa de son passage une trace que Richelieu cultiva, et dont il fit au cœur de l'Autriche une irrémédiable blessure.

C'est à ce moment que la Lorraine, patrie de Fourier, fut rencontrée par ce regard tout-puissant. La Lorraine, jetée entre l'Allemagne et la France, était un reste de l'ancienne Austrasie, séjour des Francs, et berceau des Carlovingiens. Elle avait fait partie d'un royaume créé dans les arrangements des petits-fils de Charlemagne; et, réduite plus tard en duché, pays indépendant, elle

attirait depuis un siècle par ses grands hommes et ses hauts faits l'attention de la chrétienté. Ses ducs avaient à la fois dans leurs veines le sang de l'Empire et le sang de la maison de France : mais depuis René II, vainqueur de Charles de Bourgogne, ils étaient moins Germaniques que Français. Trois générations des Guises, leur branche cadette, avaient fait l'admiration de la France au siècle qui venait de s'achever, et le dernier d'entre eux, Henri de Guise, avait approché si près du trône par sa popularité, que la peur l'avait étendu mort dans un guet-apens sur les marbres du château de Blois. Les ducs régnants, Antoine, Charles III, Henri II, étaient à la même époque des souverains remarquables par leur courage, leur magnificence et leur bonté, et les uns et les autres, ceux qui régnaient et ceux qui servaient, s'étaient acquis par leur dévouement à la cause catholique et par le tour chevaleresque de leurs rares qualités le renom des derniers héros chrétiens de l'Occident.

Malheureusement Richelieu rencontra sur le trône ducal de Lorraine un prince moins accompli que ceux qui l'avaient précédé et que ceux qui devaient le suivre encore. Charles IV était bon, courageux, habile dans la guerre, sincèrement religieux, mais léger dans ses mœurs et inconstant dans ses conseils. Richelieu voulait la coopération de la Lorraine contre l'Empire, et l'Empire faisait à Charles IV les offres les plus brillantes pour l'attirer à son parti. Le duc, incertain, consulta Fourier, qu'il aimait, et aux prières duquel il se croyait redevable de la vie. Fourier ne lui opposa point son

ignorance ou son inaptitude en des matières de si haute portée. Il ne lui présenta point la maison d'Autriche comme un drapeau que tout prince fidèle dût suivre nécessairement, ni la France comme ayant une cause assez pure pour qu'il fût de son devoir de l'embrasser : il lui conseilla de garder la neutralité, et d'ôter ainsi tout prétexte plausible aux deux partis contre son peuple et sa maison. Que s'il n'évitait pas tous les périls de la guerre, du moins il n'en aurait pas devant Dieu la responsabilité.

Charles IV, malgré la confiance qu'il avait en Fourier, se prononça pour l'Empire. Richelieu le souhaitait peut-être, il arriva comme la foudre. Des traités suivis de ruptures amenèrent le duc au plus profond découragement, et se livrant lui-même à son ennemi qui le trompait, il fut lâchement retenu dans une demi-captivité. L'abîme était profond. Il ne restait de cette grande maison de Lorraine qu'un prince vaincu qui n'avait point d'enfants, le cardinal son frère, évêque de Toul, et une princesse du nom de Claude, fille de Henri II. Le duc consulta de nouveau Fourier. C'était durant l'hiver de 1634. Ils demeurèrent enfermés ensemble durant sept heures. Au sortir de ce long entretien, Charles IV abdiqua la couronne ducale en faveur de son frère, le cardinal Nicolas-François, et se retira en Franche-Comté, d'où il gagna l'Allemagne, prince infortuné qui ne revit la Lorraine que pour la perdre encore, et qui ne recueillit de la maison d'Autriche, pour prix de victoires qui ne le concernaient plus, que l'ingratitude et l'oubli. Son abdication ne fut pas même re-

connue de la France, qui prétendit que la couronne appartenait à la princesse Claude, du chef de son père Henri II, et se proposa de l'unir à un prince français, qui deviendrait par ce mariage le souverain naturel et légitime du duché de Lorraine.

Le péril était pressant. Si le plan de Richelieu venait à réussir, c'en était fait de la Lorraine, de sa dynastie, de sa gloire, de sa nationalité. Le cardinal de Lorraine, demeuré seul libre et présent à cause de sa dignité de prince de l'Église, n'eut pas de peine à le sentir, et il accourut vers Fourier. Singulière destinée qui amenait à un pauvre curé de village tous les malheurs de son pays, comme à la dernière providence qu'il eût encore, comme au dernier cœur généreux qui pût en conjurer la chute!

Le cardinal de Lorraine dépeignit à Fourier la situation, et lui fit part d'une pensée bien hasardeuse, qui était d'abdiquer le cardinalat, et en épousant la princesse Claude, sa cousine, de la ravir à la France, impuissante désormais à diviser les droits de leur maison pour les usurper. Le cardinal, il est vrai, n'avait pas reçu les ordres sacrés; mais il ne pouvait abdiquer la pourpre sans le consentement du souverain Pontife, ni se marier avec sa cousine sans une dispense canonique préalablement obtenue; et d'une autre part, recourir à Rome, c'était tout perdre : Richelieu ne saurait manquer d'être instruit, de faire enlever la princesse, et de consommer ses projets. Fourier connut du même coup d'œil le devoir du cardinal, le sien propre, et l'abîme qu'il allait creuser sous ses pas.

Compromis déjà pour avoir conseillé l'abdication du duc Charles IV contre les intérêts de la France, il ne put douter du sort qui l'attendait en prêtant son concours à un acte qui allait désoler la politique de Richelieu, cet homme à qui un seul génie avait manqué, celui du pardon. Que deviendrait la Congrégation de Notre-Dame, celle de Saint-Augustin? Un mot du terrible ministre, surtout dans un pays de conquête, ne suffirait-il pas pour ruiner des établissements qui avaient tant coûté? Et puis Fourier était si vieux!

Quand un homme est parvenu au terme d'une longue carrière, qu'il a surmonté les écueils dont toute vie humaine est semée, et qu'il n'a plus qu'à mourir dans la gloire de ses vertus et l'affection des siens, c'est une épreuve où succombent les meilleurs, que d'avoir à se perdre dans un dernier devoir. On aime mieux sacrifier à la prudence, et les raisons s'offrent d'elles-mêmes qui persuadent de soigner sa mort, au lieu de la livrer à la merci d'une chance de ruine. Ils sont rares, parmi les plus grands, ceux qui retrouvent alors dans leurs os consumés une flamme de jeunesse, et qui consentent à périr comme on le fait à vingt ans pour une heure de joie dans une heure d'enthousiasme. Fourier avait des excuses honorables pour se soustraire aux empressements du cardinal de Lorraine; il pouvait le conseiller au point de vue du scrupule, et rejeter sur Rome une décision délicate qui lui appartenait d'ailleurs : mais le cardinal était son souverain, la dernière espérance de son pays, l'étincelle survivante d'une race généreuse qui était aux prises avec la violence et l'iniquité. Était-

ce l'heure de se souvenir de soi-même? Fourier connaissait trop ce qu'un chrétien doit à sa patrie. Il savait par l'Évangile que Jésus-Christ n'a pleuré que deux fois sur la terre, la première fois au tombeau de Lazare, quand il le ressuscita, la seconde fois au seuil de sa propre mort, lorsqu'il s'arrêta sur les collines qui font face à Jérusalem, et que, prévoyant les maux qui l'accableraient en punition de son déicide, il fut pris d'un attendrissement dont il est écrit : *Et videns civitatem, flevit super eam : — Et voyant la ville, il pleura sur elle* (1). Larmes sacrées qui ne furent pas répandues pour notre salut, mais sur les blessures de la patrie! Larmes de patriotisme et d'amitié, qui devaient apprendre à tous les siècles que le Fils de Dieu est aussi le fils de l'homme, et que les vertus qui ornent la terre sont sœurs des vertus qui peuplent le ciel!

Il n'en est pas d'ailleurs du patriotisme chrétien comme du patriotisme antique. Celui-ci ne connaissait que la cité, murs étroits où le Grec et le Romain renfermaient l'univers, et auxquels dans leur cœur ils sacrifiaient le genre humain. Jésus-Christ a tout élevé et agrandi en même temps qu'il a tout purifié. Il a fait des peuples ce qu'il a fait des hommes, les coopérateurs de ses desseins de justice, des instruments plus vastes et plus puissants de la vérité, des apôtres, des pontifes, des docteurs, des martyrs; et c'est pourquoi il est écrit en David du Fils de Dieu venant parmi nous : *Demande-moi, et je te donnerai les nations pour hé-*

(1) Saint Luc, chap. 19, vers. 41.

ritage, et les frontières de leur territoire pour possession (1). Le chrétien aime Jésus-Christ dans sa patrie; il y aime la paix de l'Évangile, la grâce des sacrements, les temples où il prie, les œuvres et les reliques des saints qui y vécurent ou qui y vivent encore avec lui, l'histoire des choses passées et l'espérance des choses à venir, enfin un membre vivant de l'Église, et la prédestination de Dieu qui appelle les peuples et fait leur destin dans leur devoir.

Or qui plus que la Lorraine était digne d'être aimée par le cœur d'un saint prêtre? En quelle terre l'héroïsme des fortes vertus avait-il mieux pris racine et donné ses fruits? Quel royaume avait reçu de Dieu une dynastie plus imperturbablement féconde en princes justes, bienveillants, hospitaliers, merveilleux dans la guerre et faisant mieux de la paix le repos magnifique d'une nation? Que si l'heure était venue où l'épée des forts n'avait plus de contre-poids dans le souvenir des services et l'immortalité des droits, du moins fallait-il descendre avec honneur du rang des nations, et laisser à la postérité un de ces tombeaux où elle vient, et où elle admire ce qui se peut pour la gloire quand rien ne se peut pour le salut.

Fourier répondit au cardinal de Lorraine qu'il devait à son pays et à sa maison de rentrer dans la vie civile, qu'il pouvait abdiquer l'épiscopat et le cardinalat sans attendre le consentement du pontife romain, et épouser sa cousine, la princesse Claude, en se dispensant

(1) Psaume 2, vers. 8.

lui-même, comme évêque de Toul, de l'empêchement de parenté. Allant plus loin encore, il donna l'ordre à l'un de ses religieux, qui était à la fois prieur et curé de Lunéville, de bénir le mariage du cardinal.

En vertu de cette consultation, le 17 février 1634, avant l'aube du jour, le cardinal Nicolas-François, duc de Lorraine, descendit dans la chapelle du château de Lunéville, dépouilla la pourpre cardinalice, ceignit l'épée, prit dans sa main droite la main de la princesse Claude, et lui promettant une immortelle fidélité, il y suscita une étincelle de ce sang inépuisé qui, en deux générations successives, devait donner à la Lorraine ses deux derniers ducs : Charles V, le sauveur de Vienne avec Sobieski, le vainqueur de Barkany, de Gran, de Mohacs, le généralissime de la chrétienté dans la croisade qui porta le coup suprême à la puissance ottomane ; et Léopold, prince plus qu'excellent, le seul des princes du XVIIIe siècle qui ait excité en Europe l'enthousiasme et l'amour ; l'un et l'autre dignes de terminer l'histoire d'une grande race et d'un noble pays, l'un et l'autre dignes de ce mot que le maréchal de Berwick avait dit à l'un d'eux, que c'était *le meilleur des grands hommes*. Dieu voulut bénir ainsi le dévouement de son vieux serviteur Fourier, et mêler à jamais sa mémoire à la mémoire des beaux jours réservés encore à son pays. La politique de Richelieu était vaincue, la Lorraine sauvée pour un siècle, sa maison, presque tarie, renouvelée et destinée de Dieu à s'asseoir un jour sur le trône de l'Empire, où puisse-t-elle inspirer et échauffer les restes du sang de Habsbourg! Fourier

ne vit pas ces résultats de son patriotisme : il eut une consolation plus digne encore de lui, la consolation d'avoir accompli son devoir en lui sacrifiant la paix de ses derniers jours et toutes les œuvres de sa vie. Ah ! pardonnez si je m'émeus ! Quand, au milieu des lamentables récits de l'histoire, ce riche trésor des déshonneurs de l'homme, on rencontre enfin une fois la magnanimité, l'âme s'enivre et se trouble, inaccoutumée qu'elle est au bonheur de pouvoir admirer. Enfin, que Dieu soit loué ! il se trouva qu'un curé de village avait l'âme d'un consul romain.

Mais il y a de l'héroïsme un immanquable châtiment. L'héroïsme même ne porte ce nom que parce qu'il méprise un abîme. Fourier avait trop blessé la France et son ministre pour ne pas être sérieusement menacé dans son repos ; il erra quelque temps de l'une à l'autre de ses maisons, plus ou moins poursuivi selon les commandants et les ordres, jusqu'à ce que ses enfants de Saint-Augustin, cédant à leurs alarmes, obtinrent qu'il se retirât d'une terre où il était entouré d'ennemis. Il franchit les Vosges, accompagné de quelques-uns des siens. Une troupe suédoise envoyée à sa recherche l'attendit tout un jour entre Vesoul et Gray. Le saint vieillard, comme s'il en eût reçu l'avis du Ciel, s'arrêta vingt-quatre heures à Vesoul sans vouloir avancer ni donner aucun motif de sa résolution : les Suédois se retirèrent, et il passa le lendemain.

L'exil est dur même dans la jeunesse, quand l'espérance adoucit tout et que le cœur a une puissance pour se créer de nouveaux liens ; mais dans un vieillard

épuisé de vie, dont la seule consolation est de jouir du passé, l'exil est un supplice dont l'amertume n'a pas d'adoucissement. Celui de Fourier, qui dura quatre années jusqu'à sa mort, emprunta de beaucoup d'autres douleurs le caractère d'une agonie. Séparé de son ancienne paroisse, poursuivi par la pensée de ses monastères de Notre-Dame et de Saint-Augustin, qu'il ne devait plus revoir, il ne put même se les représenter comme des asiles où lui seul manquait : la guerre, la peste et la famine, ces trois grands fléaux de la race humaine, désolaient son pauvre pays et n'avaient pas épargné ses enfants. Chaque lettre qu'il ouvrait d'une main tremblante lui apportait, comme à Job, la nouvelle de quelque désastre : la mort avait choisi parmi les siens quelque tête chérie et nécessaire ; une troupe furieuse avait envahi l'un des saints manoirs qu'il avait édifiés, et n'y avait laissé que des ruines; sa paroisse manquait de pain, lui qui en avait toujours eu pour elle. Et que sais-je? Et que dirais-je? Hélas! le malheur, une fois que Dieu le laisse faire, est plus ingénieux à frapper qu'aucune bouche à le raconter. Toutes ces chères pénitences de quarante ans s'obscurcissaient devant les terribles réalités de la malédiction divine, et la croix véritable, la croix sortie du monde, par un effet de ses passions, dressait à Fourier un calvaire aussi grand que ses vertus.

Un autre exilé, le duc Charles IV, qui promenait aux quatre coins de l'Europe la vaillance dépossédée de Lorraine, vint une fois visiter le vieil ami de sa maison. Le saint et le prince s'attendrirent l'un sur

l'autre, victimes tous les deux des revers inouïs de leur patrie. Charles avait le cœur de sa race : il fit passer plusieurs fois des secours au saint vieillard, et lui écrivit de sa main des lignes qui eussent désarmé l'infortune, si l'infortune n'avait pour mission que de punir les fautes des hommes et des rois.

Enfin le sacrifice s'acheva, et Fourier apparut à ceux qui l'aimaient dans la paix de la mort et du temps : la mort, qui commence l'histoire ; le temps, qui l'achève. A peine expiré, son corps devint une relique, que Gray, la ville hospitalière, voulut retenir au nom de la Providence qui lui avait confié les derniers jours de son serviteur. Il fallut un ordre de la cour d'Espagne sollicité par le duc Charles IV, pour ouvrir à ces restes précieux les routes bien-aimées de la Lorraine. Fourier y rentra conduit par ses enfants les chanoines réformés de Saint-Augustin, et dans cette pensée qu'il reposerait près d'eux à Pont-à-Mousson, au chef-lieu de leur ordre, là où deux fois sa jeunesse s'était essayée aux préludes de la sainteté. Ils ne savaient pas que leur père avait été par-dessus tout un saint prêtre, l'immortel exemplaire du pasteur des champs, et que c'était dans l'enclos de sa modeste église, sous les pieds de ses chers villageois, qu'il devait passer l'interrègne de sa mort à la résurrection. Par quel mystère ce corps si disputé, et qu'une prudence délibérée acheminait sur la route d'Épinal et de Nancy, vint-il heurter le seuil du lieu où nous le vénérons aujourd'hui, on l'ignora toujours. Il vint, quelle qu'en fût la cause, il vint au lieu de son amour et de sa modestie ; il toucha

mort la terre qui l'avait possédé vivant, et quand on voulut le conduire au delà, comme si ce n'eût été qu'un adieu qu'il avait voulu dire à ses amis de la vallée, il s'éleva de toutes ces âmes une tempête et un courage qui ne permirent jamais à aucune force humaine de l'arracher de son vrai tombeau. Ce tombeau pourtant est vide; une parole de l'Église romaine a transporté le père du pavé sur l'autel, et sa mémoire plus divine, sans être plus chère, reçoit aujourd'hui du temple que vous lui consacrez, Messeigneurs, un hommage digne du prêtre et digne du peuple, du prêtre qui fit le bien, et du peuple qui aima le prêtre.

Pour moi, pèlerin à mon tour à ce sanctuaire, j'y ai apporté la louange et l'admiration. Mais la prière aussi n'aura-t-elle pas son heure? Aucune plainte, aucun gémissement ne s'élèvera-t-il de mon sein vers cette source de grâce et de bénédiction? Oh! non, je prierai, je dirai au Père: Père bienheureux, vous connaissez nos maux, car vous avez vécu comme nous dans un siècle plein de troubles et de vicissitudes; mais, plus heureux que nous, vous vîtes de grands saints et de grands citoyens, dont vous faisiez vous-même partie, travailler au rétablissement de la cité de Dieu. Obtenez à notre âge dans les mêmes ruines les mêmes dons du Ciel. Demandez-lui pour nous, par vos mérites, la force, la lumière, la bonté, de grands saints et de grands citoyens.

DISCOURS

SUR

LA LOI DE L'HISTOIRE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

DE L'ASSEMBLÉE DE LÉGISLATION DE TOULOUSE

LE 2 JUILLET 1854

DISCOURS

SUR

LA LOI DE L'HISTOIRE

Messieurs,

L'Académie de Législation, quoique plus naturellement vouée à l'éclaircissement et à l'amélioration des lois positives, ne s'est pas interdit cependant des recherches d'un ordre plus général; et c'est pourquoi, en prenant la parole dans son sein, je ne crois point manquer à mes devoirs et à son attente, si je m'occupe d'une question qui touche de moins près à la jurisprudence qu'à la philosophie. Cette question est celle-ci : L'histoire a-t-elle une loi? En d'autres termes, les événements qui composent l'histoire, et qui ont pour principe la double action de la providence divine et de la liberté humaine, s'enchaînent-ils dans un ordre régulier; ou bien, amas confus de faits qui se reproduisent au hasard dans le temps et dans l'espace, l'histoire n'est-elle qu'un champ de bataille qui n'a point eu d'ordonnateur, qui ne comporte point de progrès et ne mérite pas d'explication?

J'affirme que l'histoire a une loi, parce que Dieu, qui en est le premier acteur, ne fait rien sans un plan qu'il s'est tracé dans son infaillible raison, et que l'homme,

qui agit avec lui sur la scène des siècles, ne fait rien non plus sans un but et des moyens qui se coordonnent à ceux de Dieu. Et notre liberté ne souffre en cela ni violence, ni diminution, parce que la liberté n'exclut pas l'ordre, la sagesse, le consentement au vrai et au bien, et que, dans le cas où elle s'en écarte, la force des choses dirigées par Dieu se retrouve, sans blesser notre libre arbitre, dans l'ensemble du travail commun.

Mais si l'histoire a une loi, quelle est-elle? Pouvons-nous, après six mille ans de l'œuvre dont nous sommes les coopérateurs, savoir ce que nous faisons, ce que Dieu veut et comment il nous conduit? Peut-être l'ignorons-nous, ou du moins ne le connaîtrons-nous pleinement qu'au dernier jour, lorsque l'histoire étant achevée, le ciel et la terre retirés, nous nous recontrerons face à face avec l'ouvrage et l'artiste, l'ouvrage où nous aurons eu notre part, l'artiste qui nous expliquera la sienne et nous dira son secret avec le nôtre. Ce secret, il est trop évident, je n'ai pas l'espérance de vous le dire : mais alors même qu'on ne voit pas, il est possible d'entrevoir, et l'ombre n'existe que parce qu'elle contient la lumière, dont elle est une obscure manifestation.

L'histoire est la science de l'homme vieillissant. Tandis que la jeunesse s'avance en regardant l'avenir, l'homme qui a vécu se retourne vers le passé dont il commence à faire partie, et il cherche dans les générations disparues le pressentiment des choses qui viennent, et qu'il ne verra pas. L'esprit de prophétie, qui est celui de l'éternité, s'empare de nous au déclin de notre

âge, et ne pouvant voir en nous-même la vérité encore inédite, nous cherchons dans les mystères du passé le crépuscule de l'avenir. *Qu'est-ce qui a été?* se demandait un roi estimé le plus sage des hommes, et il se répondait : *Cela même qui sera : — Quid est quod fuit? Ipsum quod futurum est* (1). Mais pour que le passé révèle l'avenir, il est nécessaire que le cours des choses soit réglé par une loi; car s'il était sans loi, les événements n'auraient entre eux aucune liaison, et, si longue que fût l'histoire, elle ne présenterait à l'observateur qu'une suite d'accidents incapables de donner lieu à aucune prévision.

Or l'homme prévoit, et cette faculté est en lui le résultat de l'expérience, le plus beau fruit de l'âge et de l'étude des temps. Comme Dieu voit dans les causes tout ce qui doit en sortir, l'homme voit dans les effets les causes elles-mêmes et tout ce qu'elles reproduiront un jour après l'avoir déjà produit.

Ce n'est donc pas un spectacle mort, un tableau ruiné que celui de l'histoire : l'histoire est un être vivant qui a pris naissance dans l'éternité, qui s'y reposera un jour, et qui, sur sa route, à mesure qu'elle avance, nous dit l'avenir avec le passé, ce qui a été et ce qui sera, témoin et prophète à la fois, le plus grand astre enfin qui éclaire le monde, puisque l'Évangile lui-même fait partie de l'histoire, et que l'histoire de l'homme est aussi celle de Dieu.

Or ce qui frappe par-dessus tout, quand on consi-

(1) Ecclésiast., chap. 1, vers. 9.

dère de loin, par une vue générale, la suite des événements ou des lignes historiques, c'est leur division saillante en époques distinctes, quoique unies entre elles par d'indissolubles liens. Les époques dominent toute l'histoire de l'humanité. On voit successivement se former un principe d'action qui tend à prévaloir dans la conduite des affaires humaines, qui rencontre autour de lui des obstacles plus ou moins héroïques ou désespérés, qui les surmonte, arrive dans un homme, dans un peuple, ou dans une idée, au sommet de la puissance et du gouvernement, puis s'affaiblit dans sa victoire, décline peu à peu, et finit par disparaître ou se transformer dans un principe nouveau, qui à son tour combat, triomphe, dégénère et succombe pour faire place à un autre avénement. L'histoire se partage ainsi en cycles reconnaissables à l'œil le moins exercé, et apparaît comme un vaste drame où les actes s'enchaînent aux actes par des péripéties et des moments de repos. On peut différer sur la délimitation des époques, selon que l'œil embrasse un horizon plus ou moins étendu, et que l'esprit discerne avec plus ou moins de perspicacité les relations des causes et des effets; mais il n'est pas un historien qui ne les ait signalées, comme il n'y a pas un géographe qui, examinant la structure extérieure du globe, n'ait remarqué l'art profond qui en a dessiné les traits et assuré les divisions.

Pour moi, je bornerais l'histoire à six actes accomplis.

Dans le premier, qui se développe d'Adam à Moïse, sur un espace de vingt siècles, Dieu jette les fonde-

ments de la paternité d'où sortiront toutes les races. Abraham, le père reconnu par la chair ou par l'esprit des trois souches juive, chrétienne et musulmane, occupe le point le plus élevé de cette époque, qui a précédé et produit toutes les autres : il est, selon l'expression de l'Écriture, *le nom le plus magnifique* (1) de la haute antiquité, le chef primordial *d'une multitude de nations* (2), *le père de tous ceux qui croient* (3) au Dieu unique, créateur du ciel et de la terre. Sa mémoire, conservée dans les livres sacrés les plus anciens et les seuls authentiques, a passé de là dans d'autres livres qui obtiennent encore la foi et le respect d'une grande partie du genre humain. C'est de cet homme, de son nom, de son sang, de son souvenir, que procèdent les peuples à qui l'empire du monde et de la civilisation était finalement réservé. Abraham est le roi des âges, et l'avenir, sorti de lui comme de sa source première, portera sa gloire jusqu'aux extrêmes limites où le temps finira dans l'éternité.

Après lui, l'œuvre de la paternité universelle étant accomplie, commence en Moïse la seconde époque et la seconde œuvre, celle de la législation. Debout au Sinaï, Moïse écoute et écrit : il écoute et il écrit une loi dont trente-trois siècles n'ont pas retranché une syllabe, qu'Athènes a reçue, que Rome vénère, que la conscience reconnaît pour la sienne, et que Jésus-Christ, venu de Dieu pour tout consommer, déclare

(1) Genèse, chap. 12, vers. 2.
(2) Ibid., chap. 17, vers. 4.
(3) Epître aux Romains, chap. 4, vers. 11.

être aussi sa loi. Cette loi, en formant un peuple pur dans sa doctrine et immortel dans sa vie, prépare au monde tout entier une législation qui n'aura point de frontières, appuyée sur une tradition qui n'aura point de rivale, et bien avant cet heureux jour, elle produit pour le hâter David et Salomon, qui sont dans ce second âge ce qu'Abraham est dans le premier, comme Moïse est au Sinaï ce qu'Adam est dans l'Éden.

Cela fait, c'est-à-dire la législation universelle étant assise sur la paternité universelle, un autre ordre paraît : Romulus fonde Rome, et la Grèce prend corps aux jeux olympiques. Ces deux ères inséparables, l'ère romaine et l'ère des Olympiades, ouvrent en même temps, par deux peuples, le règne des lettres et celui de l'unité politique. La direction des choses humaines passe de l'Orient à l'Occident : l'Orient a enfanté les ancêtres et promulgué la loi ; l'Occident va donner à la pensée des formes qui ne périront plus, et aux cités éparses des liens qui les rapprocheront sous un même joug, en attendant le siècle qui les unira dans une même fraternité. Athènes devient le foyer du beau, la mère et la maîtresse des arts ; Rome, le centre d'un gouvernement unique, où la liberté ne luira pas pour tous, mais où elle aura cependant un nom, une patrie, une tribune, des exemples et des garanties qui étendront sur des âges meilleurs leur immortelle protection. Après Périclès, la Grèce descend ; après Auguste, Rome s'affaisse, et ces deux hommes marquent, chacun en leur temps et pour leur part, le point le plus magnifique du troisième âge de l'histoire.

Le monde désormais possédait, pour ne plus les perdre, quatre éléments de sa vie : des ancêtres communs, une loi universelle, une littérature assurée par sa perfection d'un empire sans retour; enfin, l'unité politique sous un peuple qui avait abusé de sa force, mais qui l'avait puisée dans des luttes civiles où avait grandi heureusement la science du droit. C'était beaucoup, mais ce n'était pas le terme. Une âme manquait encore à ces éléments dispersés qui se rapprochaient de toutes parts. Celui qu'avaient annoncé les ancêtres et prophétisé la loi, Celui qui était obscurément *l'attente de toutes les nations* (1), Jésus-Christ vient au monde, lui apportant un nouvel âge avec un nouveau principe de vie, principe qui ne sera ni anéanti ni surpassé jamais, et qui, par ses élans au travers de ses vicissitudes, marquera de son signe toutes les époques qu'inaugurera l'avenir. Cinq siècles, d'Auguste à Clovis, suffisent au christianisme pour transfigurer l'ancien monde, en accomplissant tout ce qu'il espérait et s'appropriant tout ce qu'il possédait de justice et de vérité. Constantin nomme le point le plus haut de ce quatrième âge. Le premier des empereurs, il reconnaît ce qui n'est plus et salue ce qui est; il tire de dessous la hache, encore levée, la religion de la paix; la croix se montre sous les enseignes de Rome, et le christianisme règne le lendemain du jour où le bourreau l'avait proclamé mort. Mais comme Jérusalem avait pâli sous la postérité des Machabées, comme Athènes s'était

(1) Genèse, chap. 49, vers. 10.

trahie en livrant sa liberté à la licence et sa langue aux rhéteurs, comme Rome était descendue des Scipions à Tibère, le christianisme aussi avait rencontré dans son triomphe une épreuve où il eût défailli, s'il n'avait eu pour père Celui qui seul, en donnant la victoire, est capable de sauver les victorieux.

Ce que n'avait pu la violence pour affaiblir et diviser la société chrétienne, les hérésies nées à l'ombre des cours ne le tentèrent pas sans succès. L'empire, en transportant son siége loin de Rome, pour fuir à la fois les souvenirs de l'antique liberté et les restes palpitants de l'idolâtrie, n'avait pas su créer dans sa nouvelle capitale des institutions et des mœurs dignes du christianisme. Il le protégait sans l'honorer, trop souvent sans le connaître, et vingt schismes, précurseurs du schisme suprême qui devait séparer l'Orient de l'Occident, livraient la sainteté de l'Évangile aux opprobres d'une persécution où des chrétiens eux-mêmes étaient les persécuteurs. Ces tristes querelles, mêlées aux catastrophes d'un pouvoir qui passait de main en main par le hasard des intrigues ou des révoltes, précipitaient à la fois l'Église et l'Empire dans une décadence qui fût devenue, si l'Église n'y eût échappé, une sorte de démenti à la divinité de sa mission.

Les barbares y pourvurent en tuant l'ancien monde. On vit alors une société où tout était nouveau, les peuples, les mœurs, les langues, les institutions, et où cependant vivait la religion, héritière de tout le passé, tenant d'une main l'histoire et la loi des ancêtres, parlant de sa bouche les idiomes de la Grèce et de Rome,

enveloppant enfin le second berceau du monde dans la pourpre sans couture de tous les biens nés de tous les temps. C'était le vaisseau une autre fois échappé du naufrage universel, et portant dans ses entrailles les semences incorruptibles de la régénération. Il faudrait de longues heures pour dire quelle fut cette cinquième époque de l'histoire humaine; quels ennemis elle eut à vaincre, au dedans par la résurrection du vieil empire romain avec ses préjugés et ses orgueils, au dehors par l'avénement prodigieux de l'islamisme; quels furent ses goûts, ses pensées, ses établissements, ses libertés; quels ses biens et ses maux, mais toujours dans leur ensemble empreints d'une grandeur qui surpassa celle de Rome, et créa ce caractère de l'homme moderne, généreux, doux, aimant, industrieux, avide de progrès, honorant l'obéissance par une noble mesure de liberté, préparant par ses œuvres comme par ses aspirations l'unité future où marche le genre humain. Il a été facile de calomnier cet âge, à cause de ce qu'il y avait d'enfant et de mal formé dans les peuples qui le composaient; mais à mesure que la science et le sentiment de l'histoire, éveillés par nos révolutions, se sont développés parmi nous, nous avons mieux compris quelle fut la vie de nos ancêtres immédiats, et combien magnifique a été l'héritage qu'ils nous ont laissé. Saint Louis marque le point suprême de cette époque qui dura mille ans, de Clovis à Luther. Homme singulier par la diversité de ses vertus, saint Louis résume dans sa personne tout ce que fut le moyen âge. Ascétique et touché d'amour, il disait son bréviaire au

soir d'une bataille. Armé de la croix contre les infidèles, de l'épée contre les ennemis de la couronne et de la France, d'une infaillible droiture envers tous, il fut le dernier preux des croisades, l'arbitre des rois, le père des peuples, la plus rare créature qui ait jamais tenu le sceptre, et son palais, demeuré debout entre Notre-Dame et le Louvre, a mérité d'être jusqu'à nos jours le temple où siége la justice.

Les siècles de Périclès et d'Auguste furent plus grands par les lettres que le siècle où saint Louis nous apparaît entre Innocent III, saint François d'Assise, saint Dominique de Gusman, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin; mais aucun ne l'a surpassé dans les ardeurs de la foi et dans les conceptions de l'intelligence. Aucun non plus n'a été suivi d'une époque plus énergiquement avide de détruire celle qui l'avait précédée. Jusque-là, d'Abraham à Moïse, de Moïse à Jésus-Christ par David, de Jésus-Christ à Clovis par Constantin, de Clovis à saint Louis par Charlemagne, le christianisme avait marché dans une voie progressive, où le sang même des martyrs n'avait été qu'une gloire et une fécondité de plus. Mais, au sortir de saint Louis, les grandes eaux de la vérité baissent peu à peu, et Luther, en fondant le protestantisme, cause dans le corps vivant de l'Église universelle une plaie que trois siècles n'ont pas fermée, et que Voltaire, le prince de cette sixième époque, élargit encore en y versant le poison de la première incrédulité qui ait ravagé le monde chrétien. Ce qui distingue le protestantisme, ce n'est pas l'altération ou la négation de tel ou tel

dogme ; le protestantisme subsisterait même en acceptant tous les symboles de l'Église catholique : car il n'est, dans son essence, ni une hérésie particulière, ni un confluent d'hérésies. Le protestantisme est une passion profonde contre le sacerdoce fondé par Jésus-Christ, un effort désespéré pour se passer de l'homme dans les rapports de l'âme avec Dieu. Tout le reste est une conséquence de cette aversion primitive. Faites qu'un protestant puisse croire qu'un homme est le ministre avoué de Dieu, son vicaire réel en terre, et il abjurera sans peine les plus multiples erreurs où il soit retenu. La faiblesse du protestant est de ne pouvoir admettre une atmosphère médiatrice entre le soleil et lui, comme la faiblesse de l'incroyant est de perdre la vue dès qu'un nuage s'interpose entre la lumière et ses yeux.

Ce n'est qu'après cinq âges de foi et de création, que Dieu a permis l'époque négative où s'arrête aujourd'hui l'histoire de l'humanité. Épreuve suprême entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, cette époque décidera du sort commun. Si le tempérament de l'homme, tel que soixante siècles de Providence active l'ont trempé, est assez fort pour rejeter le poison qui le dévore, il faut s'attendre au miracle le plus élevé de tous, qui est la résurrection. Si, au contraire, notre intelligence affaiblie ne discerne pas les éléments de salut qui nous restent, ou si, tout en les discernant, notre volonté ne répond pas à la grandeur de nos devoirs, il ne faut plus espérer que les dernières joies de l'orgueil qui repousse la vie et méconnaît la mort.

Aussi est-ce avec une anxiété douloureuse que les âmes occupées de Dieu et de l'homme interrogent les signes des temps. Comme les stoïciens, ce seul généreux débris des beaux siècles de l'antiquité, consultaient l'avenir dans leurs vertus, ainsi les âmes qui ont encore foi, les restes vivants de l'amour attiédi, lèvent des yeux inquiets sur l'horizon d'un âge qui a tant fait de ruines, et qui a tant espéré de ses ruines. Moi-même, après eux et bien loin d'eux, je regarde aussi : le regard est déjà une espérance, et, si triste qu'il soit, une consolation.

Je me demande donc ce qui vient, en étant assuré par l'histoire, qu'à quelque point du temps que l'on regarde, l'humanité appartient toujours ou à une époque d'avénement, ou à une époque ascendante, ou à une époque de chute. Telle est, nous l'avons vu, la loi du développement historique.

Or il est manifeste que le protestantisme est, avant nos jours, la dernière grande puissance qui ait fait son avénement dans le monde, puissance malheureuse et destructive sans doute, mais puissance énergique, qui a ravi à l'Église une moitié de l'Europe et mutilé sur la terre le règne de Dieu. Il est manifeste aussi que le protestantisme a traversé son apogée, et que, malgré d'opiniâtres efforts, son ascendant est moins à craindre que sa décadence ; car sa décadence n'est que l'esprit de doute et de négation, dont le souffle, parvenu jusqu'au sein des peuples catholiques, y a diminué l'empire de la vérité. Mais cette décadence même n'est-elle pas précisément l'état de l'humanité dans la phase

qu'elle traverse aujourd'hui? Sommes-nous autre chose que les fils dégénérés du protestantisme, la proie d'une raison exaltée et affaiblie par l'absence de toute autorité? Y a-t-il sous nos yeux, dans notre cœur, dans le sort auquel nous appartenons, l'avénement d'une puissance nouvelle, d'un principe capable de surmonter les misères de l'âge qui a précédé le nôtre? Telle est la question.

Cette question souveraine est résolue bien diversement. Les uns espèrent, les autres doutent; ceux-ci tremblent, ceux-là méprisent. Oserais-je vous dire ma pensée avec sincérité?

Qu'il y ait de nos jours, sous nos yeux, dans notre cœur même, l'avénement d'une nouvelle et grande puissance, il n'est possible à personne d'en douter. Son nom est sur toutes les lèvres, objet de terreur et de haine pour les uns, d'admiration et de culte pour les autres. Le Nil a vu ses soldats, le Tage et le Borystène ont entendu le bruit de sa marche, et plus loin, son bras s'est étendu des vallées des Andes aux plages immobiles où Confucius croyait avoir enchaîné pour toujours l'âme des générations. Le monde est debout, et ceux-là même qui sont encore assis pressentent que le flot montera jusqu'à eux, et que, selon la prophétie d'un des premiers orateurs de cette gigantesque puissance, *la révolution fera le tour du globe.*

Je l'ai nommée! Mais l'avoir nommée, ce n'est pas avoir répondu. Il est certain seulement que nous ne sommes plus sous l'ère du protestantisme et de l'incré-

dulité, mais sous l'ère de la révolution. Est-ce quelque chose de pire ou quelque chose de mieux? Est-ce un progrès dans le mal ou un retour vers le bien? Est-ce un passage douloureux du mal au bien?

Pour l'entendre, il faut remarquer que la révolution porte sur deux pôles bien distincts, le pôle négatif et le pôle affirmatif, le pôle de la destruction et pôle de l'édification. Regarde-t-on le premier, tout est atroce. On ne voit que le renversement d'une société ancienne et illustre, la spoliation, la proscription, le meurtre, un roi honnête et généreux mourant sur l'échafaud, et par-dessus ces crimes, pour les représenter à jamais, la figure éternelle de Robespierre et de Danton. Mais est-ce là tout? La révolution n'a-t-elle été que le délire d'une tempête dans une débauche de sang? S'il en était ainsi, nous n'en parlerions pas comme d'une puissance; elle eût passé, à la façon de Marius ou d'Attila, sans laisser parmi nous qu'une ombre tragique. Et cependant elle vit! Après avoir été la contemporaine de nos pères, elle est déjà la contemporaine de notre postérité. Sa main a tracé les limites qui divisent notre territoire; ses armées l'ont défendu contre l'Europe; ses lois régissent depuis soixante ans tous nos rapports sociaux. Elle abaisse et élève nos princes. Enfin, maudite ou adorée, elle inspire ceux-là mêmes qui se croient ses ennemis, et tout le monde soutient son trône, jusqu'à ceux qui veulent le renverser. Une telle puissance ne s'explique point par le crime, elle ne s'explique que par des idées. Si la révolution n'eût été qu'un crime, elle eût expiré au pied de l'échafaud de Louis XVI.

Comme tout ce qui a exercé sur le monde une influence durable, la révolution a sa racine dans des idées remontant elles-mêmes à d'antiques sources, et qui, après un cours longtemps obscur et contenu, ont fait à la fin une soudaine irruption dans les esprits. Quelles sont ces idées? J'ai à peine besoin de vous les dire, tant leur présence est vive au cœur de tous. La révolution a voulu trois choses : l'égalité civile par des lois ne conférant de privilége à personne, la liberté religieuse par le respect de tous les cultes qui ne sont pas immoraux, enfin la liberté politique par des assemblées représentatives qui concourent à l'œuvre souveraine de la législation. En dehors ou au delà de ces trois points, ce n'est plus la révolution qui pense et agit, mais de simples systèmes où vient périr l'unanimité des vœux. Presque tous les grands fleuves se partagent en plusieurs branches avant d'entrer dans l'Océan; il en est de même de toute pensée qui devient prépondérante; elle a son Delta aux frontières de son cours. Mais le gros du fleuve n'en est pas moins reconnaissable, et nul ne se méprend sur le vrai Nil. Il en est de même, sous ce rapport, du catholicisme, du protestantisme et de la révolution : chacun sait bien où est l'Église catholique, malgré les rameaux qui se sont séparés d'elle, et chacun sait où est le protestantisme et la révolution, malgré les systèmes qui veulent se couvrir de leur nom et de leur égide.

Une fois la révolution définie dans ses lignes premières et incontestées, remarquons, Messieurs, combien elle diffère du principe qui a gouverné l'ère im-

médiatement précédente, je veux dire le protestantisme et l'incrédulité.

Le protestantisme niait l'autorité de l'Église, par conséquent la base positive et populaire sur laquelle Jésus-Christ avait fondé la certitude du christianisme, la direction des âmes et la propagation de la foi. L'incrédulité, d'une autre part, fille plus ou moins dénaturée du protestantisme, niait, avec toute révélation, l'Écriture et Jésus-Christ, et si elle n'attaquait pas sans réserve l'existence même de Dieu, du moins elle en ébranlait la notion dans beaucoup d'esprits. C'était donc, au XVI^e^ et au XVIII^e^ siècle, le christianisme qui était en question : il s'agissait de savoir si le genre humain, après avoir répudié l'autorité de l'Église, ne répudierait pas aussi tout commerce de l'homme avec Dieu, passant de la seule vraie religion, et dans tous les cas, de la plus haute et de la plus pure qu'il eût jamais professée, à une absence totale de sentiment et d'adoration de la Divinité. Certes, le péril était immense, et ceux qui, voyant tant de peuples soustraits au joug de l'Église, voyaient encore se répandre sur l'Europe entière le flot de la négation philosophique, ceux-là pouvaient croire qu'ils touchaient au dernier jour de la vérité.

Ils se trompaient. Par un prodige le plus étonnant du monde et qu'il faudra expliquer tout à l'heure, s'il est possible de l'expliquer autrement que comme un acte souverain de la bonté divine, on vit paraître une révolution qui, au lieu de demander la chute de Dieu, demandait seulement l'égalité civile, la liberté reli-

gieuse et des assemblées représentatives pour la discussion des lois. Il est vrai que, plus tard, le sceptre de la nouvelle puissance étant tombé en des mains scélérates, tout fut fait contre l'homme et contre Dieu. Mais bien avant que le jour de la réparation fût venu, et fût venu de la révolution elle-même, dans l'ardeur sanglante du triomphe, on vit déjà les temples se rouvrir, et le nom de Dieu s'y graver sous la main d'un homme qui était la plus haute expression de la mort et de la terreur.

Il ne s'agit pas d'ailleurs de nier les crimes. Si la révolution n'était pour nous que les années comprises entre 1789 et 1800, entre Mirabeau et le premier consul de l'an VIII, je n'aurais pas plus à m'en préoccuper que des expéditions de Gengis ou de Tamerlan. Mais la révolution a survécu, elle vit, elle ne s'appelle pas seulement Mirabeau et Robespierre, elle s'appelle aussi le concordat de 1801, la charte de 1814, celle de 1830, la constitution de 1848, et une dernière qui nous régit à l'heure où je parle. Voilà la révolution. Voilà la puissance qui a succédé au protestantime et à l'incrédulité, que je leur compare, et que je leur compare afin de nous rendre compte si le principe des choses qui règne au XIX^e^ siècle est meilleur ou pire que celui qui régnait sur nos ancêtres immédiats, au temps de Voltaire appuyé des temps de Luther.

A ce point de vue, la question prend un aspect qui n'est pas indigne de votre attention. Luther avait brûlé sur une place publique les bulles du Pape, soulevé contre son siége une partie de l'Europe, et sa postérité,

fidèle à ses exemples comme à ses leçons, n'a cessé jusqu'aujourd'hui de poursuivre dans la papauté l'ennemie du genre humain et l'avant-garde de l'Antechrist. La révolution, ou, si vous l'aimez mieux, l'esprit moderne, car je me lasse de me servir d'un mot équivoque, l'esprit moderne, représenté par le jeune consul de l'an VIII, se hâte de traiter avec le souverain pontife, et de stipuler dans un concordat la réconciliation des temps nouveaux avec l'antique hiérarchie à qui Dieu a confié la garde des immuables vérités de la foi. La liberté religieuse voulue de l'esprit moderne se trouve ainsi marquée d'un sceau bien différent de celui qu'elle avait reçu des mains de Luther. Sous l'inspiration de Luther, la liberté religieuse était la négation de l'unité chrétienne et de l'autorité qui la maintient : sous l'empire du concordat, la liberté religieuse reconnaît le principe et le besoin de l'unité chrétienne; elle se tourne vers le pontife qui la réalise dans sa personne par les droits qu'il tient de Jésus-Christ. Dans Luther la liberté religieuse est une révolte : selon l'esprit moderne, la liberté religieuse n'est que le respect des convictions d'autrui, tant qu'elles ne blessent pas l'ordre public par un culte immoral. Luther atteint le christianisme dans son fond en livrant la foi aux hasards des conceptions privées : l'esprit moderne ne touche en rien aux dogmes, à la morale, au culte, à l'autorité du christianisme ; il lui retire seulement le secours du bras civil pour rechercher et punir l'hérésie, se fiant à la force intime et divine de la foi qui ne saurait faillir faute d'un glaive matériel levé contre l'erreur. Entre

ces deux libertés, quoique portant le même nom, ce n'est pas une différence qui existe, mais un abîme.

On peut blâmer la liberté religieuse, même au point de vue de l'esprit moderne, si on le juge à propos, mais on ne peut pas dire que le principe du XIXe siècle ne soit pas meilleur que le principe du XVIe, et c'est là que j'ai mis la question. Aussi, remarquez-le, tandis que la liberté religieuse promulguée par Luther a séparé de l'Église des peuples nombreux, la liberté religieuse promulguée par l'esprit moderne n'a pas enlevé un pouce de terre à la juridiction du pontife romain. Rome étonnée a vu des diocèses surgir en des lieux d'où elle n'attendait que la persécution, et le protestantisme lui a rendu en Angleterre et aux États-Unis, au nom de la liberté religieuse, des troupeaux qu'elle avait perdus au nom d'une autre liberté religieuse.

En France, sur la terre native de la révolution, d'autres phénomènes encore moins attendus se sont révélés à l'envi. La foi s'y est relevée des coups que lui avait portés la conjuration unanime des esprits supérieurs de l'âge précédent. Elle a trouvé des écrivains et des orateurs pour la défendre dans un style ou avec une éloquence dignes d'elles; et, parmi ceux-là même qui n'en ont point arboré les couleurs, les plus illustres ont fait preuve d'un spiritualisme dont le parfum se ressent de saint Augustin autant que de Platon. A qui comparera, dans la philosophie, l'histoire et les lettres, les noms français du XIXe siècle aux noms français du XVIIIe, il ne restera aucun doute que, même en dehors de l'Église ou sur ses extrêmes frontières, la vérité

n'ait reconquis dans les intelligences élevées la presque plénitude de son ascendant. Je ne veux nommer personne, ni les vivants, ni les morts, ni ceux qui ont eu la pleine lumière, ni ceux qui en ont approché ou qui la découvrent de plus près chaque jour; la gloire de tous est trop jeune encore pour la faire paraître sans la précaution du silence et sans le voile de la pudeur.

A côté des œuvres de la pensée on a vu se produire les œuvres du cœur : la jeunesse s'enrôlant, au nom de saint Vincent de Paul, dans la sainte hermandad d'une nouvelle inquisition, l'inquisition des pauvres; la propagation de la foi dotée par le denier obscur de tout un peuple d'un tribut vraiment royal; les femmes cachant, sous les formes innombrables de congrégations inconnues, des dévouements aussi ingénieux que les besoins sont vastes; les ordres d'hommes se reconstituant à l'envi l'un de l'autre, sans autre secours que la liberté elle-même; enfin l'éducation rendue libre au prêtre et au religieux, comme aux jours où la science n'était pas divisée et n'avait qu'un grand maître, Jésus-Christ.

Telles ont été jusqu'aujourd'hui les suites de la liberté religieuse du XIX^e^ siècle. En les comparant aux résultats produits par la liberté religieuse du XVI^e^, on voit dans le passé la ruine, dans le présent l'édification, ce qui donne lieu de conclure que l'ère où nous sommes entrés est, par rapport à l'ère précédente, une époque d'ascension et de renouvellement.

Cette conclusion ne sera point affaiblie si nous considérons les deux autres éléments de l'esprit moderne,

c'est-à-dire l'égalité civile et la liberté politique. En effet, l'égalité civile n'emporte pas l'égalité absolue, qui est une chimère désavouée par la diversité des aptitudes et des mérites ; elle ne fait que placer l'homme devant la loi comme il est devant Dieu, en lui assurant une justice impartiale, la récompense légitime de ses travaux, un honneur proportionné à ses services, quelle que soit sa naissance, et même dans un nom glorieusement acquis un héritage de plus à transmettre ou à recevoir. Il n'y a là rien de faux, rien d'exagéré, et si la société ancienne accordait davantage à la tradition sans nier la vertu personnelle, la nôtre accorde davantage à la vertu personnelle sans nier la tradition. Dans la seule constitution humaine dont Dieu ait tracé le plan, l'aristocratie proprement dite n'était pas connue ; le peuple fondé au pied de l'Horeb n'emporta du désert que des juges et des pontifes avec un conseil d'anciens, et quand la royauté prévue par Moïse comme un accident vint à prendre place dans ses institutions, David et ses successeurs ne trouvèrent dans leurs sujets que des citoyens égaux dans des tribus égales. Le christianisme, en étendant à toutes les nations les droits issus d'une paternité commune en Dieu, en Adam et en Jésus-Christ, n'a pas exclu sans doute du régime des peuples chrétiens toute part faite à l'ancienneté des aïeux ; mais il a déposé au cœur de tous un sentiment de fraternité qui incline ses disciples à donner plus à la race divine qui nous fait semblables, qu'à la race humaine qui nous fait divers.

Quant à la liberté politique, on ne saurait non plus

la réprouver comme mauvaise en soi. Les peuples les plus fameux de l'âge qui a précédé le Christ, et qui avaient pour mission ignorée d'eux d'en préparer l'avénement, les Grecs et les Romains avaient joui de cette liberté, et les barbares suscités de Dieu pour mêler un autre élément aux exordes de la société chrétienne, apportèrent de leurs forêts l'ébauche d'institutions plus libérales encore, parce que la personne n'y était point sacrifiée à l'État comme dans la cité classique, et que tous guerriers y prenaient part à l'élection des chefs, au jugement et à la loi. La monarchie avec des assemblées parlementaires naquit peu à peu de ces mœurs, que Tacite avait vantées, et où le christianisme introduisit l'épiscopat comme une nouvelle puissance protectrice des droits de tous. Au lieu d'une cité délibérant tout entière dans un *forum*, au lieu d'une tribu assemblée à l'ombre de forêts séculaires, il se forma des nations représentées par des guerriers et des évêques au conseil de leurs souverains. Ainsi l'élection, la délibération, la représentation, la liberté politique enfin n'était pas étrangère à la chrétienté lorsque l'esprit moderne s'en empara, et sa résurrection, si elle a été accompagnée de catastrophes encore vivantes, ne nous a rien apporté de pire, dans l'ordre des mœurs, de la pensée et de la foi, que le XVI^e^ et le XVIII^e^ siècle. Avec sa part de responsabilité dans le mal, la liberté politique a aussi sa part dans les bienfaits que je signalais tout à l'heure, et les fautes elles-mêmes, en donnant lieu à de grandes leçons, ont donné lieu à de grandes restaurations de la vérité.

Il me semble donc, Messieurs, malgré les misères de notre temps, que nous ne sommes pas tombés au-dessous de l'âge de Luther et de Voltaire, et que le principe de vie qui nous anime aujourd'hui, loin de procéder d'eux, procède d'un esprit qui leur est à la fois hostile et supérieur. Ici nous rencontrons la question d'origine, question capitale pour achever d'asseoir notre jugement sur l'époque à laquelle nous appartenons.

De même que tout être vivant a un père dont il est l'image, tout siècle aussi remonte à un autre siècle qui l'a tiré de ses entrailles et lui a donné pour mission de continuer la sienne. Rien n'est isolé, rien ne naît spontanément dans la nature, encore moins dans l'humanité. L'homme procède de l'homme, un peuple d'un autre peuple, une époque d'une autre époque, un esprit d'un autre esprit, et tout, à l'origine première, vient de Dieu, qui est l'ancêtre universel et éternel. Cependant, au travers de cette succession ininterrompue, il intervient des secousses qui font que l'ordre apparent n'est pas toujours l'ordre réel, et que ce qui précède immédiatement n'est pas l'origine de ce qui suit sans intervalle. Quand Jésus-Christ vint au monde, il avait pour prédécesseurs immédiats les siècles de Périclès et d'Auguste, et pourtant ce n'était point là sa véritable généalogie : elle se dessinait à côté, parallèlement, dans des profondeurs où Athènes et Rome, au lieu d'être des aïeux et des causes, n'avaient plus que le caractère de conséquence et de postérité. Ainsi, de ce que le XIX^e^ siècle a succédé matériellement au XVIII^e^, il ne

s'ensuit pas que ce soit là pour lui son véritable ordre de filiation. Si le XVIII^e^ siècle était le père du XIX^e^, le XIX^e^ aurait son esprit, et il ne l'a pas : il aurait sa philosophie, et il en a une autre ; sa littérature, et il en a une autre ; ses mœurs, et il en a d'autres ; sa gloire, et il en a une meilleure dans la guerre et dans la paix. Jamais deux siècles ne se sont moins ressemblés. Il faut donc que l'éruption par où s'est clos l'ancien, ait ouvert des sources qui ont rejailli sur la nouvelle génération et rattaché son cours à des eaux venues de plus haut et de plus loin.

Or remarquons que c'est la France qui a été et qui est encore le siége de l'esprit moderne ou de la révolution. La France, pays constamment catholique et monarchique, que rien n'avait pu, en quatorze cents ans, séparer de la vraie foi, et qui portait à ses princes un tel amour, que le trône où ils étaient assis passait dans l'opinion universelle pour le premier trône du monde, le plus doux et le plus glorieux où il fut donné à un homme mortel de commander à des hommes. Trois races de rois, où l'on comptait des saints, des preux, de grands capitaines, des âmes chaudes, des caractères aimables, avaient présidé aux destinées de ce peuple, agrandi et affermi son unité, formé sa langue dans leurs cours, tellement entrelacé leur histoire à la sienne, que dans leurs fautes ils n'en perdaient guère l'affection, et que dans leurs malheurs ils étaient sûrs de la recouvrer. « Si vous perdez encore une bataille, disait Louis XIV au maréchal de Villars, écrivez-le à moi seul. Je connais mon peuple, je monterai à cheval, je traverserai

Paris votre lettre à la main, et je vous amènerai cent mille hommes, avec lesquels je vous dégagerai ou m'ensevelirai avec vous sous les ruines de la monarchie. »

Un des caractères de cet amour entre le prince et le peuple était leur commune et inébranlable fidélité à l'Église. Depuis Tolbiac, jamais l'erreur ou l'hérésie n'avait approché l'âme d'un roi de France, et le seul qui en eût été atteint loin des marches du trône, ne put y monter qu'en recevant à Saint-Denis, par une abjuration nécessaire, l'onction sans tache de la royauté française. C'était donc au monde ce qu'il y avait de plus catholique et de plus monarchique, que notre pays, ses instincts, ses mœurs, ses lois, ses souvenirs : et pourtant c'est ce pays qui est la révolution! Croyez-vous que cela fût possible s'il n'y avait entre la France, telle que le temps l'avait faite, et la révolution telle que je l'ai définie, une mystérieuse mais réelle affinité? Nos ennemis l'ont remarqué, et même en un sens plus étendu. Ils ont dit que la révolution hantait de préférence les peuples catholiques, que c'était son lieu natal et son lieu d'affection. Faut-il accepter ce reproche ou faut-il le repousser? Est-ce une gloire? Est-ce une honte? Est-ce avant tout la vérité?

Je crois que c'est la vérité, pour la France du moins.

Le premier caractère de l'esprit moderne, avons-nous dit, est l'amour de cette égalité mesurée que nous appelons l'égalité civile. Or sans parler de notre nature cordiale qui nous rapproche les uns des autres et de tout le monde, en nous taisant de la fierté de cœur qui nous

rend sensibles au moindre regard qui tombe de haut, ne sont-ce pas nos rois qui depuis la troisième race, connaissant notre faible, ou notre génie, si vous l'aimez mieux, ont pris à tâche de rapprocher d'eux ce qui en était le plus loin? Tandis qu'en Angleterre les communes s'unissaient aux barons pour mettre un frein aux excès de la royauté, la royauté française s'unissait aux communes pour restreindre ou abaisser le pouvoir des seigneurs, alliance diverse et persévérante qui a fait le sort des deux pays, en Angleterre un patriciat vigoureux se recrutant avec habileté de toutes les illustrations qui surgissent au-dessous de sa sphère, en France une monarchie incomparable dans sa durée, sa force et sa modération, parce qu'elle avait pour elle le fond du peuple qui s'élevait avec elle. Dans ce mouvement d'ascension réciproque, où le roi poussait le peuple et où le peuple poussait le roi, l'aristocratie finit par s'amoindrir dans des honneurs de cour, et, bien que son sang, sa fortune et ses traditions fussent toujours au service de la France, il vint une heure où le peuple parut plus grand qu'elle : cette heure fut la révolution. Elle avait commencé avec notre nature; secondée par notre histoire, elle éclata comme tout ce qui est mûr, par un accident.

J'ai déjà fait remarquer comment la liberté politique était un autre rejeton de notre nature et de notre histoire. Sans doute la France n'eut pas comme l'Angleterre l'avantage d'avoir de bonne heure des institutions nettement définies, une charte enchaînant le roi, les barons, les évêques et les communes, dans des droits

et des devoirs plus forts que chacun d'eux, et faisant d'eux ensemble un corps aussi grand par la liberté que par l'autorité. Les excès des rois anglais et la tradition germanique plus vivante au sein de leur peuple, avaient amené, dès le XIIIe siècle, ce résultat qui devait survivre aux temps et aux révolutions. La France, plus romaine que n'était l'Angleterre, gouvernée par des rois plus habiles et plus doux, se trouvait satisfaite de garanties moins savamment ordonnées, et qui laissaient au trône appuyé sur l'amour une sorte d'indépendance libérale. Mais si les droits et les devoirs des parties n'étaient pas aussi clairement déterminés, ils n'étaient pas moins vivement sentis, et la France, sans avoir ni sa charte ni son parlement, avait aussi ses assemblées et ses libertés. Les états généraux, issus du souvenir des champs de mars et de mai, étaient la dernière forme que le cours des choses avait imprimée à la représentation politique du pays, et jusque sous Louis XIII, on les vit réunir en trois chambres toutes les grandeurs qui limitaient la puissance royale, en lui rappelant qu'elle commandait à un peuple où la religion, la propriété, la justice et la dignité des personnes entendaient être sauves, et qui *ne craignait rien*, selon une expression fameuse, *que la chute du ciel.*

Le règne de Louis XIV suspendit par son éclat et son omnipotence le cours naturel de nos institutions. La noblesse se trouva diminuée, le clergé amoindri, le tiers-état seul gagnant toujours en industrie et en richesses, mais sans conserver plus que les deux autres

ordres sa part de l'ancienne représentation. La liberté subsista dans les mœurs; elle vécut de souvenirs mal définis, d'espérances non moins vagues, dont le *Télémaque* de l'archevêque de Cambrai fut la plus vive et la plus courageuse expression. L'égalité, retenue, ce semble, par les formes majestueuses qui entouraient toutes choses à Versailles, continuait cependant sa marche, parce qu'on peut bien suspendre la liberté politique en fermant les portes d'un parlement, mais non pas arrêter le sentiment, l'éducation, le geste et la parole, qui font les hommes égaux.

De l'égalité croissante et de la liberté comprimée naquit la Révolution. Elle éclata au XVIII^e^ siècle, mais le XVIII^e^ siècle n'était pas son père.

Nous avons dit cependant que la liberté religieuse était l'un des trois éléments fondamentaux de la Révolution ou de l'esprit moderne, et, sous ce rapport, il semble que rien dans les traditions historiques de la France n'avait préparé l'avénement de ce principe. Mais c'est une erreur facile à dissiper. Au XVI^e^ siècle, si vivant et national que le catholicisme fût parmi nous, il ne put empêcher qu'une partie de la noblesse ne se jetât dans l'hérésie et n'y entraînât à sa suite de fortes convictions. Victorieux en Angleterre, non par le libre mouvement des âmes, mais par la plus épouvantable oppression qui fût encore descendue du trône sur des peuples chrétiens, le protestantisme ne put obtenir en France que des succès mêlés de revers, assez grands pour le faire craindre sans être assez grands pour lui assurer l'empire. Au milieu de ces hasards, un des

siens, capitaine habile et valeureux, parvint au trône et pacifia la France en donnant aux catholiques le gage de son abjuration, et à ses anciens coreligionnaires la liberté de conscience stipulée dans un édit solennel. Ce fut le point de départ d'un ordre nouveau dans l'Occident. Tandis que l'Angleterre, la Suède et le Danemark accablaient l'Église sous des persécutions confirmées par des lois de fer, la France accordait la liberté à une religion qui n'était pas la sienne, et par qui la sienne était opprimée ailleurs. Elle faisait plus encore. Les protestants d'Allemagne et de Hollande ne se maintenaient qu'avec peine contre la prépondérance toujours hostile de la maison d'Autriche : la France vint à leur secours. On vit dans la guerre de Trente Ans, le cardinal de Richelieu au nom de Louis XIII, et le cardinal Mazarin au nom de Louis XIV, soutenir par l'intrigue et l'épée la cause du protestantisme, et amener enfin les choses à ce fameux traité de Westphalie, qui assura l'indépendance de la Hollande contre l'Espagne, et confirma les droits acquis par les princes et les pays protestants au delà du Rhin. Pourtant, on ne peut pas dire que la France eût alors le sentiment de la liberté religieuse : ce qu'elle avait fait, elle l'avait fait sous l'inspiration de la politique et non de la tolérance, bien que le caractère de Henri IV et le sien propre eussent contribué à la paix de religion.

Un événement inattendu vint, après un siècle, achever l'œuvre commencée par l'édit de Nantes et le traité de Westphalie. Louis XIV, qui avait déjà suspendu le cours de la liberté politique, se trouva importuné de

la présence des protestants dans son royaume, seul reste d'un pouvoir qui ne fût pas le sien ou d'une pensée qui méconnût la sienne. Il révoqua l'édit de Nantes. Les supplices et les misères qui furent la suite de cet acte accompli en pleine paix, éveillèrent en Europe, et plus tard en France, un sentiment d'horreur qui ne s'est jamais éteint. La reine Christine de Suède écrivait de Rome, le 2 février 1686 : « Le projet de convertir « les hérétiques et les infidèles est très-louable, mais « le mode est nouveau ; et comme Notre-Seigneur ne « s'est pas servi de cette méthode pour convertir le « monde, elle ne doit pas être la meilleure. J'admire « et ne comprends pas ce zèle et cette politique supé- « rieure à ma capacité, et je suis satisfaite de ne pas les « comprendre... J'ai à cœur autant que la vie l'intérêt « commun de l'Église ; mais cet intérêt précisément « me fait envisager avec douleur ce qui arrive, et je « vous avoue que j'aime assez la France pour déplorer « la désolation d'un si beau royaume (1). »

Sans doute on avait vu en France contre les albigeois, et même contre les protestants, de grandes rigueurs. Mais les uns et les autres étaient armés, ils étaient comptables d'une agression violente contre les choses les plus sacrées en elles-mêmes et les plus chères à la conscience des peuples : ici, la paix était ancienne et évidente pour tous. Ce n'étaient plus des hérétiques abjurant par un acte de volonté personnelle l'Église où ils

(1) Lettre au chevalier de Terlon, ancien ambassadeur de France en Suède.

avaient été reçus et nourris : c'étaient des générations nées dans l'erreur, sous la protection de traités solennels, et en qui le sang et l'éducation avaient gravé la foi de leurs aïeux. Jamais l'Église, même au temps de sa plus grande puissance civile, n'a confondu des peuples appartenant au schisme ou à l'hérésie par le fait de la tradition, avec des hommes baptisés dans sa lumière et dans sa charité, et se séparant d'elle hautement par une prévarication de leur propre esprit. Si elle a tenu ceux-ci pour coupables devant Dieu et devant les lois pénales de la chrétienté politiquement constituée, elle a toujours environné ceux-là d'une maternelle compassion. C'est l'Église qui protégeait les juifs, au moyen âge, contre la haine populaire et contre la savante rapacité du fisc. C'est elle qui, ayant à sa disposition pendant deux siècles des armées de croisés, ne les employa qu'à défendre l'Église grecque contre ses ennemis, et excommunia par les foudres d'Innocent III les glorieux fondateurs du royaume latin de Constantinople, parce qu'ils avaient violé les droits d'un peuple qui était cependant hérétique, schismatique, et de plus, sans reconnaissance et sans foi pour ses libérateurs.

La reine Christine exprimait donc les vrais sentiments de l'Église en témoignant sa douleur des poursuites sanglantes exercées contre des populations qui n'avaient failli à aucun devoir civil, et qui, en demeurant fidèles à leur conviction religieuse, ne faisaient qu'obéir à l'éducation qu'elles avaient reçue de leurs pères sous le bénéfice traditionnel des traités publics. Ce que pensait

et ce qu'écrivait de Rome la reine de Suède, l'Europe le pensa, l'écrivit, le publia, et les adulations prodiguées à Louis XIV pour un acte dont il ne prévit ni ne connut jamais les suites, ne tardèrent pas à s'évanouir sous le poids d'une opinion qui est devenue celle du monde. Le XVIIIe siècle recueillit cet héritage, il n'en fut pas l'auteur. Quand des peuples tout entiers se séparent de l'unité divine, tôt ou tard la tolérance qui rejette le glaive sans désarmer la foi s'introduit au fond des cœurs. On se lasse de s'exterminer de part et d'autre sans profit pour Dieu ni pour les hommes, et le jour arrive où le genre humain recueilli, la main sur ses blessures et l'esprit levé vers son Père, n'attend plus que de la charité le triomphe et la vérité.

Telles sont, Messieurs, les véritables origines de l'esprit moderne. Le XVIIIe siècle peut-être en hâta le développement, mais ce fut pour leur malheur bien plus que pour leur progrès. Instrument de scepticisme et de matérialisme, le XVIIIe siècle a corrompu tout ce qu'il a touché, même le bien. C'est à lui que notre âge doit ses impuissances et ses douleurs; c'est lui qui a préparé les excès, qui cause les défaillances, et si tout ce que nos pères nous ont légué d'inspirations et d'efforts devait périr sans fruit, les générations futures, en retrouvant nos maux dans notre histoire, n'accuseraient pas ce que nous avons aimé, mais elles nous accuseraient d'avoir mal servi ce que nous avons sincèrement et légitimement voulu. Et si nous servons mal de généreux vouloirs, si notre âme n'est pas aussi grande que nos vœux, il faut croire que deux sangs coulent à la fois

dans nos veines partagées : le sang fécond de l'antiquité chrétienne et le sang énervé d'un scepticisme corrupteur. L'un nous pousse aux abîmes où rien ne s'assoit, puis aux découragements où tout se flétrit : l'autre, à travers nos élans et nos chutes, nous ramène à Dieu, qui est le principe de toutes les saintes causes, le gardien de tous les désirs justes, et qui seul, par les hommes de foi, a créé les siècles où le genre humain se regarde pour s'estimer. Notre siècle sera-t-il un de ceux-là? A-t-il assez souffert pour être une victime pardonnée, assez fait pour être un instrument élu, Dieu seul le sait. Pour nous, quoi qu'il en soit du jour et de l'heure, nous n'avons point écrit ces pages sur des ruines ; mais que Carthage ou Palmyre fût à nos pieds, nous n'avons entendu que la voix qui disait au prophète : *Fils de l'homme, ces ossements sont mon peuple. Ils disent : Nous sommes desséchés, et il n'y a plus d'espérance. Mais toi, dis-leur : Voici la parole de Dieu sur vous : Je vous enverrai un esprit, et vous vivrez* (1).

(1) Ézéchiel, chap. 37, vers. 11 et 15.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX

DE L'ÉCOLE DE SORÈZE

LE 7 AOUT 1856

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX

DE L'ÉCOLE DE SORÈZE

Messieurs,

Lorsque, par une vue de l'esprit, je me reporte aux temps de ma jeunesse, à ces temps rapides qui ne nous sont donnés qu'une fois, il me semble qu'aucun souvenir ne m'est plus vivant encore et plus cher que le souvenir du jour où, à côté de nos camarades et sous les regards de nos mères, nous recevions de nos maîtres la récompense publique des travaux d'une année. Ce qui se passait alors en nous, je crois le sentir encore. Tout n'était pas pur peut-être, s'il est vrai que le moindre mouvement d'orgueil soit une faute devant l'œil sévère de Dieu : mais pourtant ce premier apprentissage de renommée, ce premier coup de clairon de la gloire ne nous enivrait pas tout seul ; il était relevé dans notre conscience par le sentiment du devoir rempli, par la joie de nos proches et la bienveillance unanime dont nous étions l'objet. C'était un jour de justice et de sympathie, de présage aussi pour cet avenir obscur où chacun de nous, dans son inexpérience, cherchait

à lire sa destinée. Le monde nous apparaissait à travers le bruit des applaudissements et le charme des caresses, prisme trompeur, il est vrai, mais non pas de tout point: car, sans aucun doute, le travail, la conduite, la persévérance, l'estime méritée, ce sont là les fondements d'une carrière honorable, la route solide du bonheur; et les couronnes déposées sur nos têtes, en nous le disant avec éloquence, nous le disaient avec vérité. Aussi, Messieurs, en renouvelant devant vous ces fêtes que j'appellerais volontiers sacrées, nous ne croyons pas donner à vos fils un enseignement fragile et vain, ni vous donner à vous-mêmes une satisfaction qui soit indigne de votre tendresse et de votre maturité. Oh! non, les récompenses décernées par des maîtres, les larmes causées par la justice obtenue, les pressentiments des mères devant le triomphe de leurs enfants, non, cela n'est point trompeur, et s'il y a des prophètes plus divins, soyez convaincus qu'il n'y en a pas de plus sûrs.

On pourrait dire que le succès témoigne des dons de la nature bien plus qu'il ne manifeste le travail de l'intelligence, et que par conséquent il est un faux indice du mérite réel: mais la Providence a voulu que sans une culture sérieuse les dons naturels les plus parfaits ne portassent pas leurs fruits, comme ces plantes dont la séve, si riche qu'elle soit, s'altère faute de soins, et ne rend plus à l'homme qu'une moisson dégénérée. Le travail est la condition nécessaire du développement de l'esprit, et le travail lui-même n'est possible, surtout dans la jeunesse, qu'avec le concours généreux de la

vertu. Le jeune homme qui méprise la discipline, qui n'aime point ses maîtres, qui ne voit dans une école qu'une prison, dont l'émulation n'est excitée ni par le besoin de sa propre excellence, ni par l'espérance des joies qu'il causerait à sa famille; le jeune homme insensible aux progrès de ses camarades comme aux siens propres, pour qui les jours ne sont qu'un fardeau sous lequel il se débat, qui ne songe ni à Dieu, ni à la patrie, ni même à l'avenir, si ce n'est pour se le représenter sous la forme du plaisir et de la liberté : ce jeune homme, croyez-le, portât-il le germe du talent le plus rare, languira sans honneur, impuissant aux succès parce qu'il est impuissant à la vertu. Il y a donc, Messieurs, dans cette solennité, sous des apparences littéraires et bornées, le couronnement sérieux de tous les mérites produits par tous les efforts. Le travail en fait le fond : il est le premier principe de tout bien. C'est lui qui mûrit la pensée après l'avoir entr'ouverte; dans le sillon qu'il creuse chaque jour, la nature sème derrière lui le vrai, le beau, le grand, toutes les idées dont la faculté préexiste en nous, mais qui attendent, pour y devenir des réalités vivantes, la main créatrice de la réflexion. Par elle l'esprit s'étend, l'imagination s'allume, le goût se forme, la langue s'orne et se polit : mais en même temps le corps exercé de concert sous cette patiente discipline perd de sa rudesse et de sa grossièreté. Le front prend des lignes plus amples pour contenir à son aise sous sa noble architecture une intelligence devenue plus vaste; les yeux s'animent d'un feu qui n'est pas celui des passions, mais le feu légitime

et pur de la pensée ; les lèvres qui demeuraient immobiles sous l'inaction, ou serrées par l'indifférence, apprennent à se mouvoir, à sourire, à plaire ; les joues se colorent d'un éclat où transpire la pudeur : toute la tête devient expressive, et au lieu des traits âpres de l'homme sans culture ou des traits morts de l'homme sans virilité, elle revêt un mélange de force et de grâce, de douceur et de vie, de tendresse et de grandeur, magnifique image d'une âme qui est elle-même une image de Dieu.

Voilà, Messieurs, ce que vous venez chercher ici, lorsque après la longue épreuve d'une année de séparation vous nous demandez vos fils pour les ramener quelques jours au foyer qui les vit naître et qui ne les oublie jamais. Votre œil scrutateur parcourt leur front avec inquiétude : vous voulez y voir les marques vives du travail de l'esprit, les signes d'une raison qui a pris de l'empire, et le progrès de cette beauté qui vient du cœur. Puis, ce premier regard jeté sur eux dans l'épanchement, vous le reportez sur nous : vous attendez si leur nom sortira de notre bouche, et si les acclamations de leurs camarades vous diront que Dieu les a protégés et que vous avez des enfants laborieux, honnêtes, aimants, dignes d'être aimés. Ah ! je comprends votre émotion par la mienne ! chargé de ce dépôt précieux, l'œil ouvert tous les jours sur lui, nous n'ignorons rien de ce qui peut causer vos joies et vos peines ; le secret du triomphe, comme le secret de ses causes, nous est connu tout entier : et cependant, quoique nous n'ayons pas comme vous les agitations de la crainte et

de l'espérance, nous ne sommes pas moins que vous touchés de ce drame où nous ne représentons pas seulement la justice, mais la tendresse aussi, la tendresse d'une paternité qui vient après la vôtre. Nous nous demandons à nous-mêmes si nous ne nous sommes pas fait illusion, et si nos soins, bénis de Dieu, ont réellement rapproché ces âmes du but élevé de leur éducation.

Avons-nous été des maîtres pour eux? Question délicate dont Dieu peut-être est le seul juge, mais que nous avons le droit d'examiner dans notre conscience, soit pour nous rassurer, soit pour nous instruire. Qu'est-ce donc qu'un maître? Qu'est-ce que ce caractère qui doit être le nôtre et que la langue, interprète infaillible des idées communes, appelle d'un nom d'autant plus expressif qu'il s'applique aujourd'hui à moins d'hommes et à moins de choses? Les ambassadeurs, dans des occasions solennelles, continuent à dire : *Le roi mon maître.* Mais ce langage n'est plus dans leur bouche qu'une tradition sans écho, et si vous interrogez non pas même un peuple, mais un simple citoyen, il ne vous dira pas que son prince est son maître, car il estime n'en point avoir d'autre que lui-même, dût-il s'exposer au mot de Henri IV : « Mon ami, vous avez un sot maître. » Le soldat, malgré la rigueur de la discipline, n'a que des chefs, et il dit d'eux : Mon général, mon capitaine, mon lieutenant. L'artisan et le commis disent : Mon patron. Le serviteur dit : Monsieur. Nulle part, semble-t-il, il n'y a plus de maîtres. L'écolier seul se sert encore de cette expression, et

malgré la meilleure volonté d'être et de faire comme les autres, il dit comme autrefois : Mes maîtres. Il le dira même plus tard, s'il en a rencontré de véritables, avec une expression de reconnaissance et d'orgueil.

D'où vient cela? Pourquoi ce nom, si pénible à l'amour-propre, revêt-il une couleur heureuse dans son application à ceux qui dirigent nos années de culture et d'effervescence? Est-ce parce que cet âge est plus simple, plus naturellement et plus entièrement soumis à l'autorité? Je ne le pense pas. L'enfant et le jeune homme sont impatients du frein, et quelque justice qu'ils doivent rendre un jour à ceux qui les auront formés en les retenant sous le joug de l'obéissance, ils n'en ont pas moins l'instinct inné de l'affranchissement. C'est ailleurs, dans le sens classique du mot de maître, qu'il faut chercher les causes d'une popularité qu'il n'a plus que là. Il ne veut pas dire que nous ayons sur nos élèves un empire absolu : car, plus haut que nous, l'État et la famille sont là pour les protéger. Il n'exprime pas non plus le droit qui nous appartient de les punir de leurs fautes : car les magistrats aussi exercent le même ministère de justice, et on ne les appelle point des maîtres. Il ne signifie pas davantage la part qui nous est communiquée de l'autorité paternelle : car le père s'appelle père, et il n'a jamais songé à revendiquer pour lui un nom plus grave ou plus impérieux. Il se contente de celui que la nature lui donne, et qui satisfait son cœur en suffisant à son devoir.

Qu'y a-t-il donc sous ce nom de maître qui nous est

conféré par privilége? Quel est son sens, son origine? Quelle est la cause du prestige qu'il conserve pour nous seuls, et quelles obligations nous rappelle-t-il à nous-mêmes qui le portons?

Bossuet disait : « Sortez du temps et du changement. » Je vous dirai : « Sortez de toute idée de commandement, de juridiction, de discipline, de pouvoir sous une forme ou sous une autre; car là n'est point ce qui nous fait maîtres. Nous le sommes dans une acception tout autrement élevée, qui nous protége contre les craintes de l'orgueil en même temps qu'elle nous avertit de la grandeur et des périls de notre mission. Nous sommes maîtres parce que nous sommes initiateurs, nous sommes maîtres au sens où le Sauveur du monde disait à ses disciples : *Ne vous appelez point maîtres, car c'est moi seul qui le suis pour vous.* C'est-à-dire : Ne faites pas comme les sages qui enseignent la vérité en leur nom et se donnent pour les pères de la doctrine; car moi seul je suis la doctrine et la vérité. Nous sommes maîtres au sens où Raphaël l'était de la foule qui se pressait sur ses pas pour apprendre de lui le génie du dessin, l'inspiration de la couleur et la magie du pinceau. Nous sommes maîtres au sens où l'antiquité l'est encore de nous, par la tradition du goût et de l'harmonie dans les choses de l'esprit. C'est la pensée qui est le siége de notre pouvoir. Il nous vient des régions qu'habitent la vérité, la beauté, la justice, l'ordre et la grandeur, tout ce qui fait de l'homme un être divin, et de l'enfant un être qui a la vocation de devenir un homme. Peut-être ne le comprend-il pas

tout d'abord, et ne voit-il en nous que les gardiens austères de ses jeunes facultés : mais, à mesure qu'elles grandissent par la lumière que nous y versons, il connaît son erreur, il connaît que l'âme est la patrie de la vraie liberté, et que la liberté s'y fait par la science et la vertu. Comme la terre enchaînée sur ses pôles pourrait d'abord, si elle venait à prendre conscience d'elle-même, gémir de la force qui la retient autour du soleil, mais ensuite, se voyant inondée de clartés dans le mouvement qui l'emporte, accepterait sa place et sa loi des mains de la Providence : ainsi l'enfant, captif extérieur de la règle et du travail, sent tôt ou tard, au libre vol de sa pensée, à la joie mâle du savoir, à l'onction plus grave encore du bien accompli, qu'il est dans l'orbite de sa destinée véritable, au chemin de l'honneur et de la félicité. Il le sent, et une part de sa gratitude retombe, après Dieu, sur ceux qui l'initièrent à ce règne invisible et tout-puissant des belles choses : il les appelle ses maîtres, comme la postérité reconnaissante appelle de siècle en siècle ceux qui lui ont laissé dans des œuvres dignes d'elle un exemplaire et un souvenir de cette beauté qui n'a point d'âge. Et nous, interprètes vivants de ces grands génies, nous nous présentons avec eux à l'esprit de nos élèves ; nous leur donnons le secret de la langue qu'ils parlaient ; nous leur apprenons à balbutier, dans des imitations graduées, des mots harmonieux, des phrases puissantes, un discours moins tissu par l'art que par l'inspiration, à trouver enfin dans eux-mêmes, après l'avoir senti dans les autres, la verve qui remue et l'éloquence qui émeut.

Par là, quoique en un rang inférieur, nous sommes aussi leurs maîtres; étrangers à la gloire, nous ne le sommes point au sacerdoce, et le dévouement achève en nous l'auréole dont la pensée a dessiné les premiers traits.

Je dis le dévouement, et ce mot me conduit aux devoirs que nous impose le titre dont je viens de vous expliquer l'origine et la force. Ces devoirs sont grands. Il ne s'agit pas seulement pour nous d'éveiller l'esprit de nos élèves et de le rendre sensible aux touches du beau : c'est l'homme tout entier qui est dans nos mains, ce sont toutes ses facultés qui nous sont confiées pour les former dans un long apprentissage à leur exercice légitime. Dieu a commencé, la famille a ébauché, le monde achèvera : entre Dieu et la famille d'une part, le monde de l'autre, notre tâche est de faire assez pour que l'ouvrage de Dieu et de la famille ne soit pas vain, et que l'action du monde ne soit pas impuissante à son tour. Continuateurs et précurseurs, continuateurs de Dieu et de la famille, précurseurs du monde, nous devons réunir en nous des qualités qui tiennent de ces deux extrêmes : la science de Dieu, la tendresse de la famille et la justice du monde. Il nous faut envelopper tout ce que nous enseignons dans la lumière divine, réchauffer tous nos actes dans l'amour paternel, et tenir sur les fautes le sceptre équitable, mais vengeur, de cette société qui attend l'enfant pour le traiter en homme. Voilà nos devoirs : les avons-nous remplis? Avons-nous porté vers Dieu ces âmes qui nous étaient confiées par lui et par vous? Les avons-nous aimées?

Cet amour, s'il a été réel, s'est-il armé d'une justice capable, en réprimant leurs défauts, de tremper leur caractère au foyer d'une vertu digne de leur avenir? Voilà, Messieurs, ce que je me demande en tremblant, et ce que vous avez le droit de nous demander vous-mêmes.

Si ma conscience ne m'abuse, si des faits éclatants ne sont pas trompeurs, nous avons rempli le premier de nos devoirs et le plus grand de tous, celui de continuer dans ces enfants l'œuvre personnelle de Dieu. Dieu, au jour de leur naissance, leur avait donné une âme capable de le connaître et de l'aimer ; il avait, au jour de leur baptême, ajouté à cette première semence le germe d'une lumière et d'un amour surnaturels : telle était son œuvre. La nôtre était de cultiver ce champ qu'il avait ensemencé, d'y maintenir et d'y faire croître la foi qui ouvre à l'entendement le monde invisible, l'espérance qui fortifie le cœur par la perspective d'une félicité méritée, l'amour qui rend Dieu sensible dans les ombres froides de la vie, et nous soutient malgré elles à la chaude température de l'éternité. Or, je le crois, je le sais, nous l'avons fait. En rentrant près de vous, ces enfants, sans en excepter aucun, pourront prier avec vous. Aucun d'eux n'a été atteint de ce souffle empoisonné qui s'attaque, dans notre siècle, à des intelligences de quinze ans, et leur ôte la vue du ciel avant même qu'elles aient connu la terre. La religion a repris dans cette école un empire qui ne lui sera plus ravi; elle y règne, non par la contrainte ou par la seule pompe de son culte, mais par une con-

viction unanime et sincère, par des devoirs remplis en secret, par des aspirations connues de Dieu, par la paix du bien et le remords du mal, par des solennités où le cœur de tous se rapproche et se confond dans un élan que n'inspire pas l'hypocrisie, que n'arrête pas le respect humain, mais qui est le fruit généreux d'une véritable communauté de sentiments. C'est là, Messieurs, ce qui me rassure sur tout le reste, si le reste m'inspirait de l'inquiétude. Là où Dieu n'est ni connu, ni cherché, ni respecté, il n'y a tout au plus qu'un rayon de soleil sur des ruines ; là où Dieu est présent, les ruines elles-mêmes sont déjà vivantes, et le temps, ce fidèle coopérateur de la vérité, achèvera sans peine de les replacer sur leurs fondements.

Mais si Dieu est ici avec nous, si nous l'avons maintenu dans les cœurs de nos élèves, en y agrandissant sa demeure, serait-il possible que nous eussions manqué à notre second devoir envers eux et envers vous, qui est de les aimer, et de continuer ainsi par l'affection l'œuvre propre de la famille? Dieu a voulu qu'aucun bien ne se fît à l'homme qu'en l'aimant, et que l'insensibilité fût à jamais incapable soit de lui donner la lumière, soit de lui inspirer la vertu. Car donner est un acte de bienveillance, et recevoir un acte de persuasion; or l'insensibilité exclut la bienveillance et détruit la persuasion. Elle ne laisse à l'infortuné qui en est atteint aucune prise morale, aucun désir même d'efficacité, et s'il agit encore, c'est sous l'empire d'un but personnel qui éloigne de lui tout autre que lui-même. C'est pourquoi Dieu, qui est le premier amour, a versé

dans le cœur du père et de la mère, en faveur de l'enfance, un amour qui vient immédiatement après le sien, et nous ne pouvons poursuivre l'œuvre commencée au foyer domestique sous de si tendres et sacrés auspices, qu'en revêtant nous-mêmes quelque chose de l'affection paternelle. Notre amour est le second que Dieu ait fait.

S'il manque à l'enfant, son éducation, ébauchée sous un principe de vie, avortera au contact d'un élément glacé. L'école lui sera triste et étrangère; il y sera prisonnier plutôt qu'habitant, et son regard, perdu dans l'avenir, lui demandera incessamment l'heure d'une liberté qu'il n'aura pas méritée, et dont il ne saura pas user.

Il faut donc, si nous sommes de véritables maîtres, que nous aimions nos élèves, c'est-à-dire que nous portions à leur avancement dans le bien et dans les lettres un intérêt sérieux, profond, persévérant; que ce progrès de leur intelligence et de leur vertu soit l'occupation de nos jours et le songe de nos nuits; que nous jouissions de leurs succès; que nous soyons affligés de leurs échecs, surtout de leurs fautes, et que notre consolation tout entière gîse en eux comme s'ils étaient le fruit de nos entrailles, l'orgueil de notre vie, la récompense de nos travaux, nos enfants enfin, l'espoir et la continuation de nous-mêmes.

Mais cela est-il possible? Une semblable affection est-elle dans la nature, ou n'est-ce pas plutôt un rêve créé par l'imagination pour amuser le cœur et se tromper soi-même? Ce doute, Messieurs, vous pouvez l'a-

voir; des élèves ingrats peuvent aussi le partager : mais quant à nous, l'erreur ou l'illusion ne saurait être conçue. On sait évidemment si l'on aime ou si l'on n'aime pas; on sait dans sa conscience, par un témoignage infaillible, le mouvement qui y règne, et dont le souffle emporte la volonté. Or le mouvement que nous éprouvons pour nos élèves, je ne puis le définir que par un mot, mot très-simple et très-célèbre : Nous les aimons. Tout artiste aime son œuvre; il s'y complaît, il s'y attache, il y met sa vie; et quand l'œuvre, au lieu d'être une statue ou un temple, est une âme, la grandeur de l'ouvrage émeut l'ouvrier; et, mieux que Pygmalion devant le marbre de Psyché, il croit à la vie de ce qu'il fait, et y adore, sous une forme créée, la beauté divine elle-même. Toujours la culture des âmes fut le sommet des choses et le goût des sages : mais depuis que Dieu s'est fait homme pour les cultiver lui-même, depuis que l'éternel Artiste a paru ici-bas et que nos âmes sont le champ qu'il arrose, le marbre qu'il taille, le sanctuaire qu'il bâtit, la cité qu'il prépare, le monde qu'il dispose pour son Père et pour le nôtre, le soin des âmes, qui était déjà si grand, est devenu un amour qui surpasse tous les autres et une paternité qui n'a plus de rival. L'artiste n'est plus artiste, il est père; le sage n'est plus un sage, il est prêtre. Une onction surnaturelle s'est ajoutée au penchant de la nature, et l'éducation des âmes, au lieu d'être une culture, est dans la vérité un culte qui fait partie de celui de Dieu.

Il ne nous est donc pas difficile d'aimer nos élèves.

Il nous suffit de croire à leur âme, au Dieu qui les a faites et qui les a sauvées, à leur origine et à leur fin. Plus dignes encore d'intérêt, parce qu'elles sont plus jeunes, elles ont à nos yeux le charme invincible de la faiblesse et de la première beauté. Qui touchera le cœur d'un homme si l'âme d'un enfant ne le touche pas? Qui l'attendrira jamais, si l'âme d'un adolescent aux prises avec le bien et le mal ne l'attendrit pas? Ah! nous n'avons pas de mérite à aimer : l'amour est à lui-même sa récompense, sa joie, sa fortune et sa bénédiction.

Mais, Messieurs, si la religion et l'affection doivent être le principe et comme les deux colonnes de notre gouvernement, il faut aussi que la justice y apporte sa sévère figure. L'affection sans la justice est une faiblesse, et sans la justice aussi la religion couvrirait d'un voile d'autant plus dangereux qu'il serait auguste, la corruption du cœur. C'est la justice qui, en récompensant le bien et en frappant le mal, est la sauvegarde de la société humaine, et, si corrompu que soit le monde, il conserve encore, tout autre autel détruit, l'autel nécessaire où la conscience publique a son image, son regard, son sceptre et son inexorable glaive. Nul, si grand qu'il soit, ne peut y échapper, et l'enfant qui n'en a pas fait de bonne heure l'apprentissage sous une forme appropriée à sa faiblesse, n'aura inévitablement ni la crainte du mal, ni la révélation de la vie. Il faut sentir le poids de la justice pour apprendre à courber sa volonté sous la loi du devoir; il faut goûter la joie de la récompense méritée pour apprendre à s'inspirer de l'honneur. Trop souvent, au foyer domestique, la jus-

tice est absente. L'enfant, bercé dans des caresses dont il n'est pas digne, grandit avec la pensée qu'il est toujours aimable et que, quoi qu'il fasse, il sera toujours aimé. Un secret égoïsme se forme dans son cœur au contact d'un amour qui n'a point de règle ; ignorant la peine qui suit le devoir méconnu, se voyant imploré au lieu d'être repris, il contracte dans le mal une adoration de lui-même ; il oppose ses caprices tout-puissants à des supplications qui le dépravent, et il en vient à punir de ses fautes par des bouderies calculées ceux qui devraient lui en infliger le châtiment.

Ici, Messieurs, au seuil même de l'École, l'enfant trouve la justice. Il ne la trouve pas toute seule, séparée de la religion et de l'affection ; mais il la trouve, et il s'accoutume à cette loi du monde où il doit vivre, que toute faute a son expiation, tout manquement son reproche, toute faiblesse sa honte, toute lâcheté son déshonneur. De camarade même à camarade il s'établit un courant généreux d'opinions ; les mérites se classent et les démérites se pèsent : la naissance ni la fortune, pas même le talent, ne suffisent pour conquérir l'estime ; elle s'acquiert surtout par les qualités du cœur, et celui-là seul qui est aimable peut avoir l'espérance d'être aimé.

Je ne puis, en jetant un coup d'œil sur ce côté austère de nos devoirs, m'épargner à moi-même un retour douloureux. Au jour des solennités les plus joyeuses, le père de famille remarque autour de lui les places qui sont vides et qui ne devraient pas l'être ; il se nomme en secret l'enfant qui lui manque et dont la

présence eût achevé la fête. Hélas! quelle est la fête ici-bas où personne n'est absent? C'est en vain que nous avons tout prévu; c'est en vain que nous avons compté et préparé les rangs : il y a quelqu'un qui déjoue nos calculs, un hôte invisible qui compte après nous, et qui fait à l'endroit que nous n'attendons pas, quelquefois à l'endroit le plus cher, un signe que nous apercevons trop tard. Quand Œdipe, aveugle et vieilli, se présenta au seuil du temple, à Colone, pour apaiser la destinée, il portait dans sa main droite une branche d'olivier et dans sa main gauche un rameau funéraire : voilà l'homme dans ses plus beaux jours. Comme Œdipe, je porte aujourd'hui les deux rameaux, et la table où ma famille est assise n'est pas remplie. C'est la justice, il est vrai, qui l'a diminuée; mais la justice d'un père lui coûte toujours des regrets. Je les exprime devant vous, comme un dernier souvenir à ceux que j'ai perdus, comme un hommage à ceux qui me sont demeurés.

Tel est, chers élèves, le sens de la cérémonie qui va s'accomplir, et dont vous êtes à la fois l'objet et l'ornement. Tel est le prix des couronnes que vous allez recevoir. Elles diront à vos proches ce que vous commencez d'être, et quelles espérances leur tendresse peut concevoir de vous. Elles seront pour vous-mêmes une récompense, un encouragement et un présage. Recevez-les avec modestie, comme un effet des dons que vous tenez de la libéralité divine; avec reconnaissance, comme un hommage rendu librement à des mérites que le temps n'a pas encore éprouvés; avec

joie, comme étant la joie même de vos pères et de vos mères. Pour nous, qui allons vous les distribuer, nous ne laisserons personne nous surpasser dans l'effusion des sentiments qui accueilleront votre triomphe. Il nous rappellera les plus chers souvenirs de notre jeunesse, sans nous causer, en nous reportant si loin de notre âge, le regret de n'être plus au vôtre, et d'avoir déjà tant perdu de nous-même au chemin de la vie.

M. de Chateaubriand, courbé sous le poids de la gloire et des années, se retrouvait un jour aux bords solitaires du Lido, à l'extrémité des lagunes de Venise. Le ciel, la mer, l'air, le rivage des îles et l'horizon de l'Italie, tout se représentait aux regards du poëte comme il l'avait autrefois admiré. C'était bien là Venise avec ses coupoles sortant des eaux; c'était le lion de saint Marc avec sa fameuse inscription : *Paix à toi, Marc, mon évangéliste.* C'étaient les mêmes splendeurs obscurcies dans la défaite et la servitude, mais empruntant aux ruines un charme qui n'avait point péri; c'était enfin le même spectacle, les mêmes bruits, le même silence, l'orient et l'occident réunis en un point glorieux, au pied des Alpes illuminées de tous les souvenirs de Rome et de tous ceux de la Grèce. Cependant le vieillard demeurait pensif et triste; il ne pouvait croire que ce fût là Venise, cette Venise de sa jeunesse qui l'avait tant ému; et comprenant que c'était lui seul qui n'était plus le même, il livra aux brises de la mer qui le sollicitaient en vain, cette parole mélancolique : « Le vent qui souffle sur une tête dépouillée ne vient d'aucun rivage heureux! »

Pour moi, en me retrouvant en présence d'une scène qui fut ma première initiation à la vie publique, je n'éprouve point, malgré la différence des âges, un si cruel désenchantement. Il me semble que ma jeunesse revit dans celle qui m'entoure, et au bruit de vos sympathies pour nos heureux triomphateurs, à la pensée des joies plus intimes et plus profondes qui vont sortir du cœur de tant de mères, je me dirai à moi-même, content et consolé : « Le vent qui souffle sur une tête dépouillée vient quelquefois d'un rivage heureux ! »

L'ÉGLISE

ET

L'EMPIRE ROMAIN

AU IVe SIÈCLE

PAR LE PRINCE ALBERT DE BROGLIE

L'ÉGLISE

ET

L'EMPIRE ROMAIN

AU IVe SIÈCLE

Le IVe siècle est comme le portique des grands siècles chrétiens, de ceux qui furent marqués par des événements considérables au point de vue des droits et du règne de la vérité, par des hommes éminents dans la doctrine, par des princes d'une prédestination singulière, par des institutions religieuses qui ont exercé sur le développement ultérieur du christianisme une influence durable et puissante. Au IVe siècle, l'événequi domine tout, c'est l'apparition imprévue du premier prince chrétien, et, par suite, l'introduction de l'Église dans la vie publique de l'empire et de l'humanité. Jusque-là l'Église, quoique hiérarchiquement organisée et formant en elle-même une société parfaite, avait vécu au forum de la conscience, élevant déjà des temples pour ses fidèles, mais des temples obscurs, plutôt méprisés qu'acceptés par les magistrats civils. Le Panthéon ne s'était point ouvert encore pour le Dieu véritable, et, si quelque empereur soucieux de tolé-

rance ou de philosophie avait discerné le Christ dans l'ombre éclatante que lui faisaient ses adorateurs, il avait tout au plus placé son image avec ses dieux domestiques, au foyer solitaire de son culte privé. Les persécutions avaient bien resplendi sur ce fond mystérieux; le sang, qui est la plus pure et la plus invincible des couleurs, quand il est répandu pour la justice, avait révélé au monde la doctrine et la hiérarchie de l'Évangile. La société des âmes, enfin, se montrait sous la société corrompue des temps et des mœurs antiques. Mais que César pût devenir chrétien, qu'il fût à la veille de l'être, que déjà, sous la pourpre qu'avaient portée tant de monstres, battît le cœur qui, le premier, malgré l'orgueil du pouvoir absolu, s'humilierait devant la croix de Jésus-Christ, c'était là une chimère qui ne venait à l'esprit de personne, ni dans le camp des bourreaux, ni dans celui des victimes. Les chrétiens, loin d'y travailler, n'y avaient pas même songé.

Ils savaient sans doute, par l'histoire des patriarches, que toutes les nations avaient été bénies, ils avaient entendu les prophètes les déclarer *appelées*, et saint Paul lui-même, tout proche d'eux, prendre hardiment le titre d'*Apôtre des nations*. Mais ils s'expliquaient ce langage par la volonté de Dieu de sauver tous les hommes, quel que fût leur peuple ou leur condition; et plus le christianisme leur semblait universel de sa nature, moins ils concevaient peut-être qu'il se naturalisât en entrant dans la société civile et politique comme un de ses éléments. C'était une erreur. La nationalité n'est point opposée à l'universalité. Si dans les siècles païens

il en avait été ainsi, cela tenait à l'impuissance de la raison et du polythéisme pour unir les hommes entre eux, mais non pas à l'essence des choses. Le genre humain est un par son origine, malgré la différence des races ; il est un par sa nature, malgré la différence des aptitudes ; il est un par la terre qu'il habite, malgré les frontières que lui tracent diversement les fleuves, les montagnes et les mers ; il est un par sa destinée, malgré la fortune variable des parties dont il est composé ; il est un, enfin, par la vérité qui éclaire son intelligence. Partout l'unité le contient sans y détruire la distinction, et si la distinction l'emporte jusqu'à devenir séparation, comme au temps du paganisme, c'est le signe d'un ordre corrompu, mais non d'une contradiction réelle entre l'unité et la variété, entre l'universalité et la nationalité. Jésus-Christ, en fondant la société universelle des âmes, n'avait pas entendu détruire la société civile, et il n'avait pas entendu davantage les tenir dans un état de lutte ou de réciproque impénétrabilité. Tout est harmonie dans le vrai, et, à mesure que le christianisme se rattachait un plus grand nombre d'esprits, il devait inévitablement venir un heure où les deux sociétés, l'Empire et l'Église, se reconnaîtraient et se tendraient la main.

Mais où, quand, comment, par qui? Et puis, tout en posant comme pierre sacrée de l'alliance la distinction et la légitimité des deux ordres, tout en saluant du nom de souveraine la hiérarchie de l'un et l'autre, il fallait bien que le chef de l'Empire, que César, en tant qu'âme rachetée par Jésus-Christ, s'humiliât de ses

fautes, les confessât, en reçût la pénitence et le pardon aux pieds d'un prêtre, c'est-à-dire aux pieds d'un de ses sujets. Quel abaissement! et était-il espérable? Était-ce sans raison que Tertullien en doutait dans cette phrase célèbre: « Si les Césars pouvaient devenir chrétiens, ou les chrétiens devenir Césars? »

Il n'y a donc pas dans l'histoire du christianisme d'événement plus extraordinaire que celui-là; il n'y en a pas qui ait dû remuer les contemporains avec autant de puissance, ni qui appelle encore aussi vivement l'étude de la postérité. Le siècle où nous sommes ajoute à cette étude un intérêt nouveau. Tandis qu'au IVe siècle le monde tendait à se rencontrer avec l'Église, on pourrait croire, si l'on s'en tenait aux apparences, qu'aujourd'hui c'est le mouvement contraire qui cherche à s'opérer. On dirait qu'après quinze siècles d'union le monde est las de l'Église, l'Église lasse du monde, et que l'heure approche où l'œuvre qui porte le nom de Constantin disparaîtra dans l'avénement et le règne d'une autre pensée, soit que la Providence permette cet essai pour en démontrer l'erreur, soit plutôt que l'alliance des deux sociétés, sans périr au fond, doive prendre une forme qui, en la rendant plus souple, la rende aussi plus utile aux deux grands intérêts de l'humanité. Mais, qu'il en soit ainsi ou autrement, il est hors de doute que l'époque de Constantin nous touche en ce moment plus qu'elle ne le faisait sous Louis XIV ou sous saint Louis, et que M. Albert de Broglie, en essayant de la peindre, a pressenti qu'il irait à notre cœur et attirerait notre attention.

Ce n'était pas assurément la première fois que j'appliquais mon esprit à la connaissance de ce grand événement; mais, je l'avoue, nul encore ne m'en avait fait saisir le côté dramatique et profond comme son nouvel historien. La scène s'ouvre par une peinture large et érudite de l'état de l'Empire et de l'Église au commencement du IVe siècle. On mesure du regard cette immense unité romaine ébauchée par la république, achevée par les Césars, qui ont attiré à eux toute juridiction, et dont le moindre signe se fait obéir des colonnes d'Hercule au Bosphore cimmérien, des cataractes du Nil aux sommets de la Calédonie. Mais c'est en vain que leur pouvoir, servi par une multitude de soldats et par une multitude plus nombreuse encore de fonctionnaires, atteint tout homme et toute chose sur cette vaste étendue de pays. Rome est déjà morte, et rien n'est vivant autour d'elle. La poésie, l'éloquence, l'histoire, n'ont plus de voix digne d'être entendue; les arts tombent; la langue prend un accent et des formes qui lui ôtent son antique majesté sans lui donner de jeunesse; le courage militaire se réfugie chez les Barbares que l'Empire prend à sa solde; les populations diminuent, et une pauvreté croissante étonne le fisc, qui se montre plus avide à mesure que ses tributaires produisent et possèdent moins: la gloire, l'intelligence, la valeur, la richesse, la vie enfin s'est retirée de ce grand corps, où un seul homme, à force d'être tout, a fini par n'être rien lui-même, si ce n'est le gardien adoré de la bassesse et de la misère de tous. Voilà Rome à l'entrée du IVe siècle. En trois cents ans de despotisme, le peuple

qui gouvernait le monde a perdu jusqu'à la pudeur de la servitude ; il ne regrette rien du passé, et il n'attend de l'avenir que le pain et le sang que lui jettent ses maîtres pour en obtenir les applaudissements qu'il donnait autrefois aux Scipions. Le sénat, jouet tour à tour de la population de Rome et de celle des camps, fait des empereurs qui tantôt le méprisent jusqu'à l'épargner, tantôt l'estiment assez pour l'égorger, et il porte ainsi son nom, dernière image de la République, de l'opprobre qui finit à l'opprobre qui commence. Quant au prince, né du crime ou du hasard, sans aïeux comme sans héritiers, il passe sur ce trône que les Antonins honorèrent sans pouvoir le fonder, demandant au sénat des adulations qui trompent le peuple, au peuple des cris qui le trompent lui-même, et à la guerre, quand il le peut, des victoires qui trompent le soldat. Mais on ne peut pas tromper la nature des choses, et, un jour ou l'autre, une trahison préméditée ou imprévue livre le trône à un autre infortuné, quelquefois malgré lui-même, témoin ce Saturninus proclamé par les légions, et qui leur disait : « Épargnez-moi, mes amis, vous ne savez pas ce que c'est d'être empereur. »

Il était impossible toutefois qu'il ne se rencontrât pas dans ce chaos sanglant et abject quelque homme de génie qui en fût touché et qui tentât de régénérer l'Empire. Si corrompue que soit une société, si lâches que soient des siècles, la Providence y permet encore l'apparition de l'espérance et la tentative du bien. Dioclétien joua ce rôle à la fin du IIIe siècle et au commencement du IVe. Soldat de fortune, il eut dans son

âme, qui était généreuse, la révélation du mal et le désir d'y remédier. Il comprit, ce qui est admirable, que l'Empire était trop vaste, et le premier, depuis Auguste, il eut l'insigne honneur de diminuer son pouvoir pour sauver le monde. Ce trait si rare, si opposé à la passion d'agrandissement, qui est l'écueil ordinaire des princes et des peuples, a donné dans l'histoire à Dioclétien une figure remarquable, rehaussée encore par son abdication et sa retraite volontaires à la fin de sa vie; et si, digne de lui-même jusqu'au bout, il eût résisté aux suggestions qui en firent un persécuteur des chrétiens, peut-être eût-il placé son nom parmi ceux qui ont voulu le bien des hommes, encore qu'ils n'y aient pas réussi.

L'empire était partagé; mais ce partage, en affermissant les ressorts de l'administration et en protégeant les frontières, avait détruit l'ombre d'unité qui restait encore au monde romain. Rome elle-même, délaissée pour d'autres capitales plus voisines du péril et mieux appropriées aux délimitations qui venaient d'avoir lieu, ne conservait plus que la majesté de ses souvenirs, et son nom, s'il ralliait encore les peuples qu'elle avait soumis et gouvernés, ressemblait au drapeau de la patrie porté par des mains étrangères, symbole de confusion plutôt que d'unité.

Tandis que cette unité, qui fait le fond de toute existence et de tout ordre, s'écroulait dans l'Empire, celle de l'Église se fortifiait et s'étendait chaque jour. *Qu'ils soient un comme nous sommes un*, avait dit Jésus-Christ près de mourir, et cette prière prophé-

tique, arrosée du sang d'un Dieu, n'avait cessé depuis lors d'agir avec efficacité. Au lieu d'une religion divisée dans ses dogmes et dans son culte, comme était le polythéisme, le monde avait reçu la semence d'une foi sûre d'elle-même, parce qu'elle venait de Dieu, et qui, laissant de côté par l'anathème tous ceux qui la violaient ou la faussaient dans le moindre de ses éléments, s'avançait avec la multitude des esprits droits dans un progrès plein d'immutabilité. Ce que la foi donnait d'assiette à l'intelligence, la morale de l'Évangile le donnait au cœur, et l'Eucharistie, centre unique du culte, en perpétuant la présence du Dieu fait homme au milieu de ses fidèles, rattachait toutes les âmes à l'adoration et à l'amour de sa seule personnalité. En même temps, de peur que la raison et la liberté révoltées ne disposassent tôt ou tard en maîtres des choses du ciel, une hiérarchie très-simple, ayant à sa tête un pontife unique, représentant et vicaire du Christ sur la terre, maintenait, en la propageant, l'institution qui devait sauver le monde. Que pouvaient des religions sans fondement, sans lien, sans histoire, sans chasteté, contre celle-ci? Que pouvait une philosophie épuisée de disputes et impuissante sur les peuples, contre cette philosophie qui parlait une langue entendue de tous? Que pouvait l'État, machine délabrée, contre cette société douce et forte qui s'insinuait par tous les pores de la conscience, en lui donnant la paix, l'honneur, la dignité, la vertu, le présent et l'avenir? Il en est de la vérité et de l'amour, qui sont la substance du christianisme, comme de la lumière et de la chaleur:

on peut bien écrire contre elles, on peut trouver qu'elles ne sont pas ou qu'elles sont funestes ; mais elles donnent la vie à ceux-là même qui les outragent, et, en les blasphémant, on les reconnaît.

L'unité chrétienne, d'ailleurs, n'attaquait pas l'unité civile. On ne voyait pas les chrétiens prendre parti contre l'Empire, insulter Rome ou souhaiter sa chute : ils remplissaient mieux que d'autres leurs devoirs de citoyens, et, sauf les pratiques d'idolâtrie que leurs mains repoussaient, parce que leur foi les réprouvait, ils n'étaient absents d'aucun service ni contempteurs d'aucune fidélité. Il fallait, pour en faire des criminels, les poursuivre dans leur conscience : et qui trouvait-on ? la probité, la justice, la droiture, la pureté des mœurs, la foi et l'obéissance à Dieu, une raison cultivée, toujours prête à rendre compte de ses croyances, une paix divine dans une condition humaine. Aussi le fer et le feu n'y purent rien, et, après dix persécutions en trois siècles, l'Empire allait enfin, par la plus étonnante des révolutions, prendre la croix et l'adorer.

Tel est le préambule qui nous ouvre, dans le livre de M. Albert de Broglie, la scène du IVe siècle. Ces deux cents pages écrites avec fermeté et précision, quelquefois avec grandeur, renferment une apologie substantielle du christianisme. Elles accusent une foi profonde, qui émeut dans un homme encore jeune, sorti des rangs élevés de la société, et une érudition solide, qui est la preuve d'un travail mis depuis longtemps au service d'une cause vénérée.

Ce n'était ni de l'Italie ni de l'Orient que devait être

appelé l'homme unique à qui la Providence avait destiné la mission de proclamer du haut du trône le triomphe du christianisme sur le monde. Il y avait en Gaule un prince modéré de caractère, qui, sommé par ses collègues à l'empire de persécuter les chrétiens, avait refusé d'obéir, et maintenu par cette résolution la gloire de son règne et la paix de ses États. Ce prince, déjà vieux, mais plus usé pourtant par les fatigues militaires que par le nombre de ses années, avait un fils, jeune homme connu déjà des légions et aimé d'elles pour sa valeur; cher à l'Occident à cause de son père, cher aussi à l'Orient, qui l'avait vu de plus près, et qui, outre le courage, avait admiré en lui sa grâce, sa bonne mine, et ce je ne sais quoi que Dieu met sur le front des hommes qu'il prépare de loin à le servir près des nations. Il s'appelait Constantin. Quand on a suivi dans M. de Broglie cette carrière qui n'a point de semblable dans l'histoire, le sentiment qui reste est un mélange douloureux de surprise, d'estime, d'admiration, d'accablement et de pitié, qu'on ne saurait rendre par aucune expression.

Constantin fut-il sincère? C'est la première question pour lui comme pour tout homme. Fut-il convaincu de la foi qu'il embrassait, ou bien, politique vulgaire, accepta-t-il un grand fait, qu'il jugeait accompli, sans autre mérite que de discerner où était l'avenir avec la vie? En lisant M. de Broglie, tout calme et réservé qu'il est, on ne saurait douter un moment de la sincérité de Constantin, et c'est là l'intérêt saisissant qui nous attache d'abord à lui, intérêt sans lequel la plus magni-

fique existence n'est qu'une pure comédie. Auguste fut un comédien, Constantin était un croyant. Lorsque au pont Milvius, en face de Rome, l'âme pleine de doute sur ce qui allait arriver, il se demanda quel Dieu il appellerait à lui, cette consultation avec lui-même était vraie. Il avait vu, tout jeune, en Orient, le spectacle affreux de la dernière persécution, et en Occident, près de son père, le spectacle tout différent du christianisme paisible et honoré. Il avait vu son père mourir en honnête homme, respecté de la fortune et aimé de ses peuples, tandis qu'à l'autre extrémité de l'Empire, des morts tragiques avaient frappé tour à tour les persécuteurs de la nouvelle foi. Ce contraste lui était présent; et, à la veille de voir son propre sort décidé par une bataille, il était naturel qu'il en fût ému. Vainqueur, il mit beaucoup de mesure dans l'expression de ses sentiments; il ne se proclama pas chrétien, mais il ne parut ni au Capitole, ni dans les temples, ni à aucun sacrifice en l'honneur des dieux, et un édit solennel annonça bientôt à tout l'Empire que le christianisme était libre.

D'autres faits, se suivant d'année en année, sous l'inspiration manifeste de l'Évangile, trahirent l'onction secrète qui pénétrait de plus en plus le cœur du prince. En novembre 314, il défend aux juges d'infliger la peine capitale sans la confession de l'accusé ou le témoignage unanime des accusateurs. En mars 318, il écrit ces belles paroles: « Que ceux qui sont condamnés, soit aux jeux des gladiateurs, soit aux mines, ne soient pas marqués sur le front, afin que la majesté du

visage, qui est formé à l'image de la beauté céleste, ne demeure pas déshonorée. » Dans le cours de la même année, il écrit au préfet Ablave : « Qu'une loi soit promptement affichée dans toutes les villes d'Italie pour détourner les parents de porter sur leurs enfants nouveau-nés une main parricide, et disposer leurs cœurs à de meilleurs sentiments. Veillez avec soin à ceci, que, si un père apporte son enfant en disant qu'il ne peut le nourrir, on lui fournisse sans délai la nourriture et le vêtement ; car les soins du nouveau-né ne peuvent souffrir aucun retard, et nous ordonnons que notre fisc aussi bien que notre trésor privé subviennent indistinctement à cette dépense. » En 321, il écrit : « Nous avons appris que les habitants des provinces, souffrant de la rareté des vivres, vendent et mettent en gage leurs propres enfants. Nous ordonnons donc que ceux qui sont trouvés dans cette situation, sans aucune ressource personnelle, et ne pouvant soutenir qu'à grand'peine leurs enfants, soient secourus par notre fisc avant qu'ils tombent sous le coup de la misère. » L'année précédente, dans un décret sur la procédure pénale, il ordonnait que les procès criminels fussent examinés en toute diligence, et que, s'il fallait retenir les prévenus en arrestation, on ne leur mît point d'entraves trop serrées, pénétrant dans les chairs, mais des chaînes lâches qui ne les fissent pas trop souffrir, et qu'on ne les jetât pas dans des cachots, mais en des lieux où il y eût de l'air et du jour. « Car, disait-il, la peine de la prison, trop douce pour des coupables, est bien dure pour des innocents. » Dès 314, une loi avait déclaré *la*

liberté imprescriptible par son essence, et, en 316, dans un rescrit adressé à un évêque, il était dit : « Il m'a plu depuis longtemps d'établir que, dans l'Église catholique, les maîtres puissent donner la liberté à leurs esclaves, pourvu qu'ils le fassent en présence de tout le peuple assemblé et avec l'assistance des prêtres chrétiens, et que, pour garder mémoire du fait, quelque écrit intervienne où ils signent en qualité d'acteurs et de témoins. » Enfin, deux lois de 321, plus populaires encore que les autres et destinées comme les précédentes à adoucir le sort des pauvres et des malheureux, avaient interdit de se livrer le dimanche à d'autres labeurs que les travaux pressés des champs, et à tout autre acte civil que l'émancipation d'un esclave.

Cette admirable suite d'ordonnances est demeurée dans l'histoire pour y témoigner à jamais du progrès lent et sérieux qui s'accomplissait dans la conscience de Constantin sous l'empire des succès que Dieu lui avait donnés. Chaque victoire, au lieu d'éblouir cet homme, lui avait dessillé les yeux, et lorsque enfin, dix ans après la bataille du pont Milvius, le sort des armes, en condamnant encore une fois dans la personne de Licinius le paganisme aux abois, eut mis l'Orient et l'Occident dans les mains prédestinées du héros, il fut saisi d'un tel élan de reconnaissance pour Dieu et son Christ, qu'il crut devoir confesser sa foi à la face de l'univers. Il le fit dans une proclamation adressée à l'Orient, où il racontait avec une sorte d'effusion tout ce qui lui était arrivé dans sa jeunesse, et comment, du cours même des choses dont il avait été le témoin et l'acteur,

il avait été amené à conclure la divinité du christianisme. Puis, cessant de parler aux hommes et se tournant tout d'un coup vers Dieu, il s'écriait : « O Dieu très-bon et très-grand, sois clément et propice envers tes créatures qui habitent l'Orient. Daigne leur apporter le salut par le ministère de ton serviteur. Ce n'est pas sans motif que je te demande un tel bienfait. C'est sous ta conduite et tes auspices que j'ai accompli tant de choses salutaires. C'est en portant ton symbole devant les armées que je les ai conduites à la victoire. Voilà pourquoi je t'ai consacré mon âme avec un mélange de respect et d'amour ; car j'aime ardemment ton nom, et ta puissance, que tu as manifestée par tant de signes et par laquelle tu as confirmé ma foi, m'inspire une terreur religieuse... Je désire gouverner ton peuple paisiblement pour l'utilité commune du monde entier. Que ceux qui sont encore dans l'erreur prennent avec les fidèles leur part de la paix générale. Le rétablissement d'un régime équitable et commun pourra contribuer peut-être à les ramener au droit chemin. Que personne n'inquiète son prochain. Que ceux qui se refusent à ta loi conservent les temples de l'erreur, puisqu'ils le désirent ; nous, nous habiterons la splendide demeure de la vérité que tu as préparée pour nous, et nous souhaitons à ceux qui ne partagent pas notre opinion de jouir comme nous de la concorde universelle. »

Ce langage, le plus noble et le plus touchant qu'un prince ait jamais parlé à ses sujets, indique l'abîme que Dieu venait de creuser entre la puissance antique et la puissance chrétienne. Il y règne, avec l'accent d'une

conviction ardente, un sentiment de tolérance qu'on pourrait appeler virginal, tant il est pur et de premier jet, et ce n'est pas le trait qui nous assure le moins de la sincérité de son auteur. Encore que çà et là Constantin ait sévi contre des hérétiques coupables de divers désordres, on sent dans tous ses actes le désir de persuader les intelligences plutôt que de les soumettre par l'action légale de l'autorité. Il tombe même quelquefois dans des discussions naïves, quoique fort sérieuses, et ce léger ridicule de la plume impériale est un gage nouveau de l'ardeur qu'il mettait à convaincre et à convertir.

Ce fut donc, je le répète, un homme sincère, et c'est là le charme tout-puissant de sa vie. Au lieu d'un sycophante couronné par le hasard des batailles et se servant du christianisme pour asseoir sa fortune, on trouve une âme vraie, un cœur d'homme, un homme croyant à ses actes, parlant, agissant sous l'empire d'une conviction qu'il partage avec d'autres créatures, et qu'il souhaite communiquer par amour du genre humain dont Dieu l'a fait le maître. Il se trompa souvent, nous le verrons; il était le premier dans cette voie, et, à moins d'une infaillibilité surnaturelle, il lui était impossible de ne pas se tromper : mais ses erreurs mêmes ont un cachet de bon vouloir, et, quand il tombe sur le vrai, comme au concile de Nicée, il n'y a rien de plus dramatique et de plus auguste que l'immensité de sa joie. Après avoir eu l'étonnante pensée de réunir les évêques de la chrétienté pour décider, au nom de Dieu, du dogme fondamental du christianisme, il ne songe pas à les craindre ni à les

dominer; il n'a ni peur ni jalousie de cette puissance nouvelle, dont il vient de rassembler les éléments dans un sénat plus majestueux que le sénat romain. Ce qui sort de toute sa personne, c'est une sorte d'ivresse sublime qui arrache des larmes. Le premier entre les mortels, il voit dans sa maison la vérité vivante en une hiérarchie créée de Dieu, et de ses lèvres, que vingt ans de victoires et de paix ont rendues toutes-puissantes, il baise amoureusement les cicatrices de ces martyrs qui, après avoir témoigné de leur foi par leur sang, vont lui donner dans un second témoignage la sanction du droit et l'éternité d'un oracle.

Constantin mourut découragé et triste, dernier signe de sa bonne foi. Rien ne dégoûte les ambitieux. Comme ils font tout pour eux-mêmes, la réalité ou l'espérance du succès leur suffit toujours. Mais, quand on a consumé sa vie dans un travail désintéressé, et qu'à la fin d'une longue carrière on voit la difficulté des choses l'emporter sur le désir et les efforts, l'âme, sans se détacher du bien, éprouve l'amertume d'un sacrifice qui n'est pas récompensé, et elle se tourne vers Dieu dans une mélancolie que la vertu condamne, mais que la bonté divine pardonne. Constantin avait aimé passionnément le triomphe de l'Église, non pas seulement parce que c'était le sien, mais parce que c'était celui de la vérité et du salut sur la terre; il y avait mis sa foi et son génie tout entier. Or, par un malheur dont il ne comprenait pas bien les causes, il avait passé son règne au milieu des inextricables divisions du christianisme victorieux, incapable d'y porter remède ou d'en saisir les

raisons, et ajoutant lui-même aux maux de l'Église par la passion sans prudence avec laquelle il travaillait à les terminer. Longtemps il ignora son impuissance, lui qui pouvait tout. Mais quand il la vit enfin, ce regard tombé sur la misère de l'homme et sur la sienne propre le blessa d'un coup qui le détrompa de la terre.

On croit voir, on croit entendre ce prince infortuné, lorsqu'à bout de conjectures et de tentatives il fait venir Arius pour la dernière fois, et lui adresse cette apostrophe suppliante : « Puis-je me fier à vous? Êtes-vous bien réellement dans la foi catholique? » Et, sur l'affirmation avec serment du sectaire : « Allez donc, et, si votre foi est saine, que votre serment vous garde; mais si votre foi est impie, que Dieu punisse le parjure! »

Cet appel à Dieu fut entendu; mais le coup de foudre qui abattit Arius ne releva pas le courage sexagénaire du grand homme. Il y avait d'ailleurs d'autres blessures dans son âme. Père heureux dès sa jeunesse, il avait eu d'un premier et honorable amour un fils digne de lui. Ce fils avait grandi sous les yeux de son père, auquel il rappelait les temps qui avaient précédé sa fortune; et l'empire, en voyant dans ce jeune homme les qualités les plus aimables unies à une grande vertu militaire, félicitait l'empereur de ce que le Ciel lui avait préparé dans le premier-né de son sang un successeur qui pourrait l'égaler. Tout à coup on apprend que le prince a été arrêté, conduit dans une ville obscure de l'Istrie, supplicié sans procès pour des causes inconnues, en même temps que le fils de Licinius, propre neveu de Constantin par sa mère, était mis à mort à l'âge de douze ans.

Au bruit de cette tragédie, la mère de l'empereur, l'impératrice Hélène, accourt de l'Orient à Rome. Elle voit son fils, et lui fait discerner dans la jalousie de sa seconde femme, l'impératrice Fausta, le principe secret des malheurs qui viennent de s'accomplir. Constantin, au lieu de s'accuser lui-même de sa crédulité et d'apaiser sa conscience par une généreuse dissimulation, fait périr sa femme et ses principaux conseillers dans un carnage qui épouvante jusqu'au palais des Césars. Puis, tout couvert de ce sang et trois fois parricide, il sort de Rome pour ne plus la revoir, emportant dans son cœur un souvenir qui peut-être eût été pesant même à Néron.

Nous ne pouvons comprendre aujourd'hui dans une nature évidemment élevée comme celle de Constantin, d'aussi atroces excès. Mais c'est faute de réflexion, faute même d'attention sur des faits bien plus proches de nous. Dès que l'homme exerce un pouvoir absolu, et n'a contre les erreurs de son intelligence ou de sa volonté aucune barrière sérieuse, il est impossible qu'il ne tombe pas un jour ou l'autre dans quelque acte de démence. Alexandre assassine ses plus chers amis; Adrien fait un dieu d'Antinoüs; Trajan persécute les chrétiens et écrit à Pline à leur sujet une lettre qui est un monument de délire impérial; Théodose fait massacrer tout un peuple à Thessalonique; Louis XIV révoque l'édit de Nantes et chasse de son royaume, par des supplices barbares, des hérétiques qui y vivaient paisibles sous la foi d'un traité séculaire. Je ne nomme que les meilleurs princes, et même les plus grands,

tant le pouvoir absolu a de prise contre la raison !

Si Constantin avait eu devant lui, à Rome, un sénat, une magistrature, une opinion capable de se faire entendre et respecter, on lui eût sauvé son fils, sa femme et son neveu, et, en lui épargnant une heure d'égarement, on lui eût épargné de longues années de remords et le reproche de tous les siècles.

Mais les institutions romaines n'existaient plus, et rien ne les avait remplacées dans le monde. Un vide affreux enveloppait toutes choses, et les destinées humaines, sans ancre, sans port, sans orbite, allaient au hasard de la volonté d'un homme. Constantin, à qui la Providence avait donné le christianisme et l'Église pour point d'appui, devait naturellement songer à la régénération politique de l'Empire. Chrétien convaincu, armé d'une foi toute jeune qui avait rempli les âmes d'un aliment substantiel, maître unique de l'Empire comme Auguste et Marc-Aurèle, il y avait dans cette rencontre d'un pouvoir sans bornes avec une religion victorieuse et divine quelque chose de si remarquable, qu'on devait en attendre un édifice plus qu'humain. Jamais le monde, pour me servir d'une expression astrologique, ne s'était vu sous une pareille conjoncture. Auguste avait vu naître Jésus-Christ sans savoir son nom; tous ses successeurs l'avaient méconnu, beaucoup l'avaient persécuté : Constantin avait ce bonheur de le connaître et de le trouver en possession de l'humanité. Quel moment pour sauver le monde dans l'ordre temporel ! N'eût-il été qu'un homme médiocre, Constantin devait y songer, et, par une fortune ajoutée à toutes les au-

tres, c'était un homme de guerre, de cœur et de génie. Cependant, l'univers le sait, l'œuvre sortie de cette rencontre sublime a un nom bien douloureux : elle s'appelle le *Bas-Empire!*

Fut-ce la faute de Constantin, de l'Église ou de la Providence?

Dioclétien, le premier, avait compris que l'Empire romain ne pouvait subsister tel que ses prédécesseurs le lui avaient transmis, sorte de monarchie élective, que se disputaient le sénat, le peuple et l'armée, et qui, sans autre prestige que la force au dedans, la perdait chaque jour au dehors par l'impuissance de sauvegarder l'immensité de ses frontières. Constantin, soit orgueil, soit défaut d'intuition, répudia la pensée de diviser le monde; il se crut assez fort pour en porter tout le poids, et même pour en changer le centre. Ennemi de Rome, qui l'avait mal accueilli, et où respirait encore avec l'idolâtrie le souvenir du passé, il cherchait du regard le lieu où il créerait, sous son nom, la Rome de la nouvelle monarchie. Il eût pu l'asseoir à l'Occident, là où son père avait si admirablement régné, et d'où il était parti lui-même pour prendre possesion de sa destinée. La Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne, tenues de plus près sous son sceptre, rattachées à l'Afrique par la proximité, à l'Orient par la grande voie du Danube et de la Méditerranée, lui eussent donné des races plus jeunes que le monde grec et romain, et un territoire plus fortement composé que les langues de terre baignées par la mer d'Ionie ou par la Propontide. Mais il aima mieux l'Orient, et les côtes de

l'Asie Mineure virent avec étonnement s'élever en face d'elles, tout proche de l'Euxin, la capitale improvisée de l'avenir. C'était juste l'opposé du plan de la Providence. Aussi, cent cinquante ans après la fondation de Constantinople, Rome appartenait aux barbares, et il ne restait de l'Empire, aux extrémités de l'Europe, qu'un État sans grandeur morale, en proie aux convulsions de l'anarchie civile, aux misères des disputes religieuses, et attendant de siècle en siècle, dans un affaiblissement progressif, le coup suprême qui devait la livrer au joug de Mahomet.

Tout ce qui va vers l'Orient va vers la servitude et la mort; tout ce qui va vers l'Occident va vers la liberté et la vie. Constantin ne s'en rendait pas compte. Cependant ce qui l'avait attiré aux rivages du Bosphore, c'était bien le charme de la monarchie orientale, dont il embrassa comme Dioclétien la pompe et les usages. Cette monarchie était alors la seule connue. En dehors des traditions de Babylone ou de Persépolis, il n'y avait que les souvenirs d'Athènes et de Rome, et qui rejetait ceux-ci devait adopter ceux-là. On vit donc à Constantinople, au lieu de la pourpre sévère que les Césars avaient portée par respect pour celle des consuls, on vit les robes traînantes de l'Asie, les diadèmes de perles, les colliers de pierres précieuses, tout cet attirail efféminé qui remplissait le vide des palais de l'Orient. Il ne faut pas croire néanmoins que Constantin n'emprunta rien aux ruines de la civilisation romaine. La seconde Rome, comme il le disait dans un langage peu modeste, eut un sénat, des con-

suls annuels, des patrices, noms dérobés à l'ancienne Rome, mais qui ne cachaient rien de vivant sous leur enflure, et qui même n'obtinrent jamais dans l'opinion le rang qu'y tenaient encore, au pied du Capitole, sur leur terre natale, ces débris sacrés d'une patrie qui n'était plus. Le vrai de la monarchie constantinienne était une administration civile fondée sur la division toute nouvelle des services publics ; une noblesse fictive, reposant sur des titres arbitraires d'*illustre,* d'*éminent,* de *clarissime,* et autres de ce genre ; une armée où l'on avait fait disparaître les restes déjà mutilés de la légion romaine, et qui n'était plus qu'un amas de troupes, dont les unes s'appelaient *palatine,* les autres *de la suite impériale,* celles-là troupes *des frontières;* enfin au-dessus de cette hiérarchie calculée pour abaisser, même quand elle élevait, un conseil d'État composé de tous les chefs des services publics et d'un certain nombre de conseillers indépendants, lesquels tous ensemble prenaient la dénomination de *consistoire sacré.* En deux mots, des noms antiques sans valeur, des nobles sans aïeux et sans postérité, des cérémonies, des titres, et, par-dessous ces voiles transparents, une personnalité unique servie par un peuple de fonctionnaires choisis et révocables.

Telle était l'institution qui eut Constantin pour fondateur, Constantinople pour capitale, Mahomet pour terme, et le Bas-Empire pour nom.

On dira que le génie de l'homme ne pouvait pas davantage en de tels temps : heureux ceux qui n'ont pas de génie quand il n'y a plus de vertus!

Mais l'Église était là pourtant, l'Église naissante, l'Église éprouvée par trois siècles de martyres, l'Église qui venait de vaincre le monde et de s'asseoir avec Constantin, son héros, au sommet des choses humaines. Comment fut-elle assez corrompue pour accepter la solidarité du Bas-Empire, ou assez faible pour ne rien pouvoir à l'encontre? C'est là ce qui me touche, et ce qui, tout le long de l'histoire écrite par M. Albert de Broglie, m'a tenu dans la crainte et l'anxiété.

Deux hommes sous Constantin représentaient l'Église militante : saint Athanase et Eusèbe de Nicomédie. C'était d'avance, et en deux hommes, toute l'histoire de l'Épiscopat, et, dans l'histoire de l'épiscopat, toute celle de l'Église.

Il est probablement impossible qu'on revoie jamais un évêque comme Athanase. Dieu l'avait fait pour défendre la divinité de son Fils, et, aucune question de foi ne pouvant égaler celle-là, il est à croire qu'aucun autre homme ne recevra jamais le caractère que reçut devant son siècle, et que conserve devant la postérité, l'héroïque adversaire de l'arianisme. On le vit cinquante ans, plus fort que tous les pouvoirs, commander à Nicée par son éloquence, à Tyr par son intrépidité; arrêter l'empereur à cheval pour lui dire la vérité que personne ne lui disait; résister aux ordres, aux menaces, aux supplications; passer incessamment du trône épiscopal à l'exil, et de l'exil à son siége, toujours calme et inflexible, ne sacrifiant rien à la popularité, et mourant populaire, après avoir épuisé dans un demi-siècle de combats toutes les vicissitudes du corps sans

aucun ébranlement de l'âme. En face de lui, et son constant antagoniste, était Eusèbe de Nicomédie, esprit souple, orateur et écrivain de quelque mérite, prélat de palais, aimant la faveur, et incapable de comprendre que, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, le christianisme n'était rien. Il avait vu poindre Arius, et l'avait pris dès l'origine sous sa protection, soit que l'hérésiarque l'eût séduit par ses flatteries, ou plutôt parce que l'arianisme allait à son cœur, comme il allait au cœur d'une foule de ses contemporains qui avaient accepté le christianisme victorieux, mais qui n'en avaient point reçu la véritable onction.

Entre ces deux hommes, l'évêque courtisan et l'évêque apostolique, Constantin eut le malheur de préférer celui qui le trompait. Il ne discerna pas, lui qui avait assemblé le concile de Nicée et vu tant de martyrs, où était dans son siècle le véritable homme de Dieu et de la vérité. Non qu'il fût arien ; mais après avoir adoré dans un assentiment mêlé d'orgueil, parce que c'était aussi son ouvrage, la définition du concile, il crut qu'on avait tort d'insister sur un mot : il devint le jouet du mensonge coloré par des explications subtiles et des serments effrontés.

Ce choix de Constantin décida du sort de l'Église grecque. Il fut écrit quelque part que la lignée d'Eusèbe l'emporterait sur la race d'Athanase, et que celle-ci produirait en vain, pour sauver l'Orient, des hommes tels que les Cyrille, les Chrysostome, les Basile et les Grégoire. Quand on est le premier d'une chose, on lui donne l'impulsion, et elle va sous ce premier coup.

D'Eusèbe de Nicomédie à Photius il s'écoula cinq siècles; mais la suprématie avait été donnée à l'épiscopat courtisan sur l'épiscopat apostolique, et cette déplorable tradition n'avait besoin que de temps pour produire, comme son effet naturel, le sophisme et la mort.

Voudrait-on qu'une église particulière ne souffrît rien d'une situation fausse qui lui est faite persévéramment? Il n'en peut être ainsi. Les chrétiens sont sous la loi de la liberté et sous la loi logique qui lie les principes à leurs conséquences. Tout pays où n'existent pas d'institutions sérieuses, où la dignité humaine est sur la pente de la servilité et de la corruption, n'aura jamais d'Église pure, intacte, dévouée. Bienheureuse même si elle conserve sa foi! L'Église grecque nous en est, depuis mille ans, un témoignage authentique non moins que douloureux, et, entre tant de malheurs qui pèsent sur la mémoire de Constantin, nul n'a surpassé celui-là.

Mais si Constantin se trompait, si derrière lui l'Église grecque manquait à sa mission, la Providence ne se trompait pas, et son œuvre ne lui manquait pas non plus.

Constantin avait voulu perpétuer l'Empire, et par lui le pouvoir absolu : la Providence voulait renverser l'Empire et fonder les nations, afin que l'humanité, divisée en groupes naturels selon les races, les penchants et les territoires, échappât à la puissance d'un seul, et pût toujours, dans l'avenir, trouver un asile contre la persécution du droit et de la vérité. Constan-

tin avait choisi l'Orient comme le lieu propre du luxe et de la servitude : la Providence avait élu l'Occident comme le séjour de la force, du travail et du libre arbitre exercé et maintenu par le combat. Constantin avait répudié Rome, parce que Rome avait un nom qui précédait le sien et un passé qui importunait son génie : la Providence avait accepté Rome, et elle se préparait à y placer, entre les os des martyrs et la majesté tombée des persécuteurs, le siége visible du principat religieux et la chaire inébranlable de l'apostolat. Constantin avait préféré Eusèbe à Athanase : la Providence avait réprouvé Eusèbe, prédestiné Athanase, et elle marquait de loin, tout autour de Rome, les églises où devaient enseigner les descendants et les imitateurs du grand évêque d'Alexandrie. Constantin avait fait une œuvre humaine, étroite et périssable : la Providence allait faire une œuvre divine, immense, immortelle. Constantin manquait au monde : Dieu lui restait.

Jusqu'ici j'ai peu nommé M. de Broglie, et cependant je ne me suis pas éloigné de lui un seul instant. C'est son travail qui a été perpétuellement sous ma plume, autant que l'on peut en quelques pages reproduire les traits d'un écrit qui embrasse deux volumes, et que l'on peut faire passer sous son propre style les idées et le style d'un autre. Aussi ai-je moins cherché à remplir cette tâche ingrate qu'à ouvrir au lecteur la perspective du siècle de Constantin, telle qu'elle m'est apparue en suivant le regard de mon noble et ingénieux guide. J'ai voulu, par l'expression des sentiments qu'il m'a inspi-

rés, des pensées qu'il m'a fait naître, donner une image, ou plutôt une ombre de ses pensées et de ses sentiments, et inviter ceux qui s'intéressent aux mystères de la Providence, comme aux destinées du monde, à lire un ouvrage où ils rencontreront, dans un grand sujet, le charme du style, la solidité de l'érudit, la raison calme et grave de l'historien, et, par-dessus toutes ces qualités naturelles, la foi aussi tendre qu'énergique d'un chrétien qui a délaissé les plaisirs du monde pour travailler à l'avénement du règne de Dieu.

M. Albert de Broglie appartient à cette rare jeunesse en qui l'illustration du sang a servi le goût des choses élevées, et qui a cherché dans les lettres un héritage qu'on n'eût pas cru le sien. Là même, sans abdiquer ni sa foi ni la gloire, il eût pu consacrer ses heures aux spéculations d'une science profane ou purement philosophique; mais, persuadé que le christianisme fait le sort du genre humain, et que hors de lui rien de fort, de durable et d'heureux n'a l'espérance de s'établir, il a jeté dans cette voie tout le travail de son existence et tous les devoirs de son talent. Il ne nous appartient pas de l'en féliciter, puisque nous combattons sous les mêmes enseignes que lui, mais nous pouvons nous en réjouir. L'histoire est une des branches de la science qui, en dévoilant ou en obscurcissant la trame des choses morales, peut davantage affermir ou ébranler la vérité. Il ne suffit pas, pour y servir, d'une bonne volonté sérieuse et de la connaissance matérielle des faits; il y faut une pénétration rare, une sincérité contre soi-même, un discernement profond de la part de Dieu

et de la part de l'homme, et, dans l'expression des causes saisies, de l'ordre, de la sobriété, du nerf et de l'éloquence. M. Albert de Broglie a sur son front l'aurore de ces grandes qualités. Il voit, il entend, il peint, il anime; la foi l'éclaire de tout son génie, et une raison honnête le contient partout dans une mesure qui satisfait. Sa sévérité n'incline pas vers ceux qu'il condamne, et sa modération ne désarme jamais la justice. Il avait à faire revivre sous ses véritables traits l'un des hommes assurément le plus complexe qui ait paru dans l'histoire, et le plus diversement jugé. Il l'a fait avec une touche originale après tant d'écrivains, et, sans donner à cette figure une grandeur uniforme, il l'a mise à part dans un mélange qui étonne et apprend beaucoup.

« Constantin, dit-il en terminant, avait vécu soixante-trois ans, deux mois et vingt-cinq jours; il avait régné trente ans, neuf mois et vingt-sept jours. Dans le cours de cette vie et de ce règne, l'Empire avait changé de forme et d'esprit. Si la postérité mesurait la gloire à l'importance des services rendus, la renommée de Constantin serait sans égale dans le monde, car nul prince ne prit part à une plus grande et plus bienfaisante révolution. Si haute n'est pas pourtant la place que Constantin a gardée dans la mémoire des hommes : son nom est demeuré un objet de curiosité et de controverse beaucoup plus que d'admiration. Il n'a point pris rang dans le petit nombre des grands hommes dont le génie fait oublier les crimes. Instrument du triomphe d'une doctrine qui est destinée à demeurer un signe

éternel de contradiction parmi les hommes, il avait été violemment haï, aimé sincèrement, bassement adulé. C'est le sort de tous ceux qui froissent ou qui flattent des passions ardentes. La reconnaissance s'est effacée : les inimitiés seules ont survécu avec la vivacité des premiers jours. Il s'est trouvé plus d'un historien incrédule pour redire les calomnies de Zozime : nul chrétien n'oserait se compromettre jusqu'à se faire l'écho des complaisances d'Eusèbe. Si l'Église d'Orient, préludant au schisme par la servilité, n'a pas craint d'élever le César chrétien sur ses autels, Rome, plus fière avec les puissances de la terre, sans être moins reconnaissante, n'a jamais hésité, tout en gardant mémoire de ses services, à lui infliger les blâmes qu'il a mérités.

« Ce jugement des âges modernes, si différent de l'admiration contemporaine, s'explique par la différence même des points de vue. Tenir trente ans dans la paix et la soumission un empire qui sortait d'un demi-siècle d'anarchie, montrer une image d'Auguste ou de Trajan aux hommes qui n'avaient connu que des soldats de fortune aussi promptement élevés que détrônés, faire sentir le poids salutaire de l'autorité à une génération nourrie dans les luttes civiles, et dont les yeux, en s'ouvrant, n'avaient vu que des combats et des supplices, ce n'était point une médiocre preuve de génie. Les peuples, qui respiraient à l'ombre de cette protection inattendue, cédaient à une illusion naturelle en prenant pour une renaissance de gloire ce qui n'était qu'un temps d'arrêt sur la pente fatale de la décadence. Mais l'événement a

détrompé le monde. L'abîme fermé par Constantin s'est rouvert sous les pas de ses fils mêmes. Indulgente pour l'audace heureuse de la jeunesse des peuples, la postérité n'a ni attrait ni justice pour les efforts ingrats de leur décrépitude. L'organisation impériale de Constantin, plus durable qu'illustre, faite pour traverser, non pour prévenir, des siècles de corruption sociale, pour suppléer, par un mécanisme savant, aux vertus civiles, mais non pour les raviver, n'offre rien qui parle à l'imagination des hommes. Ce put être une nécessité, et même un bienfait, mais ce ne sera jamais un titre de gloire que d'avoir fondé le Bas-Empire.

« En affranchissant l'Église et en partageant son trône avec elle, Constantin a fait une œuvre plus féconde dont les résultats nous environnent. Il a inspiré de l'esprit chrétien ces fortes lois romaines qui servent encore de fondement à toutes nos sociétés; il a déposé dans le sein de la civilisation mourante le germe de sa résurrection. Mais tel est pourtant le danger de l'alliance des pouvoirs humains, que l'Église, affranchie et puissante avec Constantin, paraît souvent, à l'œil qui la contemple, moins touchante que l'Église obscure et persécutée des premiers âges : son front brille d'un éclat moins lumineux et moins pur sous le diadème impérial que sous l'auréole des martyrs. La persécution chasse du sein de l'Église tous les éléments impurs; le crédit et la faveur les font accourir et pulluler. L'ardeur des discussions intestines, la bassesse des prélats courtisans, le mélange des passions humaines, la douloureuse intervention de la force dans les débats de la

religion, ont fait demander à des chrétiens mêmes si Constantin avait rendu à sa foi un service dont on puisse se féliciter sans partage. Gardons-nous pourtant de pousser trop loin un doute pusillanime qui fait injure à l'humanité et à l'Église. Le sort de cette terre serait trop cruel si le vrai et le bien n'y pouvaient triompher, même un jour, sans perdre leur efficacité sainte; et ce serait une doctrine bien impuissante que celle qui ne pourrait gouverner les hommes sans se corrompre elle-même. Si la persécution est utile pour passer au creuset le courage et la vertu des individus, c'est le succès, au contraire, qui est l'épreuve véritable des institutions et des idées. Malgré des schismes qui n'obscurcirent jamais toute sa lumière, malgré les inévitables abus nés de la faiblesse humaine, dont ne préserve pas l'infaillibilité doctrinale, l'Église traverse victorieusement depuis quinze siècles cette épreuve. En lui permettant de répandre par mille canaux divers les trésors de dignité, de vérité et d'amour qu'elle renfermait dans son sein, Constantin hâta de quelques années le progrès du monde. C'est la plus haute récompense qui puisse être accordée aux efforts d'un homme. »

Le lecteur se demandera peut-être ici pourquoi Dieu, qui avait prédestiné Constantin à être le premier prince chrétien et à commencer la tradition de l'alliance entre la société humaine et la société divine, ne lui avait pas départi un caractère sans faiblesses et un génie sans obscurités. Il semble que cet homme choisi pour un tel acte eût dû ouvrir la carrière des rois nouveaux avec la majesté de Charlemagne et la per-

fection de saint Louis. C'est ainsi sans doute que les fidèles des premiers siècles se le fussent représenté, si, du sein des catacombes, ils avaient pu prévoir que la couronne du monde tomberait sur la tête de l'un d'eux. Un moment même, le lendemain de la bataille du pont Milvius, quand Constantin entra dans Rome orné de sa jeunesse et de sa victoire, et qu'au lieu de monter au Capitole pour y présenter les aigles il traversa des chemins plus humbles ayant devant lui le signe de la croix ; à ce moment-là, les chrétiens purent croire que la vertu même allait régner sur la terre au nom du Christ victorieux. Hélas! c'était une illusion. Dieu, qui avait élu le fils de Constance Chlore, lui avait laissé les défauts de sa nature, et c'était à lui de les corriger sous l'effusion de la grâce qu'il avait reçue. David lui-même, l'aïeul du Christ, n'avait pas été sans tache, et, quels que soient les desseins de la Providence, la liberté humaine y conserve sa part et ses écueils. Peut-être aussi Dieu ne voulait-il pas que le premier César chrétien, je ne dis pas le premier roi chrétien, pût jamais passer pour avoir accompli l'œuvre dont il n'était qu'un instrument. Ses faiblesses et ses crimes, en ternissant sa gloire, ont laissé au christianisme toute la sienne, comme chaque jour encore nos fautes, en faisant voir le peu qu'est l'homme, rendent témoignage à Celui qui maintient au milieu de nous par sa vertu la voie de l'Évangile et le souffle de la rédemption.

FRÉDÉRIC OZANAM

FRÉDÉRIC OZANAM

Tacite commence ainsi la vie d'Agricola : « C'est un « antique usage de transmettre à la postérité les actes « et les mœurs des hommes illustres, et notre âge lui- « même, quoique peu curieux de ses propres gloires, « n'a pas failli pourtant à cet exemple, toutes les fois « qu'une vertu mémorable a su y vaincre le défaut ha- « bituel aux plus grandes comme aux plus médiocres « cités, qui est l'ignorance et l'envie du beau. Mais « chez nos pères, de même qu'on était porté à accom- « plir des choses dignes de mémoire, on l'était aussi à « les rendre célèbres, sans autre ambition que de sa- « tisfaire dans sa conscience le goût du bien. Même on « imputait à une noble assurance, plutôt qu'à l'orgueil, « d'écrire sa propre vie, et ni Rutilius ni Scaurus, en « publiant la leur, n'encoururent le blâme de leur « siècle ou ne lui inspirèrent une moindre foi, tant il « est facile d'apprécier la vertu dans les temps qui sont « faciles à la produire. Pour moi, prêt à raconter la « vie d'un homme mort, j'ai dû prendre soin de m'en « justifier. »

Comme Tacite, fallût-il m'en justifier, je veux dire quelque chose de la vie d'un homme mort, d'un homme qui eut avec Agricola cette ressemblance, d'acquérir

une gloire qui en présageait une plus grande, et de s'éteindre tout à coup, sans tache et inachevé, au seuil d'une commune admiration. Soldats tous les deux, l'un dans les camps de Rome, l'autre dans les camps du Christ, leur jeunesse fut sérieuse, leurs services précoces, leur renommée pure, leur fin prématurée et cependant opportune, leur mémoire touchante, et ces traits vivants sous la plume de Tacite me faisaient venir involontairement à l'esprit que nous avions perdu dans Frédéric Ozanam l'Agricola chrétien. Perte plus cruelle, objet d'une louange autrement affectueuse et durable, puisque la foi, ce lien souverain des âmes, était le principe des vertus et des amitiés que nous regrettons dans notre Agricola. N'y eût-il eu entre nous que l'éclat de son dévouement à la cause de Dieu, c'en serait assez pour que je ressentisse l'envie généreuse dont parle Tacite, et que je fusse porté vers sa gloire sans autre ambition, en la célébrant, que le plaisir de ma conscience. Mais Ozanam, qui était pour nous tous un chrétien éminent, était pour moi davantage. Sa main s'était approchée de la mienne, et son esprit, durant vingt années, avait été l'hôte fidèle des régions qu'habitait le mien. Nous vivions dans la même vérité, mais aussi dans le même siècle, dans les mêmes pressentiments et les mêmes aspirations, et en descendant des devoirs et des sommets éternels, nous nous rencontrions encore au-dessous, là où les ombres commencent, où les doutes sont possibles, et où la foi elle-même ne suffit plus pour tenir les cœurs étroitement embrassés.

Je ne suis pas d'ailleurs le seul sensible à cette des-

tinée si promptement éteinte. Une génération d'hommes, jeunes alors, aujourd'hui plus mûrs, avait entendu la voix d'Ozanam et lu ses écrits; il était pour elle un guide éloquent, un apôtre sympathique. En parlant de lui, je parlerai pour elle; j'acquitterai sa dette avec la mienne, et peut-être élèverons-nous ensemble un monument qui rappellera de beaux jours et soutiendra plus d'une vertu.

I.

Il me faut traverser bien des années pour retrouver l'heure où je vis Ozanam pour la première fois. Je n'avais pas encore inauguré l'enseignement qui bientôt après me donna des disciples et des amis. Frappé de la foudre à l'entrée de ma vie publique, séparé d'un homme illustre en qui j'avais cru trouver le génie de la conduite avec celui de la pensée, j'errais au dedans de moi dans des incertitudes douloureuses et de terribles prévisions. De ce peu de renommée que j'avais acquise en combattant trop tôt, jaillissaient des amertumes qui eussent brisé mon existence, si des affections généreuses et à jamais fidèles n'eussent pris leurs racines dans la solitude même où m'avait rejeté la disgrâce. Ozanam ne fut pas de ces amis premiers que le souvenir du malheur rend si chers; mais il vint à cette heure-là, comme l'avant-garde de la jeunesse qui devait bientôt, en entourant ma chaire, me relever de mes afflictions.

Que me voulait-il? Ce n'était pas la lumière de la foi qu'il avait à me demander. Le souffle d'un doute réel n'avait en aucun temps terni la clarté de son âme. Enfant de la France par le sang qu'il avait reçu, il l'était aussi de l'Italie par son berceau, et ce n'était pas en vain que la ville de saint Ambroise et celle de saint Irénée avaient uni, pour le baptiser, les grâces de leurs traditions. Il avait en lui l'influence de deux ciels et de deux sanctuaires. Lyon lui avait donné l'onction d'une piété grave; Milan, quelque chose d'une flamme plus vive; et ces deux sources d'ardeur, loin de s'affaiblir avec l'âge, s'étaient grossies en chemin de la sève d'une forte éducation. Ozanam avait eu ce bonheur, de rencontrer au terme de ses études littéraires un maître capable d'éveiller sa raison. Une philosophie élevée, en lui ouvrant sur l'homme les mêmes points de vue que la foi, avait produit dans son intelligence cet accord tout-puissant des révélations et des facultés, qui agrandit et fortifie les unes par les autres, fait du chrétien un sage, du sage une créature qui ne s'enorgueillit ni de la science ni de la vertu. Tel était Ozanam lorsqu'il entra dans ma chambre et s'assit près de mon feu pour la première fois. C'était dans l'hiver qui liait 1833 à 1834. Il devait avoir vingt ans.

Je ne me rappelle rien qui m'ait frappé dans sa personne. Il n'avait pas la beauté de la jeunesse. Pâle comme les Lyonnais, d'une taille médiocre et sans élégance, sa physionomie jetait des éclairs par les yeux, et gardait néanmoins dans le reste une expression de douceur. Il portait, sur un front qui ne manquait pas de noblesse,

une chevelure noire, épaisse et longue, qui lui donnait cet air un peu sauvage que les Latins rendaient, si je ne me trompe, par le mot d'*incomptus*. Sa parole ne m'a point laissé de souvenir. Mais soit qu'on me l'eût fait remarquer comme un jeune homme d'espérance, soit que la renommée ait depuis ranimé ma mémoire, je le vois très-bien au lieu où il était, et tel qu'il était.

Que me voulait-il donc? C'est une grande chose pour un jeune homme que ses premières visites à des hommes qui ne sont pas de son âge, qui l'ont précédé dans la vie, et dont il espère, sans qu'il sache bien pourquoi, un accueil bienveillant. Jusque-là il n'a vécu que des caresses de sa famille et des familiarités de ses camarades; il n'a pas vu l'homme, il n'a pas abordé cette plage douloureuse où tant de flots déposent des plantes amères et creusent d'âpres sillons. Il ignore, et il croit. Ozanam ignorait aussi, et il croyait. Je n'étais pas d'ailleurs un homme pour lui, j'étais un prêtre. L'enfant qui s'est ouvert au prêtre en conserve un instinct de rapprochement, et ce que la femme est pour le cœur qu'agitent les passions, le prêtre l'est pour le cœur qui travaille à devenir pur. Ozanam venait donc à moi parce qu'il était chrétien, et parce que j'étais un ministre et un représentant de sa foi dont il avait ouï parler. Mais il y venait aussi, peut-être, par une sympathie d'un autre ordre, sympathie qui se liait dans son esprit à tout ce qu'il avait de plus cher au monde, sa foi, sa patrie, la vérité, le bien, l'avenir du christianisme et l'avenir de la vérité.

II.

Rien sans doute ici-bas ne marche de pair avec Jésus-Christ et son Église. Les empires se transforment, les races changent, les opinions s'usent après un certain cours, et celui qui veut asservir les destinées de l'Évangile à des choses humaines, si saintes et sacrées qu'elles soient, est semblable au navigateur qui, rencontrant une île assise sur le roc dans les profondeurs de l'Océan, voudrait l'attacher à son navire, et l'amener de rivage en rivage sous un ciel nouveau. Mais si la grâce est supérieure à la nature, elle ne lui est pas étrangère, et la nature elle-même a des lois qui viennent de Dieu et participent de son immutabilité. Il ne faut donc pas, à cause que Jésus-Christ est Dieu et que l'Église est son ouvrage, se persuader que le monde n'est rien : car le monde aussi a Dieu pour auteur, il repose aussi sur des principes éternels, et c'est du mouvement coordonné de l'un et de l'autre, du monde et de l'Église, que résultent la paix de tous les deux, l'harmonie de la création et de la rédemption, enfin la beauté de l'œuvre qu'éclairent ensemble la lumière du jour et la lumière du Christ. Le chrétien donc, sachant ces choses, s'il met la grâce au-dessus de la nature, l'Église au-dessus du monde, ne les sépare point dans ses pensées et ses travaux; ou, s'il paraît les séparer dans une certaine mesure et en un certain sens, c'est encore pour mieux les unir en leur épargnant des chocs dangereux. Ainsi, quand l'empire romain penchait vers sa ruine, les

papes, qui n'ignoraient pas la caducité des choses humaines, s'employaient pourtant à sauver ce grand corps, et ils souffraient des coups qui lui étaient portés, parce qu'ils voyaient en lui un principe d'ordre, quoique corrompu, un abri tutélaire, quoique vieilli. D'autres, tels que Salvien, persuadés que la régénération de l'empire était impossible, et qu'il n'était plus qu'un cadavre attaché aux flancs de l'Église, appelaient de leurs vœux les enfants du Nord, race barbare, il est vrai, mais toute neuve, et qui permettrait au christianisme de fonder avec eux une société rajeunie dans ses deux sources, la virilité humaine et l'efficacité divine. L'avenir a justifié Salvien. Car, en ces matières, où le temps se projette sur l'éternité, l'Église n'a plus la même assurance pour se soutenir dans une inébranlable conduite, et d'un pape à l'autre, d'un siècle à un autre siècle, l'aspect des choses peut apparaître diversement. Le temps révèle les choses du temps, comme l'éternité révèle les choses de l'éternité. Mais, malgré la différence des deux ordres, ils n'en sont pas moins liés entre eux. Tout ce qui intéresse la société humaine intéresse la société divine, et tout ce qui intéresse la société divine intéresse aussi la société humaine, l'une et l'autre étant composées d'hommes, et des mêmes hommes.

Quand donc Ozanam entra dans le monde, plein d'ardeur et de foi, il y rencontra, comme ces pères de tous les âges, une question temporelle à côté de la question éternelle. S'il fût né deux cents ans plus tôt, il eût eu à choisir d'être pour la Ligue ou pour le roi ; de suivre

le mouvement populaire qui repoussait un prince hérétique, ou de s'unir à la presque totalité des évêques de France, qui demeurait fidèle à l'hérédité du sang. Venu plus tard, il lui fallait choisir aussi. Une révolution avait changé le monde, et changé dans le monde la situation de l'Église. Dépouillée de ses biens, bannie des affaires publiques, privée du bras humain pour soutenir ses dogmes et ses lois, l'Église se voyait encore refuser des libertés de l'âme et de l'intelligence, tandis que le monde, en la répudiant et en l'opprimant, proclamait pour lui le règne de la liberté la plus étendue dans l'égalité la plus parfaite. C'était là le crime du temps où vivait Ozanam. Son enfance avait grandi sous le poids de cette sanglante contradiction, et il arrivait à l'âge d'homme, à l'âge de la parole et de l'épée, en ayant devant lui la perversité d'un mensonge public et persévérant contre Dieu. Il n'y avait pas de chrétiens qui ne le ressentissent, d'autant plus à plaindre tous, que la gloire des catacombes ne les relevait pas de la servitude, et qu'un ordre apparent, régulier, couvrait d'un linceul blanchi cette effroyable subversion.

Mais si l'on était d'accord sur le mal, on ne l'était pas sur le remède.

Les uns pensaient que la société nouvelle, issue d'une révolution qui avait elle-même pour père un siècle corrompu, portait dans ses flancs un principe de mort irréconciliable avec la vérité; que, quoi qu'elle fît, malgré elle, par les nécessités de son origine, elle refuserait éternellement justice à Dieu, à l'Évangile, à l'Église, à Jésus-Christ; que d'ailleurs, outre sa haine native

contre toute institution de l'ordre divin, elle reposait elle-même sur des fondements caducs, la liberté politique et l'égalité civile n'étant que l'anarchie cachée sous des rêves décevants. Ils concluaient de là qu'il fallait à tout prix rétablir l'ancienne société, et que, si cette espérance était chimérique, il n'y avait qu'à se voiler la tête et à attendre avec résignation les derniers coups de l'abîme.

D'autres, plus jeunes, trop confiants peut-être en des événements qu'ils n'avaient pas vus de près, se laissaient aller à de moins tristes et de moins extrêmes prévisions. Nés dans les ruines, s'ils ne les aimaient pas, ils les comprenaient mieux. La révolution, disaient-ils, fut sans doute un châtiment, mais le châtiment n'exclut pas le bienfait. Beaucoup de choses devaient périr, parce que beaucoup de choses avaient péché. Quand les tombes de Saint-Denis furent ouvertes et que les os des rois parurent dans la main des enfants, l'histoire, sans justifier le crime, pouvait l'expliquer, et Dieu, qui pèse les rois sur leurs trônes, les pèse aussi dans leurs tombeaux. Levons les yeux vers lui, et sachons avec lui tirer le bien du mal, et la vie de la mort. Pourquoi le XIX^e^ siècle hériterait-il à jamais des passions et des erreurs du siècle précédent? Dieu n'a-t-il pas *fait guérissables les nations de la terre?* Est-il même assuré que le XVIII^e^ siècle ait enfanté le nôtre? Le nôtre veut l'égalité civile, la liberté politique et la liberté religieuse : sont-ce là des pensées et des volontés absolument inconciliables avec le christianisme? N'est-ce pas le christianisme qui a révélé

aux hommes leur égalité devant Dieu, et y a-t-il si loin de l'égalité devant Dieu à l'égalité devant la loi? La liberté politique, si elle n'est pas d'origine chrétienne, puisque les anciens la connaissaient, n'est pourtant pas étrangère à la chrétienté : le moyen âge l'avait ressuscitée sous une forme qu'ignorait l'antiquité, et de cette forme étaient sortis les peuples modernes, avec la monarchie tempérée qui faisait leur force et leur honneur. Quant à la liberté religieuse, elle était le fruit naturel et inévitable de la dissidence entre les communions chrétiennes. Du jour où le christianisme s'était partagé en plusieurs rameaux, il avait fallu choisir entre une persécution réciproque, dangereuse pour tous, tôt ou tard odieuse à tous, et une liberté honorable aux forts et aux faibles, leur laissant, aux uns comme aux autres, le prosélytisme de l'intelligence et de la vertu. Ces faits, ajoutait-on, sont accomplis dans le monde; ils sont le nœud de ce siècle, et si l'Église n'en a pas encore profité pour sa rédemption, c'est-à-dire pour son affranchissement personnel, c'est que, tardive à se prononcer, ennemie des ruines les plus nécessaires, elle attend de l'expérience une révélation digne de sa profonde et patiente sagesse. Pour nous, ses enfants, qui devons une moindre prudence à une moindre responsabilité, que tardons-nous à revendiquer notre liberté propre au nom de la liberté de tous? Une société, quelle qu'elle soit, ne peut traiter en amis ceux qui se font ses ennemis. Il ne faut jamais, à la vérité, transiger avec le mal; mais ici le mal n'est pas dans les principes, il est dans leur fausse application.

Le jour où l'Église aura sa part de la liberté et de l'égalité communes, elle leur apportera sa mesure avec force, et le cours des esprits prendra tout ensemble et plus de justesse et plus de gravité.

Ozanam, en entrant dans le monde, avait entendu ce langage. Ce langage était contredit; il n'avait pas toujours eu pour interprètes des esprits assez sobres, et il était d'ailleurs contre le courant général. Assurément le choix était difficile pour un jeune homme. En ce qui est des vérités absolues, l'évidence nous entraîne; en ce qui est de la foi, une immense autorité nous guide: mais quand l'intelligence est en face d'une lumière mêlée d'ombres, où les faits s'entrelacent aux idées, soit pour les combattre, soit pour les soutenir, il reste une terreur jusque dans la conviction, et il faut du temps, de l'expérience, de grandes lectures dans le passé, de grandes leçons dans le présent, pour arriver à des opinions qui honorent et commandent la vie. La jeunesse devrait donc s'abstenir, et ne pas préparer à sa pensée des retours pénibles ou des persévérances trompeuses: mais la nature lui a refusé cette prudence, et peut-être heureusement; car, si la maturité seule prononçait, les glaces du scepticisme remplaceraient aisément la fougue de l'enthousiasme, et le monde y perdrait en conscience aussi bien qu'en grandeur. C'est dans le cœur du jeune homme que se creusent et s'assoient les forteresses de l'âge mûr, et celui qui a trop craint les périls de l'erreur ne craindra jamais assez les périls de l'indifférence.

Je ne puis dire s'il y avait dans la tradition domes-

tique d'Ozanam quelque chose qui l'inclinât plutôt d'un côté que de l'autre. Il descendait originairement d'une famille juive de la Bresse convertie par saint Didier l'an 600 de l'ère chrétienne. Un de ses ancêtres, Jacques Ozanam, dont Fontenelle a écrit l'éloge, était au XVII^e^ siècle un mathématicien remarquable et un chrétien fort droit. On a retenu ce mot que lui avaient inspiré les querelles théologiques de son temps : « Il « appartient aux docteurs de Sorbonne de disputer, au « pape de prononcer, et aux mathématiciens d'aller en « paradis par la perpendiculaire. » Le père d'Ozanam, dans une vie trop tôt tranchée par un accident, fruit de sa charité, avait connu des situations bien diverses : tour à tour soldat, négociant, exilé volontaire en Italie, puis étudiant et médecin ; mais autant sa carrière avait éprouvé de vicissitudes, autant la foi chrétienne était demeurée l'ancre immuable où s'appuyait la constance de ses vertus. Il avait abdiqué la guerre au moment où elle lui promettait, dans nos campagnes d'Italie, le prix du sang qu'il avait déjà versé pour la France. Lyon, en lui donnant alors une femme digne de lui, avait imposé à son amour le sacrifice de ses goûts, et huit années d'un travail obscur avaient inauguré les commencements d'un bonheur qui n'excluait pas le désir d'occupations plus hautes, parce qu'elles sont plus dévouées. Un changement de fortune le délivra du joug. Milan le reçut comme dans un asile que la victoire avait rendu français, mais que la nature et les souvenirs protégeaient contre une présence trop vive d'un maître tout-puissant ; et là, plus libre qu'il ne l'avait encore

été, on le vit, à l'âge de trente-six ans, se créer la carrière qui l'avait fui, et obtenir de sa constance, sur une terre étrangère, le renom de médecin savant, habile et charitable. Quand l'Autriche, après nos revers, eut appliqué à ce sol poétique son sceptre lourd et défiant, le père d'Ozanam revint demander à la France une meilleure patrie, et vingt années de séjour à Lyon l'y rattachèrent de nouveau, en attendant que la mort l'y naturalisât pour jamais.

Frédéric Ozanam était né de ce père dans le temps de l'exil, le 23 août 1813. Sa mère, Marie Nantas, fille d'un honorable négociant de Lyon, avait aussi connu dans son enfance les chemins de l'étranger. Le flot de l'émigration l'avait portée en Suisse, au bourg d'Échallens, à moitié route de Lausanne et d'Yverdun, entre ces deux beaux lacs de Genève et de Neufchâtel. Cinquante ans après, Frédéric y retrouvait les traces de sa mère, et déposait dans une note l'impression qu'il avait reçue de cette pieuse rencontre :

« Un de mes plus doux moments de ce voyage de Suisse,
« c'est la demi-heure que nous avons passée à Échal-
« lens. Nous n'avions ni calculé ni prévu cette station
« de notre pèlerinage ; la chose s'était arrangée d'elle-
« même, comme tout ce qui s'arrange bien. Échallens
« se trouvait à moitié chemin du trajet de Lausanne à
« Yverdun. Je me rappelais que c'était le lieu où mon
« grand-père s'était retiré pendant les derniers mois de
« la Terreur, et dont ma mère m'avait si souvent parlé.
« Que n'aurais-je pas donné pour connaître la maison
« qu'habita ma famille ! Du moins je voyais les petits

« bois et les jolis sentiers où ils allaient, conduits,
« cueillir des fraises. L'oncle chartreux marchait le
« premier en éclaireur, et quand il avait découvert un
« nid de fraises, il appelait ses joyeuses nièces : « Ve-
« nez, Mesdemoiselles, c'est tout rouge. » Et l'on re-
« venait avec des paniers tout pleins de ces jolis petits
« fruits, qu'on mangeait avec du lait excellent. J'ai
« visité l'église dans laquelle ma bonne mère a fait sa
« première communion, sous la direction de ce bon
« curé qui lui répétait : « Nous irons les deux, nous
« irons les deux en paradis. » Je l'ai trouvée comme ma
« mère me l'avait décrite, partagée, hélas ! entre les
« deux cultes : le sanctuaire, réservé aux catholiques
« et fermé par une grille de bois ; la nef, commune aux
« catholiques et aux protestants ; d'un côté la chaire du
« curé et le baptistère, de l'autre la chaire du pasteur
« et la table de la cène. Cette chère église est bien mi-
« sérable : cependant j'y ai prié avec plus d'émotion
« que de coutume ; j'y ai remercié Dieu des grâces qu'il
« avait faites en ce lieu même à la petite exilée ; j'ai
« prié pour ma bonne mère, parce que c'est un devoir
« de prier pour les morts ; mais, comme je la crois heu-
« reuse et puissante dans le ciel, je lui ai demandé de
« veiller sur nous, de nous aider à finir heureusement
« ce voyage trop long, et surtout d'obtenir à ses enfants
« quelques-unes de ses douces vertus. Ma femme et ma
« belle-mère priaient avec moi, et ma petite Marie
« s'agenouillait bien sagement devant la grille du sanc-
« tuaire. Amélie a voulu cueillir quelques fleurs sur la
« petite éminence où s'élève l'église : ces fleurs ne sont

« pas celles que notre bonne mère foulait en allant à la « messe, mais elles leur ressemblent, et plaise à Dieu « que nous lui ressemblions autant! »

Ce fut dans les derniers mois de 1831 qu'Ozanam apporta dans Paris les souvenirs de son enfance, les fruits de son éducation et l'ardeur de ses dix-huit ans.

On n'avait pas voulu, dès sa sortie du collége, l'exposer si avant dans la pleine mer. Par une décision peut-être étrange, si l'on considère tout ce que ce jeune homme avait montré déjà d'élan poétique et de maturité précoce, ses parents le retinrent près d'eux, mais en l'attachant aux ingrats labeurs d'une étude d'avoué. Il porta cette chaîne avec une simplicité toute filiale, ne laissant pas d'entremêler la poésie aux études de justice, et d'ajouter aux langues anciennes, qu'il possédait déjà, quelque teinture aventurée de l'hébreu et du sanscrit. Tout florissait à la fois, et tout florissait vite, dans cette âme que le temps et l'éternité pressaient de vivre. Déjà même, et bien auparavant, il s'était jeté dans les hasards de la publicité. A seize ans il écrivait dans l'*Abeille française*, recueil périodique de Lyon, et son jeune front de rhétoricien se couronnait d'espérances qui étonnaient ses maîtres encore plus que ses condisciples. Ses maîtres l'avaient pressenti. L'un d'eux conservait précieusement des pièces de vers latins échappées à sa fécondité brillante d'écolier. Un autre, son professeur de philosophie, aimait à le prendre pour compagnon de ses promenades dans les sentiers solitaires et escarpés qui entourent Lyon de toutes parts et rendent cette ville si chère aux esprits touchés d'un

peu de mélancolie méditative. Pourquoi ne nommerais-je pas le maître qui conviait ainsi à sa familiarité un obscur adolescent? Pourquoi ne rappellerais-je pas ces amitiés et ces conversations fameuses qui, au temps de Socrate, rassemblaient à une école volontaire l'élite de la jeunesse athénienne? Il est vrai, tant de gloire n'a pas consacré le souvenir qui me préoccupe : mais si la gloire n'y était pas, la vérité s'y trouvait, telle que Socrate et Platon ne la connurent jamais. Pendant vingt ans, à une époque où la philosophie chrétienne avait si peu d'organes, un homme modeste et qui n'a rien écrit, M. l'abbé Noirot, conduisait dans les chemins sérieux de la raison une foule de jeunes esprits dont Ozanam a été le plus grand, mais dont plusieurs ont atteint comme lui la célébrité, et qui tous, à des points divers de la vie, rapportent à leur maître commun l'inébranlable lucidité de leur foi.

III.

Cette foi était plus rare qu'elle ne l'est devenue. Quand Ozanam arrivait à Paris, on sortait de la guerre terrible que l'opposition politique avait faite à la religion au nom de la liberté. Tout, sous la main de ce parti, avait été une arme contre le christianisme : la tribune, la presse, l'enseignement, la poésie; et, par un malheur digne d'être pleuré, aucune voix populaire ne s'était élevée pour le Christ durant la tempête; non pas que l'Église de France eût manqué d'orateurs et d'écrivains, mais parce que tous avaient marché, bannière déployée,

dans le sens contraire à celui qui emportait la nation. La voix du comte de Bonald, du comte de Maistre, de l'abbé de La Mennais ne parvenait à la foule que comme l'écho perdu d'un passé sans retour. C'était la plainte de Cassandre sur les ruines de Troie. C'était moins encore, parce que c'était davantage, et que les vainqueurs, n'étant pas sur le trône, gardaient dans la victoire les craintes et les passions des vaincus. Un seul homme, le vicomte de Chateaubriand, avait conservé, malgré sa foi de royaliste et de chrétien, un immuable ascendant sur l'opinion. Mais il était seul, sorte de lépreux haï des siens, et portant au front le *Génie du christianisme* comme une cicatrice immortelle qui ne parlait que pour lui. A côté de ces grands esprits sans faveur ou sans puissance, l'Église avait eu encore pour défenseurs les hommes maladroits, ceux qui outrent les fautes en croyant les rendre fortes, et qui, avec les meilleures intentions de tout sauver, perdraient Dieu lui-même, s'il pouvait être perdu. Que l'on juge, entre ces deux camps, du sort des jeunes générations. Condamnées à un enseignement qui ne dissimulait même plus son hostilité, elles sortaient de l'enfance en méprisant l'Évangile, et la liberté, accourant au-devant d'elles, couvrait de son image généreuse l'impiété qui les dévorait. Le reste, c'est-à-dire quelques âmes échappées par hasard, se trouvait recueilli dans une association pieuse protégée par des noms illustres, et où la faveur, qui semblait promise pour récompense à leur foi, leur attirait le soupçon, la haine et l'insulte. Encore ce fragile et douloureux édifice ne subsistait-il plus; la

révolution de 1830 l'avait heurté du pied, et Ozanam arrivait pur, sincère, ardent, au milieu d'un abîme vide et muet.

Il ne se doutait pas que la Providence l'envoyait pour le combler, et qu'il était l'un des instruments choisis par elle pour relever devant les hommes l'inaliénable honneur de la vérité. C'était là sa mission, le but de sa vie. Il devait être, au lendemain de la défaite, l'un des premiers qui en changeraient la signification, le premier ou le second qui, au nom de Jésus-Christ, parviendrait à la sainte puissance d'une popularité sans tache. Ceux qui n'ont pas vécu dans ces deux temps ne se représenteront jamais ce que fut le passage de l'un à l'autre; jamais, malgré ce que nous avons à dire, ils ne comprendront l'intérêt qui s'attache à la mémoire d'Ozanam. Pour nous, qui avons été de l'une et de l'autre époque, qui avons vu le mépris et qui avons vu l'honneur, nos yeux se mouillent, en y pensant, de larmes involontaires, et nous tombons en actions de grâces devant Celui qui est *inénarrable dans ses dons*.

Ozanam ne se doutait donc pas de la mission qu'il venait remplir. Comme tout jeune homme chaste, dont le regard n'a point plongé trop avant dans les mystères du monde, il était timide, et abordait difficilement les célébrités qu'il avait l'ambition de connaître. Il était porteur d'une lettre de recommandation de M. l'abbé de Bonnevie, chanoine de Lyon, homme de ce grand air sacerdotal que j'ai vu à plusieurs membres de l'ancien clergé français, et qui annonçait tout ensemble la distinction de la nature et l'élévation de la grâce. M. de

Bonnevie aimait les jeunes gens, il les accueillait bien, et la mémoire de son cœur lui a survécu plus que ses sermons. La lettre qu'il avait donnée à Ozanam était pour M. de Chateaubriand. Ozanam la retint plusieurs mois sans en faire usage. Il ne pouvait se résoudre à franchir un seuil qui lui semblait gardé par la gloire elle-même. Enfin, au premier jour de l'an 1832, il se décide, et, à midi précis, sonne en tremblant à la porte d'une *puissance de ce monde,* comme Charles X, à Prague, désignait M. de Chateaubriand. Celui-ci rentrait d'entendre la messe. Il reçut l'étudiant d'une manière aimable et paternelle, et, après bien des questions sur ses projets, ses études, ses goûts, il lui demanda, en le regardant d'un œil plus attentif, s'il se proposait d'aller au spectacle. Ozanam surpris hésitait entre la vérité, qui était la promesse faite à sa mère de ne pas mettre le pied au théâtre, et la crainte de paraître puéril à son noble interlocuteur. Il se tut quelque temps, par suite de la lutte qui se passait dans son âme. M. de Chateaubriand le regardait toujours, comme s'il eût attaché à sa réponse un grand prix. A la fin, la vérité l'emporta, et l'auteur du *Génie du christianisme,* se penchant vers Ozanam pour l'embrasser, lui dit affectueusement: « Je vous conjure de « suivre le conseil de votre mère; vous ne gagneriez rien « au théâtre, et vous pourriez y perdre beaucoup. »

Cette parole demeura comme un éclair dans la pensée d'Ozanam, et lorsque quelques-uns de ses camarades, moins scrupuleux que lui, l'engageaient à les accompagner au spectacle, il s'en défendait par cette

phrase décisive : « M. de Châteaubriand m'a dit qu'il « n'était pas bon d'y aller. » Il y fut pour la première fois en 1840, à l'âge de vingt-sept ans, pour entendre *Polyeucte*. Son impression fut froide. Il avait éprouvé, comme tous ceux dont le goût est sûr et l'imagination vive, que rien n'égale la représentation que l'esprit se donne à soi-même dans une lecture silencieuse et solitaire des grands maîtres.

Ce ne fut pas le seul fruit qu'il retira de cette visite. Le charme qu'elle avait laissé dans sa mémoire lui révéla l'importance de l'accueil fait aux jeunes gens par des hommes qui leur inspirent de l'admiration, et, lorsque lui-même eut franchi les bornes de l'élévation commune, lorsqu'il fut applaudi d'un grand auditoire, honoré et recherché, il se souvint de ses jours obscurs, et se donna généreusement à la jeunesse qu'on lui recommandait de toutes parts ou qui venait d'elle-même se présenter à lui. Cinq fois par semaine, c'est-à-dire tous les jours où il n'avait point à paraître devant le public, sa porte leur était ouverte de huit à dix heures du matin. Il les recevait avec grâce, s'entretenait longtemps avec eux, et quoique dévoré souvent par l'ardeur du travail qu'ils avaient interrompu, rien en lui ne laissait percer l'impatience ou le regret. Il se sentait prêtre devant ces âmes, et, comme saint Paul, *débiteur de toutes*. Aussi un grand nombre s'affectionnèrent-elles à lui, et son éclat, au lieu de l'isoler, comme il arrive presque toujours, lui suscita de chaudes amitiés dans ceux-là mêmes que l'âge eût dû retenir loin de son cœur. La religion seule a le secret de ce patriciat,

le plus haut et le dernier de tous, qui attire vers la gloire en la rendant affectueuse, et lui fait des clients qui n'ambitionnent que d'aimer ce qu'ils admirent.

Ozanam eut le bonheur d'être lui-même le client d'un homme illustre, et d'avoir dans Paris pour première demeure un toit qui abritait tout ensemble la vieillesse, la science, la renommée et la religion. M. Ampère, c'est lui que je veux dire, était en France comme le patriarche des mathématiques. Il était de plus chrétien, et jamais, dans un temps si périlleux, il n'avait abusé de la science contre la vérité. Je ne dis pas assez : il était chrétien comme Képler, Newton ou Leibnitz, et qui l'eût rencontré sur les dalles de Saint-Étienne-du-Mont, agenouillé devant Dieu, n'eût pas vu de prière plus capable d'inspirer la foi en désarmant l'orgueil. J'ignore comment Ozanam était devenu l'hôte d'un si grand et si rare esprit, soit qu'il le dût à son père, soit à d'autres circonstances ménagées par Celui qui rapproche l'hysope du cèdre, et qui permettait aux petits enfants de jouer avec la main du Christ. M. Ampère se prit d'estime et d'affection pour le jeune étudiant que la Providence lui avait envoyé; il conversait souvent avec lui, le prenait à part dans son cabinet, et lui exposait sa philosophie des sciences; il le faisait même travailler sous ses yeux, et l'on a conservé des pages écrites à moitié par l'un et par l'autre. Ces entretiens amenaient dans l'âme du savant, à propos des merveilles de la nature, des élans d'admiration pour leur auteur; quelquefois, mettant sa large tête entre ses deux mains, il s'écriait tout transporté : « Que

Dieu est grand! Ozanam, que Dieu est grand! »

Cette cohabitation dura deux années. C'étaient les premières qu'Ozanam passait à Paris. Elles lui ouvrirent de plus larges horizons que ceux où il avait vécu jusque-là, en lui donnant lieu de connaître et d'entendre dans le salon de M. Ampère des hommes éminents. M. Ballanche, son compatriote, fut celui qui le toucha davantage. C'était un homme doux, d'une célébrité modeste quoique réelle, parce qu'il hantait des sphères peu pratiquées de ses contemporains, et que son art de dire, si remarquable qu'il fût, n'atteignait pas non plus le vulgaire des admirateurs. Il y avait dans sa gloire comme dans ses pensées du mystère, et pour entrer dans ses œuvres, il fallait un peu le courage de l'initié aux portes d'Éleusis. Ozanam s'était ressenti vivement d'un de ses écrits, la *Vision d'Hébal*. Longtemps après, lorsque son cœur attristé revenait sur les faiblesses de ses premiers temps de Paris, il me parlait encore du bien que lui avait fait ce court épisode. « Qui « nous donnera, disait-il dans nos derniers entretiens, « qui nous donnera une *Vision d'Hébal?* » Hélas! c'était Dieu seul qui devait la lui donner en l'appelant aux splendeurs de l'autre vie.

Le lecteur se demandera sans doute ce que faisait enfin ce précoce étudiant, si favorisé de la nature et de la Providence. Il faisait ce que sa famille avait souhaité de lui. Fils obéissant, il portait sur les bancs de l'école de droit une intelligence docile et cependant rebelle, parce que tous ses instincts l'entraînaient ailleurs, aux grands rivages de la poésie, de l'histoire, de l'érudition

littéraire et philosophique. Il lisait les anciens et les modernes, et, dans les intervalles perdus, jetait à son esprit comme une distraction la connaissance de l'italien, de l'espagnol, de l'anglais et de l'allemand. Des amis de son âge, presque tous issus de sa ville natale, commençaient aussi à l'entourer et à lui disputer ses heures. Mais les joies de l'amitié, ni celles de l'étude et de la religion, ne parvenaient à le défendre d'une teinte de mélancolie. Car, si riche qu'il fût par ses dons, il en avait le contre-poids dans une santé faible et dans une tendance à s'inquiéter de l'avenir. Quel homme fut heureux d'ailleurs avec de grands dons? Quel vase habité par une âme d'élite n'a pas reçu du Ciel la goutte d'absinthe qui doit le purifier? Ozanam, tout jeune encore, sentait vivement les misères de son siècle. S'il l'eût haï et méprisé, il eût pu demander à l'orgueil l'insouciance de la destinée commune : mais il aimait cet âge tourmenté du bien et du mal; il en espérait beaucoup, il le portait dans son sein comme un malade faisant effort vers la vie, et tout ce qui tendait à l'avilir ou à le détourner de sa route lui causait une sensible affliction. Aussi, à peine âgé de vingt ans, Dieu, qui l'avait prédestiné à une existence courte et remplie, lui inspira-t-il un dessein qu'on n'eût pas même attendu d'un homme consommé, et qui devait prendre place parmi les œuvres les plus fécondes et les plus mémorables de ce temps.

IV.

Quoique Ozanam n'eût jamais éprouvé dans sa foi de défaillance positive, cependant il ne laissait pas de sentir combien ce don précieux avait besoin d'être gardé au milieu de la défaveur publique et de l'irruption sans mesure des systèmes philosophiques et religieux. Le XVIIIe siècle avait détruit, le XIXe voulait reconstruire. Mais, ne partant d'aucune foi et d'aucune fin surnaturelles, il ne pouvait se donner pour principe que la raison, pour but le plus élevé que l'amélioration du genre humain dans le temps. De là des plans vastes, nouveaux, étrangers à tout ce qui avait précédé, annonçant avec enthousiasme le règne indéfini du bien-être sur la terre par une sainte réhabilitation de tous les plaisirs et une organisation pacifique de toutes les passions. Les thèmes étaient divers, le fond ne variait pas. Une foule d'esprits initiés aux sciences physiques et mathématiques, mais inhabiles à toute conception de l'ordre moral et religieux, s'étaient jetés dans ces spéculations, qui avaient une apparence gigantesque sans aucune force vitale, et qui devaient crouler devant l'impuissance d'une réalisation même éphémère, comme tout ce qui n'a pas en soi le souffle divin du bon sens. Quiconque n'admet pas comme un élément du monde le mal de l'âme, qui est le péché, et le mal du corps, qui est le châtiment du péché, celui-là bâtit sur le néant : comme il y a dans l'air respirable un principe mortel, il y a dans la société humaine un

principe de corruption. Il faut le combattre, mais non pas le nier, et, en le combattant, il faut être certain qu'on ne le déracinera jamais du sol où l'homme est semé. L'homme est un être libre, et chaque pulsation de sa vie produit le bien et le mal, comme la contradiction où s'exerce sa liberté. Mais ce qui est évident pour le chrétien ne l'est pas toujours pour le génie lui-même, bien moins encore pour les esprits médiocres qui croient en eux. Du temps qu'Ozanam fréquentait la poudre de la jurisprudence, ces systèmes éclos avant la révolution de 1830 avaient puisé dans le succès de l'événement politique une nouvelle énergie; ils affectaient des prétentions religieuses au nom de la négation morale, ils se donnaient des costumes officiels, ils préparaient des temples sur les hauteurs de Paris, ils ébranlaient enfin l'opinion, et l'on pouvait craindre que ce bruit ne fût de la puissance.

Inquiets, mais non troublés, plusieurs jeunes gens s'étaient réunis avec Ozanam pour traiter toutes ces questions, et tenir tête, au nom de l'Évangile et de Jésus-Christ, à l'orgueil prophétique des nouveaux venus. Je dis l'orgueil prophétique, parce que c'était leur coutume de se donner l'avenir, et, tout en reconnaissant les bienfaits du christianisme dans le passé, de le dire impuissant à extirper le mal du monde, ce à quoi, en effet, le christianisme ne prétend pas. Après nombre de discussions d'histoire et de philosophie, Dieu, qui est avec ceux qui le cherchent, illumina le cœur de ces jeunes gens. Ils étaient huit, et je ne blesserai le souvenir d'aucun d'eux en assurant qu'Oza-

nam, quoique leur condisciple, était le saint Pierre de leur obscur cénacle. Il n'a jamais réclamé cet honneur. Peu de mois avant sa mort, à Florence, il racontait dans une nombreuse assemblée de jeunes Toscans les origines de la société de Saint-Vincent-de-Paul, et il disait seulement qu'il était des *huit* à qui la chrétienté est redevable, après Dieu, de cette fondation. Il était donc des *huit,* cela suffit à sa mémoire, et si Dieu l'a fait le premier entre ses pairs, il l'a fait aussi le premier dans la mort.

Ces huit jeunes gens, au mois de mai 1833, eurent donc cette inspiration, de prouver une fois de plus que le christianisme peut en faveur des pauvres ce qu'aucune doctrine n'a pu avec lui et après lui; et, tandis que les novateurs s'épuisaient en théories qui devaient changer le monde, eux, plus modestes, se prirent à monter les étages où se cachait la misère de leur quartier. On les vit, dans la fleur de l'âge, écoliers d'hier, fréquenter sans dégoût les plus abjects réduits, et apporter aux habitants inconnus de la douleur la vision de la charité. La charité est belle en quiconque l'accomplit; elle est belle dans l'homme mûr qui retranche une heure à ses affaires pour la donner aux affaires de la souffrance; elle est belle dans la femme qui s'éloigne un moment du bonheur d'être aimée pour porter l'amour à ceux qui n'en connaissent plus que le nom; elle est belle dans le pauvre qui trouve encore une parole et un denier pour le pauvre : mais c'est dans le jeune homme qu'elle apparaît tout entière, telle que Dieu la voit en lui-même au printemps de son éternité.

telle que Jésus la voyait, au jour de son pèlerinage, sur le front de saint Jean. Fille de la foi, Ozanam et ses amis voulurent lui confier la leur comme à une mère, et ce fut leur intention que la charité servît de médiatrice aux générations de leur siècle et y versât la lumière que le raisonnement éperdu y répandait en vain.

Vingt ans après, dans cette réunion de Florence que je mentionnais tout à l'heure, et où Ozanam mourant tirait de sa poitrine les dernières paroles éloquentes qu'il ait prononcées en public, il pouvait dire avec l'assurance de l'homme qui a rempli sa tâche sous l'œil et avec le bras de Dieu : « Au lieu de huit, à Pa-
« ris seulement nous sommes deux mille, et nous vi-
« sitons cinq mille familles, c'est-à-dire environ vingt
« mille individus, c'est-à-dire le quart des pauvres
« que renferme cette immense cité. Les conférences,
« en France seulement, sont au nombre de cinq cents,
« et nous en avons en Angleterre, en Espagne, en
« Belgique, en Amérique, et jusqu'à Jérusalem. C'est
« ainsi qu'en commençant humblement on peut arri-
« ver à faire de grandes choses, comme Jésus-Christ,
« qui de l'abaissement de la crèche s'est élevé à la
« gloire du Thabor. »

O sainte fécondité des œuvres divines! Société de Saint-Vincent-de-Paul, que nos yeux ont vue naître dans Paris de quelques jeunes gens exposés à tous les prestiges de leur siècle et à tous les périls de leur âge, non, vous ne périrez jamais dans notre mémoire, et jamais non plus n'y périra l'espérance que vous nous avez donnée des bénédictions de Dieu!

C'était de loin que la Providence s'y était prise pour préparer l'avénement d'une œuvre qu'elle destinait à une si prompte et si admirable diffusion. Ozanam en avait puisé le germe dans son propre sang, et lorsqu'il montait l'escalier des pauvres, il pouvait y retrouver les pas de son père et de sa mère. Tous deux, en effet, avaient l'habitude de visiter en personne les indigents : tous deux, déjà vieillis, se défendaient l'un à l'autre de monter au delà du quatrième étage; mais la charité trompant leur prudence réciproque, il leur arrivait de se rencontrer en flagrant délit au même palier. Instruit à une telle école, Ozanam n'avait point séparé la foi des œuvres; il avait appris de bonne heure à joindre aux mouvements de l'âme qui le portaient vers Dieu les mouvements d'une tendresse plus sûre de ne pas se faire illusion, et il voyait Jésus-Christ dans les pauvres pour être certain de le voir et de le posséder dans son cœur. Au lieu que, d'ordinaire, le goût des spéculations de l'esprit incline à oublier les douloureuses réalités de la vie, Ozanam avait reçu à la fois les deux dons, celui d'une ardeur scientifique extrême et celui d'une sensibilité non moins active aux maux de ses frères. Il traitait les pauvres avec le respect le plus affectueux. Venaient-ils chez lui, il les faisait asseoir dans ses fauteuils, comme des hôtes de distinction. Allait-il chez eux, après leur avoir donné son argent, sa parole et son temps, il ne manquait pas d'ôter son chapeau et de leur dire avec un salut gracieux qu'il affectionnait : « Je suis votre serviteur. » Le jour de Pâques, il leur portait de petits cadeaux, tels qu'un bénitier, une

Vierge, un Christ, ou un pain plus délicat choisi exprès.

Le matin d'un jour de l'an, celui de 1852, le dernier qu'il ait vu à Paris et l'avant-dernier qu'il ait vu au monde, il dit à sa femme qu'une telle famille était bien malheureuse, qu'elle avait été obligée de mettre au mont-de-piété sa commode de mariage, dernier reste d'une ancienne aisance, et qu'il avait envie de la leur rendre pour leurs étrennes du premier de l'an. Sa femme l'en dissuada pour des raisons plausibles, et il s'y rendit. Le soir venu, au retour des visites officielles, Ozanam était triste; il jeta un regard douloureux sur les jouets entassés aux pieds de sa fille, et ne voulut pas toucher aux bonbons qu'elle lui présentait. Il était aisé de comprendre qu'il regrettait la bonne œuvre manquée le matin. Sa femme l'ayant supplié de suivre sa première pensée, il partit aussitôt pour racheter le meuble, et, après l'avoir accompagné lui-même jusque chez ces pauvres gens, il rentra tout heureux.

Comme tous ceux qui font du bien, Ozanam était trompé quelquefois. Il avait longtemps secouru un Italien en lui demandant des traductions dont il n'avait nul besoin. Cet étranger, placé par lui, trahit la confiance de l'établissement qui l'avait reçu, et, pressé par la misère, il revint à celui dont il connaissait le cœur et la porte. Ozanam, pour la première fois, l'accueillit durement et lui refusa l'aumône. Mais à peine était-il seul, que le remords entra dans sa conscience. Il se disait intérieurement « qu'on ne doit jamais réduire « un homme au désespoir, et qu'on n'a pas le droit de « refuser un morceau de pain au plus vil scélérat; que

« lui-même un jour aurait besoin que Dieu ne fût pas « inexorable pour lui, comme il venait de l'être pour « une de ses créatures rachetées de son sang. » N'y pouvant plus tenir, il prend son chapeau, court à toutes jambes à la recherche de ce malheureux, le retrouve au milieu du Luxembourg, et lui donne avec l'aumône une preuve de son repentir et de sa charité.

Un dernier trait achèvera de le peindre sous ce rapport. Il avait compris que, sans un budget régulier des pauvres, l'aumône est toujours pesante, incertaine, et au-dessous de la part qu'on lui doit. C'est pourquoi son budget des pauvres était exactement dressé chaque année, et il s'élevait ordinairement au dixième de ses dépenses, quelquefois plus haut. En cette manière, le sacrifice une fois fait, le visage de personne ne lui était importun. Il savait que le petit trésor était là. La seule question était la quantité de bonheur qu'il se donnerait en le distribuant à propos.

Telle fut donc l'origine de la société de Saint-Vincent-de-Paul, telle fut la première œuvre d'Ozanam, et, je l'ai dit, il n'avait que vingt ans.

Mais, avant de le suivre plus loin, je ne puis omettre une remarque. Depuis le rétablissement du culte catholique en France, c'est-à-dire depuis les premières années du siècle, toutes les associations intimes, fondées au nom de la foi, avaient été mêlées d'un élément étranger. Les affinités politiques étaient le levain secret qui se cachait plus ou moins sous la sincérité réelle qu'on y apportait. Ozanam et ses amis rompirent avec cette tradition. Ils déclarèrent que dans une œuvre de

charité, non moins qu'à l'église devant Jésus-Christ, *il n'y avait plus de Juif ni de Grec,* et que quiconque aimerait les pauvres serait le bienvenu parmi eux, sans que jamais on s'enquît des opinions qui gouvernaient sa pensée. Non pas que ce fût de leur part un mépris des opinions, ou qu'ils voulussent fonder leur ouvrage sur l'indifférence des choses du temps. Les choses du temps sont toujours bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, utiles ou nuisibles, et par conséquent un chrétien en tient le compte qu'il doit : mais ce ne sont néanmoins que des choses qui passent, et le don du Christ est de nous élever plus haut, dans les régions où l'on n'aperçoit plus les contradictions humaines, où on les oublie du moins dans un rapprochement qui est la grande trêve de Dieu. Saint Vincent de Paul, choisi par Ozanam et ses coopérateurs pour signe de ralliement, était lui-même un nom pacifique, un nom cher au monde comme à l'Église, et dont le prestige, tenant du ciel et de la terre, convenait à toute âme généreuse comme à tout bon dessein.

Aussi, une fois la barrière ouverte, nul ne resta dehors de ceux qui étaient capables de donner à Dieu une heure de leur temps, et la société de Saint-Vincent-de-Paul est devenue, selon une heureuse expression de saint Vincent de Paul lui-même, *le parti de Dieu et des pauvres,* l'agape universelle, la résurrection de l'unité entre ceux qui veulent travailler au salut du monde sans prendre les livrées d'un apostolat trop fort pour leur vocation ou leur vertu. Les révolutions elles-mêmes, qui avaient déraciné tant

d'autres œuvres, ont respecté celle-ci. Le parfum sans tache de la charité a écarté d'elle le soupçon; on a cru à sa sincérité parce qu'elle a été sincère.

V

Le lecteur se persuade peut-être que le soin des pauvres, uni à l'étude de la jurisprudence et à la culture des langues, épuisait l'activité d'Ozanam; ce serait une erreur. Il y avait à la Sorbonne et au Collége de France des tribunes chères à la jeunesse, mais qui, trop souvent, manquaient envers le christianisme de justice et de vérité. Ozanam assistait aux cours les plus célèbres. Appréciateur du mérite, même chez des ennemis, il écoutait tout ensemble avec plaisir et avec réserve. Ses notes prises, il rentrait chez lui, recherchait les faits à leur source, les rectifiait; puis, seul le plus souvent, quelquefois avec des amis, même avec des jeunes gens inconnus dont il sollicitait la signature, il adressait au professeur une lettre grave et raisonnée, où il l'avertissait de ses torts et le conjurait avec un accent de sainte naïveté de réparer le dommage qu'il avait fait à des intelligences auxquelles il devait la lumière. M. Jouffroy reçut un jour une de ces lettres, signée *Ozanam, étudiant.* Il avait connu dans son enfance le souffle de Dieu, et, même avant de mourir, il en eut des retours qui ont honoré sa mémoire. La lettre d'Ozanam le toucha. Il y était dit que bien des jeunes gens qui assistaient à son cours étaient chrétiens, et qu'ils

souffraient douloureusement de voir un homme comme lui, éloquent, généreux, et sans doute sincère, se permettre contre leur foi des attaques auxquelles ils ne pouvaient pas répondre, puisque le respect de l'ordre et de sa personne leur commandait un silence absolu. M. Jouffroy, dans la leçon qui suivit, donna connaissance à son auditoire des observations qu'il avait reçues, loua l'auteur de la convenance et du savoir dont il avait fait preuve; puis, avec une droiture qui mérite d'être rappelée, il désavoua ce qu'il avait dit au préjudice de la vérité. « Messieurs, ajouta-t-il, il y a cinq « ans, je ne recevais que des objections dictées par « le matérialisme; les doctrines spiritualistes éprou- « vaient la plus vive résistance : aujourd'hui les es- « prits ont bien changé, l'opposition est toute catho- « lique. »

Depuis ce jour, et jusqu'à des temps où les passions s'envenimèrent, on remarqua dans les professeurs les plus accrédités une circonspection qu'ils n'avaient pas montrée d'abord.

Mais ce n'était là qu'un palliatif, une diminution d'infériorité. Ozanam s'affligeait qu'il n'y eût pas à Paris, en présence de tant de chaires hostiles ou indifférentes, et devant une jeunesse si nombreuse, une chaire dont l'éclat fît le contre-poids des gloires de l'erreur et leur disputât l'ascendant. Sans doute, la vérité ne règnera jamais seule; son sort est de combattre, et d'avoir par conséquent d'illustres ennemis. Mais si son empire, pour être grand et durable, doit être contesté, il ne lui est pas interdit d'avoir des défenseurs dignes d'elle; et,

de fait, dans toute la suite de son histoire, on voit presque toujours le Père de l'Église à côté du sophiste éloquent, Origène en face de Porphyre, saint Basile auprès de Libanius. La liste de ces oppositions serait grande ; elle a commencé à Lucifer et à l'archange saint Michel, elle ne se clora qu'au dernier jour du monde. Aussi Ozanam, qui savait les voies de Dieu, ne désespérait-il pas d'obtenir pour son âge la consolation donnée à tant d'autres qui avaient précédé le sien. Seulement, la modestie ne lui eût pas permis de croire qu'il était l'homme élu, et que bientôt, dans ces mêmes lieux où il allait entendre des voix qui l'affligeaient, la sienne, la sienne elle-même, maîtresse des cœurs, ouvrière intrépide de la vérité, arracherait à une foule émue douze années d'applaudissements.

Mais le lever de ces beaux jours était encore dans l'ombre. En attendant, il plut à la divine Providence d'accomplir à quelque degré le vœu de son serviteur. M. de Quélen, archevêque de Paris, fonda les Conférences de Notre-Dame, destinées à initier la jeunesse aux preuves fondamentales du christianisme et à l'attirer vers la lumière par le charme même de la lumière. Ozanam ne fut pas sans influence sur cette fondation. Il l'avait sollicitée du pieux et noble archevêque, de concert avec quelques-uns de ses amis.

Cependant sa carrière ne se dessinait pas. Elle fut même un instant sur le point de se tromper elle-même, tant il est difficile à l'esprit le plus pénétrant de discerner sa place et de savoir ce que la Providence lui veut. Ozanam, comme tout écolier de jurisprudence, avait

subi les épreuves qui terminent cette étude, et, voulant tendre un peu plus loin par l'ardeur de son esprit, il avait ambitionné et obtenu le titre de docteur en droit. Sa thèse est datée du 30 août 1836. Presque aussitôt changeant son front de bataille, il avait aspiré au même honneur dans la faculté des lettres, et, à l'issue d'une double thèse, latine et française, la première *sur la descente des héros aux enfers dans les poëtes de l'antiquité*, la seconde *sur le Dante et la Divine Comédie*, l'année 1839 avait couronné ses désirs. C'était plus qu'un succès, c'était une révélation. M. Cousin, l'un de ses juges, n'avait pu s'empêcher de lui dire en l'entendant : « Ah ! monsieur Ozanam, on n'est pas plus éloquent que cela ! » La sombre figure du Dante, qu'il avait évoquée du XIIIe siècle avec sa triple auréole de poëte, de docteur et de proscrit, avait elle-même éveillé son génie, et, à vingt-six ans, au témoignage d'un maître dans l'art d'écrire et de parler, au témoignage plus sûr encore de l'applaudissement public, il avait pu se dire : Ce n'est pas un songe, l'éloquence m'a visité ! Mais ce fut en vain. Une tentation l'assaillit aux portes mêmes du temple, quand déjà la destinée le tenait par la main.

La ville de Lyon avait obtenu du gouvernement la création d'une chaire de droit commercial, et elle avait demandé au ministre, pour premier titulaire, son jeune et brillant concitoyen, Frédéric Ozanam. Qui peut être insensible au bonheur de revoir son pays natal, d'y retrouver sa famille, ses amis, ses souvenirs, en leur rapportant, après quelques années d'absence, un mérite

déjà reconnu et déjà récompensé? Ozanam ne fut pas assez fort contre cette subite apparition d'un bonheur honorable et assuré. Il eut peur des hasards, et, comme un cheval qui obéit au premier signe qui lui commande l'arrêt, il se hâta de tourner la tête pour ne pas voir et ne pas entendre l'autre signal qui lui avait été donné.

Heureusement que Dieu appelle de nos fautes. Il ne ratifie pas du premier coup nos timidités et nos refus. Après avoir professé le droit commercial à Lyon, pendant une année, avec la solidité d'un vieux docteur et la verve d'un jeune érudit, Ozanam se sentit défié par un concours qui s'ouvrait à Paris pour le titre d'agrégé à la Faculté des lettres. C'était un titre nouveau, qui ne répondait à rien dans la classification traditionnelle des grades littéraires et scientifiques, mais qui conférait des droits et rapprochait des hautes chaires de l'enseignement. Pour la première fois Ozanam se trouvait en présence de rivaux, dans une scène animée par le talent d'autrui. Il y déploya, durant quinze jours, un savoir et une promptitude de ressources qui firent de ce concours un spectacle émouvant. Le sort même vint ajouter son angoisse et sa péripétie à l'intérêt de l'action. Il condamna Ozanam à préparer en vingt-quatre heures une leçon orale sur les scoliastes. Que dire des scoliastes, les eût-on connus? Le lendemain, tout le monde était tremblant : mais Ozanam, dans le sujet le plus ingrat du monde, sut encore être habile, disert, ingénieux, fécond en rapprochements inattendus, et il charma d'autant plus qu'on avait douté davantage de son succès. Le premier rang du concours lui fut donné

par le suffrage unanime de ses juges, et aux acclamations du public.

Néanmoins il doutait encore. Vainement M. Fauriel, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, lui offrait la suppléance de sa chaire : Lyon et le droit commercial le fascinaient comme un bien acquis, un port où il était entré. Ce fut M. Ampère, le fils du mathématicien, qui eut l'honneur de persuader Ozanam et de l'enchaîner à son triomphe. Digne fils d'un père illustre, M. Ampère avait conservé pour le jeune hôte de sa maison une sorte de tutelle tempérée par l'amitié ; il lui avait ouvert sans jalousie les chemins de l'érudition, et, au moment décisif, l'enlevant à des hésitations qui n'étaient plus qu'un suicide, il lui marqua sa place avec la sagacité d'un augure et l'autorité d'un maître.

On était à la fin de 1840 : Ozanam avait vingt-sept ans.

C'est un beau jour que celui où, parvenu à mi-chemin de la vie, tout voile levé, toutes incertitudes dissipées, le front serein et le cœur à l'aise, l'homme a le secret de Dieu sur lui et assoit la tente où il achèvera de vivre. Jusque-là les plus beaux rêves sont troublés, le découragement succède à l'exaltation, et plus on a reçu de Dieu, plus ses dons, en nous ouvrant des perspectives, ajoutent au mélancolique tourment de l'avenir. Ozanam en avait souffert : sa nature était inquiète et un peu fébrile. Aussi dut-il éprouver une grande dilatation lorsque enfin il connut la volonté de Dieu et y eut acquiescé. Issu d'une famille honorable, mais médiocre, venu à Paris simple étudiant, il avait, en neuf années d'efforts, conquis un rang distingué dans une

double carrière, la jurisprudence et les lettres, occupé une chaire de droit et mérité la suppléance d'un cours célèbre à la Sorbonne. M. Ampère lui avait donné l'hospitalité, M. de Montalembert le recevait amicalement; tout ce qu'il y avait parmi les chrétiens d'hommes éminents ou en voie de le devenir pressentait en lui un successeur ou un compagnon d'armes. La possession prématurée d'une si belle vie n'enfla point son cœur. Il demeura vrai, ouvert, cordial et laborieux : noble effet d'un naturel que la raison éclairait de toute sa lumière, et que la foi avait purifié du levain de l'orgueil. Ce point si envié de l'assiette dans le succès, qui est presque toujours le signal d'une transformation égoïste dans le cœur de l'homme, avait laissé Ozanam tel qu'il était. On l'eût pris encore, allant à sa chaire de Sorbonne, pour un simple étudiant. Sa tenue n'avait pas changé, son regard était honnête et doux; il lisait volontiers en chemin, mais sans que l'application l'empêchât de voir les marques de sympathie dont il était l'objet, et il rendait toujours en honneurs plus qu'on ne lui avait accordé. Pendant vingt ans que je l'ai connu, je l'ai vu troublé, indigné, mais sans qu'il m'ait été possible d'y découvrir jamais l'ombre de hauteur ou d'affectation, ce qui est le signe certain d'une âme plus grande que la fortune, et qui voit Dieu constamment.

Il y eut un piége qu'Ozanam n'évita point. Dès qu'il fut heureux, il voulut donner son bonheur et augmenter le sien en le partageant. Oserai-je dire, quoique Dieu l'ait absous en bénissant son union, qu'il était encore bien jeune pour une félicité si ennemie des grandes

muses? Comme le prêtre, l'homme de lettres est consacré, et si le ministère des âmes exige un culte de soi-même, le ministère de la pensée, quand on est digne de lui, exige aussi des austérités. Il est difficile, au milieu des joies domestiques, de conserver l'assiduité du travail et la liberté de l'intelligence, et plus difficile encore de retenir ses besoins dans la modestie de ses ressources. La pauvreté est la compagne inévitable de l'homme de lettres qui a résolu de ne vendre sa plume ni à l'or ni au pouvoir ; et la pauvreté n'est douce qu'à l'homme solitaire qui vit dans l'immortalité de sa conscience, et n'a jamais qu'un malheur à prévoir ou à porter. Mais Ozanam était d'un siècle où l'on n'attend pas, et il se laissa prendre à la certitude de rendre heureuse avec lui une chrétienne rachetée du même sang que lui. Il ne se trompait pas. Il avait amassé dans son cœur un trésor de chasteté qui était le signe d'un trésor de tendresse, et il pouvait s'exposer sans crainte à ce flot des ans qui emporte tout amour, excepté l'amour produit et gardé par la vertu. Son mariage eut lieu dans l'été de 1841. Il épousa mademoiselle Soulacroix, fille de M. Soulacroix, recteur de l'Académie de Lyon. Presque aussitôt il conduisit sa femme en Italie, pays qu'il avait déjà visité avec sa mère aux vacances de 1832, et vers lequel le rappelait le souvenir des émotions et des révélations qu'il en avait reçues. C'était à Rome, devant la fresque du Saint-Sacrement de Raphaël, à Florence devant les tombeaux de l'église Sainte-Croix, que la figure du Dante, l'Homère du christianisme, lui était apparue, tout illuminée des obs-

curités de son siècle et placée par la Providence entre Virgile et le Tasse, comme le Titan de la poésie. Il revit ces beaux lieux tout peuplés de grands hommes et de grandes choses, ces lieux qui sont pour nous des ancêtres, et qui, malgré les ruines du passé et celles de l'avenir, seront l'éternel pèlerinage des esprits cultivés. Il les revit, tenant d'une main sa compagne ravie, lui montrant de l'autre les horizons chers à sa mémoire, les temples, les palais, les aqueducs, les tombeaux des Romains, les reliques des martyrs, les marbres couchés et les bronzes vivants, toute cette antique armée que l'inépuisable fécondité de l'Italie garde, accroît et tient debout. La Sicile, jetée au seuil extrême de tant de beautés comme une sentinelle et un phare, lui ouvrit aussi ses villes, où le souffle des enfants du Nord a remué les cendres de l'Etna et recouvert des inspirations du christianisme les débris du génie grec.

Au retour de cette course rapide, qui était une halte entre sa jeunesse finie et son âge mûr commencé, Ozanam parut dans sa chaire, qui ne le connaissait encore qu'à demi.

VI

Ceux-là seuls qui ont dit leur âme devant un auditoire savent les tourments de la parole publique, tourments qui arrachaient à Cicéron ce cri plaintif : « Quel « est l'orateur qui, au moment de parler, n'a senti ses « cheveux se roidir et ses extrémités se glacer? » Ozanam, plus qu'un autre, était sujet au mal de l'éloquence,

parce que ses organes trop faibles ne répondaient qu'imparfaitement aux secousses de son inspiration, et qu'une timidité naturelle enchaînait aussi sur ses lèvres et dans tout son être l'éclat de ses facultés. Défiant de lui-même, il se préparait à chacune de ses leçons avec une fatigue religieuse, amassant des matériaux sans nombre autour de sa pensée, les fécondant par ce regard prolongé de l'intelligence qui les met en ordre, et enfin leur donnant la vie dans ce colloque mystérieux de l'orateur qui se dit à lui-même ce qu'il dira demain, ce soir, tout à l'heure, à l'auditoire qui l'attend. Ainsi armé, tout pâle cependant et défait, Ozanam montait à sa chaire. Il n'y avait rien de bien ferme et de bien accentué dans son début; sa phrase était laborieuse, son geste embarrassé, son regard mal sûr et craignant d'en rencontrer un autre; mais peu à peu, par l'entraînement que la parole se communique à elle-même, par cette victoire d'une conviction forte sur l'esprit qui s'en fait l'organe, on voyait de moment en moment la victime grandir, et lorsque l'auditoire lui-même était une fois sorti de ce premier et morne silence si accablant pour l'homme qui doit le soulever, alors l'abîme rompait ses digues, et l'éloquence tombait à flots sur une terre émue et fécondée. Des applaudissements sincères répondaient à l'orateur, et tout palpitant d'un bonheur acheté par huit jours de travail et par une heure de verve, il retournait chez lui retrouver la peine, qui est la condition de tout service et l'instrument de toute gloire.

Il n'est pas ordinaire qu'un homme érudit soit un

homme éloquent. La patience nécessaire à l'investigation des livres et des antiquités s'allie mal au feu qui jaillit d'une pensée créatrice : on n'aime pas, quand on peut jeter des mondes dans l'espace par un souffle de sa vie propre, chercher péniblement sa route à travers des astres vieillis et trop souvent éteints. Ozanam, par un don singulier, possédait à la fois l'éloquence et l'érudition. L'une lui était aussi naturelle que l'autre. Il pouvait toute une nuit veiller dans les régions abstruses d'une langue ensevelie ou d'une œuvre inconnue, et le lendemain écrire des vers, préparer un discours, s'échauffer solitairement dans la contemplation directe du vrai et du beau. Non-seulement l'une et l'autre faculté lui appartenaient de naissance, mais l'une et l'autre étaient éminentes chez lui. Il était grand dans la poudre, avec la pioche du mineur, et grand dans la lumière, avec le simple regard de l'esprit. Cela lui donnait sa physionomie, mélange de solidité et d'enthousiasme jeune et ardent.

Le cours dont il était chargé, au vieux sanctuaire des lettres parisiennes, exigeait précisément de lui l'incomparable souplesse de sa nature. Il devait initier son auditoire, non pas aux littératures de la Grèce et de Rome, mais aux lettres étrangères, c'est-à-dire aux grands travaux de l'esprit dans les idiomes contemporains. Ce champ était, pour ainsi dire, sans mesure; car, tandis que l'antiquité n'a produit que trois langues dignes de se survivre par la perfection de leurs monuments et par leurs rapports avec l'éternelle vie du christianisme, les temps nouveaux ont réparti la puis-

sance et la fécondité des lettres à tous les peuples issus de Jésus-Christ. Ce qu'avait dit saint Paul, qu'il n'y a plus de *barbares*, s'est accompli dans les arts de l'esprit aussi bien que dans l'ordre des mœurs. Le flambeau de David et d'Homère a secoué sa flamme sur toutes les nations chrétiennes : toutes ont leurs poëtes, leurs historiens, leurs orateurs, et qui veut s'initier aux littératures étrangères, loin d'entreprendre une excursion au dehors, se trouve jeté au centre du génie universel, dans des voies et des splendeurs qui n'ont plus de limites. Ozanam s'était préparé toute sa vie, comme s'il en eût reçu l'ordre exprès de la Providence, à cette infatigable exploration. Il savait à fond les principales langues modernes, et il lui fut aisé, dès qu'il en eut mission, de pénétrer dans les richesses dont il devait la découverte et le partage à ses auditeurs. Mais ce qui n'eût été pour un autre, moins chrétien et moins profond, qu'une exposition éloquente des beautés de la pensée humaine sous ces vêtements divers, ne pouvait être pour Ozanam qu'une prédication de la vérité. Toucher aux langues et aux œuvres nouvelles, c'était rencontrer à chaque pas ce qui en fait l'âme et la nouveauté, c'est-à-dire le christianisme; et rencontrer le christianisme, c'était pour lui le défendre et l'exalter.

Peut-être, s'il eût consulté la prudence plus que l'élan de sa foi, eût-il hésité à convertir son enseignement en une démonstration évangélique. Les temps étaient émus, et ils devaient s'envenimer. Une polémique ardente, soutenue dans les journaux et à la tribune contre le monopole de l'enseignement par l'État,

préparait à l'Église de sanglantes et prochaines représailles. Il était naturel de craindre que le contre-coup ne s'en fît sentir dans un auditoire rassemblé sous un professeur trop vivement chrétien. Mais cette considération n'arrêta point Ozanam. Même aux plus mauvais jours, lorsqu'une chaire voisine de la sienne et animée d'un esprit semblable tombait sous l'effort des passions, il ne diminua rien du courage de ses lèvres et de la simplicité de son cœur. Dieu bénit l'une et l'autre. Tout lui fut pardonné pendant douze années, et il mourut populaire comme il avait vécu.

C'est un rare secret que celui de la popularité, j'entends la popularité véritable, celle qui ne s'achète point par de lâches concessions aux erreurs d'un siècle, mais qui entoure d'une auréole prématurée l'honnête homme vivant. Autant qu'on peut le découvrir par l'histoire, la première condition de cette popularité solide est dans d'inébranlables certitudes et de persévérantes directions. L'homme qui change d'esprit, si son désintéressement est reconnu, conservera peut-être l'estime; il ne conservera ni la confiance ni l'autorité. Il n'y a que les convictions invincibles qui règnent sur les âmes, lorsqu'elles sont au service d'une cause qui intéresse les générations, et que le talent y rehausse la fermeté de la conduite et l'éclat du dévouement. Même encore, toutes ces conditions remplies, il n'est pas impossible qu'un homme échappe à la popularité, si quelque chose de bienveillant ne tempère en lui la force du caractère et n'abaisse la hauteur du génie. C'est la bonté qui rend Dieu populaire, et l'homme à qui elle manque

n'obtiendra jamais l'amour, sans lequel subsiste bien la renommée, mais non pas la gloire. C'est l'amour qui fait de la gloire une si belle chose, et qui inspire au chrétien ce cantique dont le ciel et la terre ne se lassent point : *Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit, maintenant et dans tous les siècles des siècles.*

Or, à regarder Ozanam tel que nous l'avons possédé vingt ans, il me semble reconnaître dans sa personne l'ensemble des traits qui expliquent et justifient la popularité. Dès sa première jeunesse, on voit poindre en lui une conviction profonde du christianisme, avec un désir précoce de lui consacrer tous les travaux de son esprit. Sa correspondance la plus reculée offre des traces sans nombre de cette disposition forte et généreuse qui devait bientôt le présenter au respect des chrétiens de son âge, et plus tard à leur reconnaissante admiration, lorsque le succès eut justifié les espérances qu'ils avaient mises dans les premiers éclairs de son talent. Nul homme de foi, au moins d'une foi éclatante, n'avait encore paru dans les chaires qui retentissaient chaque jour d'applaudissements donnés à d'autres doctrines en d'autres orateurs. Quarante ans d'absence à ces rostres de la littérature signalaient au mépris le génie épuisé des chrétiens de France : Ozanam y monte, il y monte à vingt-sept ans, et de cette bouche qui depuis déjà longtemps avait éveillé la charité endormie au sein de la jeunesse et créé la société de Saint-Vincent-de-Paul, il laisse tomber une parole où l'art le dispute à l'érudition. Rien n'est déguisé, rien n'est affaibli de ce qui pourrait blesser les esprits mal accoutumés à la pré-

sence et au courage de la vérité. L'orateur est jeune, il est sincère, ardent, instruit : Athènes l'écoute, comme elle eût écouté Grégoire ou Basile, si, au lieu de retourner dans les solitudes de leur patrie, ils eussent, au pied de l'Aréopage où prêchait saint Paul, ouvert ce trésor de goût et de savoir qui devait illustrer leurs noms. Ozanam avait encore un charme, un charme sans lequel il eût sans doute péri, mais qui, ajouté à ses autres dons, achevait en sa personne l'ouvrier d'une séduction prédestinée : il était doux pour tout le monde, et juste envers l'erreur.

Quand on lit l'*Histoire des variations* de Bossuet, une des choses qui frappent le plus dans ce mâle génie, c'est sa bonté. Il tient sous sa verge, et c'était la plus terrible qu'une main d'homme eût portée depuis Moïse, il y tient les premiers auteurs d'un schisme détestable, qui avait arraché à l'Église une moitié du monde et créé des maux dont le regard de Bossuet embrassait avec effroi toute l'immensité. Cependant nulle part vous ne rencontrez l'injure, mais une discussion puissante et calme, un épanchement sérieux de la vérité; et, lorsque les personnes doivent inévitablement paraître avec leurs faiblesses et leurs crimes, on sent que l'historien est trop loin dans la paix pour leur insulter. Il montre ces grands coupables tels qu'ils furent, sans leur refuser rien de ce qui peut encore exciter l'intérêt; et, comme pour se reposer d'un spectacle qui lui est douloureux, il consacre un chapitre tout entier à pleurer l'âme et le souvenir de Mélanchthon. C'est que Bossuet était de la race de ceux en qui l'Évangile

n'est diminué ni par le défaut de vues, ni par les passions et l'inclémence du cœur : il avait la main droite sur le *Lion de Juda*, et la gauche sur l'*Agneau* immolé avant tous les siècles. On ne se fait guère ainsi, on est fait de Dieu, quand Dieu, pour toucher le monde, veut unir la tendresse au génie dans une même créature.

Ozanam était de ces créatures privilégiées. Au jour de son baptême invisible, il avait reçu l'huile avec le vin, et ces deux sources nées en lui le même jour l'avaient fait croître en grâce devant Dieu et devant les hommes. On a beau lire les pages qu'il nous a laissées, on a beau se rappeler ses actes et ses discours, on n'y découvre ni la colère qui se venge, ni l'amertume qui s'accroît en se répandant, ni le mépris qui brave, ni l'ironie qui se moque sous prétexte d'instruire ou de corriger. Sans abaisser jamais l'Église devant le monde, il tient d'une main généreuse, parce que c'est la charité qui la guide, le sceptre tout-puissant de la vérité. Il plaint plus qu'il n'accuse, il pardonne plus qu'il ne condamne, et, toujours invincible sous le bouclier, il tempère dans son épée la force qu'il y sent, de peur d'achever la mort en quelque âme qui peut encore revivre.

Ah! combien nous étions consolés, au milieu des âpres controverses de notre temps, d'écouter si près de nous une bouche si pure et si cordiale! Combien, fatigués du bruit des malédictions, ne nous reposions-nous pas à cet autre bruit pacifique et éloquent! Nous ne l'entendons plus que par le souvenir, par cet écho qui reste dans l'âme après qu'une fois l'on a joui d'une

parole digne de Dieu : encore cet écho, ce souvenir, accroît-il nos regrets en nous disant tout ce que nous avons perdu.

Je ne puis le dissimuler, un doute s'est fait jour sur la tenue d'Ozanam dans les temps périlleux de son professorat. C'était le moment où les catholiques de France, pour la seconde fois, réclamaient avec énergie l'une des grandes libertés de l'âme, la liberté de l'enseignement. Le comte de Montalembert, du haut de la tribune pairiale qui l'avait autrefois condamné dans cette même cause, présidait à cette seconde campagne comme général, après avoir fait la première comme soldat. Sous lui, et chacun à son poste, on s'animait au devoir, et si toutes les voix n'étaient pas également dignes du combat, si l'injure et l'injustice appelaient trop souvent des représailles qu'il eût mieux valu ne pas mériter, du moins la trahison n'était nulle part. On pouvait regretter des paroles, on n'avait point à regretter de silence. Ozanam, par la position même qu'il tenait de Dieu, était de nous tous le plus douloureusement placé. Catholique ardent, ami dévoué des libertés sociales, de celles de l'âme en particulier, parce qu'elles sont le fondement de toutes les autres, il ne pouvait cependant méconnaître qu'il appartenait au corps dépositaire légal du monopole de l'enseignement. Fallait-il rompre avec ce corps, qui l'avait reçu si jeune et comblé d'honneurs? Fallait-il, demeurant dans son sein, prendre une part active et nécessairement remarquée à la guerre qui lui était faite? Dans le premier cas, Ozanam abdiquait sa chaire : pouvait-on le

lui conseiller? Dans le second cas, il appelait le même résultat en se donnant le tort de l'attendre : pouvait-on encore le lui conseiller? Et cependant le professeur chrétien, le chrétien libéral, Ozanam, pouvait-il se séparer de nous?

Il est rare que, dans les situations les plus délicates et où tout semble impossible, il n'y ait pas un certain point qui concilie tout, comme en Dieu les attributs en apparence les plus dissemblables se rencontrent quelque part dans l'harmonie d'une parfaite unité. Ozanam conserva sa chaire ; c'était son poste dans le péril de la vérité. Il n'attaqua point expressément le corps auquel il appartenait : c'était son devoir de collègue et d'homme reconnaissant. Mais il demeura dans la solidarité la plus entière et la plus avérée avec nous tous : je veux dire, quoique je n'aie pas le droit de m'y compter, avec ceux qui défendaient de tout leur cœur la cause sacrée de la liberté d'enseignement. Aucun des liens qui l'attachaient aux chefs et aux soldats ne subit d'atteinte. Il était et il fut de toutes les assemblées, de toutes les œuvres, de toutes les inspirations de ce temps, et ce qu'il ne disait pas dans sa chaire ou dans ses écrits ressortait de son influence avec une clarté qui était plus qu'une confession. Aussi pas un seul moment de défiance ou de froideur ne diminua-t-il le haut rang qu'il avait parmi nous : il garda tout ensemble l'affection des catholiques, l'estime du corps dont il était membre, et au dehors des deux camps, la sympathie de cette foule mobile et vague qui est le public, et qui tôt ou tard décide de tout.

Ozanam avait placé au moyen âge le centre de son enseignement. Plus haut, c'eût été l'antiquité; plus bas, une littérature trop proche où la science n'eût pas eu assez d'ombres à soulever. Le moyen âge est le commencement des nations chrétiennes; il a tout à la fois le charme et la difficulté des origines, double attrait qui appelait également ou l'imagination poétique du professeur, ou la pénétration laborieuse de ses facultés. Pendant les deux années qu'il occupa sa chaire, Ozanam poursuivit tour à tour les premiers développements du génie chrétien en Allemagne, en Angleterre et en Italie. Il ne nous reste de cette vaste étude que vingt-une leçons sur la civilisation au Ve siècle; mais ce monument inachevé suffit pour donner une idée de ce qu'étaient l'éloquence et le savoir de son auteur, et comment l'un et l'autre s'appliquaient infatigablement à agrandir le christianisme dans l'esprit de quiconque s'exposait à en subir la puissance.

Je ne donnerai pas l'analyse de ces beaux discours. Ils resteront parmi les travaux les plus remarquables de l'apologétique chrétienne au XIXe siècle, et il est inutile que j'essaie de prévenir ou de suppléer les lecteurs.

Quatre années de succès conduisirent Ozanam jusqu'à la mort de M. Fauriel, en 1844, et il eut l'honneur, en obtenant à l'unanimité sa succession, de se trouver titulaire à trente-deux ans d'une chaire de faculté dans l'Académie de Paris. Cette élévation prématurée n'avait pas d'exemple : M. Guizot, parvenu le plus jeune avant lui aux mêmes fonctions, n'y avait été promu qu'à l'âge de trente-six ans.

VII.

Mais ce n'est pas en vain que l'on veut devancer le temps, le temps se venge de ceux qui se passent de lui.

Dès l'été de 1846, Ozanam sentit ses forces décroître sous la fièvre continue de ses triomphes. Non content de la préparation de ses cours, il répondait ardemment à tous les appels qu'on lui adressait au nom de la vérité ou de la charité. Il parlait au Cercle catholique et dans les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ; il écrivait pour le *Correspondant,* recueil honorable qui seul, depuis un quart de siècle, a conservé le drapeau chrétien et libéral de ses premières années. Toutes ces généreuses collaborations ne laissaient à Ozanam aucun repos. Il passait de longues portions de nuits à réparer dans le travail la brièveté de ses jours, et trop souvent il soulevait le poids des ténèbres par des moyens qui n'éveillent l'esprit qu'en l'énervant. Ses mains commençaient à contracter ce tremblement fébrile que nous leur avons vu dans les dernières phases de sa vie. Il s'acheminait enfin au terme avec l'imprudence et la rapidité d'une âme qui croit trop à l'éternité pour user d'égards envers le temps.

Peut-être aussi cette première atteinte du mal n'était-elle qu'une ruse de la Providence pour amener l'un de ses fils les plus aimés à un spectacle étonnant qu'elle voulait donner au monde. Le 22 avril 1847, Ozanam se trouvait debout au pied du Quirinal, perdu

dans une multitude immense armée de flambeaux et attendant sous un ciel étoilé, au bruit de la musique et des acclamations, quelqu'un qu'elle bénissait et qu'elle désirait voir. Un silence unanime se fit. Des lumières passaient derrière les fenêtres du palais : l'une de ces fenêtres s'ouvrit, et une figure parut au balcon, penchée vers la foule et la saluant. Un frémissement pieux courut dans les rangs serrés et attentifs de l'assemblée. Sur un signe de son pasteur, le peuple s'inclina, ses genoux ployèrent sous lui, ses mains se tendirent pour exprimer la foi de tous par le signe sacré de la rédemption; la voix du Christ se fit entendre dans son vicaire, et Rome pleura d'espérance et d'amour. Longtemps après que la multitude eut disparu, Ozanam regardait et écoutait encore. Il lui semblait que tous les rêves de sa jeunesse venaient de se réaliser dans cette nuit mémorable, et que, par une hâte et une abréviation des destinées, la plus souhaitable et la plus difficile des réconciliations s'était accomplie de son vivant. Hélas! il en était d'elle comme de sa propre vie : le temps avait manqué à l'une et à l'autre, l'une et l'autre devaient s'évanouir comme l'arc-en-ciel dans la tempête.

Ozanam rapporta de ce voyage, qu'une mission bienveillante avait autorisé, des impressions qui le confirmèrent dans toutes les pensées qu'il avait nourries jusque-là. Il en revint rassuré sur son mal, plus rassuré encore pour l'avenir du monde, non pas qu'il n'eût découvert sur sa route, à Rome même, des symptômes alarmants, mais parce que tout était éclairé et dominé dans son âme par l'image du pontife dont il avait vu le

regard. Une foi surhumaine s'était faite en lui au contact de l'homme et du prêtre. Il avait aimé, il avait presque adoré, il ne croyait pas possible qu'une telle créature fût venue sans cause sur le trône de saint Pierre, et que tant de bonté si pure, tant d'intentions si grandes, ne cachassent au monde qu'une victime certaine de l'ingratitude et de la perversité.

A son retour, il exprima ses craintes et ses espérances dans un article que le *Correspondant* publiait le 10 du mois de février 1848.

Quatorze jours après, le voile qui couvre aux yeux des hommes les secrets et les opérations de la Providence se déchirait, et Pie IX, à qui il n'eût fallu pour fonder que la reconnaissance de son peuple et le concours du temps, fut emporté dans une ruine plus forte que son cœur.

Je ne dirai rien de ces événements, qui sont trop près de nous. Ozanam, à qui rien n'échappait des dangers de l'Église, fut, avec M. l'abbé Maret, l'un de ses plus chers et plus dignes amis, le promoteur d'un journal qui avait pour but de rassurer les catholiques et de les aider à l'acceptation du régime nouveau, dans lequel il voyait le châtiment de grandes fautes passées, un moyen d'obtenir pour l'Église des libertés nécessaires qui lui étaient obstinément refusées depuis cinquante ans, enfin un acheminement à une meilleure distribution des éléments sociaux, en arrachant à une classe trop prépondérante la domination exclusive des intérêts, des idées et des mœurs.

Je ne sais pourquoi aucun des amis d'Ozanam, dans

les notices qu'ils ont publiées sur lui et où j'ai recueilli tant de pieux souvenirs, n'a mentionné la part qu'il eut au glorieux martyre de l'archevêque de Paris. Pendant ces journées de Juin, où la guerre civile n'avait plus de cri de ralliement, tant les vœux étaient obscurs et les ressentiments profonds, Ozanam songeait avec angoisse à ce que la religion pourrait tenter pour la paix de la patrie et pour son propre honneur. La pensée lui vint d'aller trouver l'archevêque de Paris, et de l'engager à une démarche conciliatrice près des insurgés. Deux camarades de bivac, chrétiens comme lui, s'associèrent à sa pensée, et ils se rendirent tous trois près de l'archevêque. Monseigneur Affre, après les avoir écoutés, leur dit tranquillement : « Je me sens pressé « de cette pensée depuis hier; mais comment la réali- « ser? comment parvenir aux insurgés? Et le général « Cavaignac permettra-t-il cette démarche? » Sur leur réplique, il s'habilla, mit sa croix d'or sur sa poitrine, et gagna l'hôtel du général Cavaignac, accompagné, outre quelques ecclésiastiques de sa maison, d'Ozanam et de ses deux amis, tous trois en habit de garde national. Au retour, il les congédia, malgré leurs instances, sous prétexte qu'il ne voulait point paraître avec une apparence d'escorte militaire. Le monde sait le reste, et la postérité n'a pas besoin que je le lui apprenne.

Ozanam avait repris son cours. Il le continua jusque dans l'été de 1852, en y entremêlant des travaux plus considérables encore que par le passé. Ce fut dans cet intervalle de cinq ans qu'il publia ses *Études germaniques*, ouvrage deux fois couronné par l'Académie

française d'un grand prix de dix mille francs, et cette charmante étude sur les poëtes franciscains de l'Italie au XIIIe siècle. Son activité redoublait en s'approchant du terme.

Le vendredi saint de l'année 1851, il prit la plume et écrivit cette préface d'une œuvre où il voulait rassembler, à la gloire de Dieu et de son Christ, tous les travaux de sa vie : « Je me propose d'écrire l'histoire « littéraire du moyen âge depuis le Ve siècle jusqu'à « la fin du XIIIe et jusqu'à Dante, à qui je m'arrête « comme au plus digne de représenter cette grande « époque. Mais, dans l'histoire des lettres, j'étudie surtout la civilisation, dont elles sont la fleur; et dans la « civilisation, j'aperçois principalement l'ouvrage du « christianisme. Toute la pensée de mon livre est donc « de montrer comment le christianisme sut tirer des « ruines romaines et des tribus campées sur ces ruines « une société nouvelle capable de posséder le vrai, de « faire le bien et de trouver le beau.

« En présence d'un dessein si vaste, je ne me dissimule point mon insuffisance : quand les matériaux « sont innombrables, les questions difficiles, la vie « courte et le temps plein d'orages, il faut beaucoup « de présomption pour commencer un livre destiné à « l'applaudissement des hommes. Mais je ne poursuis « point la gloire, qui ne se donne qu'au génie; je remplis un devoir de conscience. Au milieu d'un siècle « de scepticisme, Dieu m'a fait la grâce de naître dans « la foi. Enfant, il me prit sur les genoux d'un père « chrétien et d'une sainte mère; il me donna pour pre-

« mière institutrice une sœur intelligente, pieuse comme « les anges qu'elle est allée rejoindre. Plus tard, les « bruits d'un monde qui ne croyait point vinrent jus- « qu'à moi. Je connus toute l'horreur de ces doutes qui « rongent le cœur pendant le jour, et qu'on retrouve la « nuit sur un chevet mouillé de larmes. L'incertitude « de ma destinée éternelle ne me laissait pas de repos. « Je m'attachais avec désespoir aux dogmes sacrés, et « je croyais les sentir se briser sous ma main. C'est « alors que l'enseignement d'un prêtre philosophe me « sauva. Il mit dans mes pensées l'ordre et la lumière; « je crus désormais d'une foi rassurée, et, touché d'un « bienfait si rare, je promis à Dieu de vouer mes jours « au service de la vérité qui me donnait la paix.

« Depuis lors vingt ans se sont écoulés. A mesure « que j'ai plus vécu, la foi m'est devenue plus chère, « j'ai mieux éprouvé ce qu'elle pouvait dans les grandes « douleurs et dans les périls publics; j'ai plaint davan- « tage ceux qui ne la connaissaient point. En même « temps, la Providence, par des moyens imprévus et « dont j'admire maintenant l'économie, a tout disposé « pour m'arracher aux affaires et m'attacher au travail « d'esprit. Le concours des circonstances m'a fait étu- « dier surtout la religion, le droit et les lettres, c'est- « à-dire les trois choses les plus nécessaires à mon « dessein. J'ai visité les lieux qui pouvaient m'instruire, « depuis les catacombes de Rome, où j'ai vu le berceau « tout sanglant de la civilisation chrétienne, jusqu'à ces « basiliques superbes par lesquelles elle prit possession « de la Normandie, de la Flandre et des bords du Rhin.

« Le bonheur de mon temps m'a permis d'entretenir « de grands chrétiens, des hommes illustres par l'al- « liance des sciences et de la foi, et d'autres qui, sans « avoir la foi, la servent à leur insu par la droiture « et la solidité de leur science. La vie s'avance cepen- « dant, il faut saisir le peu qui reste des rayons de la « jeunesse. Il est temps d'écrire et de tenir à Dieu mes « promesses de dix-huit ans.

« Laïque, je n'ai pas de mission pour traiter des « points de théologie, et d'ailleurs Dieu, qui aime à se « faire servir par des hommes éloquents, en trouve as- « sez de nos jours pour justifier ses dogmes. Mais pen- « dant que les catholiques s'arrêtaient à la défense de la « doctrine, les incroyants s'emparaient de l'histoire. « Ils mettaient la main sur le moyen âge, ils jugeaient « l'Église quelquefois avec inimitié, quelquefois avec « les respects dus à une grande ruine, souvent avec une « légèreté qu'ils n'auraient pas portée dans les sujets « profanes. Il faut reconquérir ce domaine, qui est à « nous, puisque nous le trouvons défriché de la main « de nos moines, de nos bénédictins, de nos bollan- « distes. Ces hommes pieux n'avaient pas cru leur vie « mal employée à pâlir sur les chartes et les légendes. « Plus tard, d'autres écrivains sont venus aussi relever « une à une et remettre en honneur les images profanées « des grands papes, des docteurs et des saints. Je tente « une étude moins profonde, mais plus étendue; je « veux montrer le bienfait du christianisme dans ces « siècles mêmes dont on lui impute les malheurs...

« Je ne ferme point les yeux sur les orages des temps

« présents ; je sais que j'y peux périr, et avec moi cette « œuvre à laquelle je ne promets pas de durée. J'écris « cependant, parce que, Dieu ne m'ayant point donné « la force de conduire une charrue, il faut néanmoins « que j'obéisse à la loi du travail et que je fasse ma « journée. J'écris comme travaillaient ces ouvriers des « premiers siècles, qui tournaient des vases d'argile « ou de verre pour les besoins journaliers de l'Église, « et qui, d'un dessin grossier, y figuraient le bon Pas- « teur ou la Vierge avec des saints. Ces pauvres gens « ne songeaient pas à l'avenir ; cependant quelques « débris de leurs vases, trouvés dans les cimetières, « sont venus, quinze cents ans après, rendre témoi- « gnage et prouver l'antiquité d'un dogme contesté.

« Nous sommes tous des serviteurs inutiles ; mais « nous servons un maître souverainement économe « et qui ne laisse rien perdre, pas plus une goutte de « nos sueurs qu'une goutte de ses rosées. Je ne sais « quel sort attend ce livre, ni s'il s'achèvera, ni si j'at- « teindrai la fin de cette page qui fuit sous ma plume ; « mais j'en sais assez pour y mettre le reste, quel qu'il « soit, de mon ardeur et de mes jours. Je continue « d'accomplir ainsi les devoirs de l'enseignement pu- « blic, j'étends et je perpétue, autant qu'il est en moi, « un auditoire que je trouvai toujours bienveillant, « mais trop souvent renouvelé. Je vais chercher ceux « qui m'écoutèrent un moment, et qui, en sortant de « l'école, m'ont gardé quelque souvenir. Ce travail ré- « sumera, refondra mes leçons et le peu que j'ai écrit.

« Je le commence dans un moment solennel et sous

« de sacrés auspices. Au grand jubilé de l'an 1300, et « le vendredi saint, Dante, arrivé, comme il le dit, « au milieu du chemin de la vie, désabusé de ses pas- « sions et de ses erreurs, commença son pèlerinage en « enfer, en purgatoire et en paradis. Au seuil de la car- « rière, le cœur un moment lui manqua ; mais trois « femmes bénies veillaient sur lui dans la cour du ciel : « la Vierge Marie, sainte Lucie et Béatrix. Virgile con- « duisait ses pas, et, sous la foi de ce guide, le poëte « s'enfonça courageusement dans le chemin ténébreux. « Ah ! je n'ai pas sa grande âme, mais j'ai sa foi. « Comme lui, dans la maturité de ma vie, j'ai vu « l'année sainte, l'année qui partage ce siècle orageux « et fécond, l'année qui renouvelle les consciences ca- « tholiques. Je veux faire aussi le pèlerinage des trois « mondes, et m'enfermer d'abord dans cette période « des invasions, sombre et sanglante comme l'enfer. « J'en sortirai pour visiter les temps qui vont de Char- « lemagne aux croisades, comme un purgatoire où pé- « nètrent déjà les rayons de l'espérance. Je trouverai « mon paradis dans les splendeurs religieuses du « XIII^e^ siècle. Mais, tandis que Virgile abandonne son « disciple avant la fin de sa course, car il ne lui est pas « permis de franchir la porte du ciel, Dante, au con- « traire, m'accompagnera jusqu'aux dernières hauteurs « du moyen âge, où il a marqué sa place. Trois femmes « bénies m'assisteront aussi : la Vierge Marie, ma mère « et ma sœur ; mais celle qui est pour moi Béatrix m'a « été laissée sur la terre pour me soutenir d'un sourire « et d'un regard, pour m'arracher à mes décourage-

« ments, et me montrer sous la plus touchante image « cette puissance de l'amour chrétien dont je vais ra- « conter les œuvres. »

Dieu ne voulut pas que ce grand ouvrage, préparé par vingt ans de recherches, d'éloquence et de charité, reçût de la main de son auteur le sceau de la perfection. La mort devait le signer bien avant qu'il fût fini. Mais ce qui en reste suffit à l'illustration d'Ozanam, et ce qui en est perdu se retrouvera au livre où sont écrits les sacrifices des enfants de Dieu.

On avait franchi la Pâque de 1852. Ozanam était retenu dans son lit par la fièvre. Il apprend que son auditoire l'attend à la Sorbonne, et que cette bouillante jeunesse, sans se préoccuper des causes qui la privent de son professeur, le demande en criant et en s'agitant. Aussitôt, malgré ses amis, malgré les pleurs de sa femme et les ordres du médecin, il se lève et court à sa chaire : « Je veux, dit-il, honorer ma profession. » Lorsqu'il entra dans la salle de la Sorbonne, pâle, exténué, plutôt comme un mort que comme un vivant, le remords et l'admiration s'emparèrent de la foule, qui lui prodigua de frénétiques applaudissements. Ces transports se renouvelèrent à plusieurs reprises dans le cours de la leçon, et, ranimant l'infortuné sous le coup mortel, l'élevèrent au-dessus de lui-même une dernière fois. On eût dit que les acclamations avaient le secret de Dieu, tant elles devinrent passionnées lorsque le profes- seur termina ainsi : « Messieurs, on reproche à notre « siècle d'être un siècle d'égoïsme, et l'on dit les pro- « fesseurs atteints de l'épidémie générale. Cependant

« c'est ici que nous altérons nos santés, c'est ici que « nous usons nos forces. Je ne m'en plains pas ; notre « vie vous appartient, nous vous la devons jusqu'au « dernier souffle, et vous l'aurez. Quant à moi, Mes- « sieurs, si je meurs, ce sera à votre service ! »

Tels furent les adieux d'Ozanam à un auditoire qui l'avait aimé et applaudi douze ans. Courtes années des orateurs ! assemblées éphémères qui se forment des quatre vents du ciel autour de la parole d'un homme, et qui se dispersent ensuite pour ne plus se réunir ! Ozanam, avait reçu le don de les émouvoir, ce grand don de l'éloquence : maintenant encore la source n'en était pas tarie, mais l'instrument extérieur et terrestre était brisé, il ne restait à l'inspiration que le faible souffle qui suffit au foyer domestique, aux confidences de l'amitié, à ce chant du cygne que la poésie célèbre, mais que le monde n'a jamais entendu, parce qu'il se chante tout bas à une ou deux âmes aimées.

Ozanam allait jouir, entre la vie et la mort, de ces tristes et saints débris de lui-même. On le rencontra quelque temps encore sous ces belles allées du Luxembourg, où ses amis et ses disciples lui avaient fait tant de fois cortége lorsqu'il les traversait pour se rendre à ses triomphes de la Sorbonne. Il laissait encore échapper de ses lèvres l'irrésistible sourire qui lui gagnait les cœurs : mais toute sa personne était couverte d'un voile, et le port, le geste, la voix, le regard, disaient aux passants connus de lui qu'ils ne voyaient plus que son ombre. Il partit pour les Eaux-Bonnes avec sa femme et sa fille. La Providence, par une attention

délicate, lui amena aussi pour le consoler un de ses plus jeunes disciples, qu'il aimait particulièrement. Ensemble, malades tous deux, malades, ils le croyaient, aux mêmes plis et replis de la vie, ils se promenaient à l'ombre des hautes montagnes, allant de la nature à Dieu, et du souvenir des ans perdus à la conception bienheureuse des ans éternels. La jeunesse, la foi, la renommée de l'un, l'obscurité de l'autre, les prévisions tristes et les aurores joyeuses, tout donnait à ces entretiens derniers le caractère doux et divin de la mort acceptée. « Quand le ciel était pur, raconte en deux pages « inconnues celui qui a survécu, nous partions de « bonne heure, nous acheminant vers l'une des riantes « promenades qui entourent les Eaux-Bonnes, et dont « le souvenir s'embellit encore par celui de sa chère « compagnie. C'était souvent la *promenade horizontale*. Là nous allions chercher le calme du soir; nous « la quittions quand le soleil, abandonnant les cimes « empourprées du pic du Gers, laissait monter vers « nous les fraîches vapeurs de la vallée de Laruns. « Lorsqu'au dernier détour de la promenade nous apercevions les toits des Eaux-Bonnes, il était nuit: les « montagnes se découpaient en arêtes vives et sombres « sur un ciel encore clair; la lune, se dégageant des « sapins des hautes roches, s'élevait silencieuse, et « des souffles réguliers comme la respiration d'un enfant qui s'endort inclinaient doucement les bois. A « cette heure, en ce bel endroit, nos âmes montaient « naturellement vers Dieu: nous causions encore; mais « de longs intervalles de silence nous avertissaient plu-

« tôt que c'était l'heure de prier, profonde prière, non « articulée par des mots, et qui consiste seulement à « se taire devant Dieu ! O Seigneur ! ô mon maître ! « je vous remercie de m'avoir donné ces heures ! »

Deux mois s'écoulèrent ainsi aux Eaux-Bonnes d'abord, puis à Biaritz, devant le golfe de Gascogne. Là il fallut se séparer. Le jeune et aimable disciple fut rappelé à Paris, et je lui cède de nouveau la plume pour raconter le départ.

« M. Ozanam voulut m'accompagner jusqu'à Bayonne. « De Biaritz à Bayonne il n'y a qu'une heure de che- « min : cette heure est la dernière que j'aie passée sur « la terre avec lui. Dieu permit qu'il en eût le pressen- « timent. Il m'entretint durant la route de choses fort « graves, relatives soit à lui, soit à moi, soit aux affaires « générales, à l'état de l'Église, à la conduite à tenir « dans les circonstances présentes, aux espérances que « promettait l'avenir. Il me parlait comme ne devant « plus le faire, et moi je l'écoutais religieusement.

« Quand nous eûmes rejoint la grande route d'Es- « pagne et que les tours de la cathédrale de Bayonne « commencèrent à paraître, il changea de langage, « me dit qu'il se sentait frappé à mort, et que sans « doute nous ne nous reverrions plus. J'avais toutes ses « craintes, mais avec plus d'espoir, c'est-à-dire plus « d'illusions, et je combattais de bonne foi ses tristes « pensées. Mais il s'y tint, me parla de sa mort pro- « chaine avec une assurance qui l'emporta sur tous mes « motifs d'espoir, et, quand la voiture s'arrêta devant « la diligence qui devait me ramener à Paris, il me serra

« la main longtemps. Nous descendîmes. Je n'eus que « le temps de faire placer mon petit bagage et de régler « le prix de la route. Le moment vint de me séparer de « lui; il m'embrassa fortement; il me disait: « Henri, « dites-moi bien adieu. » J'avais le cœur déchiré, mais « pas une larme. Je le suivis des yeux autant que cette « consolation fut possible: un détour de rue rompit « brusquement le dernier fil, et je ne le revis plus.

« C'était vers le soir. Quand nous arrivâmes au som- « met de la colline qui domine Bayonne, le soleil se « couchait dans les flots étincelants de la mer; toutes « choses avaient revêtu un manteau de pourpre et « d'or; les sables de Biaritz brillaient au loin à tra- « vers une vapeur embrasée; une flamme artificielle « indiquait le phare, et nos yeux fixaient ce point perdu « dans un océan de lumière. Ce spectacle, au lieu de « dissiper ma tristesse, la jeta en quelque sorte dans « l'infini. A travers cette éclatante révélation de vie, « d'amour et de beauté, j'aperçus à la fois tous ces « heureux jours dont ce soir-là était le déclin, et, le « regret me ramenant vers celui à qui j'en devais le « charme, je le revoyais comme un ami perdu pour « jamais. Je m'affligeais de n'avoir point osé lui mon- « trer plus d'affection; je lui parlais, je le saluais de « loin, je lui promettais une fidélité immortelle: mais « l'avenir n'avait rien à me répondre pour me consoler. « J'entendais toujours cette voix me dire adieu. Je tom- « bai dans une mélancolie si profonde, que mon âme « en fut comme submergée.

« Le temps, ce grand maître, a changé mes regrets

« sans les détruire. Bientôt il ajouta de nouvelles in-
« quiétudes à ces regrets, puis des inquiétudes déses-
« pérées, et enfin cette terrible certitude qu'on a beau
« attendre et qui surprend toujours. »

A peine libre des entraves de l'amitié, Ozanam courut en Espagne, qu'il n'avait jamais vue. Il se proposait de pousser jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle; le froid ne lui permit pas de s'avancer au delà de Burgos. On touchait presque à la fin de novembre. Il revint sur ses pas, mais, comme toujours, avec des notes d'érudit et des souvenirs de jeune homme, et il ne manqua pas, malgré sa faiblesse croissante, de les réunir dans des pages qui, loin d'annoncer l'abaissement de sa virilité littéraire, portent l'empreinte d'un style plus varié, plus souple, plus ingénieux que jamais. Il leur donna le nom de *Pèlerinage au pays du Cid*, comme pour se consoler peut-être de n'avoir pu accomplir celui de Saint-Jacques.

Une course suprême lui restait à faire après celle-là. L'Italie le reçut pour la quatrième fois. On lui avait indiqué Pise comme le séjour le plus favorable à son état; mais l'hiver de 1853 trompa toutes les illusions de ses amis. Froid et pluvieux, il n'apporta au malade qu'un long ennui et une aggravation de souffrances rarement mêlées de quelques lueurs de bien-être. Il s'en consola par une activité héroïque en faveur de la première œuvre de sa vie, la société de Saint-Vincent-de-Paul. Elle était connue en Toscane, mais arrêtée au berceau par le gouvernement du grand-duc, qui ne pouvait croire à sa sincérité. Heureusement Ozanam

était estimé, ou, pour mieux dire, célèbre dans ce pays. Ses travaux sur le Dante y avaient été reçus avec applaudissements et traduits plusieurs fois.

Il arriva donc que la grande-duchesse douairière entendit parler de ce Français et des peines qu'il se donnait pour introduire en Toscane une charité suspecte. Un jour qu'elle était à Pise, elle lui envoya quelqu'un avec prière de la venir voir dès le soir même. Ozanam, quoique accablé par la fièvre, se rendit à l'invitation. La grande-duchesse le reçut avec bonté. C'était une personne distinguée, aimant les bonnes œuvres, mais toute pleine de préjugés contre la société de Saint-Vincent-de-Paul, où elle ne voyait qu'un repaire de libéralisme, et elle affirma tout d'abord à Ozanam que jamais le grand-duc n'en autoriserait l'établissement, si l'on ne commençait par en chasser certains hommes qu'elle lui désigna. Ozanam parla longtemps, et comme il parlait toujours, c'est-à-dire avec un grand feu; il s'efforça de justifier l'admission des personnes que la cour ducale voyait de mauvais œil dans la société, et, remontant à l'origine même des Conférences, il raconta comment, à la suite de la révolution de 1830, quelques jeunes gens avaient résolu de faire de la charité à l'exclusion de toute politique, que c'était là un des points fondamentaux de leur association, et le motif qui leur commandait d'admettre dans leur sein quiconque se présentait à eux, pourvu qu'il fût honnête homme et chrétien.

A quelques jours de là, le grand-duc accordait à la conférence de Florence l'autorisation si longtemps re-

fusée, et il l'étendait presque immédiatement aux conférences de Livourne et de Pise.

Mais Sienne, où une partie de l'Université de Pise avait été transportée, et avec elle aussi une moitié de la jeunesse toscane, Sienne n'avait pas suivi le mouvement. Ozanam en gémissait beaucoup; cette jeunesse sans œuvres de charité le tourmentait comme un remords personnel, et il n'eut pas de repos qu'il ne se fût rendu à Sienne même pour y proposer et y établir une conférence. Quoique lié à des personnages de distinction, et en particulier avec deux religieux affectionnés des écoles, il eut la douleur de revenir sans avoir réussi. Cet échec l'attrista profondément. « Dieu, « disait-il, ne veut plus bénir mes efforts. » Toutefois, malgré le découragement sensible où l'avait jeté ce qu'il croyait un refus du concours de la Providence, il résolut de lui faire encore un appel, et, arrivé au bord de la mer, au petit village de l'Antignano, il écrivit une lettre de quatre pages à un de ses amis de Sienne, le père Pendola, pour le supplier de tenter un dernier effort. La réponse se fit attendre quinze jours. Le quinzième, vers la fin de juillet, il reçut une lettre qui lui disait : « Mon cher ami, hier, jour de saint Vincent de « Paul, j'ai fondé deux conférences, l'une dans mon « collége, l'autre dans la ville. »

Si Ozanam eût été sensible encore à d'autres succès, il eût eu, pendant son séjour en Toscane, de grandes raisons de regretter la vie. On lui prodigua une bienveillance et des honneurs rarement accordés à un étranger. Il fut nommé membre de l'Académie de la Crusca

en même temps que le comte César Balbo, l'auteur des *Espérances de l'Italie,* et enfin il sentit tout autour de lui cette admiration affectueuse qui révèle la gloire, et qui en est à la fois le signe le plus certain et le parfum le plus doux. Mais la mort éclaire la gloire elle-même d'un jour qui la fait pâlir, et le cœur du chrétien, à mesure qu'il sent les approches de l'éternité, se déprend de ces faiblesses pardonnables que la sainteté seule ne connaît pas. Ozanam était mûr. Il luttait encore, il est vrai, contre le tombeau; il songeait encore à ses années trop peu pleines; mais ce n'était plus par regret de la vie, c'était par regret du bien. Comme il y a dans une grande âme unie au monde un besoin d'achever le monument qu'elle a conçu et qui portera son nom, il y a dans une grande âme unie à Dieu le besoin d'achever l'œuvre qu'elle a commencée pour lui et où elle pense cacher son nom sous le sien. Quand Dieu refuse, quand il brise l'ouvrier avant que la dernière pierre ait été posée, quand la croix descend à trente ans, comme pour le Fils de l'homme, c'est alors le sacrifice par excellence, celui qui arrache une larme au ciel même et qui fait le martyre non sanglant. Or, en ces jours-là, tel était le mystère qui se passait au cœur de notre ami. Il nous en a laissé de sa main même une touchante et pieuse trace.

Le 23 avril 1853, il écrivait à Pise, les lignes suivantes :

« J'ai dit au milieu de mes jours : J'irai aux portes « de la mort.

« J'ai cherché le reste de mes années. J'ai dit : Je ne « verrai plus le Seigneur mon Dieu sur la terre des « vivants.

« Ma vie est emportée loin de moi, comme s'est re- « pliée la tente des pasteurs.

« Le fil que j'ourdissais encore est coupé comme sous « les ciseaux du tisserand. Entre le matin et le soir, « vous m'avez conduit à ma fin.

« Mes yeux se sont fatigués à force de monter au ciel.

« Seigneur, je souffre violence, répondez-moi. Mais « que dirais-je, et que me répondra celui qui a fait mes « douleurs?

« Je repasserai devant vous toutes mes années dans « l'amertume de mon cœur.

« C'est le commencement du cantique d'Ézéchias ; je « ne sais si Dieu permettra que je puisse m'en appli- « quer la fin. Je sais que j'accomplis aujourd'hui ma « quarantième année, plus que la moitié du chemin « ordinaire de la vie. Je sais que j'ai une femme jeune « et bien-aimée, une charmante enfant, d'excellents « frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une car- « rière honorable ; des travaux conduits précisément « au point où ils pouvaient servir de fondement à un « ouvrage longtemps rêvé. Voilà cependant que je suis « pris d'un mal grave, opiniâtre, et d'autant plus dan- « gereux qu'il cache probablement un épuisement com- « plet. Faut-il donc quitter tous ces biens, que vous- « même, mon Dieu, m'aviez donnés? Ne voulez-vous « point, Seigneur, vous contenter d'une partie du sacri- « fice? Laquelle faut-il que je vous immole de mes affec-

« tions déréglées? N'accepterez-vous point d'holocauste « de mon amour-propre littéraire, de mes ambitions « académiques, de mes projets même d'étude, où se « mêlait peut-être plus d'orgueil que de zèle pour la « vérité? Si je vendais la moitié de mes livres pour en « donner le prix aux pauvres, et si, me bornant à rem- « plir les devoirs de mon emploi, je consacrais le reste « de ma vie à visiter les indigents, à instruire les ap- « prentis et les soldats, Seigneur, seriez-vous satisfait, « et me laisseriez-vous la douceur de vieillir auprès de « ma femme et d'achever l'éducation de mon enfant? « Peut-être, mon Dieu, ne le voulez-vous point. Vous « n'acceptez point ces offrandes intéressées, vous re- « jetez mon holocauste et mon sacrifice : c'est moi que « vous demandez. *Il est écrit au commencement du « Livre que je dois faire votre volonté, et j'ai dit : Je « viens, Seigneur.* »

« Je viens si vous m'appelez, et je n'ai pas le droit « de me plaindre. Vous avez donné quarante ans de vie « à une créature qui est arrivée sur la terre, maladive, « frêle, destinée à mourir dix fois, si la tendresse et « l'intelligence d'un père et d'une mère ne l'avaient dix « fois sauvée. Que les miens ne se scandalisent point si « vous ne voulez pas faire aujourd'hui un miracle pour « me guérir ! Mon enfance, heureusement écoulée au « milieu de tant de périls, n'était-elle pas un premier « miracle? A sept ans, quand la fièvre typhoïde me con- « duisait jusqu'à l'agonie, ne fut-ce pas à l'interven- « tion de saint François Régis que ma mère attribua « ma guérison? Ne m'avez-vous pas délivré des malaises

« de l'adolescence qui inquiétaient mon père? A l'en-
« trée de ma carrière, quand j'étais arrêté tout à coup
« par une cruelle maladie de la gorge, ne m'avez-vous
« pas guéri, ne m'avez-vous pas donné la joie de pu-
« blier ce que je croyais la vérité? Enfin, il y a cinq
« ans, ne m'avez-vous pas ramené de bien loin, et ne
« m'avez-vous pas accordé ce délai pour faire pénitence
« de mes péchés et pour devenir meilleur? Ah! toutes
« les prières qu'alors on vous adressa pour moi furent
« écoutées. Pourquoi celles qu'on vous fait aujourd'hui,
« et en bien plus grand nombre, seraient-elles perdues?
« Mais peut-être, Seigneur, vous les exaucerez d'une
« autre manière. Vous me donnerez le courage de la
« résignation, la paix de l'âme, et ces consolations in-
« exprimables qui accompagnent votre présence réelle.
« Vous me ferez trouver dans la maladie une source de
« mérites et de bénédictions, et ces bénédictions, vous
« les ferez retomber sur ma femme, mon enfant, sur
« tous les miens, à qui mes travaux auraient peut-être
« moins servi que mes souffrances. »

Ces dernières paroles nous indiquent que le sacrifice d'Ozanam était fait : aussi écrivit-il son testament le même jour, 23 avril, et nous n'avons plus à le suivre qu'au tombeau.

La veille du mois de septembre, accompagné de sa femme, de sa fille, de ses deux frères, il sortit de la maison qu'il occupait au petit village de l'Antignano, sur le bord de la mer. En sortant, il ôta son chapeau, et, les mains levées vers le ciel, il prononça cette prière :

« Mon Dieu, je vous remercie des souffrances et des af-
« flictions que vous m'avez envoyées dans cette de-
« meure; acceptez-les en expiation de mes péchés. »
Puis se tournant vers sa femme : « Je veux qu'avec moi
« tu bénisses Dieu de mes douleurs. » Et aussitôt, se
jetant dans ses bras : « Je le bénis aussi des consola-
« tions qu'il m'a données. »

Dieu lui accorda, pour la première fois qu'il traversait la mer, un temps et des flots sereins. Couché sur le pont du navire qui le rapportait en France, il put jouir en paix de l'air, du ciel, des eaux, de ces poétiques rivages de l'Italie qu'il avait passionnément aimés, et où il venait de recevoir un accueil digne de la terre qui a nourri tant de grands hommes, et qui sait encore les reconnaître de quelque part qu'ils abordent à ses ruines. Quand les côtes de la Provence se levèrent à ses yeux, il éprouva une grande joie de revoir la patrie et de la certitude d'y mourir. Le vaisseau ne tarda pas d'entrer au port de Marseille, où l'attendaient sa belle-mère et la famille de sa femme. « A présent, dit-il, que j'ai remis
« Amélie entre les mains de qui elle doit être, Dieu fera
« de moi ce qu'il voudra. »

Il eût encore désiré revoir Paris, Paris où tant de souvenirs l'attachaient, où ses amis et sa gloire l'eussent si pieusement accueilli. Mais ce vœu du serviteur ne fut pas exaucé. Seulement Dieu lui retira les angoisses du grand passage; il ne souffrit plus dès qu'il eut touché la terre de ses aïeux et de ses travaux. Un calme qui n'était ni celui de la vie ni celui de la mort se répandit dans sa personne, et il reçut en cet état les der-

niers sacrements de l'Église dont il avait été le fidèle et le défenseur. Le prêtre lui ayant dit d'avoir confiance en Dieu : « Eh ! pourquoi le craindrais-je? répondit-il, « je l'aime tant ! »

Ce devoir rempli, un sommeil précurseur s'empara de ses membres épuisés. Il se réveillait çà et là pour remercier et bénir, pour tendre la main, pour essuyer une larme, pour sourire encore une fois. Le matin de sa mort, jour de la Nativité de la très-sainte Vierge, il ouvrit les yeux, souleva ses bras, et dit d'une voix forte : « Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi! » Ce fut sur la terre la dernière parole de cette âme qui en avait eu tant d'éloquentes.

Ses amis reçurent son cercueil avec vénération. Lyon voulut le garder. Paris l'obtint. Il repose sous les pieds de cette jeunesse qu'il a évangélisée par sa vie, et à laquelle il parle encore du fond de sa tombe.

Reviendrai-je maintenant sur des faits ou des vertus oubliés au courant de mon récit? Recueillerai-je dans cette vie quelques épis épars après la moisson? La piété me le permet, si elle ne me le commande pas.

Ozanam avait une grande tendresse de cœur, une grande foi aux choses domestiques. Quoiqu'il fût très-sobre, et que souvent même il ne s'aperçût pas de ce qui lui était servi, il tenait extrêmement à ce que, le dimanche et les jours de fête, il y eût sur la table quelque mets plus délicat que de coutume. C'était lui qui le commandait d'ordinaire, et quelquefois qui l'apportait. Étranger à toute idée de luxe, peu soigneux de son vê-

tement, content des plus simples meubles, il attachait du prix à un bouquet de fleurs. Il aimait à en avoir près de lui sur son bureau. De beaux livres, de belles gravures, le tentaient aussi, et il ne résistait pas à l'acquisition de quelque petit tableau dont le mérite avait captivé ses yeux. Les voyages aux grands lieux du monde étaient encore un de ses faibles; il courait à un lac, à une vallée, et quand les ombres de l'histoire descendaient avec celles de la nature sur un champ ou sur une ruine, il s'y sentait attiré par une invincible sympathie. Ce n'était pas, à vrai dire, une âme austère; la poésie l'avait consacré tout enfant, et il n'y avait pas de muse qui n'habitât en lui.

Le 23 de chaque mois, date chère à sa mémoire parce que c'était celle de son mariage, il ne manquait jamais d'offrir à sa femme quelques plantes fleuries. Même à la veille de sa mort, il n'oublia point de le faire, et le 23 août qui la précéda, étant encore au village de l'Antignano, il envoya chercher une branche de myrte qu'il avait remarquée au bord de la mer, pour la donner à celle qui depuis douze ans charmait et fortifiait sa vie.

Il avait eu pour sa mère vivante un culte qu'il lui conserva toujours, et j'ai remarqué dans ses lettres qu'il en parlait sans cesse avec une tendre admiration. Quand il l'eut perdue, sa douleur fut extrême; mais, le premier déchirement passé, il se fit en lui un phénomène qu'il appelle quelque part la *conviction de la présence réelle de sa mère*. Il lui semblait qu'elle le suivait encore, qu'elle l'inspirait, qu'elle le récompen-

sait, comme au temps de son enfance, par des caresses sensibles.

L'amitié ne fut pas pour Ozanam le sentiment éphémère d'une jeunesse rapide. Ni les années, ni le mariage, ni la célébrité, ne tarirent en lui le besoin d'aimer des égaux. Il les recherchait même au-dessous de son âge par une condescendance qui fut récompensée, et ayant moi-même aimé quelqu'un de ceux qu'il aimait, j'ai eu de touchantes preuves de l'affection qu'il savait inspirer.

Sa piété était vive et douce. Elle prit de bonne heure le caractère d'un dévouement actif à cette grande société des âmes que Dieu a fondée sur la terre par le sang de son Fils, et il se crut même appelé à quitter le monde pour apprendre à le bénir. Quelque chose le retint, soit un peu de faiblesse devant le sacrifice, soit la crainte de perdre une part de sa liberté, soit plutôt que Dieu voulût en lui un cœur de prêtre dans une vie d'homme du siècle. Ce mot le peint tout entier. Nul chrétien en France, et de notre temps, n'aima davantage l'Église, ne sentit mieux ses besoins, ne pleura plus amèrement les fautes de ceux qui la servaient, n'eut enfin dans une existence laïque un plus véritable et plus profond apostolat. La prière et la méditation des choses divines le soutenaient à cette hauteur surnaturelle, malgré la préoccupation incessante de ses travaux d'esprit. Chaque matin il lisait dans une Bible grecque quelques versets ou quelques pages de l'Écriture sainte, suivant que l'onction de Dieu le retenait plus ou moins sur ce qu'il avait lu. C'était la première demi-heure de sa journée.

Il y avait puisé une connaissance efficace de la parole de Dieu. Jamais il ne se rendait à son cours sans avoir prié à genoux pour qu'il ne dît rien de contraire à la vérité, ou dans le seul but de s'attirer des applaudissements. On remarquait dans sa controverse une attention infinie à ne pas blesser ceux qui discutaient avec lui, quelles que fussent leurs erreurs. Il lui semblait, dès qu'une intelligence traitait de Dieu, que déjà elle était sur la voie de le trouver, et qu'un mot superbe ou trop vif pouvait lui faire une blessure irréparable. Mais cette douceur n'allait jamais jusqu'au déguisement de sa pensée. Il professait sa foi avec la courageuse humilité du chrétien qui connaît le peu qu'est le monde; et si le respect des âmes lui inspirait une exquise modération, le respect de la sienne s'élevait au-dessus de toute crainte humaine.

Un jour qu'il visitait à Londres l'église de Westminster mêlé à une foule d'étrangers et d'inconnus, il arriva derrière le chœur en face du tombeau de saint Édouard. La vue de ce monument mutilé par le protestantisme le saisit de douleur, et, tombant à genoux devant les reliques telles quelles du saint Louis de l'Angleterre, il pria seul en expiation de tout ce peuple qui ne connaît plus ses saints, et au mépris de l'assistance, qui le prit sans doute pour un idolâtre, sinon pour un fou.

Dans une autre occasion, de nature différente, il avait révélé le même courage, et ceux qui l'ont vu à côté de M. Lenormant, aux jours où ce regrettable professeur succomba sous les lâchetés d'une agression

sans cause, ceux-là ne douteront jamais qu'il ne fût capable de toute confession devant tout péril.

Les amis d'Ozanam ont voulu élever à sa mémoire un mausolée. Ils n'ont choisi ni le marbre ni le bronze, mais ses propres écrits. Leur main fidèle et respectueuse a rassemblé ces pages dispersées, et leur a donné, malgré la mort, une unité qu'elles tiennent bien moins de leur disposition posthume que du souffle qui les anime d'un bout à l'autre. L'érudit, l'homme pieux, l'orateur, s'y révèlent dans un tissu qui ne faiblit jamais, et cette lecture inspirera toujours ensemble le regret et l'admiration, le regret d'une vie si rare et sitôt tombée, l'admiration de talents si divers dans un même esprit.

Cher monsieur Ozanam ! aucun de nous ne laissera le vide que vous nous avez laissé, aucun n'emportera du cœur des hommes ce que vous avez emporté du nôtre. Vous nous avez précédés dans la mort parce que vous nous aviez précédés dans la vertu : les pauvres ont prié pour vous, et nous ont ravi votre âme. Agréez ces pages où j'ai voulu retracer quelque ombre de ce que vous nous étiez. Je les ai écrites pour vous, pour vous qui fûtes pendant vingt ans, sinon le plus fort, du moins le plus pur objet de nos regards, et dont les faiblesses, s'il y en eut en vous de cachées parce que vous étiez homme, n'allèrent jamais qu'à vous rendre plus chère votre inébranlable constance dans les choses que vous aviez aimées et défendues. Vous fûtes le maître de beaucoup, le consolateur de tous. Choisi de Dieu, après de longues années d'humiliations, pour rappeler la gloire dans les camps de la vérité, vous accomplîtes

fidèlement jusqu'à votre dernier jour cette mission d'honneur et de paix. Le pauvre vous vit à son chevet, la tribune littéraire debout devant une génération, et la presse, cet autre instrument du bien et du mal, eut en votre personne un honnête et religieux artisan. Vous n'avez laissé de blessure à aucun, si ce n'est cette blessure qui guérit de la mort, parce que c'est la charité qui la fait. Demeurés derrière vous, nous n'avons plus la joie de vous voir et de vous entendre ; mais il nous reste encore celle de vous louer, et, quelles que soient les destinées qui nous attendent au seuil extrême de notre carrière, la joie plus grande encore de vous imiter de loin, si Dieu le permet.

TABLE

ANNÉE 1854. — CONFÉRENCES DE TOULOUSE.

Première Conférence. — De la vie en général. 3

Deuxième Conférence. — De la vie des passions. . . . 29

Troisième Conférence. — De la vie morale. 61

Quatrième Conférence. — De ce que peut la vie morale pour conduire l'homme à sa fin. 94

Cinquième Conférence. — De la vie surnaturelle. . . . 123

Sixième et dernière Conférence. — De l'influence de la vie surnaturelle sur la vie privée et la vie publique. . . . 158

Discours pour la translation du chef de saint Thomas d'Aquin. 191

Panégyrique du B. Fourier. 231

Discours sur la loi de l'histoire. 275

Discours prononcé a la distribution solennelle des prix de l'école de Sorèze. 311

L'Église et l'Empire romain au IV^e^ siècle. 331

Frédéric Ozanam. 365

Tours. — Impr. Mame.